

18

MEMOIRES

DE

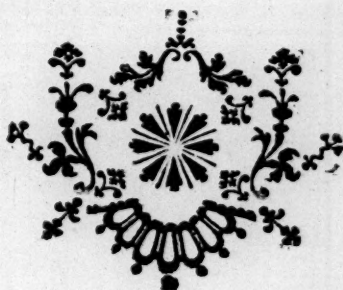
2. M. a.

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

TOME SECOND



A LONDRES,

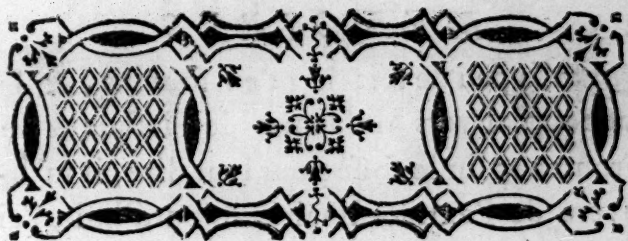
M. DCC. XLVI.

J G



MUSEVM
BRITANNICVM

g
c
q
M
re
re
c
f



MÉMOIRES

DE

MONTPENSIER.



E jour que je partis pour Paris, le Marquis de Vilene, homme d'esprit & de sçavoir, qui passe pour un des habiles Astrologues de ce tems, me tira à part dans le cabinet de Madame, & me dit; tout ce que vous entreprendrez le Mercredi 17 Mars depuis midi jusqu'au Vendredi, vous réussira, & même dans ce tems-là vous ferez des affaires extraordinaires. J'avois écrit cette prédiction sur mon *Agenda*, pour observer ce qui en arriveroit, quoique j'y

ajoutasse peu de foi ; je m'en souvins , & je me tournai vers Mesdames de Fiesque & de Frontenac sur le fossé pour leur dire, il m'arrivera de l'extraordinaire aujourd'hui , j'ai la prédiction dans ma poche ; je ferai rompre des portes ou escaladerai la ville:elles se mocquerent de moi , comme je faisois d'elles ; car lorsque je leur tenois tels propos , il n'y avoit aucune apparence. A force d'aller je me trouvai cependant au bord de l'eau, où tous les batteliers qui sont en grand nombre à Orleans me vinrent offrir leur service ; je l'acceptai volontiers: je leur tins de beaux discours , & tels qu'ils conviennent à ces sortes de Gens pour les animer à faire ce que l'on desire d'eux. Comme je les vis bien bien disposés , je leur demandai s'ils pouvoient m'emmener en bateau jusqu'à la porte de Faux, parce qu'elle donnoit sur l'eau; ils me dirent qu'il étoit bien plus aisé d'en rompre une qui étoit sur le quai plus proche du lieu où j'étois , & que si je voulois ils y alloient travailler. Je leur dis qu'ils se hâtassent ; je leur donnai de l'argent , & pour les voir travailler & les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardoit cette porte ; je son-

geai peu à prendre le bon chemin pour y parvenir, je grimpai comme un chat, je me prenois aux ronces & aux épines, & je fautai toutes les hayes sans me faire aucun mal. Comme je fus au haut, tous ceux qui étoient avec moi craignoient que je ne m'exposasse trop; ils faisoient tout leur possible pour m'obliger à m'en retourner: leurs prières m'importunoient, je leur imposai silence. Madame de Breauté, qui est la plus poltronne créature du monde, se mit à crier contre moi & contre tout ce qui me suivait, même je ne sçai si le transport où elle étoit ne la fit point jurer, ce me fut un grand divertissement. Je n'avois voulu d'abord envoyer personne des miens avec les batteliers, afin de pouvoir désavouer que ce fût par mon ordre, si l'entreprise ne réussissoit pas; il n'y eut qu'un Cheval-leger de S. A. R. qui reçut un coup de pierre, dont il fut légèrement blessé; c'étoit un garçon qui étoit de la ville, & qui m'avoit demandé la grace de me suivre. J'avois laissé les Compagnies qui m'escortoient à un quart de lieuë de la ville, de peur de l'effrayer à l'aspect de ces troupes; elles m'attendoient pour me suivre à Gergeau, si je ne

pouvois pas entrer. L'on me vint dire que l'affaire avançoit; j'y envoyai un des Exemts de Monsieur, qui étoit avec moi, nommé Visé, & un de mes Ecuyers qui s'appelloit Vantelet, ils firent fort bien : je descendis du lieu où j'étois peu après pour aller voir de quelle maniere tout se passoit. Comme le quai en cet endroit étoit revêtu, & qu'il y avoit un fond où la riviere entroit & battoit la muraille, quoique l'eau fût basse, l'on amena deux batteaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels on mit une échelle, par laquelle je montai. Elle étoit assez haute, je ne comptai pas le nombre des échelons, je me souviens seulement qu'il y en avoit un de rompu, & qui m'incommoda à monter. Rien ne me coûtoit alors pour l'exécution d'une circonstance avantageuse à mon parti, & que je pensois l'être fort pour moi.

Lorsque je fus montée, je laissai mes Gardes aux batteaux & leur ordonnai de s'en retourner où étoient mes carosses, pour montrer à Messieurs d'Orleans que j'entrois dans leur ville avec toute sorte de confiance, puisque je n'avois point de Gendarmes avec moi; quoique le nombre des Gardes fût

DE MONTPENSIER. 5

petit, cela ne laissoit pas de me paroître faire un meilleur effet de ne les pas mener. Ma présence animoit les batteliers, & ils travailloient avec plus de vigueur à rompre la porte, le Bourgeois en faisoit de même dans la ville, Grammont les faisoit agir, & ceux de la garde de cette porte étoient sous les armes, spectateurs de cette rupture sans l'empêcher. L'Hôtel-de-Ville étoit toujours assemblé, & tous les Officiers de nos troupes qui se trouverent alors dans Orleans y avoient excité une sédition, qui auroit sans doute fait résoudre à me venir ouvrir la porte Banniere, s'ils ne m'eussent sçu entrée par la porte Brûlée: cette illustre porte, & qui sera tant renommée par mon entrée, s'appelle ainsi. Quand je la vis rompue, & que l'on en eut ôté deux planches du milieu, (l'on n'auroit pû l'ouvrir autrement, y ayant deux barres de fer en travers d'une grosseur excessive) Grammont me fit signe d'avancer. Comme il y avoit beaucoup de bois, un valet de pied me prit, me porta, & me foura par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée que l'on battit le tambour. Je donnai la main au Capitaine, & je lui dis, vous serez bien aisé de vous pou-

voir vanter que vous m'avez fait entrer. Les cris de *vivent le Roi, les Princes, point de Mazarin* redoublerent : deux hommes me prirent, me mirent sur une chaise de bois, je ne sçai si j'étois assise dedans ou sur les bras, tant la joie où j'étois de me voir en un si plaisant état me transportoit. Après avoir passé quelques rues portée en triomphe, je leur dis que je sçavois marcher, & que je les priois de me mettre à terre, ce qu'ils firent; je m'arrêtai pour attendre les Dames qui arriverent un moment après crottées aussi-bien que moi, & fort aises aussi. Il marchoit devant moi une Compagnie de la ville, tambour battant, qui me faisoit faire place; je trouvai à moitié chemin de la porte, à mon logis, Monsieur le Gouverneur, qui étoit assez embarrassé, & l'on l'est bien à moins. A l'égard de Messieurs de Ville, qui me saluerent, je leur parlai la première; je leur dis que je croyois qu'ils étoient surpris de me voir entrer de cette manière, que fort impatiente de mon naturel, je m'étois ennuyée d'attendre à la porte Bannière, que j'avois trouvé la porte Brulée ouverte, que j'étois entrée, qu'ils en devoient être bien-aises, afin que la Cour qui étoit à Clery, ne

DE MONTPENSIER. 7

leur sçût point mauvais gré de m'avoir fait entrer ; que cela les disculpoit , & que pour l'avenir ils ne seroient plus garans de rien , puisque l'on se prendroit à moi de tout ; que lorsque des personnes de ma qualité sont dans un lieu , elles y sont les maîtresses , & avec assez de justice ; je la dois être , ajoutai-je , en celui-ci , puisqu'il est à Monsieur. Ils me firent leurs complimens , assez effrayés ; je leur répondis que j'étois fort persuadée de ce qu'ils me disoient qu'ils m'alloient ouvrir la porte , que les raisons que je leur avois dites étoient cause que je ne les avois pas attendus. Je causai avec eux tout le long du chemin , comme si de rien n'eût été , je leur dis que je voulois aller à l'Hôtel de-Ville , pour assister à la délibération qui s'y devoit faire sur l'entrée du Conseil dans la ville : ils m'avoient mandé par la lettre que Pradine m'avoit apportée qu'ils m'attendoient pour cela ; ils me dirent qu'elle étoit prise , & qu'ils l'avoient refusée. Je leur témoignai en être satisfaite , puisque c'étoit ce que je desirois. J'envoyai un de mes Exemts querir mon équipage , & depuis ce moment je commandai dans la ville comme s'ils m'en avoient suppliée. Arrivée

à mon logis , je reçûs les harangues de tous les Corps , & les honneurs qui m'étoient dûs comme en un autre tems.

Ces Messieurs qui étoient demeurés à l'Hôtellerie arriverent ; ils me témoignèrent des joyes non-pareilles de ce que j'avois fait ; ils ne laisserent pas de me faire paroître parmi cette allegresse le regret de ne m'avoir pas accompagnée en cette occasion. Je ne fus pas peu fatiguée cette journée-là , je ne mangeai point de tout le jour , quoique je me fusse levée dès cinq heures du matin , & au lieu de me reposer après cette arrivée , il fallut dépêcher un Courrier à S. A. R. & un à l'armée ; de sorte que j'écrivis jusqu'à trois heures. Ma joie étoit telle que je ne sentoisi rien ; & même après avoir fait mes dépêches , je m'amusai à rire avec les Comtesses & Préfontaine de toutes les aventures qui nous étoient arrivées. Monsieur le Gouverneur me donna à souper , mes gens étoient arrivés trop tard pour m'en apprêter , & pour ne pas me donner la peine d'aller à son logis , il le fit apporter au mien : sa femme me vint voir , elle étoit fort laide , mais elle avoit bien de l'esprit , & étoit fille du Comte de Cramail.

DE MONTPENSIER. 9

Cramail. Je m'informai si Monsieur l'Intendant étoit dans la ville, afin de lui donner toute sûreté pour en sortir ; comme on me dit qu'il en étoit sorti le matin , j'appris par Monsieur l'Evêque que Madame le Tellier y étoit , & qu'elle s'étoit mise dans un Couvent ; Monsieur le Tellier étoit pour lors retourné à la Cour , & comme c'étoit un homme de merite & sa femme aussi , & que je les connoissois , je leur aurois fait de mon chef de grandes civilités , & je sçavois de plus qu'il étoit particulier serviteur de Monsieur. Monsieur l'Evêque me demanda si je trouvois bon qu'elle demeurât dans la ville ; je lui dis que je le trouvois bon ; j'envoyai Préfontaine à l'instant lui faire compliment de ma part , il me l'amena , je crois qu'elle fut fort satisfaite de moi , je la vis souvent chez moi & dans le Couvent où elle demeuroit. Elle eut nouvelle que l'un de ses fils étoit malade , elle envoya querir Préfontaine pour sçavoir si je trouvois bon qu'elle s'en allât , & pour me demander un passeport , ce que je lui accordai : elle vint prendre congé de moi , je mandai à l'armée que l'on l'escortât ; & que l'on lui fit toutes les honnêtetés possibles.

Le lendemain de mon arrivée, qui étoit le Jeudi-Saint, l'on me vint éveiller à sept heures pour m'en aller promener dans les rues, & pour prévenir la tentative que le Garde des Sceaux vouloit faire pour entrer avec le Conseil, je m'habillai en grande hâte, & j'envoyai querir le Maire de la Ville & le Gouverneur, pour m'accompagner. Comme les chaînes étoient tendues dans les rues, je ne voulois pas que l'on les baissât, je m'en allai à la Messe à pied à Sainte Catherine, qui est une Eglise proche du pont : je montai sur les tourelles du bout qui regarde sur le Portereau, qui est le Faubourg de ce côté-là ; puis je vis Monsieur de Champlatreux qui se promenoit devant les Augustins avec quantité de gens de la Cour. Comme j'avois beaucoup d'Officiers de nos troupes avec moi, je pris plaisir de les faire paroître, afin que l'on vît leurs écharpes bleues, pour faire connoître par-là que j'étois patronne dans Orleans. Tout le peuple qui étoit sur le pont, crioit, *vivent le Roi, les Princes, & point de Mazarin*. Ceux du Portereau répondoient de même ; ainsi les cris ne cessoient point, & je crois qu'ils furent entendus du Garde des Sceaux, qui

DE MONTPENSIER. II

en étoit à un quart de lieue. La garde du pont fit une salve , après laquelle les cris redoublerent , aussi-bien que les Gardes, que j'ordonnai être augmentées , parce que je les trouvois trop foibles : ainsi les Mazarins connurent n'avoir plus rien à esperer. Le Roi partit ce jour de Clery pour aller coucher à Sully. Je dînai chez Monsieur l'Evêque , homme de merite , & j'eus grand sujet de me louer de sa conduite pendant ce voyage. Comme j'étois chez lui , le Lieutenant Général, qui étoit fort Mazarin, m'apporta une lettre qu'il avoit reçûe du Garde des Sceaux , parce qu'il sçavoit que j'avois appris qu'il l'avoit reçûe ; je la brûlai & lui deffendis d'y faire aucune réponse. J'envoyai arrêter des chevaux dans une hôtellerie , que le Commissionnaire de l'armée ennemie avoit achetés ; j'agissois avec une autorité toute entiere , j'allai à l'Hôtel-de-Ville , où j'avois ordonné que l'on s'assemblât. J'avois envoyé Flamarin dans le Faubourg entretenir Monsieur de Nemours, qui s'y étoit rendu, selon ce que nous avions résolu à Toury ; il y avoit été le jour de devant & Monsieur de Beaufort aussi , & j'eus trop d'affaire pour y aller : l'on y attendoit

aussi Monsieur de Beaufort , & j'avois dit à Flamarin de me venir dire quand il y seroit arrivé , afin que je leur allasse parler.

Comme je fus à l'Hôtel-de-Ville assise dans une grande chaise , & que je vis un profond silence pour m'écouter, j'avoue que je fus dans le dernier embarras ; je n'avois jamais parlé en public , & j'étois fort ignorante , la nécessité & les ordres de Monsieur me donnerent de l'assurance & les moyens de me bien expliquer. Je commençai donc ainsi.

Son Altesse Royale n'a pû quitter les grandes & importantes affaires qu'elle a à Paris , elle n'a pas crû pouvoir vous envoyer une personne qui lui fût plus chere que moi , & en qui il pût prendre plus de confiance , fondée sur l'honneur d'être ce que je lui suis , pour vous protéger contre les mauvais desseins du Cardinal Mazarin, ou pour périr avec vous, si l'on ne s'en peut deffendre. Son Altesse Royale est très persuadée du zèle que vous avez pour son service & pour la conservation de ce Pays : elle m'a commandé de vous faire connoître qu'en cette rencontre vos propres intérêts lui sont aussi chers que les siens , & qu'ils se trouvent telle-

DE MONTPENSIER. 13

ment unis , qu'il seroit difficile de les séparer. Elle a appris avec beaucoup de douleur les désordres que les troupes ont commis dans Blois & aux environs , & elle souffre avec peine que la vengeance du Cardinal Mazarin contre elle tombe sur tant de personnes innocentes qui en sont les victimes. Son Altesse Royale ne doute pas que, si cette armée entroit dans Orleans , elle ne traitât cette Ville avec beaucoup de rigueur , puisque c'est la capitale de son appanage & celle dont Son Altesse Royale porte le nom ; & comme tout ce qui lui arriveroit lui seroit sensible , elle m'a envoyée pour deffendre l'honneur , les biens , & les vies de ses habitans , & exposer la mienne en toutes rencontres pour les conserver. Et comme la seule voye pour y parvenir est de n'y point laisser entrer l'Ennemi commun , il se trouvera peut-être quelques gens parmi vous qui croiroient manquer à leur devoir , lorsque l'on refuse l'entrée au Roi ; c'est le servir en cette rencontre que de lui conserver la plus belle & la plus importante Ville de son Royaume. Qui ne sçait pas qu'en l'âge où est le Roy personne ne doit avoir plus de part en ses Conseils que Monsieur & Monsieur le Prince , puisque personne n'a plus d'intérêt à

l'Etat & à sa conservation ? Ainsi il ne faut que le bon sens pour connoître qu'on doit suivre leur parti , & que c'est celui du Roi, quoique sa personne n'y soit pas ; c'est ce qui cause tous nos malheurs presens de le voir entre les mains d'un Etranger , qui ne songe qu'à ses intérêts & qui ne se soucie guere ni du Roi ni de l'Etat. C'est pourquoi les ordres qui viennent de lui , où il met en tête par abus le nom du Roi , ne doivent être suivis ; puisque les véritables sont ceux de S. A. R. entre les mains de qui légitimement sa personne & son autorité doivent être. Vous êtes plus obligez que tout le reste de la France à lui obéir , par l'honneur que vous avez de lui appartenir. Son Altesse Royale m'a ordonné de vous témoigner qu'elle est satisfaite des bons sentimens que vous avez pour elle , de vous en demander la continuation, de vous assurer de sa protection & de sa bonne volonté , avec espérance de recevoir aussi les effets de la vôtre. Son Altesse Royale m'a aussi commandé de vous dire qu'elle jugeoit que la proximité de son armée & de celle de Monsieur le Prince qui y est jointe , pourroit incommoder en quelque façon la Ville ; elle m'a ordonné de l'en faire éloigner au plutôt ; & pour cela j'ai mandé à Messieurs les

Ducs de Nemours & de Beaufort de me venir trouver pour conferer avec eux sur ce sujet. Ces Messieurs m'ont fait dire qu'ils seroient bien aises que les Officiers qui sont dans la Ville en sortissent ; c'est pourquoi je desirois qu'ils fissent publier un ban dans la Ville pour faire sortir les Officiers des troupes dans vingt-quatre heures , hors qu'ils fussent malades ; on dit que je leur donnasse permission de demeurer , afin de leur faire connoître que l'on vouloit éloigner tout ce qui pouvoit leur être suspect. Que je les priois de ne rien faire dans la suite sans ma participation , que je ne ferois rien de mon côté sans la leur , & que je voulois établir entre nous la derniere confiance.

Ils me remercierent , & après je m'en alai. Lorsque je sortis je vis les fenêtres des prisons de l'Hôtel-de-Ville toutes pleines de nos soldats , qui me demandoient leur liberté ; je demandai à ces Messieurs qui me conduisoient ce qu'ils avoient fait , ils me dirent qu'il y avoit plusieurs accusations contr'eux ; je leur offris de les faire tous pendre dans les places publiques de la Ville , ils le refuserent , & me les rendirent tous ; je les envoyai dès le soir à l'armée , & ils leur firent

rendre leurs armes & leurs chevaux, il y avoit environ 40 ou 50 Cavaliers.

Comme je fus de retour à mon logis, je demandai à ces Messieurs s'ils étoient contents de moi. Avant que d'aller à l'Hôtel-de-Ville, ils m'avoient dit qu'il seroit bon de concerter ce que je dirois: je sçai sur quoi j'ai à parler, si j'y songeois je ne ferois rien qui vaille, il faut que je dise tout ce qui me viendra dans la tête, & sur-tout mettez-vous derriere moi; si l'on me regarde, je ne sçaurai plus où j'en suis. Ils me dirent qu'il avoit bien paru que je ne les voyois pas, & que j'avois fort bien parlé. J'étois revenue à mon logis pour y attendre des nouvelles de Mrs de Beaufort & de Nemours, il n'en venoit point, ce qui me donnoit beaucoup d'inquiétude; le soir très tard Monsieur de Beaufort me manda qu'il n'avoit pû venir, parce qu'il avoit attaqué Gergeau; cela me mit fort en colere, il le fit de sa tête sans en parler à Monsieur de Nemours. Cette action fut fort imprudente & fort peu d'un Capitaine, elle étoit faite mal à propos, je n'en dirai rien, si non que nous voulions conserver un pont que l'on rompit; nous perdîmes assez de gens, entr'autres Monsieur le

DE MONTPENSIER. 17

Baron de Viteaux , homme de qualité , de mérite & de réputation parmi les gens de guerre ; il y reçut une blessure au menton , dont il mourut quelques jours après à Orleans. Je l'y avois fait apporter pour être mieux traité , tous les soins que l'on put prendre ne servirent de rien ; c'étoit un homme nourri dès sa naissance dans les armées de l'Empereur en Allemagne ; par-là l'on peut juger de son expérience dans la guerre , où il avoit reçu un honneur assez extraordinaire & digne de remarque , & que peu de gens ont eu , de faire le coup de pistolet contre trois Rois ; sçavoir de Bohême , de Pologne & de Suede , & même il perça le chapeau de ce dernier. Les Medecins dirent qu'il mourut de chagrin ; c'étoit un homme couvert de coups , qui avoit servi le Roi fort long-tems , & même à la bataille de Rocroi il contribua beaucoup à la victoire , autant que les Officiers qui ont un chef aussi grand Capitaine & aussi généreux que Monsieur le Prince , pouvoient y servir ; ensuite il ne fut pas récompensé comme il croyoit le mériter , ce qui l'obligea de quitter & de s'en aller chez lui en Bourgogne où Monsieur l'envoya querir.

Lorsque notre armée fut en Beauffe, comme j'ai dit, elle étoit fort en état d'agir, nos coureurs alloient jusqu'à Blois, & donnoient beaucoup d'effroi. Monsieur désiroit & vouloit une entreprise considérable, & croyoit que Monsieur de Beaufort déféroit à ses avis, ce qu'il ne fit pas; je crois aussi qu'il avoit ordre de Monsieur de ne rien faire, le bon homme se fâchoit de ne point faire paroître combien il étoit capable dans la guerre. L'on manqua encore une autre fois Gergeau, de sorte que toutes ces circonstances causerent plus sa mort que sa blessure; il mourut fort chrétiennement & avec beaucoup de résolution: j'eus soin qu'on lui rendit tous les honneurs funébres qui furent possibles, & je le fis enterrer à S. Pierre à Orleans. L'on lui a mis une épitaphe que plusieurs ont crû que j'ai fait faire, parce qu'elle est fort frondeuse, je ne l'ai cependant vûe que long-tems après.

Revenons à Monsieur de Beaufort; la colere que j'avois contre lui se passa contre Brelle qu'il m'avoit envoyé; l'on lui dit de n'en rien dire à son Maître, auquel je mandai de me venir trouver le lendemain & Monsieur de Nemours aussi. Comme j'eus

DE MONTPENSIER. 19

reçu le matin de leurs nouvelles , l'on mit en délibération si je proposerois à Messieurs de Ville de les faire entrer , je jugeai que cela n'étoit pas à propos , & que ce seroit leur donner quelque soupçon de faire entrer nos Généraux accompagnés de tous les Officiers , qu'ils ne pouvoient se dispenser de mener avec eux ; desorte que cette difficulté fut vuidée par la résolution que je fis d'aller au faubourg parler à eux. Il en nâquit une de cette résolution , ces Messieurs doutoient que je dusse sortir de la Ville , de crainte que l'on ne me laissât pas rentrer ; pour moi je ne me mis point cela en doute , & j'étois très-assurée que l'on me laisseroit rentrer , & qu'ainsi je ne ferois aucune difficulté de sortir , & que dans le peu d'intelligence qui étoit entre nos Généraux , ils ne prendroient aucune résolution qu'en ma présence , & que la marche de l'armée étoit si nécessaire , qu'il falloit absolument que j'allasse la faire résoudre , & que pour lever tous soupçons je mettrois pied à terre à la porte de la ville , que j'y laisserois mon carrosse & mes Gardes , & qu'il n'y auroit rien à craindre. J'envoyai querir Messieurs de Ville , auxquels je dis , comme je ne veux

rien faire sans votre participation, j'ai voulu vous avertir que je vais dans le faubourg S. Vincent voir Messieurs les Ducs de Beaufort & de Nemours pour faire partir l'armée dès demain, & quoique j'eusse crû que vous auriez été bien-aîsés de les voir, je n'ai pas voulu vous le proposer dans l'appréhension que la quantité des Officiers qui les suivent ne donnât quelque soupçon au menu peuple. Ils me remercièrent de ma bonté, je partis aussi-tôt, & j'exécutai à la porte ce que j'avois résolu. Messieurs les Comtes de Fiesque & Grammont demeurèrent sous la porte à entretenir Monsieur le Maire & quelques Echevins. J'entrai dans une fort misérable maison dégarnie de tout, où tous ces Messieurs arriverent aussi-tôt après moi. Monsieur de Beaufort me salua assez froidement, Monsieur de Nemours me fit de grands complimens sur ce qui s'étoit passé à mon entrée, comme fit tout ce qui étoit là d'Officiers. Après avoir parlé quelques momens de ma conquête, je leur dis qu'il falloit parler des affaires pour lesquelles on étoit venu; de sorte que tous les Gens qui n'assistoient pas au Conseil sortirent, il ne demeura que Messieurs de Nemours, Beau-

DE MONTPENSIER. 21

fort, de Clinchamp Lieutenant Général des Etrangers, le Comte de Tavanne qui l'étoit de l'armée de M. le Prince, & les Maréchaux de Camp des deux armées, Coligny, Valon & Villars Crondate; le Comte d'Hoillac & Sommerie ne l'étoient pas; comme le premier commandoit le premier Regiment des Etrangers, le second celui de Cavalerie de Son Altesse Royale; & l'autre celui d'Infanterie; je fus bien aise de les y faire entrer; Gourville y étoit aussi Maréchal de bataille de l'armée de Monsieur le Prince, Messieurs de Rohan & Flamarin y assisterent aussi, Messieurs de Fiesque, Breauté & de Frontenac étoient en un coin, & Messieurs de Croissy & Bermont. Clérambaut ne voulut pas être du Conseil, quoique Maréchal de Camp, à cause qu'il servoit en Guyenne; Pradine, Préfontaine & la Tour étoient aussi à l'autre coin de la chambre.

La grande question étoit de sçavoir de quel côté iroit l'armée. Valon opina le premier pour Montargis, Clinchamp fut de cet avis, celui de Tavanne fut d'aller passer la riviere à Blois, & Monsieur de Nemours aussi, qui se mit fort en colere contre ceux qui étoient d'avis contraire, il vouloit que

que l'on passât la riviere à quelque prix que ce fût, quoiqu'il m'eût promis le contraire. Je le lui dis, il se mit en une furie horrible contre moi; nous étions Monsieur de Beaufort & moi sur un coffre de bois, & Clinchamp, qui ne se pouvoit tenir debout long-tems à cause d'une veille blessure, étoit assis sur un chalit. Après que tout le monde eut opiné, je demandai à ces Messieurs les Conseillers leurs avis, ce qu'ils refusèrent d'abord, & ils dirent que ce n'étoit pas-là leur métier, à quoi je répliquai que ce n'étoit pas non plus le mien: de sorte qu'ils se laisserent aller à nos persuasions, & furent du grand avis, qui fut le mien, j'opinaï de même. L'on jugera aisément que ce ne fut pas bien, les Demoiselles parlent pour l'ordinaire mal de la guerre, je vous assure en cela, comme en toute autre circonstance, le bon sens regle tout, & que quand on en a, il n'y a Dame qui ne commandât bien des armées. Je conclus pour Montargis, c'étoit le meilleur pays où les troupes subsisteroient bien; que si on y arrivoit assez-tôt, l'on pourroit envoyer des gens à Montereau, qu'ainsi l'on seroit maître des rivieres de Loire & d'Yonne, & que

l'on couperoit le chemin à la Cour, que l'on empêcheroit d'aller à Fontainebleau : que l'avis de Blois me paroïssoit mauvais en ce que l'on iroit dans un pays où l'armée des ennemis avoit été trois semaines, & avoit tout pillé, & que de donner 10 jours de marche aux ennemis, quand on les pouvoit couper, il me sembloit que ce n'étoit pas prendre le bon parti ; que tout le monde avoit été pour Montargis, qu'il y falloit aller absolument. Monsieur de Nemours se mit à jurer & à pester que l'on abandonnoit Monsieur le Prince, & que s'il faisoit bien il se sépareroit de Monsieur. Je lui dis que je croyois que Monsieur le Prince le défavoueroit de ce qu'il disoit, & qu'il ne devoit point avoir un tel emportement sur une affaire qui n'étoit point contre les intérêts de Monsieur le Prince, qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je lui dis tout ce que je pûs pour le ramener, il me menaça de s'en aller, je le priai de m'en avertir quand il le voudroit faire, parce que les ennemis étoient proche & forts, qu'il étoit bon de sçavoir bientôt s'il se voudroit séparer des troupes de Monsieur : que je ne voulois pas qu'elles passassent la rivière, & que je verrois à les

mettre en lieu de sûreté. Il étoit si en colère, qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit, il se mit encore à pester & à jurer que l'on trompoit Monsieur le Prince, & qu'il sçavoit bien qui c'étoit. Monsieur de Beaufort lui demanda, qui est-ce? Il lui répondit, c'est vous; surquoi ils se frapperent tous deux. Comme j'avois la tête tournée, & que je parlois à Monsieur de Clinchamp, je ne vis point qui frappa le premier, j'ai sçu depuis de ceux qui y étoient que ce fut Monsieur de Beaufort, & c'est ce qui a causé ce qui est arrivé depuis; ils mirent l'épée à la main, & l'on se jetta dessus pour les séparer. Au moment tout le monde qui étoit dehors entra, ce fut une confusion & un bruit horrible dont M. de Clinchamp fut bien scandalisé: parmi les Etrangers, on a plus de respect envers les Gens à qui l'on en doit. Monsieur de Nemours ne voulut jamais donner son épée à personne qu'à moi avec grande peine, je la donnai au Lieutenant des Gardes de Monsieur, qui étoit avec moi, aussi-bien que celle de Monsieur de Beaufort que je menai dans un jardin; il se mit à genoux devant moi, & me demanda pardon avec tous les déplaisirs possibles de m'avoir manqué

DE MONTPENSIER. 25

manqué de respect. Monsieur de Nemours n'en fit pas de même, il fut un heure dans une forte furie dont rien n'étoit égal, je le prêchois & lui disois que cette action étoit la plus défavantageuse du monde pour le parti, & que les ennemis s'en réjouiroient comme d'un grand avantage qu'ils remportoient sur nous; qu'il montrât en cette occasion le zèle qu'il avoit pour le parti de Monsieur le Prince, qu'il sacrifiât sa passion à ses intérêts, il n'entendoit rien. D'un autre côté j'étois en grande inquiétude de voir qu'il étoit une heure de nuit, & que j'avois à rentrer dans une ville où le Bourgeois pouvoit s'allarmer, il y avoit sujet de le craindre, néanmoins je ne voulus point partir, que je ne les eusse racommodés. Coligny & Tavanne presserent si fort Monsieur de Nemours, qu'ils obtinrent avec beaucoup de peine qu'il me feroit des excuses; je le priai d'embrasser Monsieur de Beaufort, il me le promit d'une fort méchante maniere, il falloit prendre de lui ce que l'on pouvoit. Je m'en allai querir Monsieur de Beaufort, & je dis à l'un & à l'autre tout ce que je croyois qu'ils se devoient dire; je sçavois bien que Monsieur de Ne-

mours n'auroit pas dit à Monsieur de Beaufort ce qu'il devoit lui dire, Monsieur de Beaufort témoigna la dernière tendresse à Monsieur de Nemours, & beaucoup de douleur de s'être emporté contre son beau-frère : l'autre ne lui dit rien, & l'embrassa, comme il auroit fait un valet. La tendresse de Monsieur de Beaufort alla jusqu'à pleurer, de quoi la compagnie rit un peu, & moi toute la première, ce que je ne devois pas faire, je ne pûs m'en empêcher. Cette dispute un peu calmée, je m'en allai, j'ordonnai à tous les Officiers de garder chacun leur Général, de ne leur pas obéir jusqu'à ce qu'ils se fussent tout-à-fait raccommodés, & leur enjoignis de tenir la main à les remettre en bonne intelligence.

Je retournai en ma Ville où je trouvai quantité de bourgeois qui étoient ravis de me revoir, sans que pas un demandât pourquoi j'avois tant tardé, ni témoignât de défiance du séjour que j'avois fait dans le faubourg ; je le dis pourtant aux principaux comme pour leur en donner part. Dès que je fus en mon logis, je dépêchai un Courier à Monsieur, pour lui donner avis de tout ce qui s'étoit passé, & le lendemain j'en-

voyai les ordres à l'armée de marcher , qui partit le jour d'après dès la pointe du jour. J'écrivis à Messieurs de Nemours & de Beaufort pour les prier de bien vivre ensemble , ils m'envoyèrent un courier pour m'assurer qu'ils avoient satisfait à mes ordres , tant en cela , qu'à marcher , & Monsieur de Clinchamp me manda qu'ils avoient dîné ensemble.

Le samedi de Pâques l'on me vint dire le matin qu'il y avoit du canon à S. Mesmin qui avoit remonté sur la riviere depuis Blois, & qu'ils attendoient de quoi le mener & l'escorter à l'armée : à l'instant j'envoyai querir ces Messieurs , & je leur dis , voici une occasion , il faut aller à saint Mesmin, j'irai à cheval , & tous mes chevaux de carosse serviront à amener ici le canon: tout ce qui est à moi montera à cheval , il y aura 100 bons hommes bien montés , je prendrai 200 Mousquetaires de la Ville , ainsi l'escorte sera assez forte , & nous aurons leur canon. Ils se mirent tous à rire de voir l'envie que j'avois de faire quelque chose ; je ne trouvois rien d'impossible , ils me dirent que si j'avois des troupes , cela se pouvoit faire ; mais que n'en ayant point , cela étoit dif-

ficile , dont je fus très-fâchée. Je reçus le même jour la réponse de Son Altesse Royale à la lettre que je lui avois écrite , qui me donna une sensible joye , par la tendresse dont elle me parut remplie , ce qui m'oblige de la mettre ici.

MA FILLE , Vous pouvez penser la joye que j'ai eue de l'action que vous venez de faire, vous m'avez sauvé Orleans & assuré Paris ; c'est une joye publique , & tout le monde dit que votre action est digne de la petite-fille de Henri le Grand. Je ne doutois pas de votre cœur, mais en cette action j'ai vu que vous avez encore plus de prudence que de cœur. Je vous dirai que je suis ravi de ce que vous avez fait, autant pour l'amour de vous , que pour l'amour de moi. Dorénavant faites-moi écrire par la main de votre Secrétaire les choses importantes pour les raisons que vous sçavez.

G A S T O N.

Cette raison est que j'écris si mal , qu'on a toutes les peines du monde à lire mon écriture.

A mon arrivée à Orleans , je reçus force plaintes des bourgeois & Gentilshommes

DE MONT PENSIER. 29

des environs , des desordres des gens de guerre qui prenoient les bestiaux & les chevaux des laboureurs , battoient & faisoient toutes les violences imaginables , à ce que l'on disoit , bruloient les pieds des païsans pour avoir de l'argent , enfin tous les contes fabuleux que l'on fait aux bonnes femmes des champs. Comme je suis fort sensible à la misère des pauvres , cela m'attendrit ; & aimant fort la justice , je fis faire de grandes perquisitions pour y donner ordre ; les bestiaux & les chevaux que l'on trouva dans les quartiers furent rendus , & les laboureurs retournerent à leurs charues 24 heures après mon arrivée , comme en pleine paix , l'on alla aussi aux marchés. Pour tous les autres desordres & violences , ils furent trouvés faux ; desorte que l'on me donna autant de bénédictions dans la campagne que dans la Ville , on ne vendoit plus de sel , & les autres droits du Roi ne s'y payoient plus , ceux qui avoient accoutumé de les recevoir s'étoient cachés , craignant autant pour leurs personnes que pour l'argent qu'ils avoient déjà reçu , & ce n'étoit pas sans raison , par l'exemple de ce qui avoit déjà été fait dans les autres Villes. On crut si bien que je de-

vois mettre la main sur cet argent , qu'on me vint donner avis qu'il y avoit des sommes considérables , & que je les pouvois prendre : pour le mieux persuader , l'on me dit que je le devois faire pour payer nos troupes , & pour en lever de nouvelles , que ce seroit rendre un grand service au parti, que je le pouvois même garder pour moi. Je ne fus pas seulement fâchée , mais j'eus même horreur de cette dernière proposition : la première m'auroit pû toucher sans la crainte que j'avois que cela ne fît quelque préjudice aux particuliers qui en étoient chargés , ainsi je n'écoutai rien là-dessus. Je fis venir tous les Receveurs qui étoient à la Ville & aux environs pour les rassurer , & pour leur dire qu'ils ne craignissent rien , que l'argent du Roi seroit en seureté , qu'ils continuassent leurs emplois : j'ai toujours cru qu'il faut en tout tems rendre à César ce qui appartient à César , cette regle a été faite aussi-bien pour les Souverains que pour les Sujets , & ils sont obligés de la suivre également. Je les assurai tous de ma protection , sous laquelle ils recommencerent la levée de tous les droits du Roi, dont ils me scurent un très bon gré, & je m'en scus

DE MONTPENSIER. 31

aussi à moi-même de n'avoir manqué à aucun de mes devoirs. Il y avoit quelques Officiers du Présidial qui avoient des parens dans le service du Cardinal Mazarin, qui ne sçavoient s'ils devoient sortir ou demeurer, je les envoyai querir & leur dis que, pourvû qu'ils ne se mêlassent de rien, je les laisserois en repos chez eux, ce qu'ils firent : ce sont d'honnêtes gens qui s'appellent Brachet; leur oncle nommé Belebat étoit Receveur de la Ville.

Comme je revenois de Complies des Filles de Sainte Marie, l'on me dit que Monsieur le Président de Nemond & Messieurs les Conseillers du Parlement de Paris députés vers le Roi, pour lui remontrer la nécessité qu'il y avoit pour le bien de l'Etat d'éloigner Monsieur le Cardinal Mazarin, étoient à la porte d'Orleans, il y avoit une heure pour entrer. A l'instant je donnai ordre qu'on y allât, & Messieurs de Croissy & de Bermont furent au-devant d'eux. Aussitôt après leur arrivée, ils me vinrent voir, & me firent part du sujet de leur voyage, quoique je le sçusse, je leur en donnai de tout ce qui s'étoit passé à Orleans depuis que j'y étois, & de toutes les choses que j'a-

vois dessein de faire , ce qu'ils approuverent fort. Ils y séjournèrent le lendemain à cause de la fête ; & comme ils étoient en mon logis , on leur vint dire qu'il y avoit un valet-de-pied de la part du Roi qui les demandoit avec des lettres , ils s'en allerent , & aussitôt après les avoir lues , ils me les envoyèrent montrer par Monsieur de Bermont leur frere , qui étoit avec moi. Ces lettres portoient que le Roi leur ordonnoit de l'aller attendre à Gien , où il se rendroit dans peu de jours : ces Messieurs répondirent qu'en passant par Sully, ils s'y arrêteroient pour voir s'ils pourroient avoir l'honneur d'être ouïs de Sa Majesté, sinon qu'ils passeroient à Gien. Ils partirent le lendemain , ils me demandèrent deux de mes Gardes pour les escorter , jusqu'à ce que l'escorte que j'avois mandée qu'on leur envoyât de l'armée . les eût joints. Ces Gardes rapportèrent une nouvelle qui me donna grande joye , qui fut l'arrivée de Monsieur le Prince à l'armée ; je ne le pouvois croire tant je le desirois , & dans la crainte que cela ne fût point vrai , je ne voulus pas que l'on le dît. Le lendemain à mon réveil j'en eus la certitude par Guitaut qu'il m'envoya aussi-tôt après être arrivé

DE MONTPENSIER. 33

arrivé à l'armée , par lequel il m'écrivit & me fit faire toutes les civilités & les assurances de services possibles , comme vous pouvez voir par sa lettre.

M A D E M O I S E L L E ;

Aussi-tôt que je suis arrivé ici , j'ai cru être obligé de vous dépêcher Guitaut , pour vous témoigner la reconnoissance que j'ai de toutes les bontés que vous faites paroître pour moi , & en même-tems de me réjouir avec vous de l'heureux succès de votre entrée à Orleans. C'est un coup qui n'appartient qu'à vous , & qui est de la dernière importance. Faites-moi la grace d'être persuadée que je serai toujours inséparablement attaché aux intérêts de Monsieur , & que je vous témoignerai que je suis avec tous les respects & la passion imaginables.

M A D E M O I S E L L E ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
LOUIS DE BOURBON.

La joye que j'eus de son arrivée fut très-grande , car j'esperois que sa bonne fortune

accoutumée seroit avantageuse au parti, & qu'elle ne l'abandonneroit pas dans les occasions à l'avenir, comme elle avoit fait par le passé, ce qui parut bientôt après. Je me fis conter par Guitaut, toutes les aventures qui lui étoient arrivées par le chemin; il se sauva miraculeusement des troupes du Roi, car Sainte Maure ne le manqua que d'un quart d'heure; s'il eût été pris, on ne lui auroit point fait de quartier: ç'auroit été un grand malheur pour la France de perdre un Prince qui l'a si bien servie, & qui continue en faisant la guerre au Cardinal Mazarin, pour tâcher de le chasser. Il est vrai que les services qu'il lui rend présentement ne paroissent pas aux yeux tels que ceux de Rocroy, Fribourg, Norlingue & de Lens, & d'un nombre infini de places qu'il a prises: mais il faut que les intentions des Grands soient comme les mystères de la foi, il n'appartient pas aux hommes d'y pénétrer, & croire qu'elles ne sont jamais que pour le bien & le salut de la patrie: l'on doit juger ainsi de celles de M. le Prince, puisque c'est l'homme du monde le plus raisonnable. Il fut assez embarrassé à une hôtellerie de son déguisement, car il faisoit

DE MONTPENSIER. 35

le valet , & comme on lui dit de brider & seller un cheval , jamais il n'en put venir à bout.

Pendant sa prison , M. de Vendôme eut le gouvernement de Bourgogne par commission; M. le Comte d'Harcourt celui de Normandie , le Maréchal de l'Hôpital celui de Champagne , dont il est Lieutenant-de-Roi. A leur sortie , M. le Prince changea celui de Bourgogne en celui de Guyenne avec Monsieur d'Epéron , & le Prince de Conti reprit la Champagne jusqu'à ce que Monsieur le Duc d'Enguien fût en âge de l'avoir ; car c'est le Berry qui est à Monsieur le Prince de Conti. L'on passa en ce tems-là le contrat de mariage au Palais-Royal, en présence de Leurs Majestés , de M. le Duc d'Enguien avec ma sœur de Valois, troisième fille du second mariage de Monsieur. J'ai parlé de l'échange de ces Gouvernemens , parce que l'on n'auroit pas compris comment Monsieur le Prince n'étant pas bien à la Cour , l'on lui avoit laissé passer toute la France pour aller à Bordeaux , & comme il y avoit long-tems qu'il parloit de faire ce voyage pour s'y faire recevoir , cela ne surprit point. Il fit faire une litiere pour faire

son entrée , la plus magnifique du monde ; comme il portoit encore le deuil , elle étoit noire toute chamarrée d'argent & son carrosse de même.

Outre les avantages que l'on pouvoit espérer de la venue de Monsieur le Prince , comme j'ai déjà dit , elle étoit d'une nécessité extrême ; les Ducs de Beaufort & de Nemours n'étant réconciliés qu'en apparence , & ne l'étant point dans le cœur. Cela faisoit naître sans cesse des démêlés entr'eux qui causoient des divisions & partialités parmi les Officiers , & avoient mis tels soupçons dans les Régimens étrangers qu'ils étoient quasi tout prêts à quitter ; & pour y remédier , Monsieur de Clinchamp & les autres Officiers Généraux avoient résolu de m'envoyer prier de venir à l'armée , pour que toutes choses parussent se faire avec ma participation , & que cela seul pourroit rétablir la confiance des Etrangers , qui en avoient beaucoup en moi. Ce n'est pas que ces Messieurs les Généraux fissent rien de leur tête depuis que je fus à Orleans , ils envoyoient tous les jours me rendre compte de toutes choses , sur quoi j'ordonnois ce qui me plaisoit ; Monsieur de Clin-

champ envoyoit aussi tous les jours, & il étoit plus soigneux de me rendre tous les respects & devoirs que les gens de Monsieur, & quand j'envoyois des Officiers en sauvegardes pour conserver des maisons ou villages, j'envoyois plutôt de ceux de Monsieur Clinchamp que des nôtres.

Dieu les délivra de l'embarras où ils étoient, en leur envoyant un Général le plus habile & le plus expérimenté qui soit au monde. En arrivant l'on l'arrêta à la garde, il trouvoit mauvais que l'on ne le laissât pas passer & ne vouloit pas dire qui il étoit; un Colonel Allemand nommé d'Estouan, qui étoit de garde comme il arriva, se douta que c'étoit Monsieur le Prince, mit pied à terre & lui embrassa les genoux: à l'instant toute l'armée le sçut, & ce fut la plus grande joye du monde. Il jugea qu'il étoit nécessaire de tenir conseil pour délibérer ce qu'il y auroit à faire, voyant bien que l'on ne pouvoit pas demeurer plus long-tems au poste où on étoit, tant à cause du lieu, que pour l'utilité des affaires. Monsieur de Nemours, qui croyoit qu'il changeroit tout ce qu'on avoit résolu & qu'il suivroit son avis, lui conta tout ce qui s'étoit passé dans le

Faubourg d'Orleans ; Monsieur le Prince dit que les résolutions prises dans un Conseil où j'avois bien voulu être , devoient être suivies , quand elles ne seroient pas bonnes ; mais que celles que l'on avoit prise étoient telles que le Roi de Suede n'eût pû mieux prendre son parti , & que pour lui il l'auroit fait quand je ne l'aurois pas ordonné ; dont M. de Nemours fut fort attrapé ; de sorte qu'il fit marcher l'armée à l'instant , & alla droit à Montargis. Lorsque l'armée y avoit été , Monsieur de Beaufort y avoit laissé cent Mousquetaires de Son Altesse Royale , (car l'on appelloit les Régimens de Monsieur ainsi) & 50 Maîtres de celui de cavalerie : de sorte que l'on croyoit que ces gens-là étoient maîtres de Montargis , & j'avois envoyé un ordre aux habitans & au Gouverneur d'y recevoir l'armée. Monsieur le Prince ayant appris cela , ne douta pas d'y être reçu ; mais les gens de Monsieur qui sont peu prévoyans , & qui ne songent pas toujours à ce qu'ils font , avoient donné un ordre de Monsieur , à M. Faure qui en étoit Gouverneur , pour faire retourner à l'armée les Mousquetaires & les Cavaliers.

DE MONTPENSIER. 39

En partant les Secretaires de Monsieur avoient donné au mien des blancs signés de S. A. R. pour s'en servir quand je le jugerois à propos , de sorte que quelquefois j'en envoyois dans le commencement : c'étoit donc un de ceux-là qu'un Garde avoit porté à Montargis ; il trouva ces troupes sorties du matin seulement. Sur le bruit de l'arrivée de l'armée , il y eut quelque effroi dans la ville , & Mondreville , Gentilhomme de ce pays-là qui est au Cardinal , se servit de cette frayeur pour obliger les Bourgeois à fermer les portes. M. le Prince leur envoya dire qu'ils les ouvriissent , & regarda à sa montre , & leur manda que si dans une heure ils n'ouvroient les portes , il feroit piller la ville & pendre les habitans : ils obéirent ; nous disions qu'il avoit pris Montargis avec sa montre. J'écrivis au Secrétaire de Monsieur de bonne manière , & j'avois quelque raison d'être un peu fâchée ; car sçachant que j'étois plus proche qu'eux , ils me devoient laisser faire , & je menaçai fort sur cela de tout quitter & de m'en aller.

Je renvoyai Guitaut , & avec lui un Gentilhomme pour aller faire mes complimens à M. le Prince. M. le Comte de Fiesque &

tous ces autres Messieurs allerent le voir aussi. Pendant leur absence, ces Messieurs du Parlement repassèrent, qui avoient vû le Roi à Sully, à qui la remontrance avoit aussi peu profité que les précédentes; il seroit inutile de la mettre ici. M. de Nesmond me demanda où étoient ces Messieurs les Conseillers, je lui dis qu'ils étoient allez voir M. le Prince; il me répondit, si vous le leur avez commandé, ils ne sçauroient faillir, mais vous les auriez pû dispenser de ce voyage, il ne convient gueres à des gens de notre metier d'aller ainsi parmi les armées, non plus que d'opiner au Conseil de guerre, ce qu'il ne croyoit pas qu'ils ayent fait: je lui dis qu'ils n'avoient garde.

Monsieur m'écrivoit très-soigneusement, tantôt de sa main, & quelquefois de celles de ses Secretaires, car il n'aime pas à écrire. Goulas me manda que Monsieur avoit jugé nécessaire de m'envoyer un plein pouvoir pour commander dans tout son apanage, comme lui-même, & pour que les Officiers de l'armée m'obéissent: je mandai que cela n'étoit pas nécessaire, & que l'on m'obéissoit très-volontiers; & j'eus assez de vanité pour croire que cela choquoit l'autorité de

ma naissance , qu'on s'imaginât qu'un morceau de parchemin m'en pût donner ; pourtant je ne laissai pas à quelques jours de-là d'envoyer cette Patente à Préfontaine , qui la garda dans sa cassette , sans que personne le sçût , ne jugeant pas à propos de le dire.

Au retour de ces Messieurs qui étoient allez rendre leurs devoirs à M. le Prince , ils me dirent qu'il souhaitoit fort de me venir voir , mais qu'il seroit bien-aisé de sçavoir si on le trouvoit bon à Orleans. Le Marquis de Sourdis avoit eu une conduite dans toute cette affaire qui donnoit assez de sujet de croire qu'il étoit Mazarin ; pourtant comme l'on doit juger des gens selon leur intérêt , le sien n'étoit pas de l'être , tous ses établissemens dépendans quasi de Monsieur. Il a toujours été assez de mes amis ; je le pris un jour à part , pour lui demander sincèrement pour qui il étoit , que sa conduite envers Monsieur étoit assez mauvaise , mais que je voulois croire aussi que que l'on lui avoit rendu de mauvais offices , & qu'à l'avenir il se conduiroit tout autrement , ayant à faire à moi ; que de cette sorte il répareroit le passé. Il me fit mille protestations de services , & m'assura qu'il en rendroit à Mon-

sieur & à moi en toutes choses , & que j'aurois sujet d'être satisfaite de lui ; je le crus sincèrement , & qu'il feroit en toute occasion ce que je voudrois , ce qui me fit croire qu'il auroit de la joye de voir M. le Prince ; mais le lui ayant proposé , il me dit que je me gardasse bien d'en parler , & que je gâteroïs tout si je le proposois à la ville , ce qui ne me rebuta point. J'envoyai querir Messieurs de Ville , à qui je donnai une lettre de Monsieur , qui portoit qu'ayant sçû l'arrivée de M. le Prince à l'armée , & qu'il feroit peut-être nécessaire qu'il vînt à Orleans pour me voir , qu'en cela ils eussent à le recevoir selon sa qualité , & comme étant parfaitement uni à ses intérêts. Ils me dirent qu'ils s'en alloient assembler la Ville pour voir cette lettre qu'ils doutoient d'être venue de Paris ; ils avoient quelque raison en cela , car elle n'avoit fait de chemin que de la chambre de Préfontaine à la mienne. J'appris que la peur que le Marquis de Sourdis avoit de la venue de M. le Prince étoit qu'il craignoit qu'il ne le chassât ; cette pensée me fâcha , car si je l'avois voulu mettre dehors , je n'aurois eu que faire de M. le Prince ; j'avois assez d'autorité , & où il auroit été

DE MONTPENSIER. 43

question de la montrer , je n'aurois pas voulu que M. le Prince y eût été , dans la crainte que l'on n'eût crû que la mienne seule n'eût pas été assez forte sans soutien.

Le soir Messieurs de la Ville me vinrent dire qu'ils ne pouvoient point recevoir M. le Prince sans envoyer à Monsieur , ce que je trouvai fort mauvais , & je leur dis qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer à Paris , que Monsieur m'avoit écrit que tout ce que je ferois il le trouveroit bon , & trouveroit fort mauvais s'ils ne faisoient les choses que je désirois. Sur cela je m'emportai un peu , je les grondai fort , je leur dis qu'ils s'en repentiroient , & que j'enverrois dans une heure Préfontaine leur dire ce que je voulois qu'ils fissent. Je dis à ces Messieurs qui étoient avec moi qu'il falloit pousser cette affaire , & que si M. le Prince après avoir témoigné de désirer de me voir , ne venoit point , parce que je n'aurois pas eu le crédit de le faire entrer dans Orleans , cela feroit voir que je n'y aurois point de crédit , & commettrait mon autorité & celle de Monsieur ; que je devois tout faire à l'égard de M. le Prince dans le commencement d'un raccommodement. Je leur appris que

Préfontaine avoit un pouvoir dans sa cassette ; il l'alla querir , & après le leur avoir montré , ils me conseillèrent de le faire voir dans une assemblée générale que je proposai de faire le lendemain. J'envoyai Préfontaine dire à la Ville que je voulois qu'on s'assemblât , & que je me trouverois à l'Hôtel-de-Ville ; je mandai M. de Sourdis , auquel je montrai mon pouvoir , & je lui demandai s'il n'y avoit rien qui le choquât ; il me dit que non , & qu'il ne feroit jamais difficulté de m'obéir. J'envoyai aussi querir tous les principaux qui devoient être à cette assemblée séparément , pour leur faire connoître mes intentions ; j'en trouvai quantité de Mazarins que je menaçai , & à qui je parlai en Demoiselle de ma qualité. Il y en eut un assez hardi pour me dire que le nom de M. le Prince étoit assez odieux à la ville d'Orleans , & que son grand-pere y avoit fait de si grand maux , que l'on ne le pardonneroit jamais au nom. Je lui dis , le mien étoit du même parti du tems dont vous me parlez , & il n'appartient pas à des Bourgeois d'Orleans , ni à qui que ce soit en France , de parler ainsi des Princes du Sang , on les doit respecter comme des gens qui peuvent être les maîtres des autres.

DE MONTPENSIER. 45

Le lendemain j'allai à l'Hôtel-de-Ville , où d'abord je dis que l'obéissance que l'on m'avoit rendue jusqu'à présent m'avoit empêché de faire voir le pouvoir que Monsieur m'avoit envoyé , & qu'étant persuadée que l'on en devoit plus à ma naissance qu'à toutes les Patentes , j'avois négligé de le montrer ; mais puisqu'il y avoit des gens qui n'étoient pas soumis , qu'il étoit bon de le leur faire voir. Préfontaine le donna au Greffier de la Ville , & après que la lecture en fut faite , je dis à l'Assemblée , présentement que vous voyez le pouvoir que Monsieur me donne , je pense que vous ne ferez plus de difficulté d'obéir à mes ordres ; je suis venue ici pour vous dire que M. le Prince étant arrivé à l'armée desire de me venir voir , je ne doute point que vous ne lui rendiez tous les respects qui sont dûs à sa naissance , & encore plus par l'union dans laquelle il est avec Monsieur , & à ma considération : c'est un Prince à qui toute la France a tant d'obligation , qu'il n'y a pas une Ville , qui en son particulier , ne lui doive toute la reconnoissance possible. Je m'étendis davantage que je ne fais sur ce que l'on devoit à la naissance & au mérite de M. le

Prince, & à l'obéissance que l'on me devoit, & cela avec tant de fierté, que l'on m'accuse d'en avoir en toutes les actions. D'abord je parlois trop bas ; & l'on ne m'entendit point : j'en fus assez étonnée, parce que je m'étois attendue que l'on me diroit que l'on feroit tout ce que je voudrois : je ne me rebutai point, je recommençai, & je dis que je voyois bien que j'avois parlé trop bas, puisque l'on ne répondoit rien. Comme je finissois ces paroles, tout le monde cria, tout ce qu'il plaira à Mademoiselle, il faut le faire, & que M. le Prince vienne. Je sortis satisfaite, & j'allai dépêcher un Courier à M. le Prince. Le soir le Marquis de Sourdis me voulut parler, je le grondai fort, & lui dis qu'il n'avoit que faire de craindre ; que si j'avois voulu le chasser, je l'aurois fait, & que je n'attendois personne, quand je voulois faire des coups d'autorité.

Comme j'avois montré mon pouvoir à la Ville, il le falloit faire enregistrer au Présidial ; d'abord que l'on en parla à cette Compagnie, quelques-uns en firent difficulté, sur ce que M. le Marquis de Sourdis étant pourvu par le Roi, Monsieur pouvoit lui commander, & non pas donner ce pou-

voir à un autre , & qu'il n'y avoit point d'exemple que jamais Fils de France en eût usé de cette maniere dans son appanage. J'en confèrai avec les Conseillers du Parlement de Paris qui étoient avec moi , à qui je dis qu'il me sembloit qu'en l'état où j'étois à Orleans , rien ne me devoit être impossible , & que quand il n'y auroit point d'exemples de chose pareille , je serois bien aise d'en faire un pour l'avenir , qu'il y avoit de la gloire de l'être d'une chose avantageuse comme celle-là , & que ç'en seroit un à l'avenir pour tous les Fils de France de pouvoir commettre en des occasions , où il n'y avoit eu que le Roi qui l'eût fait : comme la chose n'étoit pas injuste , ils furent de mon avis. J'envoyai querir les Gens du Roi du Présidial , entre les mains desquels on mit cette Patente , pour donner leurs conclusions : j'envoyai pareillement querir le Lieutenant Général , homme fort Mazarin , & duquel j'étois fort mal satisfaite. Comme cette affaire fut engagée , Saujon Capitaine des Gardes de Monsieur arriva , qui n'étoit que trop bien avec moi , à cause de certaines intrigues qu'il avoit eues avec Mlle. de Fouquerolles , dont je

n'étois pas satisfaite ; car je n'aime pas que l'on se vienne mêler dans mon domestique , si je ne l'ordonne : il venoit chez moi , & je le souffrois , mais c'est être fort mal quand on est réduit là. Après avoir eu part à quelque confiance , il mit dans la tête du Marquis de Sourdis qu'il me feroit faire tout ce qu'il voudroit ; de sorte que ledit Marquis en étant persuadé , & du crédit qu'il avoit auprès de Monsieur , s'imagina de ne me plus voir , & de prendre prétexte sur ce pouvoir qui choquoit le sien , quoiqu'il l'eût approuvé , & de ne vouloir point que l'on l'enregistraît ; de sorte que tous ces Messieurs me vinrent trouver pour me dire qu'il ne falloit point se commettre , parce que M. de Sourdis faisant une opposition à l'enregistrement , où je me trouvois de nécessité à épouser une affaire de laquelle l'évenement étoit incertain , ou à lui céder ; & pour me persuader que la chose n'étoit rien , ils me dirent sans cesse ce que j'avois dit tant de fois , que la chose étoit si au-dessous de moi , qu'il la falloit traiter de cette manière. J'en convenois , mais je trouvois que pour d'habiles gens ils m'avoient embarqué mal à propos , puisque c'étoit même contre
mes

mes sentimens ; mais qu'il me sembloit qu'é-
 tant au point où j'étois , la chose étoit si
 peu importante , qu'il falloit l'achever , &
 que même en des bagatelles , il étoit rude à
 des personnes comme moi de se dédire. Je
 me mis en colere , & je parlai quatre heu-
 res là-dessus , tournant l'affaire de tous cô-
 tés , & leur faisant voir toujours le but de
 quelque maniere que je la tournasse. Je ne
 sçai si j'étois bien fondée ; mais je défendis
 si bien ma cause , qu'ils en furent tous fort
 satisfaits , & me dirent que j'avois raison ;
 ils ne s'y rendirent pourtant pas , desorte
 que ma colere ne se diminuant point , elle
 me mena jusqu'aux pleurs , m'écriant que
 l'on croiroit que M. de Sourdis tiroit au bâ-
 ron avec moi , & qu'il l'emporteroit. En-
 fin après force lamentations impérieuses , ce
 qui me faisoit enrager , c'est que tous m'a-
 voient engagée à cela , & puis l'un après
 l'autre avoient changé ; les Conseillers du
 Parlement avoient tenu ferme les derniers ,
 car ils avoient été jusqu'à me dire qu'ils
 croyoient qu'on n'auroit pas fait cette diffi-
 culté de l'enregistrer au Parlement de Paris
 pour en faire l'exemple dont j'ai parlé : ces
 Messieurs m'alléguoient que j'avois peu de

crédit dans le Présidial , qu'ils étoient tous fort Mazarins , & que j'y devois avoir égard. Je n'en avois à rien , étant fort aheurtée à mon opinion ; de sorte que tout le jour se passa ainsi , & tout le soir , & même comme je ne dormois point , je les envoyai réveiller les uns après les autres pour me venir parler , afin de les engager séparément , & de les avoir tous pour moi , lorsque je les reverrois tous ensemble le matin. Ils vinrent me dire que j'étois la maîtresse , que je ferois tout ce que je voudrois , mais qu'il falloit se rendre à la raison , & que ce seroit à cela que je me rendrois , & non à leurs très-humbles prières , & qu'il étoit très-important pour le service de Monsieur que j'en usasse ainsi ; enfin je me rendis , & j'envoyai Préfontaine dire à Messieurs du Présidial de me venir trouver au retour de ma Messe. Comme j'arrivai , & que je scûs qu'ils étoient dans mon logis , je me remis à pleurer , je fis fermer les fenêtres de ma chambre , j'essuyai mes larmes , & je les fis rentrer , & leur dis que je scavois qu'ils avoient opiné sur l'affaire que je leur avois proposée , que je les priois d'en demeurer-là , & de ne pas passer outre , & cela avec

DE MONTPENSIER. 51

une mine riante comme si ç'eût été là la chose du monde qui m'eût le plus satisfaite ; voilà le temperamment que ces Messieurs trouverent , à quoi je consentis. Je laisse à juger si je ne me fusse pas mieux trouvée de suivre mes premiers sentimens en cela , comme j'avois fait en autre chose. M. de Sourdis me revint voir , & nous nous raccommodâmes , il avoit accoutumé de me donner tous les jours un paquet de confitures, en ayant de très-bonnes, & pendant notre démêlé je n'en avois point eu ; desorte que je dis à M. l'Evêque d'Orleans , qui nous racommoda , qu'il me restituât tout ce qui m'appartenoit , ce qu'il fit , car je ne perdis pas un de mes paquets , ainsi j'en eus beaucoup au racommodement.

Le lendemain que j'eus été à l'Hôtel-de-Ville pour la venue de M. le Prince , les Mazarins firent courir un bruit que j'avois eu un consentement forcé. J'envoyai querir le Corps de Ville , dans lequel celui des Marchands est compris , auxquels je dis ce faux bruit , & que c'étoit une chose si ridicule à dire , qu'elle se détruisoit d'elle-même , puisqu'étant dans leur Ville avec ma maison seulement , je n'étois pas en état

de leur rien faire faire de force : puis nous eumes une conservation sur les affaires publiques , ce qui ne manquoit point toutes les fois qu'ils venoient chez moi , car cela tient les esprits alertes , & est très-bon en guerre civile. Je vis aussi les Capitaines de la Ville , qui font un corps séparé à Orleans, auxquels je dis la même chose , desorte que tous les entretiens de & du Martoy ne furent le soir qu'à tourner les Mazarins en ridicule , qu'à me louer , & souhaitter la venue de M. le Prince , lequel ne put venir dans le tems qu'il reçut mon Courier : car il étoit occupé au combat de Bleneau. La nouvelle de ce combat arriva à Orleans le matin par un payfan qui le dit au Capitaine qui étoit de garde à la porte , lequel à l'instant me l'amena ; il me dit que M. le Prince avoit gagné un combat , j'en eus grande joye ; le soir elle fut changée en incertitude ; car j'appris par des gens qui avoient passé à Gien par eau , que M. de Nemours étoit blessé à mort ; je ne sçavois qu'en croire , n'ayant point de nouvelles de M. le Prince. Je fus tout le jour sur le pont , pour voir arriver les bateaux qui venoient de Gien , les gens qui étoient dedans disoient tous la mê-

DE MONTPENSIER. 53

me chose , il m'envoya le lendemain à trois heures un Courier , & m'écrivit la relation du combat , par laquelle cette action étoit mieux écrite , que je ne pourrois faire moi-même , c'est pourquoi j'ai jugé à propos de la mettre ici.

M A D E M O I S E L L E ,

Je reçois tant de nouvelles marques de vos bontez , que je n'ai point de paroles pour vous en remercier , seulement vous assurai-je qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service ; faites-moi l'honneur d'en être persuadée , & de faire un fondement certain là-dessus. J'eus hier avis que l'armée Mazarine avoit passé la rivière , & s'étoit séparée en plusieurs quartiers , je résolus à l'heure même de l'aller attaquer ; cela me réussit , si bien que je tombai dans leurs premiers quartiers avant qu'ils en eussent eu avis ; j'enlevai trois Régimens de Dragons d'abord , & après je marchai au quartier général d'Hocquincourt que j'enlevai aussi. Il y eut un peu de résistance , mais enfin tout fut mis en déroute , nous les suivîmes trois heures , après lesquelles nous allâmes à M. de Turenne ; mais nous le trouvâmes posté si avantageusement & nos gens si las de la grande traite , & si chargez

du butin qu'ils avoient fait , que nous ne crûmes pas le devoir attaquer dans un poste si avantageux , cela se passa en coups de Canon , enfin il se retira. Toutes les troupes d'Hocquincourt ont été en déroute , tout le bagage pris , & le butin va à deux ou trois mille chevaux , quantité de prisonniers , & leurs munitions de guerre. M. de Nemours y a fait des merveilles , & a été blessé d'un coup de pistolet au haut de la hanche , qui n'est pas dangereux : M. de Beaufort y a eu un cheval de tué , & y a fort bien fait : M. de la Rochefoucault très-bien , Clinchamp , Tavanne , Valon de même , & tous les autres Maréchaux de Camp ; Maré est blessé d'un coup de canon , hors cela nous n'avons pas perdu 30 hommes. Je crois que vous serez bien aise de cette nouvelle, & que vous ne douterez pas que je ne sois ,

M A D E M O I S E L L E ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

LOUIS DE BOURBON.

A Châtillon sur Loir , ce 8 d'Avril 1652.

Ma joye fut augmentée , & mon inquiétude cessa , lorsque je sçus que M. de Nemours n'étoit pas blessé dangereusement , je fus bien fâchée de la blessure du pauvre

DE MONTPENSIER. 55

Comte de Maré , qui en mourut quelque tems après. Il y eut le nommé la Tour , Lieutenant Colonel dans Languedoc qui fut tué , & le Marquis de Chaise , premier Capitaine au Régiment de Cavalerie de Valois , tous deux forts braves & honnêtes gens. Aussi-tôt que l'on sçut à Paris cet heureux succès , cela fit un fort bon effet pour le parti , & donna bien de l'inquiétude aux personnes qui s'intéressoient pour M. de Nemours , quoique sa blessure ne fût pas mortelle. Me. de Nemours partit aussi-tôt pour le venir trouver , Me. de Châtillon vint avec elle jusqu'à Montargis , elle disoit qu'elle alloit pour conserver sa maison de Châtillon ; mais comme elle fut arrivée à Montargis , elle jugea que de-là elle conserveroit bien ses terres , & qu'il y avoit plus de sûreté pour elle à se mettre dans les Filles de Sainte Marie , d'où elle ne sortoit que deux ou trois fois , pour aller voir M. de Nemours ; quoique des Officiers , qui vinrent à Orleans en ce tems-là , me dirent qu'elle alloit tous les soirs voir M. de Nemours toute seule avec une échappe , qu'elle croyoit être bien cachée , mais qu'il n'y avoit pas un soldat dans l'armée qui ne la connût.

Rien ne fut égal à la consternation de la Cour. Le jour de ce combat l'on envoya tous les bagages au-delà du Pont , afin d'être plus en état de se sauver à la première allarme , & de rompre le pont. Si M. le Prince eût bien connu le pays , quelques fatigues que fussent les soldats , il eût poussé les affaires bien avant , & par conséquent la Cour , rien ne lui eût été plus aisé ; & comme Bleneau n'est qu'à trois lieues d'ici , & que j'y ai souvent passé en allant à Blois & à Orleans , je me suis fait montrer le lieu du combat ; mais je ne le voyois qu'à regret , de quoi les choses n'allèrent pas mieux pour nous , car l'on n'auroit pas tant effuyé de chagrins que l'on a fait depuis. Ce fut un des canaux de communication du Canal de Briare , qui empêcha que l'on ne fût après M. de Turenne , car M. le Prince n'ayant personne du pays avec lui , & la nuit ne lui permettant pas de reconnoître les lieux , il ne sçavoit si c'étoit une rivière , & si elle étoit guéable , cela l'arrêta.

Aussi-tôt après il fut obligé d'aller à Paris , M. de Chavigny lui ayant mandé que sa personne y étoit nécessaire , pour s'opposer à ce que M. le Cardinal de Rets pourroit
faire

faire contre lui en son absence auprès de S. A. R. Il mena avec lui M. de Beaufort, & M. de Nemours y alla dès qu'il put être transporté : pour moi j'étois à Orleans où je me divertissois à faire prendre tous les Couriers qui passoient, n'ayant point autre chose à faire. Les uns étoient chargez de dépêches, les autres de Poulets & de lettres de familles assez ridicules, de sorte que quand je n'en faisois pas de profit pour le parti, j'avois celuide m'en divertir. L'on prit des Gentilshommes du Poitou, par lesquels M. le Tellier écrivoit à des Intendans que M. l'Abbé de Guyon s'en alloit en Guyenne, Angoumois, & Poitou, qui étoit chargé de toutes les affaires du Roi : à l'instant je résolus de le faire arrêter, jugeant bien qu'il avoit beaucoup de choses qui regardoient M. le Prince en ces Provinces, & par tant ceux de Monsieur, avec lequel il étoit fort uni. J'envoyai un Exemt des Gardes de Monsieur, qui étoit avec moi, avec ordre de l'arrêter lorsqu'il passeroit. Le jour qu'il partit, il arriva des Evêques à Orleans, & les Agens du Clergé, qui venoient de la Cour, ils me vinrent voir ; je leur demandai si l'Abbé de Guyon étoit parti de

Gien, ils me dirent qu'il étoit venu avec eux jusqu'à Sully, mais qu'il n'avoit osé passer par Orleans, de peur que je ne le fisse arrêter, que même il ne passeroit point à Blois. Je mandai à l'Exemt de venir au-devant de lui à Saint Laurent des eaux, il y arriva si heureusement, qu'il prit son valet avec sa casette où étoient toutes ses dépêches; il scut qu'il ne faisoit que de partir: il courut après, & le prit près de Chambord où il le mena, le Ralle étoit avec lui, & il l'arrêta aussi, sachant que c'étoit un brave homme, & grand ingénieur, & qui pouvoit nuire au parti. Il me le manda aussitôt, & m'envoya la Casette, dans laquelle on trouva force commissions pour lever des deniers, & des ordres pour faire raser le Château de Taillebourg, qui est à M. le Prince de Tarente, M. de la Trimouille le lui ayant donné en mariage. Il y avoit un projet pour assiéger Brouages assez mal conçu, & encore plus difficile à exécuter. Le Cardinal Mazarin écrivoit à tous les Officiers Généraux de l'armée de Guyenne, & aux Gouverneurs des places des Provinces que j'ai nommées, le tout en créance sur l'Abbé de Guyon, ce qui faisoit voir que

sa prise étoit assez utile. Je l'envoyai à Blois, & dépêchai un Courier à S. A. R. J'écrivis aussi à M. le Prince, pour lui donner part de la capture que j'avois faite, & lui témoigner la joye que j'aurois si cela lui pouvoit être utile. Monsieur me manda de faire mener l'Abbé de Guyon à Montargis; j'envoyai querir pour cela de l'escorte, & le Ralle demeura à Orleans sur sa parole, parce qu'il étoit malade.

En même-tems j'appris que Gouille qui étoit Capitaine dans le Régiment de Cavalerie de Condé avoit été fait prisonnier en escortant Mlle. de Châtillon, qui n'avoit osé s'en retourner à Paris à cause des périls du chemin; elle avoit été avec l'armée jusqu'à Etampes. J'envoyai un trompette à M. de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt; je leur écrivis pour changer la Ralle contre Gouille. Ils me manderent qu'ils l'avoient renvoyé à la priere de Me. de Châtillon, & le Maréchal d'Hocquincourt, qui étoit ami particulier du Ralle, me pria de le lui renvoyer, & qu'il esperoit bien cette grace de moi; qu'en revanche de quelque qualité que pussent être mes prisonniers, il me les renvoyeroit. Aussi-tôt

que j'eus reçu sa lettre , j'envoyai querir le Ralle , & lui dis que je le mettois en liberté , mais que je serois bien-aîsé qu'il ne servît point contre nous , ce qu'il me promit , hors dans son Gouvernement de Rethel , où il voulut être libre : comme c'étoit une chose juste , je la lui accordai. Il partit pour continuer son voyage vers le Poitou , où il avoit des affaires particulieres. Comme je n'en avois plus à Orleans , l'impatience me prit d'aller à Paris , j'écrivis sans cesse à Monsieur & à M. le Prince , pour les presser de me donner congé ; en l'attendant j'eus curiosité de sçavoir s'il n'y avoit personne à Orleans qui eût commerce avec la Cour , & on chercha les moyens de parvenir à le sçavoir. L'on trouva que pour cela il falloit faire arrêter un Messager à pied , qui va deux fois la semaine d'Orleans à Briare , pour y porter les lettres que l'on envoie à Lyon , où le Courier ordinaire passe. D'abord cette proposition me déplut , ne comprenant pas de quel air l'on pouvoit faire prendre & ouvrir les lettres de mille marchands , dont cela pourroit interrompre le commerce ; enfin comme l'on m'eut représenté l'utilité que le parti en pourroit re-

DE MONTPENSIER. 61

cevoir , je m'y résolu , pourvû que l'on ne
scût point qui l'avoit fait faire. Pour cela
j'envoyai un valet de chambre de M. le
Prince , qui passoit à Orleans avec quel-
ques-uns de ses Gardes , faire cette expédi-
tion , dont il revint heureusement ; car le
soir il m'apporta toutes les lettres. Il y en
avoit quantité de marchands qui me firent
grande peine à brûler , pour la pitié que
j'avois de l'embaras que cela leur feroit. Il
y en avoit quantité de tous côtez pour la
Cour , & entr'autres une de Guyenne en
chiffres que j'envoyai à M. le Prince , qui la
fit déchiffrer , & qui me manda lui avoir été
fort utile : il n'y en avoit point d'Orleans ,
mais bien de Paris , & d'un lieu où je n'au-
rois jamais cru qu'on se fût avisé d'écrire
à M. le Cardinal Mazarin. Voyant au-dessus
qu'elle s'adressoit à lui , j'eus beaucoup de
joye , & la trouvai datée de S. Sulpice ;
c'étoit l'Abbé de Valavoit , frere de Vala-
voit , qui commande le Régiment de M. le
Cardinal Mazarin , elle contenoit ce qui
suit.

MONSIEUR ,

Je n'aurois jamais crû qu'en ce lieu j'au-

rois trouvé occasion de pouvoir servir votre Eminence ; mais Me. de Saujon ayant sçu que j'y étois , a désiré de me voir , & m'a fait dire qu'elle me parleroit dans un Confessional , afin que personne ne s'en aperçût. Cela a été cause que j'ai paru au monde plus homme de bien que je ne suis , ayant prolongé ma retraite : elle m'a donc dit que j'avertisse votre Eminence du desir qu'elle a de vous servir , & que pour y parvenir & lui donner moyen de faire revenir Monsieur , il n'y a qu'à le leurrer du mariage du Roi avec Mlle. d'Orleans , que c'étoit un panneau où il donneroit toutes & quantes fois que l'on voudra ; & que pour Mademoiselle il ne s'en soucioit point ; que l'on pouvoit gagner Madame par une premiere femme de chambre nommée Claude , & que l'on l'auroit pour peu d'argent. Enfin , Monseigneur , elle est venue de si bonne volonté à moi , que je ne doute pas qu'elle ne continue ; c'est pourquoi j'entretiendrai ce commerce pour le service de votre Eminence , & pour lui témoigner que je suis , &c.

L'Abbé de Valavoit.

Il pouvoit y avoir encore autre chose , mais voila la substance & le plus essentiel de

cette dépêche , je l'envoyai à Monsieur , & une copie à M. le Prince. Je croi bien que cela ne plut pas à S. A. R. laquelle me fit réponse que les gens qui cröyoiient ce qui étoit dans cette lettre le connoissoient mal , & qu'il n'avoit nul dessein ; ne me dit pas un mot de Me. de Saujon.

Monsieur me mandoit toujours que je fisse un Maire & les Echevins , ce qui n'étoit plus nécessaire , ceux qui y étoient ayant fait tout ce que j'avois désiré. La forte passion que j'avois d'obliger M. le Prince , me faisoit chercher les moyens de secourir Mouron ; mais comme ils me manquerent , cela me rendit encore mon séjour plus ennuyeux. J'eus aussi nouvelle de Paris de la conférence que M. de Rohan devoit avoir à Saint Germain où étoit la Cour , avec Mrs. de Chavigny & Goulas. Quoique M. le Prince m'écrivît avec soin tout ce qui se passoit , je ne laissai pas néanmoins de presser Monsieur de me permettre de l'aller trouver ; il ne me répondit point là-dessus , & me parloit toujours de ce Maire & de ces Echevins. Comme je vis que mon retour ne tenoit qu'à cela , & que je connus la chose absolument inutile , je dépêchai un trom-

pette à M. de Turenne , & au Maréchal d'Hocquincourt , qui étoient campez à Châtres sur le grand chemin de Paris à Etampes, pour leur demander des passe-ports : je les priai de me les envoyer promptement , parce que j'avois envie d'aller à Paris , & comme ils me connoissoient fort impatiente , ils me fâcheroient fort s'ils retardoient mon voyage. Je dépêchai aussi en même-tems à Monsieur , & lui mandai qu'ayant fait tout ce qui étoit nécessaire pour son service à Orleans , & m'ennuyant de n'avoir pas l'honneur de le voir , j'avois envoyé demander des passe-ports aux Généraux des troupes du parti contraire ; que s'ils n'osoient m'en donner , je les suppliois d'en envoyer demander à la Cour.

Je partis le 2 de Mai d'Orleans , & j'allai à Etampes. Je trouvai à Ingerville l'escorte que l'on m'avoit envoyée , & comme il faisoit très-beau tems , je montai à cheval avec Mesdames les Comtesses de Fiesque & de Frontenac , lesquelles m'avoient toujours accompagnée , & à cause de cela Monsieur leur avoit écrit après mon entrée à Orleans des complimens sur leur bravoure , d'avoir monté à l'échelle en me suivant ; & au-dessus de la lettre , il y avoit mis , à Mesdames

DE MONTPENSIER. 65

les Comteſſes, Maréchaux de Camp dans l'armée de ma fille contre les Mazarin. Depuis ce tems-là tous les Officiers de nos troupes les honoroient fort ; de ſorte que Chavagnac , qui étoit le Maréchal de Camp qui commandoit mon eſcorte , leur dit ; il eſt juſte que l'on vous reçoive , étant ce que vous êtes. En même-tems il fit faire alte à un eſcadron d'Allemands qui marchoit devant moi , & il dit au Colonel qui ſe nommoit le Comte de Quinſki , de ſaluer la Comteſſe de Frontenac qui étoit la Maréchale de Camp ; ils mirent tous l'épée à la main , & la ſaluerent à l'Allemande , & il fit tirer tout un eſcadron pour lui faire honneur , entrant auſſi-bien dans cette plaifanterie que ſ'il eût été François : ce Comte étoit perſonne de qualité & neveu de feu Vaſtein. A un quart de lieue d'Etampes tous les Généraux & quantité d'Officiers vinrent au-devant de moi ; l'on tira le canon , & je trouvai le quartier des Etrangers , par lequel je paſſai en armes. En arrivant à mon logis , je reçus réponſe de M. de Turenne , qui me mandoit qu'il avoit envoyé à Saint Germain où étoit la Cour , pour les paſſe-ports que j'avois demandez , & qu'il me les

envoyeroit le lendemain ; ce qui me fit séjourner un jour à Etampes. J'y voulus voir toute l'armée en bataille , mais les Officiers en firent quelque difficulté , disant que les Ennemis pourroient par ce moyen sçavoir au vrai le nombre qu'ils étoient , ce qui arrêta tout court ma curiosité, aimant mieux me priver de cette satisfaction que de faire la moindre chose qui pût nuire au parti.

Tout ce jour-là j'eus une grande Cour de tous les Officiers de l'armée qui s'étoient parez , de sorte qu'ils étoient aussi braves exterieurement qu'interieurement. Le matin j'allai à la Messe à pied à une Eglise qui étoit si près de mon logis que ma garde en joignoit la porte , avec un nombre infini de gens qui me suivirent ; le tambour de la garde battit , & force trompettes & timballes marchaient devant moi , cela étoit tout-à-fait beau. L'après dîner j'allai me promener à cheval à une maison qui n'est qu'à un quart de lieue d'Etampes , ayant à ma suite tous les Officiers de l'armée : la fantaisie me prit d'aller sur une hauteur , mais l'on m'en empêcha ; si j'eusse suivi mon mouvement , j'eusse vû charger un parti des Ennemis qui ne le fut pas , parce que la Valette qui le

DE MONTPENSIER. 67

vit , crut que c'étoit un Corps de Garde avancé que l'on avoit mis à cause de moi , & ainsi force chevaux de notre armée furent pris au fourage. La raison que l'on eut pour m'empêcher d'y aller , fut que Mrs. de Tavernes & de Valon qui ne m'avoient pas quittée d'un moment , avoient mis pied à terre dans la maison , & que par l'envie que j'avois de galoper , j'étois allée à toute bride dans l'avenue de cette maison ; si j'y eusse été , ils auroient eu autant de douleur de n'avoir pas été à cette action , que j'en eus de ne l'avoir pas vûe. Le soir à mon retour , je trouvai un trompette que M. de Turenne & le Maréchal d'Hocquincourt m'envoyoient avec des passe-ports , & ils me mandèrent qu'ils esperoient me voir le lendemain , & me venir recevoir hors de leurs quartiers avec l'armée en bataille. Clinchamp , qui étoit un vieux routier en guerre , dit , assurément ils n'attendent point Mademoiselle , ils sçavent qu'elle n'a point vû nos troupes , ils croient que nous serons dehors , & nous veulent attaquer ; mais il n'importe , il faut demain faire voir l'armée à Mademoiselle. Je leur dis , mais si cela engageoit à un combat , j'en serois

bien fâchée , je ne veux point la voir. Clin-
champ dit , cela feroit du dernier ridicule
que les Ennemis eussent proposé de vous
rendre un honneur , & que nous ne l'euf-
sions pas fait : nous nous mettrons en lieu
de combat , s'il est à propos , sinon de nous
retirer. Ils me demanderent l'heure que j'i-
rois les voir , je leur dis que j'y ferois à six
heures : je me réveillai bien plus matin , car
ce fut la Dianne qui m'éveilla ; je me levai
& m'habillai en grande diligence , & m'en
allai aux Capucins pour entendre la Messe.
En entrant dans l'Eglise , je trouvai la trom-
pette qui étoit venue le soir , & que l'on
avoit envoyé toute la nuit pour demander
des passe-ports pour l'escorte qui me de-
voit accompagner jusqu'à leur quartier : ce
trompette me dit , je n'ai trouvé personne ,
notre armée marche vers Lonjumeau. Je
ne doutai point qu'elle ne vînt à nous , &
j'envoyai à l'instant avertir nos Généraux ,
& je m'en allai entendre la Messe. J'avoue
que je l'entendis avec beaucoup de dévo-
tion , & que je priai Dieu avec bien de la
ferveur de nous faire gagner la bataille que
je souhaittai passionnément que l'on don-
nât ; car je ne doutois pas que ma présence

DE MONTPENSIER. 69

& l'amitié que toute l'armée avoit pour moi, ne leur donnassent beaucoup plus de courage, & pour peu d'augmentation ç'eût été une chose extraordinaire; car jamais il n'y eut de si bonnes troupes, ni de si bons Officiers que les nôtres.

Après avoir entendu la Messe, je montai à cheval pour m'en aller où étoit l'armée. Je trouvai en chemin Mrs. de Tavanne, Clinchamp, & Valon qui venoient au-devant de moi; ils me dirent que les Ennemis venoient à nous, & qu'il n'y avoit de tems que celui qu'il falloit pour prendre résolution s'il falloit combattre ou non, qu'il seroit bon pour cela de nous retirer à part. Nous nous éloignâmes du monde, & j'appellai Mesdames les Comtesses que l'on nommoit mes Maréchaux de Camp, pour assister au Conseil de guerre; la Comtesse de Fiesque cria de dix pas, je ne suis pas d'avis que l'on se batte. Valon me dit qu'il avoit un ordre exprès de ne point combattre; Tavanne dit qu'il en avoit un pareil de M. le Prince; pour Clinchamp il dit, là où est Mademoiselle, les ordres que l'on a qui ne sont pas d'elle, ne subsistent plus, l'on ne doit reconnoître que les siens, &

nous devons tous être persuadés que Monsieur & M. le Prince approuveront tout ce que fera Mademoiselle. Je leur dis, si je suivois mon inclination, l'on combattroit; mais pour cela il faut s'en rapporter à ceux qui savent ce que c'est, c'est votre métier & non pas le mien, c'est pourquoi je vous demande à tous vos avis. Clinchamp dit que nos forces étoient quasi égales à celles des Ennemis, qu'ils n'avoient pas mille chevaux plus que nous; & que ce n'étoit pas une force si au-dessus de la nôtre qu'on ne pût espérer une bonne issue du combat; que j'étois la maîtresse, que c'étoit à moi de décider, & que l'affaire pressoit. Je leur dis que j'appréhendois l'événement d'un combat, & qu'il valoit mieux rentrer dans la Ville; je leur ordonnai pour cela de faire marcher toutes les troupes, de sorte que le peu de tems qu'elles demeurèrent en bataille me les fit voir assez à la hâte, ne voulant pas seulement qu'elles s'arrêtassent pour me saluer. Tous les soldats me demandoient à se battre, & me crioient *Bataille*, je leur disois, il n'est pas à propos de la donner. Après avoir vu toute l'armée rentrée dans la Ville, je montai en carrosse pour continuer mon voyage à Paris.

DE MONTPENSIER. 71

Comme j'arrivai à Châtres, où étoit postée l'armée Mazarine, je trouvai à la garde un Maréchal de Camp, nommé le Baron d'Apremont, qui me fit compliment sur le déplaisir que Messieurs les Généraux avoient eu de ne me pouvoir attendre. Comme ils m'avoient mandé qu'ils étoient partis en diligence pour aller attaquer Etampes, j'eus une vraie douleur d'en être partie, car ils n'auroient jamais fait cette entreprise, si j'y eusse été : il m'offrit à dîner, & me dit que M. de Turenne avoit donné ordre que l'on me l'apréât à son logis en chair & poisson, car c'étoit un jour maigre. Je l'en remerciai, ne voulant pas m'amuser. Ledit sieur d'Apremont me donna vingt Maîtres & un Cornette qui les commandoit du Régiment de la Marcouffe pour m'escorter, & lui me vint conduire à un quart de lieue de Châtres, que je trouvai fort dégarni de troupes, la garde de Cavalerie étoit fort foible, & l'Infanterie de même, & il n'étoit resté nulles troupes dans le quartier que le Régiment de la Couronne qui étoit arrivé, fort foible & fort fatigué d'une longue marche. Le Lieutenant-Colonel nommé Laloin, m'accompagna aussi-bien que M. d'Apremont ; il

parloit bien davantage , ce qui me réjouit fort , car j'avois bien envie de trouver quelqu'un qui me répondît à mes questions , M. d'Apremont ne le faisoit que par monosyllables , & Laloin n'étoit pas de même. Après qu'ils m'eurent quittée , passant à Lonjumeau , l'on y fit repaître mes chevaux , & pendant ce tems j'entretins mon Officier , qui n'avoit jamais vû Paris , & qui souhaitoit fort de le voir ; il se fût volontiers donné à moi , mais je ne trouvai pas que lui ni sa troupe nous fussent utiles , & négligeai fort le zele qu'il me parut avoir pour moi. Il passa un Courier , & l'habitude que j'avois de faire arrêter tous ceux que je voyois , me fit dire qu'on l'arrêtât ; aussitôt il commanda 4 ou 5 Maîtres pour aller après , l'on me l'amena. Je lui demandai où il alloit , il me répondit , à Taillebourg en Saintonge ; pour le faire jaser , je lui dis , je l'ai empêché une fois de l'être , je suis bien fâché de ne pouvoir faire la même chose par votre chemin , si je vous avois trouvé plus avant , vous n'auriez pas passé librement. Comme nous fûmes vers le Bourg-la-Reine , cet Officier qui m'escortoit me demanda si j'avois dit en partant d'E-

tampes

tampes que nos partis qui étoient en campagne ne lui diffèrent rien ; je lui dis que non , & que je ne sçavois pas si on m'escorteroit , & sur cela il me demanda un passe-port. J'envoyai querir mon Secrétaire , qui le fit sur la portiere de mon carosse , & je le signai : cela étoit assez honorable pour moi , qu'à deux lieues de son quartier , & à douze du nôtre , il n'osât faire ce chemin sans passe-port.

Je trouvai M. le Prince au Bourg-la-Reine qui venoit au-devant de moi : il étoit accompagné de M. de Beaufort , du Prince de Tarente , de M. de Rohan , & de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris. Il mit pied à terre , il me salua & , monta dans mon carosse , & après m'avoir fait mille complimens & protestations de service , il me dit que Monsieur étoit en colere contre moi de ce que j'étois revenue sans ordre ; que nonobstant cela il l'auroit amené avec lui , sans qu'il étoit au lit avec un peu de fièvre ; & après cela il se mit à féliciter les Comtesses de s'être trouvées en tant de belles occasions. Je rencontrai Mesdames les Duchesses d'Epéron & de Sully , qui venoient aussi au-devant de moi , j'arrêtai

pour les mettre dans mon carosse. Monsieur le Prince & elles me firent conter tout ce qui s'étoit passé à mon entrée à Orleans, & à quoi je m'occupois pendant le séjour que j'y avois fait. Je leur dis que les premieres semaines je ne sortis point, que je me promenois dans les places, que j'allois aux Couvens à la Messe, & aux Saluts dans les Eglises, que je jouois aux quilles dans mon jardin, que j'entretenois deux ou trois fois par jour Monsieur le Maire, les Echevins & le Prevôt de la police, que j'écrivois à Paris & à l'armée, & signois mille passeports, que je me mocquois de moi-même de me voir occupée à des choses à quoi j'étois si peu propre, & je trouvois après que j'avois tort, m'en aquitant fort bien; & que sur la fin, je sortois de la Ville, que je m'allois promener à cheval, & faire collation à toutes les jolies maisons près d'Orleans, & que M. le Marquis de Sourdis m'en avoit donné une, & M. l'Evêque; mais que tous ces divertissemens ne m'avoient pas empêchée d'avoir envie de revenir, ni redoubler, par le regret que j'avois de les perdre, la joye que je sentoie de les voir.

DE MONTPENSIER. 75

Comme j'arrivai à Paris , tout le peuple sortit hors de la ville , & je trouvai le chemin une lieue durant bordé de carosses; tout le monde portoit sur le visage la joye que l'on avoit de mon retour , & du bon succès de mon voyage. Je trouvai le Palais d'Orleans rempli de monde; j'abordai Monsieur, il me parut la mine assez riante , j'allai le saluer dans son lit ; Monsieur le Prince demeura toujours en tiers de peur que Monsieur ne me dît quelques rudesses sur mon retour. Je lui voulois rendre compte de mon voyage, il me dit qu'il étoit malade , & qu'il ne pouvoit ouïr parler d'affaires , que ce seroit pour une autre fois. Je ne laissai pas de lui conter ce que j'avois appris en passant dans le quartier des ennemis , qu'ils étoient allés attaquer Etampes , ce qui lui donna un peu d'inquiétude & à Monsieur le Prince aussi: mais je les assurai que j'avois laissé les Officiers si alertes , que je ne pouvois croire qu'il ne fût mal arrivé. J'allai saluer Madame à sa chambre , laquelle m'avoit attendue patiemment , n'ayant guere de joye de me voir revenir triomphante d'une occasion où j'avois été si utile au parti ; elle songeoit qu'elle n'étoit bonne à rien. Mon-

seigneur le Prince m'y mena ; comme elle n'avoit pas grande amitié pour lui , elle se récria que ses bottes sentoient le roussi ; c'est une senteur qu'elle hait fort , & qui la bannit quasi de tout commerce ; de sorte que Monsieur le Prince fut contraint de sortir de sa chambre ; il alla dans le cabinet , où il fut en bonne compagnie , sur-tout ce qu'il y avoit de femmes à Paris l'y étoient venues attendre. Madame me reçut assez bien , je lui fis ma visite courte à mon ordinaire & m'en allai en rendre une à tout ce qui m'attendoit dans son cabinet. Monsieur le Prince me dit , il faut que vous alliez au Cours , tout le monde seroit bien aise de vous y voir , & pour la rareté du fait d'avoir vû en un même jour une armée & le Cours. Madame de Nemours m'y mena dans son carrosse avec Mesdames les Duchesses d'Espernon , de Sully , & de Châtillon , & Mesdames les Comtesses ; j'y voulus faire mettre Monsieur le Prince , mais il me dit qu'il m'y suivroit dans son carrosse avec Monsieur de Beaufort & force autres gens.

Je partis donc du Luxembourg , & dans les rues l'on couroit après moi comme si l'on ne m'eût jamais vûe , j'en étois honteux.

se. Comme l'on se douta que j'irois au Cours, il étoit si rempli de carosses que j'eus peine à y entrer ; tous mes amis me félicitoient en passant ; enfin , si l'applaudissement universel & les témoignages de bonne volonté sont capables de satisfaire , je la dûs être ce jour-là , aussi je la fus tout-à-fait en arrivant à mon logis. J'y trouvai Monsieur le Prince qui m'aida à descendre de carosse , au même moment mille gens arriverent , & entr'autres Monsieur de Nemours , qui n'avoit sorti que ce jour-là ; je m'en allai l'entretenir , disant à Monsieur le Prince & à Madame d'Epernon de faire l'honneur de mon logis , & d'entretenir la Compagnie , pendant que je parlerois à Monsieur de Nemours , lequel me dit ; tout est bien changé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir ; car alors si on eût songé à la paix , c'étoit pour nous couper la gorge , & maintenant si l'on ne la fait, nous sommes perdus. Ce discours m'étonna , & je lui soutins fort le contraire , parce que je ne voyois point nos affaires en mauvais état ; j'avois pris Orléans , M. le Prince avoit battu les ennemis à Bleneau, nos troupes étoient dans le meilleur état du monde , & nous étions

maîtres à Paris. Après lui avoir allegué tout cela, il me dit, vous ne sçavez ce qui vous est bon, car si l'on fait la paix présentement, vous serez Reine de France, & si on attend à la faire quand nous ne serons plus les maîtres, vous ne serez rien non plus que les autres. Là-dessus je me radoucis un peu, & il me dit que Monsieur le Prince étoit tout-à-fait bien intentionné pour moi.

Après cette conversation, j'allai avec la compagnie où Monsieur le Prince ne me laissa gueres, me disant : il est juste que j'aye l'honneur de vous entretenir ayant assez de choses à vous dire. Il commença, je crois que le Comte de Fiesque vous aura dit beaucoup de choses de ma part touchant votre établissement, présentement les affaires y sont plus disposées que jamais, & je vous promets qu'il ne se passera aucun traité de paix où vous ne soyez compris. Il me témoigna que c'étoit la chose du monde qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion que de me voir Reine de France, que son intérêt s'y rencontroit, que rien ne lui étoit plus avantageux, voyant les bontés que j'avois pour lui, & que la confiance qu'il avoit en moi le persuadoit que je le considérerois

DE MONTPENSIER. 79

toujours comme l'homme du monde le plus dépendant de moi , qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour voir réussir cette affaire, que je n'avois qu'à commander , qu'il m'obéiroit en tout comme un serviteur très-fidèle & très-zélé , & qu'il me supplioit de n'en pas douter. Nous nous fîmes force protestations d'amitié , ce fut sincèrement de ma part , & je crois de la sienne aussi.

Madame de Châtillon depuis son retour s'étoit fort plainte du peu de soin que Monsieur le Prince avoit eu de ses terres , & m'avoit écrit qu'elle vouloit être Mazarine pour s'en vanger ; desorte que je lui demandai si son couroux continuoit , & si elle ne lui avoit point pardonné. Elle me dit , il fait beaucoup d'avances pour se raccommo-der avec moi : mais j'ai peine à le recevoir : pourtant il vint lui parler , & il me semble qu'elle eut avec lui une assez longue audience & favorable attention , & depuis ils ont été assez bien ensemble.

Le lendemain il arriva un Courier de l'armée , qui apporta nouvelle que les ennemis avoient attaqué un Fauxbourg d'Etampes , & que nous y avions été fort battus , & qu'ils avoient pris force prisonniers. Par le plus

grand malheur du monde , nos Généraux , après avoir vû toutes nos troupes rentrer dans la ville avec une grande confiance que l'on ne les viendrait point attaquer , s'en étoient allés chacun en leur logis dîner fort tranquillement ; on attaqua le quartier des étrangers qui furent surpris : comme l'on alla avertir dans les autres , chacun prit les armes pour les secourir ; mais la foule & l'étonnement où ils étoient , furent cause qu'ils ne sçavoient quasi ce qu'ils faisoient. Il se rencontra encore un embarras qui retarda le secours que l'on pouvoit donner , c'est que pendant que les troupes étoient sorties le matin , l'on avoit mené tous les bagages dans la Ville , & comme Etampes n'est quasi qu'une rue , elle se trouva si pleine & si embarassée , que l'on eut peine à passer. L'on pouvoit dire que depuis que les troupes étoient rentrées , l'on auroit bien pû les renvoyer chacune en leurs quartiers , & l'on pourroit de même croire que les ennemis étant si proches , l'on se seroit tenu en état de les recevoir , s'ils eussent voulu les attaquer ; mais l'on peut juger admirablement bien des choses quand elles sont arrivées , il est souvent mal aisé de les prévoir , & ce
n'est

DE MONTPENSIER. 81

n'est pas la première faute qui ait été faite en guerre. Il y eut peu de gens de condition de tués , & peu de soldats , l'on y perdit seulement le Colonel Brouë , Sergent de bataille des troupes Espagnoles , & le Comte de Furstemberg , Capitaine de Cavalerie du Régiment du Duc Ulric de Wirtemberg , & un Capitaine d'Infanterie de l'Altesse , nommé Robel.

J'avoue que cet accident me toucha fort , car j'étois très-sensible à tout ce qui arrivoit au parti , & l'amitié que tous nos Officiers & toute l'armée m'avoient témoignée , faisoit que je l'étois beaucoup pour eux. L'Officier qui vint , nommé Desfous , Lieutenant-Colonel de l'Altesse , dit à Monsieur le Prince ; l'on doit benir Dieu de quoi Mademoiselle y avoit été ce jour-là , car sans cela le desordre eût été plus grand. Il le pensoit ainsi ; car pour moi je ne le crois pas ; les Colonels prisonniers furent quasi tous étrangers , il n'y eut de François que Montal premier Capitaine dans Condé Infanterie , le Marquis de Vassé Mestre de Camp du Régiment de Bourgogne. Dès que je scus cela , je résolus de changer l'Abbé de Guyon qui étoit mon prisonnier contre un Colonel

étranger, & en cela je choisis le Baron de Barl Colonel d'Infanterie, qui servoit de Sergent de bataille; ainsi il fut peu en prison, & Monsieur l'Abbé Guyon fut fort aise d'en sortir: & lorsqu'il me vint remercier de sa liberté, je lui dis que cela lui vaudroit un Evêché; ce qui arriva; peu de tems après on lui donna celui de Tulles: il le méritoit bien, car c'est un honnête-homme. Je fus visitée de tout Paris le premier jour après mon retour, il y avoit une si grande foule chez moi, qu'on ne pouvoit s'y retourner. Le Roi d'Angleterre me vint voir; il n'étoit point dans nos intérêts, car il avoit envoyé Monsieur son frere le Duc d'Yorck volontaire dans l'armée de Monsieur de Turenne, il ne me parla pas de ce qui s'étoit passé à Etampes, sçachant bien que cela ne me devoit pas être agréable.

Lorsque la Reine d'Angleterre sçut que j'étois entrée à Orleans, elle dit qu'elle ne s'étonnoit pas que j'eusse sauvé Orleans des mains de mes ennemis, comme avoit autrefois fait la Pucelle d'Orleans, & que j'avois commencé comme elle à chasser les Anglois, en voulant dire que j'avois chassé son fils de chez moi. Cela fut fort remarqué,

DE MONTPENSIER. 83

& toutes les lettres que je reçus deux jours durant ne portoient autre chose ; je lui rendis mes devoirs , & la trouvai fort attachée aux intérêts de la Cour , ce qui m'obligea à ne lui pas rendre des visites si fréquentes , n'y ayant pas de plaisir à disputer avec des personnes à qui l'on doit respect. Elle sçut que je m'étois plainte de quelques impertinens discours que Monsieur de Fienne avoit faits contre notre parti , & m'en fit faire excuse , ce qui m'obligea d'y retourner. Je trouvai Madame de Choisy toujours fort empressée pour moi , je l'étois peu pour elle , car je sçus qu'elle avoit conté à beaucoup de personnes comme la Palatine , & elle m'avoient fait donner dans le panneau , & que je ne leur avois pas tenu ce que je leur avois promis , & elles n'étoient emportées contre moi que parce que je n'avois pas été leur dupe , & c'étoit ce qui les faisoit enrager. Je ne pris pas plaisir à ses discours , je l'envoyai querir , & lui témoignai que je n'étois pas contente d'elle , que je lui deffendois de jamais parler de moi de la manière que je sçavois qu'elle avoit fait , & que je la priois de ne plus venir chez moi aussi souvent qu'elle avoit accoutumé , &

même ne point choisir les heures de familiarité, ne voulant point avoir de conversation avec elle, ni même que l'on le crût; ce qu'elle fit pendant que que tems, après lequel elle tâcha autant qu'il lui fut possible à se raccommo-der, mais ce fut inutilement; néanmoins l'on la souffroit, parce qu'elle est de fort bonne compagnie.

Peu de jours après mon retour, l'on vint me dire que Monsieur le Prince étoit à Saint Cloud pour y mettre du monde, & se rendre maître de ce poste comme l'on avoit fait de celui de Neuilly: mais il ne se contenta pas de cela, il s'en alla à S. Denis qu'il prit sans beaucoup de résistance, y ayant peu de monde & la Ville étant de médiocre défense; il y prit un Capitaine Suisse, nommé Dumont que je connois, qui est fort honnête-homme, & & quelques autres Officiers de cette Nation; il y mit des Landes pour y commander, qui étoit Capitaine dans son Régiment d'Infanterie. Cette place fut prise vers la pointe du jour, & sur les quatre heures du soir l'on vint dire que les ennemis la venoient attaquer. Monsieur & Monsieur le Prince y envoyèrent Monsieur de Beaufort

DE MONTPENSIER. 85

pour la secourir, ce qui fut inutile, étant arrivé trop tard. Nous ne fûmes pas victorieux en cette rencontre, & voici ce qui se passa, que j'ai sçu depuis d'un homme de qualité qui y étoit; car comme la chose ne se passa pas à l'avantage de ceux qui y étoient, ils ne la raconterent pas comme elle s'étoit passée. Au retour Monsieur de Beaufort pensa être pris, ayant été abandonné; tout ce que l'on peut dire à la justification des Officiers, c'est que c'étoit des troupes nouvellement levées & des Bourgeois de Paris qui les commandoient.

Le Roi & la Reine eurent avis de la prise de Saint Denis par Monsieur le Comte de Grandpré, qui étant en parti, la vit prendre d'assaut par Monsieur le Prince; incontinent Leurs Majestés commanderent Messieurs de Marisan & de Saint Maigrin, Lieutenans Généraux, avec 400 hommes du Régiment des Gardes, leurs Gendarmes & Chevaux-Legers, trois escadrons à la tête, d'un desquels étoit Monsieur le Comte de Grandpré, un autre mené par Monsieur de Renneville, & le dernier par le Colonel Cravate Rale. Ces troupes arriverent devant cette place environ le midi, & entrèrent de

dans avec peu d'effort ; le sieur des Landes Capitaine d'Infanterie au Régiment de Condé , qui y commandoit , se retira dans l'Eglise, qu'il conserva trois jours à son maître avec beaucoup de courage. Comme il l'alloit rendre , Monsieur de Beaufort se montra près du village de la Chapelle avec neuf escadrons de Cavalerie qui marchoient en fort bon ordre , & une multitude de Fantassins épars par toute la plaine : il se mit au sortir dudit village en bataille derrière une croix qui en est éloignée de 500 pas. L'on monta à cheval dans S. Denis le plus vite que l'on put ; & comme les trois escadrons de l'armée s'y trouverent plutôt que la maison du Roi, l'on les fit sortir par la porte de Pontoise & couler le long de la riviere. Messieurs de Grandpré & de Renneville les commandoient. Ils détacherent Monsieur le Chevalier de Joyeuse avec trente coureurs qui se mêla fort brusquement avec les troupes de Monsieur de Beaufort, il les mena battant jusqu'à leur gros ; il fut suivi de fort près de ceux qu'ils avoient détachés , & y menerent les troupes de Paris en desordre dans la Chapelle , où ils avoient de l'Infanterie. Messieurs de Grandpré & de

DE MONTPENSIER. 87

Renneville marcherent , laisserent la Chapelle à main gauche , & furent pour les couper entre Paris & ce village , mais ils s'en alloient trop vite , l'on les suivit jusqu'au corps de garde du Faubourg S. Denis , l'on prit près de 80 prisonniers , qui apprirent qu'ils étoient commandés par Monsieur Clerambaut , Capitaine du Régiment de Condé , & M. du Buiffon Officier dans l'armée de M. le Prince de Condé. Comme l'on se retiroit , l'on tailla en pieces quelques 500 bourgeois de Paris , qui se jetterent sottement dans les troupes du Roi , qui lui firent très-mauvais quartier , & sans la nuit qui survint , ils auroient bien souffert davantage. Fontaine Chantré Lieutenant aux Gardes fut tué à la prise de S. Denis , après laquelle l'on renvoya les Officiers Suisses qui avoient été pris , ils vinrent me voir ; car les Suisses m'aiment fort , & il ne faut pas que j'oublie une chose qu'ils ont faite pour moi , qui est très-honnête. Quelque tems avant ces derniers troubles , leur paiement manqua , & comme dit le vieux proverbe , *point d'argent , point de Suisse* , ils laisserent leurs armes au corps de garde &

s'en allerent : tout le monde offrit de l'argent au Roi , pour moi qui n'en avois point , je portai un grand diamant qui me venoit de Mademoiselle de Guise qui l'avoit donné à ma mere en la mariant , & ce diamant avoit été donné à M. le Duc de Joyeuse mon ayeul par Henry III. dont il étoit favori , il vaut au moins plus de 200000 liv. au moins me l'a-t-on donné pour cela. Le Roi & la Reine reçurent fort bien ma bonne volonté , & je le mis entre les mains du Cardinal Mazarin ; le Roi donna beaucoup de diamans de la Couronne pour gages aux Suisses , pour ce qu'on leur devoit. Ils apprirent que j'avois donné le mien , ils vinrent me trouver quatre ou cinq de la part de tous les Cantons , pour me dire qu'ayant appris qu'il y avoit un diamant à moi parmi ceux que le Roi leur avoit donnés , ils venoient me demander comment il étoit fait pour le rapporter , & qu'ils se fioient à ma parole. Je trouvai cela fort obligeant , & j'eus lieu de connoître par-là que ma bonne foi étoit connue dans les Pays étrangers , & que ceux qui se fioient le moins , prenoient confiance en moi ; cela me réjouit tout-à-fait , je les re-

DE MONTPENSIER. 89

merciai avec toute la reconnoissance possible, comme étant tout-à-fait touchée de ce qu'ils me disoient. Le diamant n'étoit point en leurs mains, le Cardinal Mazarin l'avoit donné au Munitionnaire d'Italie, lorsqu'il fut brouillé avec Monsieur. Son Altesse Royale eut grand soin de me demander si on me l'avoit rendu, cela avoit été fait cinq ou six jours devant. Quoique les Suisses ne servent jamais que le Roi, & que dans toutes les histoires on ne voit point qu'ils aient envoyé de secours aux partis, au moins dans celles que j'ai lues, il y eut des Officiers Suisses qui me dirent que si nous voulions des troupes de leur Nation, qu'à ma considération particuliere ils en donneroient & qu'ils auroient une grande joye de me rendre service : mais la guerre n'allant pas de maniere à continuer, nous n'en voulumes point, & je les remerciai avec beaucoup de témoignages d'affection.

Il est bon de dire deux mots du voyage que Messieurs de Rohan, Chavigny, & Goulas firent à S. Germain. A rès y être arrivés & avoir demandé leur audience à la Reine, ils y allerent, S. M. les mena dans son cabinet, & dit que l'on allât querir le Cardinal Mazarin. Comme il entroit, ils

voulurent sortir , en disant qu'ils n'avoient pas ordre de conférer avec lui , ils firent force façons , après lesquelles ils demeurèrent & même furent trois heures enfermés avec lui , après que Leurs Majestés en furent sorties. L'on fut d'accord de toutes choses , Monsieur & Monsieur le Prince avoient tout ce qu'ils desiroient , le Cardinal Mazarin consentoit à s'éloigner de la Cour , pourvu qu'il allât pour traiter la paix ; Monsieur n'y voulut jamais consentir , & l'on rompit là dessus , dont Monsieur le Prince fut fort fâché. Monsieur & M. le Prince venoient tous les jours en mon logis , & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans le parti , tant hommes que femmes ; de sorte que la Cour étoit chez moi , & j'étois comme la Reine de Paris , Madame aimant aussi peu à voir le monde , qu'il aimoit à aller chez elle. Je passois fort bien mon tems , j'étois honorée au dernier point & en grande considération ; je ne sçai si c'étoit par la mienne propre , ou parce que l'on croyoit que j'avois beaucoup de part aux affaires : c'étoit une chose assez vraisemblable que j'y en devois avoir une très-véritable , & très-mal aisée à croire , c'est que je n'y en

DE MONTPENSIER. 91

avois point, Monsieur ne m'ayant jamais fait l'honneur d'avoir confiance en moi. Cet aveu m'est rude à faire , beaucoup plus pour l'amour de lui , que pour l'amour de moi ; car quiconque m'aura connue , jugera que je l'ai assez meritée , & ceux qui liront ces mémoires , & ne me connoîtront que par-là, jugeront aisément que je méritois cet honneur. Pour M. le Prince il n'en faisoit pas de même , car il ne sçavoit rien dont il ne me fît part ; quand il me cachoit quelque chose , c'étoit de celles en quoi il croyoit manquer , & qu'il auroit bien voulu se cacher à lui-même : souvent me voulant conter ce qui se passoit , je lui disois ; je suis lassé d'entendre toujours parler de la même chose , & ces sortes d'affaires m'ennuyent assez , car je ne les aime pas , & personne du monde n'aime moins l'intrigue que moi ; cela faisoit que je négligeois les choses dont j'aurois pû avec bienséance me mêler.

Le Maréchal de Turenne assiegea Etampes contre son avis , à ce que l'on dit , & il étoit assez aisé à croire ; car comme il est fort grand Capitaine , & qu'il sçait fort bien prendre son parti , celui d'assieger Etampes n'en étoit pas un fort bon, son armée n'étoit

pas assez forte pour faire ce siege dans les formes ; aussi ne l'attaqua-t-on que d'un côté , car il n'ouvrit la tranchée que de celui d'Orleans. La circonvallation d'Etampes étoit trop grande à faire , ni ayant que huit mil'e hommes à l'attaquer , la nôtre étoit de cinq mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie ; les troupes Françoises de Monsieur & de Monsieur le Prince étoient des gens d'élite , il n'y avoit pas un homme de rebut , ni pas un Officier de manque , que ceux qui avoient été blessés à l'attaque du Faubourg , ou au combat de Bleneau. L'on peut dire à la louange de nos Officiers qu'il n'y en a jamais eu de plus braves : ce siege ne nous alarma pas , le nombre des troupes que nous avions , & la maniere dont je les ai dépeintes , le doivent assez faire croire ; ils ne manquerent non plus de toutes les choses nécessaires que de courage , l'on peut juger par-là s'ils en étoient bien pourvus : la poudre leur manqua sur la fin , nous en avions tous les jours des nouvelles , & ils mandoient qu'ils n'étoient embarrassés que dans la crainte que nous ne le fussions à Patis pour eux. Ce siege fit périr une partie de l'armée de Monsieur de Turenne , car nos gens

DE MONTPENSIER. 93

faisoient des sorties épouvantables , & s'acqueroient assez d'honneur parmi les ennemis: ils perdoient tous les jours du monde , le Chevalier de la Vieuville y fut blessé & porté à Meun , où étoit la Cour , & y mourut de sa blessure; il fut fort regretté, particulièrement des Dames. Le Cardinal Mazarin mena le Roi au siège , & y envoya un trompette dire que le Roi commandoit à son armée d'Etampes, de ne point tirer, & qu'il y venoit : il demanda à parler à Messieurs de Tavanne, de Clinchamp ou Valon , pour leur faire cette harangue, mais ils étoient tous trois malades , & ne lui purent parler , de sorte que l'Officier de la garde à qui il en parla , s'étant trouvé étranger , & n'entendant point le François , il n'eut point de réponse , & on ne laissa pas de tirer où étoit le Cardinal Mazarin , car l'on avoit vu que le Roi n'y étoit pas : néanmoins les Mazarins ont toujours dit que l'on avoit tiré sur le Roi. L'on s'étonnera assez que l'on avouoit nos troupes pour être celles du Roi, les traitant tous les jours de rebelles ; à dire le vrai, celles d'Espagne y étant jointes , c'étoit quelque chose d'un peu extraordinaire ,

& en cette rençontre on ne comprit pas la politique de Monsieur.

Madame de Châtillon discontinua ses plaintes avec Monsieur le Prince , il lui rendit visite avec autant d'affiduité que Monsieur de Nemours , & l'on s'étonnoit fort de l'amitié qui étoit entr'eux, parce que l'on les croyoit rivaux ; mais la suite des choses a bien fait connoître que Monsieur le Prince n'étoit point amoureux. Comme il avoit grande confiance en elle , il lui parloit de ses affaires, & donnoit rendez-vous chez elle à ceux à qui il en avoit , & y tenoit ses Conseils ; comme il étoit occupé auprès de Son Altesse Royale à beaucoup d'autres choses tous les jours , il passoit quasi toutes les nuits chez elle , & ne perdit cette coutume , que parce qu'on l'avertit qu'en revenant chez lui réglément à une même heure , l'on lui pourroit faire un mauvais parti , ayant à faire à des gens où il n'y avoit point de sûreté ; cela lui fit changer l'heure de ses visites. Ce qui persuadoit à tout le monde qu'il y avoit de l'amour , c'est que la terre de Marlou que feue Madame la Princesse lui avoit donnée sa vie durant par son testament ,

Monsieur le Prince la lui donna en propre ; mais j'ai oui dire de ses gens , qui croyoient le bien sçavoir , qu'il ne lui avoit fait ce don que parce qu'il croyoit que Marlou tomberoit dans le partage du Prince Conti , qui ne lui feroit peut-être pas cette libéralité ; pour moi il me semble qu'il la lui auroit pû faire sans qu'on n'en eût rien dit , puisque cela est digne d'un grand Prince d'encherir sur celle des autres.

Depuis que Monsieur s'étoit déclaré , il avoit envoyé plusieurs fois à Monsieur de Lorraine qui lui faisoit toujours esperer qu'il viendrait : Monsieur le Prince y envoyoit aussi ; enfin Monsieur le Comte de Fiesque arriva , & dit qu'il viendrait tout de bon ; ce fut à la considération des Espagnols , & point du tout à celle de Monsieur ni de Monsieur le Prince. Un beau matin l'on vint dire , Monsieur le Duc de Lorraine est à Dammartin , qui n'est qu'à huit lieues de Paris , sans que l'on l'eût sçû en chemin : aussi-tôt S. A. R. & Monsieur le Prince monterent à cheval pour l'aller voir , car l'on ne croyoit pas que ce jour-là il dût venir coucher à Paris. J'envoyai un Gentilhomme pour lui offrir ma maison de Bois-le-Vicomte , qui est à

moitié chemin de Dammartin à Paris; Monsieur & Monsieur le Prince le trouverent au-delà du Mefnil, & dès qu'il les eut vûs, il réfolut de venir avec eux à Paris: en même-tems Monsieur en envoya avertir Madame qui me le manda. J'étois au Cours, je m'en allai au Luxembourg en toute diligence, il arriva tard; en entrant dans la chambre de Madame, il vint à moi pour me fauver, je me reculai, ne trouvant pas à propos qu'il commençât par moi; il se mit à railler avec elle sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vûe, puis il se tourna sur le sérieux, & me fit mille civilités. Il me parla de la vénération que les Espagnols avoient pour moi à cause de l'affaire d'Orléans; bref cette conversation fut plus à ma louange que sur nul autre chapitre. Je le trouvai le plus agréable du monde, & l'on ne s'en étonnera pas, car il est assez doux d'entendre dire du bien de soi, mais tout de bon il l'étoit en tous ses autres discours. Comme il étoit fort tard, je me retirai, il me vint conduire à mon carosse, & après que j'y fus montée, il vint à pied jusqu'à la moitié de la rue de Tournon la main sur la portiere, voulant venir jusques
en

en mon logis: je fus fort embarrassée de cette civilité, enfin il s'en alla. Le lendemain il me vint visiter; comme c'étoit dans l'octave du S. Sacrement, j'allois au Salut comme il arriva, il vint avec moi & ensuite au Cours, & manda qu'il nous attendoit à mon logis avec Monsieur le Prince. Nous y allâmes aussi-tôt, Monsieur le Prince me dit qu'il étoit assez embarrassé de Monsieur de Lorraine, parce qu'il ne faisoit faire que deux lieues par jour à ses troupes, & qu'il ne témoignoit pas par-là d'avoir grande hâte de secourir Etampes; qu'il avoit de grandes conférences avec les amis du Cardinal de Retz, avec Monsieur de Chevreuse & Monsieur de Châteauneuf, & que cela ne lui plaisoit gueres. D'un autre côté Monsieur ne desiroit rien tant que de voir Monsieur séparé des intérêts de Monsieur le Prince, aussi toutes ces choses lui causoient assez d'inquiétude, & quoiqu'il sçût que M. de Lorraine avoit promis aux Espagnols de secourir Etampes, néanmoins il craignoit que sa longueur ne l'en empêchât, étant assuré qu'il trouveroit assez de prétextes de s'excuser envers les Espagnols. Il demeura à Paris six jours, pendant lesquels il venoit

avec moi au Cours , me divertissant fort , & évitant les conférences avec Monsieur & Monsieur le Prince , de peur de conclurre quelque chose. Je me trouvai une fois avec Monsieur & Madame & lui ; l'un & l'autre le pressoient fort sur des nouvelles qui étoient venues d'Etampes ; mais il se défendit le mieux du monde de rien faire , & pourtant il leur laissoit comprendre qu'il étoit fort bien intentionné : & quand il ne vouloit plus répondre, il chantoit & se mettoit à danser , en sorte qu'on étoit contraint de rire : si l'on ne le connoissoit pour un très-habile homme , à voir tout cela , l'on l'eut pris pour un fou. Monsieur l'envoya querir une fois que le Cardinal de Retz étoit dans son cabinet , & lui vouloit parler d'affaire ; il dit, avec des Prêtres il faut prier Dieu, que l'on me donne un chapelet , ils ne se doivent mêler d'autre chose que de prier & faire prier Dieu aux autres. A un moment de-là , Madame, Mesdames de Chevreuse & de Montbazon vinrent , l'on voulut encore lui parler , il prit une guitare ; dansons , Mesdames , cela vous convient bien mieux que de parler d'affaires.

Comme l'on sçut qu'ils manquoient de

poudre à Etampes , l'on songea à y envoyer le Comte d'Escars , qui étoit premier Capitaine du Régiment de Cavalerie de Monsieur : il venoit de prison de Flandres , où il avoit été pris l'année précédente , servant de Maréchal de Camp dans l'armée du Roi ; Monsieur de Lorraine de qui il étoit prisonnier le rendit à Monsieur. Il s'offrit à faire passer ce convoi de poudre , ce qui réussit le plus heureusement du monde ; il fit en cela une très-belle action , très-périlleuse & très-avantageuse au parti , aussi c'est un fort bon Officier & très-brave. Nos gens faisoient des sorties tous les jours les plus furieuses du monde avec des faux ; tous les Officiers de Cavalerie y alloient : le Marquis de la Lande y fut tué , il étoit Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de Son Altesse Royale ; Diolet Capitaine de son Regiment de Cavalerie y fut tué aussi. A la mort du Marquis de la Lande , Saintoron Capitaine d'Infanterie dans le Régiment de Son Altesse Royale vint à Paris , pour demander le Guidon de la Compagnie. L'on le fit parler à Monsieur de Lorraine pour lui rendre compte de l'état de toutes choses , & comme il lui disoit qu'en peu de tems on feroit

le chemin d'Etampes marchant jour & nuit ; il s'écria , qu'oï , marche-t-on la nuit en ce païs-ci ? Saintorin étoit tout étonné de lui entendre faire des réponses & des questions de cette force ; enfin l'on le dépêcha pour aller dire que très-assurément il marcheroit pour les secourir, & pour plus de croyance aux Etrangers , il envoya un de ses Officiers avec lui.

Comme ses troupes furent arrivées à Villeneuve-saint-Georges, Monsieur & Monsieur le Prince les allerent voir dans l'espérance de leur faire passer la Seine , le pont étant fait pour cela ; ils me menerent avec eux. Comme nous arrivames à la garde du pont, l'on nous dit, S. A. n'y est pas ; l'on demanda de quel côté elle étoit allée, l'on nous le montra , & nous y allames : nous le rencontrames tout seul , il dit qu'il venoit de pouffer un parti des ennemis qui avoit paru ; mais en effet il venoit de négocier avec une femme du Cardinal Mazarin ; après il se jetta à terre , disant , je me meurs , je m'allois faire saigner , mais comme j'ai sçu que vous m'amenez des Dames , je suis allé voir si je n'attraperois point quelque Courier qui fût chargé de lettres , afin d'avoir de quoi les

divertir , car que font-elles à l'armée ? Me. la Duchesse de Sully étoit à cheval avec moi , les Comtesses de Fiesque & de Frontenac , & Me. d'Olonne qui est l'aînée de Mlle. de la Loupe , dont j'ai parlai , qui fut mariée l'hiver de devant à M. le Comte d'Olonne de la maison de la Tremouille ; l'on s'étonna de la voir là , son mari étant auprès du Roi Cornette de ses Chevaux-Legers ; Mlle. de la Loupe sa sœur y étoit aussi , il y avoit d'autres Dames ; mais comme elles étoient en carosse , je ne les nomme pas.

Après que M. de Lorraine eut été quelque tems couché sur le sable à faire mille contes , Monsieur le résolut à monter , & ils allerent dans un petit bois ; ils tinrent conseil , où M. de Lorraine leur promit positivement de faire passer la riviere à ses troupes. Pendant qu'ils parloient d'affaires , j'avois passé le pont , & j'étois allée voir les troupes qui étoient toutes en batailles , sa Cavalerie étoit fort belle , mais pour son Infanterie elle ne l'étoit pas trop ; il y avoit des Irlandois , qui pour l'ordinaire ne sont ni de bonnes ni de belles troupes , tout ce qu'ils ont de recommandable sont leurs mufettes.

Comme nous eûmes vû tout , il fit passer la riviere a trois ou quatre Régimens de Cavalerie , qui repassèrent dès que nous fûmes parties ; il demeura cinq ou six jours en ce poste-là , tous les marchands de Paris y alloient vendre leurs denrées , & il y avoit quasi une foire dans le camp ; les Dames de Paris y allerent aussi. Tous les jours M. de Lorraine venoit de fois à autre à Paris caché, ensorte que l'on ne le pouvoit trouver. Il vit Me. de Châtillon qu'il trouva fort belle , elle eût été bien aise de faire encore cette conquête , du moins que l'ont l'eût crû. Un jour après avoir été visité du Roi d'Angleterre , il nous manda qu'il étoit fort pressé , qu'il seroit obligé de donner bataille , & que l'on lui envoyât du secours ; il troubla notre divertissement , car nous allions danser quand cette nouvelle vint. M. le Prince s'en alla changer d'habit pour monter à cheval , & aller au-devant de notre Cavalerie ; car M. de Lorraine avoit mandé à Etampes que dès que les Ennemis auroient levé le piquet , ils sortissent , & qu'il iroit les joindre ; desorte què M. le Prince trouva nos troupes vers Essone, celles-ci demeurèrent le reste de la nuit. M. de Beaufort partit en

même-tems que M. le Prince , pour mener à M. de Lorraine ce qu'il y avoit ici de troupes , qui n'étoient pas bien considérables , n'étant que des recrues. Dès qu'il fut arrivé , il lui dit qu'il étoit si pressé , qu'il ne pouvoit plus rester , que le Siège d'Etampes étant levé , qui étoit le seul sujet de son voyage , il avoit traité avec M. de Turenne , & avoit un passe-port pour s'en retourner avec ses troupes. Il fit escorter celles que M. de Beaufort lui avoit amenées jusqu'aux portes de Paris , & lui marcha pour s'en retourner. L'on me vint dire cette nouvelle à mon réveil , qui me donna beaucoup d'étonnement & de chagrin d'un embarras où cela nous pouvoit mettre : car pour mon intérêt particulier , je n'en étois pas fâchée , puisque Madame pouvoit par lui faire valoir dans un accommodement les intérêts de mes sœurs à mon préjudice. Quand M. le Prince sçut cette nouvelle , il laissa la Cavalerie où elle étoit , & alla au-devant de l'Infanterie ; il amena le tout camper à Juvisy , puis s'en vint ici : il amena beaucoup d'Officiers avec lui , l'on peut juger s'ils étoient fiers d'avoir fait lever le Siège à M. de Turenne. Je fus au Luxembourg ce

jour-là, où j'avoue que j'eus un peu tort ; car je gourmandai Madame comme un chien, & je lui dis pis que pendre de son frere, ce que je ne devois pas faire, par le respect d'elle & de M. de Lorraine ; mais le zele du parti m'emporta. Quoique Madame eût beaucoup de crédit auprès de Monsieur, & que l'on l'y crût plus en considération que moi, cela ne parut gueres en cette occasion ; car il sçut que je l'avois maltraitée, & je lui en parlai avec la dernière liberté, sans qu'il m'en dît un mot. Il me traita tout aussi-bien qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, en aparence, il me fit assez bonne chere, mais pour la confiance, j'ai dit ce qui en étoit, & il me semble que d'agir civilement n'est pas assez pour un pere à une telle fille que moi.

Tout Paris étoit dans des déchainemens horribles contre les Lorrains, personne n'osoit se dire de cette Nation, de peur d'être noyé ; l'on n'en avoit pas moins contre le Roi & la Reine d'Angleterre, que l'on croyoit avoir fait la négociation entre la Cour & le Duc de Lorraine : ils étoient renfermez dans le Louvre sans oser sortir, ni pas un de leurs gens, le peuple disant, ils
nous

nous veulent rendre aussi misérables qu'eux , ils font tout leur possible pour ruiner la France , comme ils ont fait l'Angleterre. L'on n'est point maître des discours des peuples ; ainsi l'on ne les pouvoit pas empêcher de dire tout ce qui leur venoit dans la tête : mais le Roi & la Reine d'Angleterre les éviterent avec beaucoup de prudence , & plus que nous n'en n'aurions eu à les faire taire : car Monsieur , M. le Prince & moi , nous nous étions un peu emportez contre Leurs Majestez Britaniques. Monsieur trouvoit fort à redire que sa sœur avec qui il avoit parfaitement bien vécu , lui témoignant de l'amitié , en ayant reçu d'elle des marques en toutes occasions, agît contre lui. Monsieur le Prince n'avoit aussi manqué à rien à son égard , & même , si on l'ose dire , il croyoit que Madame sa mere l'avoit assistée dans des rencontres où la Cour l'abandonnoit : enfin il croyoit que tant sa conduite , que celle de Madame sa mere & de M. le Prince de Conti, qui pendant la guerre de Paris en 1649 , l'avoient assistée , & lui avoient fait donner de l'argent par Messieurs de Paris , pouvoit bien l'obliger à être neutre. Pour moi je ne blâmois pas les plaintes de Monsieur & de

M. le Prince , je criois contre eux de toute ma force : car je croyois devoir mettre en compte l'amitié qu'il avoit eue pour moi. D'un autre côté l'on devoit excuser Leurs Majestez Britaniques , parce que tirant toute leur subsistance de la Cour , ils en devoient avoir de la reconnoissance ; mais tout considéré , ils auroient bien fait d'être neutres. Je pris la liberté de dire à la Reine d'Angleterre , & de lui témoigner qu'il étoit fâcheux au Roi son fils & à elle d'avoir été le prétexte d'une chose qui n'étoit pas honorable , dont ils avoient été les dupes ; car c'étoit Madame la Princesse de Guimené qui avoit obligé M. le Prince de Lorraine de ne point aller secourir Etampes , & de s'en retourner comme il fit : mais comme elle ne voulut point paroître en cela , de crainte d'être chassée de Paris où elle étoit bien aisé de demeurer , elle chercha sur qui l'on pouvoit mettre la chose. L'on manda le Roi d'Angleterre , qui alla à Melun , puis à Villeneuve , & qui croyoit avoir fait des merveilles , en concluant un traité , qui étoit fait avant qu'il arrivât , & assurément il s'en seroit pû passer. Enfin M. le Prince & feue Me. la Princesse ont donné à

la Reine d'Angleterre 100000 liv.*

Femme qui l'envoyoit avertir qu'il avoit été blessé légèrement à la main, & que ce ne seroit rien, & qu'il s'étoit détourné de peur de l'effrayer, parce qu'il étoit tout en sang : elle me quitta aussi-tôt pour l'aller trouver. Beaucoup de personnes dirent sur les blessures de ces Messieurs, que Dieu les avoit punis, & que leurs négociations qui étoient cause que l'on avoit tout négligé, avoient été celle de ce combat, où ils avoient été étrillez. Quoique cette pensée me fût venue aussi-bien qu'à d'autres, je ne laissai pas d'avoir beaucoup de pitié de M. de la Rochefoucault. Après l'avoir quitté, je trouvai à l'entrée de la rue S. Antoine Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidait, parce qu'il n'eût pû se soutenir sans cela ; il étoit pâle comme la mort. Je lui criai, mourras-tu ? il me fit signe de la tête que non : il avoit pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis Vallon qui étoit en chaise qui s'approcha de mon carosse, il n'avoit qu'une contusion aux reins ; comme il est fort gras, il fallut l'aller panser promp-

* Ici il y a une lacune.

tement : il me dit , hé bien , ma bonne Maîtresse , nous sommes tous perdus. Je l'assurai que non ; il me dit , vous me donnez la vie dans l'espérance d'avoir retraite pour nos troupes. Je trouvai à chaque pas que je fis dans la rue Saint Antoine des bleffez , les uns à la tête , les autres au corps , aux bras , aux jambes , sur les chevaux , à pied , & sur des échelles , des planches , des civieres , & des corps morts.

Comme je fus près de la porte , j'envoyai M. de Rohan porter l'ordre de laisser aller & venir nos gens au Capitaine qui étoit de garde , afin qu'il fît tout ce que je lui manderois. Les ordres de l'Hôtel de Ville portoient que l'on fît tout ce que j'ordonnerois. J'entrai dans la maison d'un Maître des Comptes , nommé M. de la Croix , qui me la vint offrir ; c'est la plus proche de la Bastille , & les fenêtres donnent sur la rue. Aussi-tôt que j'y fus , M. le Prince m'y vint voir : il étoit dans un état pitoyable , il avoit deux doigts de poussiere sur le visage , ses cheveux tout mêlez , son collet & sa chemise étoient pleins de sang , quoiqu'il n'eût pas été bleffé , sa cuirasse étoit pleine de coups , & il tenoit son épée nue à sa main ayant perdu le fourreau ; il la donna à

mon Ecuyer. Il me dit , vous voyez un homme au désespoir , j'ai perdu tous mes amis , Messieurs de Nemours , de la Rochefoucault , & Clinchamp sont blesez à mort. Je l'affurai qu'ils étoient en meilleur état qu'il ne les croyoit , que les Chirurgiens ne les croyoient pas blesez dangereusement , & quē tout présentement je venois de sçavoir des nouvelles de Clinchamp , qui n'étoit qu'à deux portes d'où j'étois , que Préfontaine l'avoit vû , qu'il n'étoit en aucun danger. Cela le réjouit un peu , il étoit tout-à-fait affligé : lorsqu'il entra il se jetta sur un siege , il pleuroit & me disoit , pardonnez à la douleur où je suis. Après cela que l'on dise qu'il n'aime rien , pour moi je l'ai toujours connu tendre pour ses amis & pour ce qu'il aimoit. Il se leva , & me pria de faire passer les bagages qui étoient hors de la porte , & de ne point sortir d'où j'étois , afin que l'on se pût adresser à moi , pour tout ce que l'on auroit à faire , & qu'il avoit si hâte qu'il ne pouvoit demeurer plus long-tems. Je le priai instamment de vouloir rentrer dans la Ville avec son armée , il me répondit qu'il n'avoit garde de le faire , & que je ne me misse point en peine , & qu'il ne

feroit plus qu'escarmoucher , qu'ainfi il n'y avoit plus rien à craindre pour mes amis , & qu'il me répondoit qu'il rameneroit les troupes de Monsieur saines & fauves ; que pour lui , il ne lui seroit pas reproché d'avoir fait retraite en plein midi devant les Mazarins. Après qu'il fut parti , le Marquis de la Rochegaillard passa blessé à la tête , il avoit perdu toute connoissance , il étoit étendu sur une échelle comme un mort ; il me fit grande pitié , c'étoit un homme beau & bien fait , & en l'état où il étoit , il ne laissoit pas d'être de bonne mine ; ce qui est de pis , c'est qu'il étoit de la Religion. Tout ce jour-là ne se passa qu'à voir des morts & des bleffez , & je m'apperçus à la fin de ce que disent les gens de guerre , que la quantité que l'on en voit y accoutume tellement , que l'on n'a pas tant de pitié pour les derniers que pour les premiers , & sur tout pour les gens que l'on ne connoît pas. Il y avoit de pauvres Allemans , qui ne sçavoient où donner de la tête , ni comment se plaindre , ne pouvant parler notre langue ; je les envoyai dans les Hôpitaux ou chez les Chirurgiens selon leurs grades.

Tous les Colonels des quartiers en-

DE MONTPENSIER. III

voyoient recevoir mes ordres pour faire sortir de leurs soldats : je croyois encore être à Orleans , je commandois & l'on m'obéissoit. Je fis filer les bagages , ainsi que M. le Prince m'avoit parlé , & j'ordonnai que l'on les menât à la Place Royale : je jugeois qu'ils y seroient fort bien , qu'on les mettroit au milieu , & que l'on détellerait les chevaux pour les faire repaître sous les galeries. M. le Prince avoit oublié de me dire où je les enverrois ; ils étoient-là en lieu d'aller par tout où l'on voudroit commodément , parce que l'on ne sçavoit point pour lors où l'on camperoit. Les quatre cens Mousquetaires que l'on m'avoit donnez comme un Corps de réserve pour envoyer à M. le Prince , selon qu'il en auroit besoin , je les envoyai sur le soir ; la moitié sur le Boulevard de la porte Saint Antoine , & l'autre sur celui de l'Arсенal , où les gens du Grand-Maître firent quelques difficultez de les recevoir ; à la seconde fois que j'y envoyai , ils y entrèrent. Il me semble que cela fit un bon effet , & fit voir que les Bourgeois nous défendoient eux-mêmes ; que les Mazarins jugeroient par-là qu'ils étoient absolument pour nous : pour le secours que l'on en auroit pû tirer ,

je le comptois pour rien. Toutes ces circonstances faisoient paroître Paris déclaré pour nous , & étoient avantageuses. Je me tourmentai horriblement ce jour-là : je n'eus pas sujet de plaindre mes peines , puisqu'elles réussirent si bien.

L'embarras où j'avois vû nos affaires le matin , m'avoit laissé beaucoup d'inquiétude , quoique nous en fussions dehors. La conduite que Monsieur avoit eue envers M. le Prince , & qui faisoit tant contre lui-même , me mettoit au désespoir ; de sorte que j'avois l'esprit furieusement troublé , & je ne comprends pas comme je pus faire tout ce que je fis dans cette agitation. Ce fut un des effets du miracle que Dieu fit ce jour-là pour nous ; sans un coup du Ciel , les affaires ne se seroient pas passées comme elles firent.

Monsieur le Prince fut attaqué proche le faubourg Saint Denis , il envoya de la Cavalerie pour amuser les Ennemis , pendant qu'il marchoit en diligence au faubourg Saint Antoine , où il fut attaqué par toute l'armée de Turenne , qui arriva en même-tems que lui. Il se baricada dans la grande rue à la vue des Ennemis , le mieux qu'il lui fut possible , & il envoya des troupes

DE MONTPENSIER. 113

garder les autres avenues. Il est bon de dire, & cela est assez connu, que ce Faubourg est ouvert de tous côtez, & qu'il auroit fallu deux fois plus de troupes que M. le Prince n'en avoit pour garder une seule avenue. Les ennemis étoient plus de douze mille hommes ; M. le Prince n'en avoit que cinq ; il leur résista cependant l'espace de sept ou huit heures où l'on combattit horriblement, il étoit par tout. Les ennemis ont dit qu'à moins d'être un démon, il ne pouvoit pas faire humainement tout ce qu'il avoit fait ; il étoit à toutes les attaques. Les ennemis forcerent la grande baricade qui tenoit le Carefour qui va dans Picpuce & à Vincennes. Notre Infanterie fit bien, la Cavalerie prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit, & emmena tout ce qu'elle trouva en son chemin jusques devant la butte, devant l'Abbaye Saint Antoine. M. le Prince enragé de cela, retourna l'épée à la main avec cent Mousquetaires, & ce qu'il trouva d'Officiers de Cavalerie ou d'Infanterie sous sa main au nombre de trente ou quarante, & quelques Volontaires, reprit la baricade, & chassa les Ennemis. Elle étoit défendue par

le Régiment des Gardes , celui de la Marine, Picardie & Turenne , qui étoient sans doute leurs meilleurs Régimens & les plus forts qu'ils eussent. Il s'y comporta d'une manière qui surpasse l'imagination , & par sa grande valeur & par sa prudence , il agit d'un si grand sens froid en cette occasion , que tout le monde l'admira. J'étois toujours à voir passer les bagages , les morts & les bleffez : il y eut un Cavalier qui fut tué , & qui demeura sur son cheval , lequel suivoit le bagage avec son pauvre maître ; cela faisoit pitié. Madame de Châtillon vint ou logis où j'étois dans le carosse de Me. de Nemours , elle venoit de voir Monsieur son mari ; elle me dit : hélas ! vous êtes bien bonne de faire tout ce que vous faites pour Monsieur le Prince , il me semble que depuis quelques jours il n'étoit pas trop bien avec vous , & que vous aviez sujet de vous plaindre de lui. Je lui répondis , si M. le Prince a manqué envers moi , ce n'est qu'en des bagatelles , je ne lui manquerai jamais , c'est ici une affaire trop importante pour songer à rien qu'à le secourir : si j'étois en sa place , j'étrangleroie les gens qui m'y

DE MONT PENSIER. 115

ont mis mal pour leurs intérêts particuliers. Elle ne dit mot, & demeura auprès de moi: j'avois bien envie qu'elle s'en allât. Le Préfident Viole vint, elle lui dit que l'on disoit que Monsieur avoit traité avec la Cour, & qu'il sçavoit bien ce qui en devoit arriver, & que c'étoit la cause qui l'avoit empêché de sortir. Je le dis au Comte de Fiesque, & reprochai à Me. de Châillon que pour une habile femme, elle donnoit aisément dans les panneaux de croire une nouvelle aussi ridicule que celle-là, & que je croyois que si Monsieur en sçavoit l'Auteur, il le feroit jeter par les fenêtres: que je trouvois comme elle que Monsieur avoit tort de n'avoir pas monté à cheval, que je l'avois souhaité passionnément, que j'y avois fait tout mon possible, mais qu'il ne faisoit pas insérer de-là qu'il trompât M. le Prince, & qu'il n'étoit pas homme que l'on pût mener ainsi. Elle fut un peu embarrassée, & elle avoit sujet de l'être, & se devoit contenter de ce qu'elle avoit fait sans accuser les autres. Cet embarras lui avoit fait oublier ses charmes, il n'y en avoit pas un d'étalé ce jour-là; comme elle est fort brune naturellement, cela paroissoit extrêmement en plein jour.

Elle s'avisa de faire écrire un billet à M. le Prince pour lui mander qu'il vînt absolument , & que tous ses amis & serviteurs le lui conseilloyent , & que c'étoit Mlle. & Me. de Châtillon , le Comte de Fiesque , & le Président Viole. Elle me le montra , & me demanda si je l'approuvois , je lui dis qu'il étoit fort inutile de lui rien mander , qu'il savoit ce qu'il avoit à faire , & que pour son billet il n'en seroit ni plus ni moins : elle me répondit , il verra au moins par-là l'inquiétude où l'on est pour lui. Ce zele me déplut fort ; je me souvenois que c'étoit elle qui lui avoit attiré cette méchante affaire ; je ne doutai pas qu'il ne le reçût mal. Le Comte de Bethune , qui est homme de mérite & de probité , me vint trouver , je lui témoignai le déplaisir que j'avois de ce que Monsieur n'avoit pas fait tout ce que je croyois qu'il devoit faire envers M. le Prince & pour lui-même : il entra fort dans mon sens , & me dit qu'il s'en alloit trouver Monsieur pour tâcher de le porter à racommoder les affaires.

Le Gouverneur de la Bastille , nommé de Louviers , fils de M. de Broussel , me manda que pourvu qu'il eût un ordre de Monsieur

par écrit , il étoit à lui , & qu'il feroit tout ce qu'on lui commanderoit. Je priai le Comte de Bethune de le dire à Monsieur , lequel le lui envoya par M. le Prince de Guimené. L'Abbé d'Effiat , qui m'étoit venu voir comme beaucoup d'autres , vit qu'il étoit tard , & que je n'avois pas dîné : il jugea bien par la hâte dont j'étois sortie de mon logis , que je n'avois pas mangé , & que j'en avois besoin , & que même je ne m'en aviferois point , parce que j'avois bien d'autres choses dans la tête : il m'en offrit , son logis étoit tout proche , je l'acceptai , il m'en fit apporter très-proprement & fort à propos. J'avois bien faim ; Me. de Châtillon dina avec moi ; elle faisoit des mines les plus ridicules du monde , & dont l'on se feroit bien moqué , si l'on eût été en humeur de cela.

Le Comte de Bethune me manda sur les deux heures que Monsieur viendrait où j'étois : j'envoyai à l'instant le Comte de Fiefque le dire à M. le Prince ; ce Comte fit mille voyages ce jour-là ; il alloit & venoit sans cesse. M. de Rohan , qui avoit été saigné le matin , pensa s'évanouir de toutes les fatigues qu'il eut ; sa femme demeura tout

le jour auprès de moi & de lui. M. le Prince vint, je le vis venir par la fenêtre, je m'en allai au-devant de lui sur le degré : il me parut tout autre qu'il n'étoit le matin, quoi qu'il n'eût changé de rien ; il avoit la mine riante & l'air gai, il m'aborda, & me fit mille complimens & remerciemens de ce qu'il trouvoit que je l'avois assez servi. Je lui dis, j'ai une grace à vous demander, c'est de ne rien témoigner à Monsieur de la faute qu'il a faite envers vous : il me répondit, je n'ai qu'à le remercier, sans lui je ne serois pas ici. Je me mis à rire, & lui dis, trêve de railleries, je sçai les sujets que vous avez de vous plaindre de lui, j'en suis au désespoir ; pour l'amour de moi n'en parlez point. Il me le promit sérieusement ; persuadé que Monsieur avoit effectivement de l'amitié pour lui, & que c'étoient les amis du Cardinal de Retz qui l'avoient empêché de faire ce qu'il avoit désiré, & qu'il savoit bien le respect qu'il lui devoit, qu'il savoit bien aussi il y avoit long-tems à quoi s'en tenir. Nous entrâmes dans la salle, où la Comtesse de ... étoit avec Me. de Châtillon & M. de Rohan. Il s'approcha d'eux, & il fit les plus terribles yeux du monde à

DE MONTPENSIER. 119

Me. de Châtillon , & lui marqua par sa mine qu'il la méprisoit fort ; j'en fus fort aise , & elle en fut si sensiblement touchée , qu'elle pensa s'évanouir ; il lui fallut donner de l'eau : ensuite elle s'en alla. Monsieur arriva , il embrassa M. le Prince avec une mine aussi gaie que s'il ne lui eût manqué en rien. Il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir hors d'un si grand péril , & lui fit conter le combat ; il avoua qu'il n'avoit jamais été en une occasion si périlleuse. L'on plaignit les morts & les bleffez. Le Marquis de Laigues de la Religion avoit été le matin dangereusement bleffé ; le Comte de Bossu Flamand , Colonel de Cavalerie dans les troupes de Clinchamp , mourut le soir. Sester , neveu de M. le Maréchal de Rantzau , qui commandoit un Régiment d'Allemands dans l'armée de M. le Prince , fut tué sur la place : je demandai le Régiment pour le neveu de la Maréchale de Rantzau qui en étoit Major , nommé Baudits , fils du feu Général Baudits qui servoit le Roi de Suède : Monsieur lui accorda le Régiment à ma priere. Il y eut beaucoup d'autres Officiers mort ou bleffez , il seroit fort long de les nommer. Monsieur & M. le Prince résolurent

rent que l'armée rentreroit sur le soir dans la Ville , de-là Monsieur s'en alla à l'Hôtel de Ville pour remercier le Corps de Ville , & M. le Prince s'en retourna à son armée ; M. de Beaufort se démena extrêmement , & crut avoir tout fait.

Comme ils furent partis , je m'en allai à la Bastille où je n'avois jamais été ; je me promenai long-tems sur les tours , & je fis charger le canon qui étoit tout pointé du côté de la Ville , j'en fis mettre du côté de l'eau & du côté du Faubourg pour défendre le bastion. Je regardai avec une lunette d'approche , je vis beaucoup de monde sur la hauteur de Charonne , & même des carosses , ce qui me fit juger que c'étoit le Roi , & j'ai appris depuis que je ne m'étois point trompée. Je vis aussi toute l'armée ennemie dans le fond vers Bagnolet , elle me parut très-forte en Cavalerie. L'on voyoit les Généraux sans connoître les visages , on les reconnoissoit par leur suite. Je vis le partage qu'ils firent de leur Cavalerie pour nous venir couper entre le faubourg & le fossé : les uns furent envoyez du côté de Pincourt , & les autres par Neuilli le long de l'eau , & si ils l'eussent fait plutôt , nous étions perdus.

dus. J'envoyai un Page à toute bride en donner avis à M. le Prince, il étoit alors au bout du clocher de l'Abbaye S. Antoine, & comme je lui confirmai ce qu'il voyoit, il commanda que l'on marchât pour entrer dans la Ville. Je m'en revins dans la maison où j'avois été tout le jour, pour voir passer l'armée ; je savois bien que tous les Officiers & Soldats étoient fort consternez, ils jugeoient qu'il n'y avoit point de quartier. Dès qu'ils furent que j'étois à la porte, ils firent des cris de joie non pareils, & dirent, faisons merveille, nous avons une retraite assurée, Mademoiselle est à la porte qui nous la fera ouvrir si nous sommes trop pressés. Monsieur le Prince me manda de leur envoyer du vin ; ce que je fis avec beaucoup de diligence, & comme ils passoient devant les fenêtres où j'étois, ils crioient, nous avons bû à votre santé, vous êtes notre libératrice : il n'y a point d'honnêtes gens qui ne m'eussent tenu le même discours, s'ils y eussent été. Comme le Régiment de Sester passa, j'appellai Baudits, qui étoit à la tête, fort affligé de la perte de son Colonel, qui étoit son ami, pour lui dire que j'avois demandé à Monsieur le

Régiment pour lui , & qu'il me l'avoit accordé. M. le Prince vint me voir , lorsqu'il rentra dans la Ville , & comme j'avois envie de lui reprocher tout ce qui s'étoit passé , je lui dis , voilà de belles troupes , je ne les trouve point déchues depuis que je les vis à Etampes , & si elles ont soutenu un Siège , essuyé deux combats , Dieu les garde des négociations. Il devint rouge , & ne répondit rien ; je continuai , & je lui dis , au moins , mon Cousin , vous me promettez qu'il n'y en aura plus : il me dit , non. Je lui répliquai , je ne puis m'empêcher de vous dire que cette occasion vous doit faire distinguer vos véritables amis d'avec ceux qui ne le sont que pour leurs intérêts particuliers , & qui ont exposé votre personne dans l'espérance d'avoir cinquante mille écus ; pour moi je ne vous en parle que par amitié , & pour vous y faire penser , d'autres n'oseront vous le dire. Les larmes lui vinrent aux yeux de colere , je finis cette conversation , & je lui dis , c'est assez pousser l'affaire , j'espere que vous vous corrigerez : il s'en alla , & je demeurai jusqu'à ce que les troupes fussent passées. Celles que Messieurs les Maréchaux de Turenne & de la Ferté avoient en-

voyées pour pouffer les nôtres , avancerent près de la Ville ; l'on tira de la Bastille deux ou trois volées de canon , comme je l'avois ordonné , lorsque j'en sortis , sans cela toute l'infanterie étrangere , la Gendarmerie , & quelque Cavalerie , qui étoient à l'arrière-garde , auroient été défaites , parce que ces troupes avoient été obligées d'attendre du canon que l'on étoit allé retirer près de l'Eglise de Sainte Margueritte : cela me donna de l'inquiétude de ce qu'elles étoient si long-tems à passer , je renvoyai le Comte de Holac , qui m'étoit venu voir , les faire hâter , & quand elles furent toutes passées , j'allai me reposer quelque tems à l'Hôtel de Chavigny pour me rafraîchir : il faisoit un chaud horrible ce jour-là. Nous parlâmes fort de ce qui s'étoit fait , puis je m'en allai au Luxembourg , où tout le monde me régaloit de ce qui s'étoit passé. M. le Prince me fit mille complimens , & dit à Monsieur que j'avois assez bien fait pour qu'il me pût louer : il me vint dire qu'il étoit satisfait de moi ; ce n'étoit pas avec la tendresse qu'il auroit dû me marquer ; j'attribuai cela au repentir qu'il devoit avoir que j'eusse fait ce qu'il devoit faire ; desorte que son indis-

ference , qui m'est si rude à supporter , me consola ce jour-là ; je le croyois dans des sentimens où j'aurois souhaité qu'il eût toujours été.

Quand je songeai le soir , & toutes les fois que j'y songe encore , que j'avois sauvé cette armée , j'avoue que ce m'étoit une grande satisfaction , & en même-tems un grand étonnement de penser que j'avois aussi fait rouler les canons du Roi d'Espagne dans Paris , & passer les drapeaux rouges avec les croix de Saint André. La joie que je sentis d'avoir rendu un service si considérable au parti , & de m'être comportée en cette occasion d'une manière si peu ordinaire , & qui n'est peut-être jamais arrivée à personne de ma condition , m'empêcha d'y faire les réflexions qui se pouvoient faire. Le Marquis de Flamarin fut tué , dont j'eus beaucoup de déplaisir ; il étoit mon ami particulier depuis le voyage d'Orleans , où il m'avoit suivi & très-bien servi : on lui avoit prédit qu'il mourroit la corde au cou , & il l'avoit dit souvent pendant le voyage , il s'en moquoit & le disoit comme une ridicule , il ne pouvoit se persuader qu'il seroit pendu : comme on alla chercher son

corps , on le trouva la corde au cou en la même place où quelques annés auparavant il avoit tué Canillac en duel. Je ne dormis point toute la nuit ; j'eus tous ces pauvres morts dans la tête. Le lendemain je demeurai au logis , où il vint quantité de monde , & sur tout les Officiers de l'armée ; l'on ne parla que de la bravoure de M. le Prince & de toutes les belles actions qu'il avoit faites , ils en étoient tous en admiration. Il me vint voir , & voulut avoir un éclaircissement avec moi sur tout ce qui s'étoit passé avant le combat , & la conclusion fut qu'il ne souhaitoit de l'avantage au parti , que pour être en état de pouvoir contribuer à me voir mariée aussi avantageusement qu'il souhaitoit , & que c'étoit ce qu'il désiroit avec le plus de passion.

La bonne volonté que le peuple témoigna le jour du combat fut toute extraordinaire. Ils alloient querir les morts pour les faire enterrer , ils donnoient à boire aux sains & aux bleffez , comme ils passaient , & faisoient tout ce qui leur étoit possible , & crioient : *Vive le Roi , & point de Mazarin.* Nous fumes que M. de Saint Maigrin , Lieutenant Général & Lieutenant des Chevaux

Légers du Roi , étoit mort, Mancini, neveu du Cardinal Mazarin , blessé dangereusement, & Fouilloux, Enseigne des Gardes de la Reine. C'étoit un espece de favori que le Cardinal pouffoit auprès de Roi. Le Marquis de Nantouillet volontaire y fut tué aussi ; Saint Maigrin le fut à la tête des Chevaux - Legers en très - galant homme comme il étoit : il y avoit long-tems qu'il servoit , & avoit beaucoup d'acquit. Mancini n'avoit que seize ans , c'étoit un fort joli garçon & de grande espérance ; il fit des merveilles à la tête du Régiment de la Marine , dont il étoit Mestre de Camp ; il fut fort regretté. Le combat avoit duré assez long-tems le matin , & avoit été opiniâtre : ils croyoient à la Cour que la victoire leur étoit certaine , par l'inégalité des troupes , qui est un coup certain , quand Dieu n'assiste pas le parti le plus foible de sa protection , comme il le fit connoître.

La Reine qui étoit demeurée à S. Denis , envoya un de ses carosses pour y amener M. le Prince qu'elle croyoit être prisonnier. J'appris d'un homme qui étoit avec le Roi , que comme Sa Majesté entendit tirer le canon de la Bastille , le Cardinal dit , bon ,

ils tirent sur les Ennemis , & jugeoit cela par l'intelligence qu'il avoit dans Paris ; il ne doutoit pas d'y entrer par la porte du Temple , où M. de Guenegaud Trésorier de l'Epargne devoit ce jour-là être de garde en qualité de Colonel de son quartier. Comme le canon tira encore plusieurs coups , quelqu'un dit , j'ai peur que ce soit contre nous ; d'autres dirent , c'est peut-être Mademoiselle qui est allée à la Bastille , & l'on a tiré à son arrivée. Le Maréchal de Villeroi dit , si c'est Mademoiselle , elle aura fait tirer sur nous. Ils furent quelque tems sans en être éclaircis.

Les Généraux qui avoient envoyé , comme j'ai déjà dit , leur Cavalerie pour nous couper , marcherent avec toute l'Infanterie pour forcer les barricades. Lorsqu'ils croyoient nous prendre de tous côtez , ils ne trouverent plus personne , ils ne doutèrent point que nos gens ne fussent rentrez triomphans à Paris. On l'alla dire au Roi & au Cardinal , qui les ramena à S. Denis , où ils n'arriverent qu'à minuit après avoir eu cent fausses allarmes. Ils firent souvent halte , & se mettoient en ordre de bataille ; ils croyoient qu'on les vouloit attaquer , jamais gens n'ont eu tant de peur sans sujet.

Les troupes étoient si fatiguées , qu'il n'y avoit ni Officier ni Soldat qui ne songeât à se reposer.

L'on dit à la Reine que nous avions été battus , & qu'il n'étoit rentré dans Paris que des morts & des bleffez , & que cela n'étoit rien au Roi de ce que l'on avoit donné retraite aux troupes ; que le peu de gens & le mauvais état où ils étoient faisoient connoître au peuple de Paris l'impuissance des Princes , & par-là qu'il se dégoûteroit d'eux. Le Comte de Quinsky , Colonel Allemand , fut pris prisonnier , & quelques autres Officiers ; nous en eumes aussi quelques-uns , & entr'autres des Capitaines du Régiment des Gardes : l'on prit treize drapeaux , dont la plupart étoient des Gardes. Comme nos troupes rentroient dans Paris , l'on portoit ces drapeaux à la tête du Régiment de Son Altesse Royale : je leur envoyai dire que cela n'étoit pas bien d'en faire trophée , & qu'ils étoient au Roi à qui nous devions respect , & qu'ils les fissent porter auprès des leurs , afin qu'on les crût être du Régiment.

Il y avoit long-tems que l'on parloit de faire une assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville

DE MONTPENSIER. 129

Ville pour faire une union entr'elle , le Parlement , Monsieur & M. le Prince , pour trouver un fonds pour payer les troupes , & pour en lever de nouvelles. Cette assemblée fut donc convoquée , & elle se tint le 4 de Juillet. Pour se reconnoître , M. le Prince avoit fait prendre à tous ses soldats de la paille , je ne sçai comment cela fut sçu parmi le peuple , ils crurent que pour être zélés pour le parti , il en falloit avoir ; de sorte que le matin du quatre cela courut tellement , que même les Religieux furent contraints d'en porter , & ceux qui n'en avoient point , on leur crioit , *aux Mazarins* , & ils étoient battus. Je m'en allai au Luxembourg dès que j'eus dîné ; je trouvai Monsieur fort en colere contre M. le Prince , qui le pressoit d'aller à l'Hôtel-de-Ville : il ne le vouloit point ; je ne savois ce que c'étoit que tout ce mystere , cela m'effraya fort , j'envoyai promptement chercher M. le Prince qui étoit dans la chambre de Monsieur , & lui demandai ce que c'étoit que la colere où étoit Monsieur , qu'il paroissoit que c'étoit contre lui. Il me dit , ce n'est rien , Monsieur craint une sédition , à cause de la paille : je lui dis que je ne comprenois pas ce que c'é-

toit , & qu'il me l'expliquât ; ce qu'il fit en la maniere dont j'ai parlé. Il me fit connoître que rien n'étoit si nécessaire , en l'état où étoient nos affaires , que l'assemblée que l'on tenoit en l'Hôtel-de-Ville ; que si Monsieur n'y alloit point , cela feroit un très-mauvais effet ; de sorte que quand Monsieur m'en vint parler je le pressai fort d'y aller. Il me paroissoit être bien contraire aux sentimens de M. le Prince , tout d'un coup il s'y résolut & y alla un peu tard à la vérité. L'assemblée devoit commencer à deux heures , & S. A. R. n'y alla qu'à quatre ; ce qui fut cause qu'il s'assembla quantité de peuple autour de l'Hôtel-de-Ville & force canaille. L'on devoit reconnoître Monsieur en cette assemblée pour Lieutenant Général de l'Etat, comme l'on avoit fait au Parlement, avec pouvoir de donner ordre à tout en vertu de l'autorité du Roi qu'il avoit entre les mains , tant que Sa Majesté seroit prisonniere en celles du Cardinal Mazarin , déclaré ennemi de l'Etat , perturbateur du repos public par Arrêts de tous les Parlemens , banni pour jamais du Royaume , & ces Arrêts depuis confirmés par plusieurs Déclarations du Roi : que depuis l'on avoit mis sa

tête à prix ; que toutes ces circonstances le rendoient indigne d'être dépositaire d'une personne aussi sacrée que celle du Roi , & que tout cela bien considéré , il n'y avoit que Monsieur en France en droit de commander au nom du Roi , & que les peuples qui connoissoient le zèle de S. A. R. pour l'Etat & pour Sa Majesté , son amour pour la patrie & pour le bien public , étoient persuadés que toutes les affaires prospereroient par son ministère. Monsieur le Prince , conformément à la Déclaration du Parlement , devoit aussi être déclaré Généralissime des armées du Roi : cet emploi ne lui convenoit pas mal , & je crois que personne ne doutoit qu'il ne s'en acquitât bien. Il me semble que tout cela étoit assez considérable pour obliger Monsieur à ne pas faire difficulté d'y aller , encore que lui & M. le Prince n'assistassent pas aux délibérations de l'Hôtel-de-Ville , parce qu'ils n'étoient pas de leur corps. Après avoir déclaré en pleine assemblée , comme ils avoient fait en Parlement , qu'ils n'avoient d'intérêt que le service du Roi & le bien public ; qu'ils ne faisoient la guerre qu'à cette fin , & pour chasser le Cardinal Mazarin hors du Royaume , & que

dès qu'il en seroit dehors, ils mettroient bas les armes.

Pendant qu'ils étoient à l'Hôtel-de-Ville, & que je ne savois que faire, je m'étois allé promener dans les rues avec un bouquet de paille à mon éventail, noué d'un ruban bleu, qui étoit la couleur du parti. Tout le peuple crioit fort ce jour-là, *vivent le Roi, les Princes, & point de Mazarin*; je m'en retournai au Luxembourg, où Monsieur arriva un moment après, & entra dans sa chambre pour changer de chemise, parce qu'il avoit eu grand chaud à l'Hôtel-de-Ville; M. le Prince demeura avec moi dans l'antichambre où étoient Madame la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque & Madame de Villars. Il s'amusa à lire des lettres qu'un Trompette de M. de Turenne lui apporta; je lui demandai ce que c'étoit, il me dit, c'est pour des prisonniers; si cela pouvoit vous divertir, je vous montrerois les lettres. Dans ce moment il vint un bourgeois essoufflé & qui ne pouvoit quasi parler, tant la vitesse dont il étoit venu & la frayeur qu'il avoit l'avoient fâché, il nous dit, le feu est à l'Hôtel-de-Ville, l'on y tire, l'on s'y tue, & c'est la plus grande pitié du mon-

de. M. le Prince entra pour le dire à Monsieur, qui fut si surpris de cette nouvelle, que cela lui fit oublier qu'il n'étoit pas habillé; il sortit & vint tout en chemise devant toutes les Dames que j'ai nommées, il dit à Monsieur le Prince: mon cousin, allez à l'Hôtel-de-Ville, vous donnerez ordre à tout. Il lui répondit, Monsieur, il n'y a point d'occasion où je n'aille pour votre service, cependant je ne suis pas homme de sédition, je ne m'y entends point, & j'y suis fort poltron; envoyez-y M. de Beaufort; il est connu & aimé parmi le peuple, il y servira plus utilement que je ne pourrois faire. L'on envoya M. de Beaufort. Monsieur & M. le Prince me parurent fort étonnés de cet accident, & souhaitoient fort d'y remédier; ils agissoient, & disoient tout ce qui étoit nécessaire pour cela. J'entrai dans le cabinet de Monsieur, & lui proposai & à M. le Prince que, s'ils vouloient, j'irois tout pacifier; que ce seroit faire un coup de partie si l'on se servoit de cette rencontre pour mettre le Maréchal de l'Hôpital dehors & le Prevôt des Marchands, que le peuple en seroit fort content, & que nous ne pouvions donner une plus grande marque de l'autorité que

nous avions que de les tirer de l'embarras où ils étoient d'être entre les bras d'un peuple irrité contre eux. Ils dirent que, si je pouvois réussir, ce seroit une affaire très-utile & très-avantageuse, & que je m'y en allasse. Monsieur le Prince voulut venir avec moi, je ne le voulus pas : tout ce qu'il y avoit de gens de son Altesse Royale & de Monsieur le Prince me suivirent. Madame de Sully, qui étoit avec moi & Madame de Villars, & les Comtesses de Fiesque & Frontenac avoient assez peur. Nous trouvâmes au sortir du Luxembourg un homme mort dans la rue, cela ne servit pas à les rassurer : si nous avions été jusques dans la Grève, comme c'étoit ma pensée, l'on auroit couru quelques risques & beaucoup plus que dans de belles occasions; de sorte que nous nous mîmes à prier Dieu, dans la pensée que nous allions nous exposer, chacun songea tout de bon à sa conscience. Comme je fus au bout de la rue de Gèvres prête à tourner sur le Pont-Notre-Dame, nous vîmes rapporter Monsieur Ferrand Conseiller au Parlement, fort de nos amis. J'en eus beaucoup de regret : ceux qui venoient de-là, disoient que l'on avoit tiré même sur le Saint Sacrement ; de-

forte que l'on m'empêcha d'y aller ; tout ce qu'il y avoit de gens avec moi mirent pied à terre , & entourerent mon carosse. J'avois beau envoyer à l'Hôtel-de-Ville, il n'en venoit point de réponse ; l'on y tua encore un autre Conseiller nommé Miron , fort honnête-homme , & fort de nos amis. Après avoir été long-tems sans sçavoir même ce qui se passoit, j'avois résolu d'envoyer un Trompette , & de le faire sonner ; il ne s'en trouva point, je m'en allai à l'Hôtel de Nemours pour en demander un , où je n'en trouvai point ; Monsieur de Nemours se portoit assez bien de sa blessure, elle avoit été très-légere. Il m'arriva un accident sur le Petit-Pont , qui m'auroit bien effrayée un autre jour que j'aurois eu moins d'affaire dans la tête : mon carosse s'accrocha à la charette que l'on mene toutes les nuits pleine de morts de l'Hôtel-Dieu , je ne fis que changer de portière, de crainte que quelques pieds ou mains qui sortoient ne me donnassent par le nés. Je m'en retournai au Luxembourg , où je rendis compte de mon voyage : j'eus peu de chose à dire ; Monsieur voulut que j'y retournaſſe encore, ce que je fis avec les mêmes personnes dans mon carosse hors Madame de

Villars qui étoit demeurée à l'Hôtel de Ne-mours, & la bonne femme Comtesse de Fief-que qui s'en alla coucher. J'étois moins ac-compagnée que la première fois ; ceux qui favoient qu'il étoit minuit, & que j'étois au Luxembourg, crurent qu'il n'y avoit plus rien à faire ; je rrouvai toutes les rues pleines de Corps de garde, & point de peuple, tout le monde étoit retiré : tous les Corps de garde me donnoient une escouade pour m'escorter. Je trouvai Madame le Riche, une vendeuse de rubans, en chemise, il avoit fait fort grand chaud ce jour-là, & la nuit étoit la plus belle qui se puisse voir ; elle étoit avec le bedeau de S. Jacques de la Boucherie, qu'elle appelloit son compere Paquier, il étoit en caleçon : cette mascarade me parut assez plaisante, ils se mirent à me faire mille contes en leur patois de francs badauts qui me firent rire, nonobstant l'embarras où l'on étoit. Comme je fus dans la Place de Grève où mon carosse étoit arrêté, il vint un homme qui mit la main sur la portiere où j'étois, & demanda, le Prince est-il là ? Je lui répondis, non ; il s'en alla, il étoit sans manteau ; je vis à la lueur des flambeaux qui étoient devant mon carosse,

qu'il avoit quelques armes sous son bras, que je ne pus pas bien discerner.

Après qu'il s'en fut allé, & que j'y eus fait réflexion, je jugeai que c'étoit un homme qui vouloit tuer Monsieur le Prince; je fus bien fâchée de n'avoir pas eu cette pensée d'abord; je l'autois fait avertir, je ne sçai même si je le lui ai dit depuis. Monsieur de Beaufort vint au-devant de moi, qui fit avancer mon carosse, & qui le mena dans l'Hôtel - de - Ville: nous passâmes par-dessus des poutres qui étoient encore toutes fumantes du feu qui y avoit été; je ne vis jamais un lieu si solitaire, nous tournâmes tout autour sans trouver qui que ce fût. Comme je fus dans la grande salle, je m'amusai à regarder les échaffauts & la disposition de l'assemblée qui y avoit été: il vint pendant ce tems-là un nommé le Fèvre qui est Maître-d'Hôtel de la Ville, & qui est aussi Officier de Son Altesse Royale, qui me dit que Monsieur le Prevôt des Marchands étoit dans un cabinet, & qu'il seroit bien-aise de me voir: je m'y en allai. Je laissai les Dames dans la salle, & je menai avec moi Messieurs les Comtes de Fiesque, de Bethune & Préfontaine. Je trouvai Monsieur le Prevôt

des Marchands avec une perruque qui le déguisoit , avec un visage aussi serain & aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé. Je lui dis , Son Altesse Royale m'a envoyée ici pour vous tirer d'affaire , j'ai accepté cette commission avec joye , j'ai toujours eu de l'estime pour vous : je n'entre point dans les sujets de plainte , sans doute vous avez cru bien faire , & si vous avez manqué , ce n'a pas été votre intention ; quelquefois on a des amis qui embarquent dans des affaires fâcheuses. Il me répondit que je lui faisois beaucoup d'honneur d'avoir cette pensée de lui , qu'il étoit très-humble serviteur de Son Altesse Royale & le mien , & qu'il ne manqueroit jamais de reconnoissance des obligations qu'il nous avoit ; qu'il agissoit selon qu'il croyoit devoir faire en honneur , & en conscience , qu'il voyoit bien qu'on le vouloit déposer , qu'il étoit tout prêt à me donner sa démission , & qu'il s'estimeroit fort heureux , dans un tems comme celui-ci , de n'être point en charge. Il demanda un papier & de l'encre : je lui dis , je rendrai compte à Son Altesse Royale de ce que vous me dites ; si l'on veut votre démission , on vous l'envoyera demander , pour moi je ne m'en

veux point charger, & je serois très-fâchée d'exiger rien d'un homme à qui je viens sauver la vie. M. de Beaufort lui demanda, que voulez-vous devenir? il lui répondit qu'il seroit bien-aïse de retourner à son logis, & qu'il s'y croiroit en sûreté: de sorte que pour plus grande précaution, M. de Beaufort alla reconnoître une petite porte par où il vouloit passer avec un de ses gens, puis il le vint querir. Le bon-homme me parut assez aïse de s'en aller, & me fit mille complimens de la bonté que j'avois eue pour lui; à dire le vrai, je le tirai d'un mauvais pas. Je demurai-là, jusques à ce que Monsieur de Beaufort fût de retour, puis je m'en allai dans la grande salle où j'appris de Madame de Sully qu'il avoit passé entre la Comtesse de Fiesque & elle une balle de mousquet d'un coup que l'on avoit tiré dans la place, qui leur avoit fait grande peur. Je m'en allai au bout de la salle pour entrer dans une chambre, où l'on m'avoit dit qu'étoit le Maréchal de l'Hôpital, pour le sauver de même que le Prevôt des Marchands; je lui avois mandé, & il m'avoit dit que je lui ferois beaucoup d'honneur. Je ne sçai si ce fut qu'il se méfiât de M. de Beau-

fort , qu'il croyoit avoir causé tout ce desordre pour être Gouverneur de Paris , ou s'il ne trouva pas que cela fût de sa dignité de chercher sûreté entre les bras de ses ennemis ; au lieu de m'attendre , il passa par des fenêtres , & se sauva : de sorte qu'après avoir été long-tems à la porte sans qu'on me répondît , je m'ennuyai. Le jour commençoit à être assez grand , le Peuple se rassembloit , & il y avoit à craindre que dans l'humeur où il étoit , il n'eût de la méfiance du long séjour que je faisois à l'Hôtel-de-Ville : comme j'en sortis , tout ce qu'il y avoit de gens me disoit , Dieu vous benisse ; tout ce que vous faites est bien fait. Je n'allai point au Luxembourg , il étoit quatre heures du matin , je m'en allai coucher , & je dormis le lendemain tout le jour. Sur le soir Monsieur le Comte de Fiesque me vint dire qu'il avoit rendu compte à S. A. R. de ce qui s'étoit passé , & qu'elle l'avoit chargé avec le Comte de Bethune d'aller chez M. le Prevôt des Marchands pour lui demander la démission qu'il m'avoit promise devant eux , & que Préfontaine qui en avoit été témoin y allât aussi. Il ne fit nulle difficulté de la donner , & le jour d'après on fit une assemblée à

l'Hôtel-de-Ville pour créer Monsieur de Brouffel Prevôt de Marchands , qui vint ensuite au Luxembourg , & prêta le serment entre les mains de S. A. R. comme l'on a accoutumé de faire entre les mains du Roi , & Monsieur le Président de Thou fit le Secrétaire d'Etat. J'étois dans la galerie du Luxembourg lorsque cela se passa, & j'avoue que cela me parut être une Comedie. L'on a parlé diversément de cette affaire , & l'on s'accordoit toujours à en donner le blâme à S. A. R. & à Monsieur le Prince ; je ne leur en ai jamais parlé , & je suis bien aise de l'ignorer, parce que s'ils avoient tort , je serois fâchée de le sçavoir.

Il s'écoula quelques jours sans qu'il se passât rien de nouveau , cette affaire fut le coup de massue du parti , elle ôta la confiance aux gens les mieux intentionnés , intimida les plus hardis , ralentit le zèle de ceux qui en avoient beaucoup , & fit les plus mauvais effets qui pussent arriver. L'on parla de tenir un Conseil plus réglé que l'on n'avoit fait encore ; il fallut pour cela voir ceux qui y entreroient , & comme il y avoit beaucoup de Princes , il nâquit des disputes qui sont ordinaires en ce Royaume où rien

n'est réglé, & où il sera difficile tant qu'il y aura des Princes étrangers, que les préseances le puissent être. Les Maisons de Lorraine & de Savoye ne la cédoient point. Depuis l'affaire d'Orleans l'on avoit toujours cru que Monsieur de Nemours en vouloit à M. de Beaufort; cependant le jour du combat du Faubourg Saint Antoine, ils s'étoient fait mille amitiés; ce qui donna bien de la joye à la pauvre Madame de Nemours, qui aimoit beaucoup son mari, quoiqu'il ne l'aimât guere, & qu'elle eût toujours eu beaucoup de tendresse pour son frere qui l'y obligeoit bien par sa conduite & par une tendresse réciproque. Il s'émut donc quelque dispute pour le rang entr'eux: Monsieur de Beaufort prit l'affaire avec autant de douceur que Monsieur de Nemours la prit avec aigreur; cela donna beaucoup d'inquiétude à Madame de Nemours. Monsieur son mari ne sortoit point encore à cause de la blessure qu'il avoit reçue à la Porte Saint Antoine; lorsqu'il sortit, son inquiétude redoubla, & ce jour-là même S. A. R. & Monsieur le Prince lui demanderent sa parole pour vingt-quatre heures qu'il ne diroit rien à Monsieur de Beaufort. J'étois à mon logis toute seule,

il n'y avoit avec moi que deux Conseillers au Parlement, le Coudray & Bermont, & un Capitaine du Regiment de Cavalerie de mon frere, qui avoit des bequilles; il avoit été blessé à la dernière occasion. Il vint un homme qui demanda à parler à une de mes femmes; il lui dit, je vous prie de dire à Mademoiselle que M. de Beaufort a querelle, & qu'il se promene dans le Jardin des Tuilleries. Je priai ces deux Messieurs d'y aller, il ne se trouva au logis pas un de mes Gentilshommes, ni Pages ni Valets de pied, & qui que ce soit, qu'un Valet-de-chambre que j'envoyai chez Bautru, où S. A. R. alloit souvent jouer, pour l'en avertir. Cette solitude dans ma Maison étoit assez extraordinaire, il y avoit à cette heure-là tous les jours cent Officiers qui me venoient faire leur cour. Mon Valet-de-chambre me rapporta qu'il n'avoit point trouvé Son Altesse Royale, & qu'il avoit trouvé le Comte de Bury, qui lui avoit dit, assurez Mademoiselle que je ne quitterai point Monsieur de Beaufort. Il vint un de ses Pages à mon logis, je l'envoyai querir pour lui demander où étoit son Maître, il me dit qu'il lui avoit commandé de le venir attendre chez moi.

Ces Messieurs les Conseillers que j'avois envoyez aux Thuilleries, le chercherent, & me vinrent rapporter qu'ils ne l'avoient point trouvé en querelle; qu'il y avoit quatre ou cinq Gentilshommes avec lui; ce qui faisoit juger qu'il n'avoit point de querelle. Madame de Chavigny entra lorsque nous étions en cette inquiétude, qui me dit que ce n'étoit point sans raison, parce que Madame de Nemours venoit d'écrire un billet à Monsieur de Chavigny, pour l'avertir de prendre garde à son mari & à son frere. Son Altesse Royale arriva là-dessus, à qui je dis tout ce que j'avois appris; il se moqua de mes avis, & me dit, vous croyez toujours que les gens ont querelle, & par la crainte que vous en avez, vous seriez toute propre à faire aviser les gens d'en avoir. Il s'en alla aux Thuilleries chez Renard qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit point au Cours: j'y allai aussi, & comme j'allois plus doucement, je demurai derrière à parler à Gerfè. Comme je montois un degré qui mène à la terrasse du jardin de Renard, un Page de Madame de Châtillon me tira par ma robbe, & me dit: Madame vous mande que M. de Nemours est aux Petits-Peres

Peres qui se va battre avec Monsieur de Beaufort , elle vous prie d'en avertir Monsieur. Je pris ma course pour aller jusques au banc où il étoit assis ; je lui dis , avois-je tort tantôt de vous avertir ? Madame de Châtillon me le confirme. Il fut fort surpris , & commanda au Comte de Fiesque & à Fontrailles , qui se trouverent-là de s'y en aller : ils y arriverent trop tard ; un moment après un laquais de l'Hôtel de Vendôme vint dire , M. de Nemours vient de mourir , M. de Beaufort l'a tué. Monsieur s'en alla aussitôt au Luxembourg , & M. le Prince chez Madame de Nemours , où j'allai aussi ; elle étoit dans son lit sans connoissance , dans une affliction terrible , ses rideaux ouverts , tout le monde autour d'elle , rien n'étoit plus pitoyable , aussi-bien que la maniere dont elle apprit ce malheureux accident : elle étoit dans sa chambre , dont une fenêtre donne sur la cour ; elle entendit crier , il est mort , elle s'évanouit. Parmi toute cette désolation , Madame de Bethune dit je ne sais quoi d'un ton lamentable qui fit rire Madame de Guise , qui étoit la plus sérieuse femme du monde ; de sorte que M. le Prince & moi qui la vîmes rire , nous éclatâmes ; ce

fut le plus grand scandale du monde. Nous allâmes Madame de Guise, M. le Prince & moi, visiter M. de Reims frere de M. de Nemours, où nous eumes encore assez envie de rire : il étoit dans son lit tous les rideaux fermez, & parloit au travers. Il y eut une grande fatalité à cette mort : Monsieur & M. le Prince ne se mirent point en peine de la prévenir, parce qu'ils avoient la parole de M. de Nemours pour vingt-quatre heures. M. de Beaufort fit tout ce qu'il put au monde pour s'en dispenser, à tel point que M. de Nemours se pensa fâcher contre lui : comme M. de Beaufort ne put plus refuser, il trouva des difficultés pour l'exécution, parce qu'il avoit beaucoup de Gentilshommes avec lui, dont il ne se pouvoit défaire, & qu'il falloit remettre la partie à un autre jour. M. de Nemours voyant cela s'en retourna à son logis, où il trouva par malheur le nombre de Gentilshommes dont il avoit à faire : il revint trouver M. de Beaufort, & ils se battirent dans le Marché aux Chevaux derriere l'Hôtel de Vendôme. M. de Nemours avoit avec lui Villars, le Chevalier de la Chaise, Compan & la Serche : M. de Beaufort avoit M. le Com-

te de Bury, de Ris, Brillet & Héricourt : le Comte de Bury fut fort bleffé: de Ris & Héricourt moururent dans les 24 heures: pour les autres, s'il y en eut de bleffés, ce fut légèrement. M. de Nemours avoit porté les épées & les pistolets, & ils avoient été chargés chez lui. Comme ils furent en présence, M. de Beaufort lui dit, ah! mon frere, quelle honte! oublions le passé, soyons bons amis. M. de Nemours lui cria : ah, coquin, il faut que tu me tue ou que je te tue: il tira son pistolet qui manqua, & vint à M. de Beaufort l'épée à la main; de sorte qu'il fut obligé de se défendre, il tira & le tua tout roide de trois balles qui étoient dans le pistolet. Il courut du monde qui étoit dans le jardin de l'Hôtel de Vendôme, & entr'autres M. l'Abbé de Saint-Pierre qui étoit à Monsieur de Reims, il lui cria, J. M. il dit qu'il lui serra la main : les Medecins & Chirurgiens dirent que c'étoit un mouvement convulsif, & qu'à moins d'un miracle, il falloit mourir tout à l'instant. Il faut esperer que Dieu lui aura donné ce moment de vie pour se reconnoître, afin que l'on ne désesperât pas de son salut, & que l'on osât prier Dieu pour lui. Monsieur l'Archevêque de Paris défendit que l'on fit

des prieres publiques pour lui en sa Paroisse, qui est celle de S. André, où son corps fut jusques à ce que l'on le portât à Nemours. Cet Archevêque disoit qu'il étoit défendu dans l'Eglise de Paris de prier pour des personnes qui meurent de cette maniere : cela donna beaucoup de déplaisir à Madame de Nemours. Bien des Gens ont voulu blâmer Monsieur de Beaufort, & ont dit qu'il auroit pû éviter cette fâcheuse rencontre ; que Monsieur de Nemours étoit un homme foible de sa blessure, qui n'avoit pas la force de tirer un coup de pistolet : l'on peut répondre à cela qu'un enfant de cinq ans le tiroit ; & pour sa blessure, il en étoit si bien guéri, que la veille pour s'essayer & voir si les forces lui étoient revenues, il arracha un petit arbre dans le jardin de l'Arsenal : il me vint voir, & me montra sa main, où il ne paroissoit point qu'il eût été blessé, hors qu'elle étoit un peu rouge. Monsieur de Nemours avoit de bonnes qualités, il étoit brave autant qu'homme du monde : il avoit l'esprit fort agréable dans la conversation, enjoué, plaisant ; il y auroit eu à craindre que cette humeur ne lui fût pas demeurée s'il eût vieilli. Il est bon que l'esprit des

personnes s'avance comme leurs années, il étoit assez changeant & inégal, chagrin quand les affaires n'alloient pas à sa fantaisie, & laissoit aisément ses amis sans savoir pourquoi : il étoit fort inconstant en amour, le seul ami qu'il a eu jusques à la mort, c'est Monsieur de Balabat. Il aimoit fort Madame de Choisi, & avoit une telle confiance en elle, qu'il ne celoît rien, je ne fai si c'est louer son jugement : il étoit bien fait à tout prendre, & ne l'étoit point en détail, il avoit la carrure étroite & les épaules hautes, il étoit rousseau, avoit les cheveux plats, fort picoté de petite verole, & si avec tout cela il avoit un certain agrément qui faisoit qu'il plaisoit. Il avoit conçu une telle rage contre Monsieur le Prince depuis quelque tems, qui ne pouvoit venir que de jalousie, que, quoiqu'il reçût de lui tous les bons traitemens imaginables, il avoit résolu de se battre contre lui : je ne sçai s'il eût exécuté ce dessein, il avoit dit l'avoir pris, je crois que l'on l'en eût détourné. Son chagrin l'eût porté à quitter le parti plutôt qu'à se battre, il en parloit souvent, & de s'en aller à la Cour de Savoie, où il eût été aussi-tôt las d'être qu'en celle de France.

Si Dieu lui eût fait la grace de se confesser, ses amis ne l'eussent pas regretté, puisqu'il s'ennuyoit du monde, & que le monde se feroit bientôt ennuyé de lui : aussi d'abord qu'il passa en Flandres, il fut aimé des troupes, qu'il aima au dernier point, & lorsqu'il mourut tous les Officiers étoient enragés contre lui. Au combat de Saint Antoine il n'en avoit fait que des railleries, & avoit dit, rien n'égale mes troupes pour bien fuir, & il n'y eut jamais de si bons Officiers pour une prompte retraite : si cela les avoit mis au desespoir, ce n'est pas la faute des Officiers quand les troupes fuyent. Au retour donc de ce combat, nos troupes allerent camper dans les Faubourgs de Saint Victor & de Saint Marcel, où elles resterent dix ou douze jours, & après retournerent à S. Cloud.

Monsieur le Prince témoigna beaucoup de regret de la mort de Monsieur de Nemours ; l'on voyoit assez au travers de son affliction qu'il se trouvoit débarassé d'un homme dont il commençoit à être las. Il y en avoit qui disoient qu'il étoit bien-aisé d'être défait d'un Rival, c'est de quoi il ne se soucioit guere, La premiere fois que Ma-

DE MONTPENSIER. 151

dame de Châtillon sortit après la mort de Monsieur de Nemours, elle alla aux Filles de Sainte Marie rue Saint Antoine, où Madame de Nemours s'étoit retirée & où je l'avois été voir, & ensuite elle vint aux Thuilleries; elle avoit un habit tout uni & une grande coëffe comme un voile, qui la cachoit toute, elle entra dans ma chambre. Je m'en allai au-devant d'elle, & je lui fis un compliment sur la perte qu'elle avoit faite d'un bon ami, ce que j'avois déjà fait par un billet dès le lendemain. Nous nous allâmes asseoir dans un coin où elle fit de grandes lamentations : comme nous étions sur le mépris du monde, Son Altesse Royale & Monsieur le Prince entrèrent, & s'approchèrent de nous; elle leva son voile, & se mit à faire une mine douce & riante; je crus voir une autre personne sous cette coëffe, elle étoit poudrée & avoit des pendans d'oreilles, rien n'étoit plus ajusté : dès que Monsieur le Prince alloit d'un autre côté, elle rabaissoit sa coëffe, & faisoit mille soupirs, cette farce dura une heure, & réjouit bien les Spectateurs.

Le lendemain de la mort de Monsieur de Nemours, il arriva une affaire entre Mon-

fieur le Prince & Monsieur le Comte de Rieux, fils de Monsieur le Duc d'Elbeuf, qui surprit assez. Ce fut pour quelque dispute de rang; je pense que c'étoit avec Monsieur le Prince de Tarente fils aîné de Monsieur le Duc de la Tremouille, il a épousé une fille de Monsieur le Landgrave de Hesse, & ce mariage a fait qu'il a été en Allemagne, où il a été traité comme les autres Princes; il n'a pas cru diminuer lorsqu'il est venu en son pais, où la Maison de la Tremouille a toujours tenu les premiers rangs entre les plus considérables du Royaume; ces Messieurs-là souffrent assez malaisément les Princes étrangers, & sur-tout la quantité de cadets de la branche d'Elbœuf. Le mérite qu'avoient autrefois en France les Lorrains du tems du Balafre & de tous ces illustres Messieurs de Guise, n'a pas continué dans tout ce qui est resté du même nom, les personnes se trouvant moins considérables, cela leur a fait disputer plus aisément leurs prérogatives.

Monsieur le Prince prit le parti du Prince de Tarente, qui lui est très-proche, contre le Comte de Rieux, & il s'échauffa un jour dans la dispute; il crut que M. le Comte de

DE MONTPENSIER. 153

de Rieux l'avoit pouffé ; ce qui l'obligea à lui donner un soufflet , le Comte de Rieux lui donna ensuite un coup : M. le Prince qui n'avoit point d'épée futa à celle du Baron de Migenne , qui se trouva là ; M. de Rohan qui y étoit se mit entre deux , & fit sortir le Comte de Rieux , que S. A. R. envoya à la Bastille , pour avoir osé manquer de respect. Plusieurs ont dit que M. le Prince avoit frappé le premier ; s'il l'a fait , il prit quelques gestes du Comte de Rieux pour une insulte ; quoiqu'il soit bien emporté , il ne l'est pas à tel point qu'il eût pû faire une action de cette nature. Je le vis l'après-dînée , & il me dit , vous voyez un homme qui a été battu pour la premiere fois. Le Comte de Rieux demeura à la Bastille jusques à la venue de M. de Lorraine qui le fit sortir , & blâma fort ce qu'il avoit fait. Nous fîmes un acte sans exemple pour M. de Rohan. Il avoit eu , comme j'ai dit , lorsqu'il se maria , le brevet & les Lettres de Duc pour faire revivre le Duché de Rohan en sa personne ; il étoit question de la vérification au Parlement ; il crut que le tems lui étoit favorable pour cela , il ménagea les amis qu'il avoit dans le Parlement , fit sa brigue ,

& quand il crut l'affaire en état, il supplia S. A. R. & M. le Prince d'y vouloir aller. Je pense qu'il avoit assez de méfiance de beaucoup de gens même de notre parti ; de sorte que S. A. R. & M. Prince ne m'envoyèrent solliciter pour lui que la veille qu'ils voulurent aller au Parlement ; il me fit la même prière, j'écrivis à tout ce que je connoissois de Conseillers de mes amis, & j'allai au Palais dans la lanterne voir comment cela se passeroit : Me. de Rohan, Me. la Comtesse de Fiesque, & Me. Chabot y vinrent avec moi. J'entrai par le Greffe, où je parlai à beaucoup de Conseillers, à qui je tâchai de prouver par de vives raisons qu'ils me pouvoient promettre avant que d'entrer d'être de l'avis que je desirois, puisque c'étoit une affaire de faveur, & où il n'alloit point de leur conscience : ils m'alléguoient toutes les Déclarations de 1648. je leur rapportois des cas où elles avoient été enfreintes ; ils me répliquoient que ce n'étoit point par eux. Comme neuf heures sonnerent, j'eus peur que l'on ne se levât à la Grand Chambre : je mandai à M. le Premier President que S. A. R. alloit venir, qu'il prioit la Compagnie de l'attendre, & à l'instant

DE MONTPENSIER. 155

j'envoyai dans les Chambres des Enquêtes pour leur dire d'y venir prendre leurs places; ce qu'ils firent. Comme S. A. R. fut venue, l'on délibéra, & la proposition ne passa que de deux voix, qui fut de deux Conseillers de mes amis qui le firent à ma priere; de sorte qu'il prêta son serment en la forme accoutumée, & prit la place de Duc. Ce fut une grande marque du crédit que nous avions dans la Compagnie, l'affaire fut fort débattue, & l'on demeura long-tems aux opinions: cela étoit assez plaissant, les serveurs particuliers de S. A. R. les amis de M. le Prince & les miens, quand ils avoient opiné en faveur de M. de Rohan, nous regardoient, & leur mine faisoit assez connoître à toute la compagnie vers qui ils dressoient leurs intentions.

L'on avoit proposé de faire de nouvelles Troupes: comme il y avoit quantité de Princes & de Grands Seigneurs dans notre parti qui vouloient avoir des Régimens d'Infanterie, de Cavalerie, & des Compagnies d'Ordonnance; cela faisoit que de peur de mécontenter les uns ou les autres, rien ne s'avançoit. M. le Prince dit que, pour lever cette difficulté, il falloit que

S. A. R. & lui & M. le Prince de Conti les
missent tous sous des noms de leurs Terres
ou de leurs Gouvernemens ; il lui prit en-
core fantaisie de dire qu'il faut que l'on en
fasse sous celui de Mademoiselle , elle a
tant fait d'actions extraordinaires dans cette
guerre , qu'il faut que nous en fassions une
qui la soit tout-à-fait pour elle. Le soir à
son logis , comme il étoit avec de ses amis
particuliers & domestiques , il se mit à par-
ler de cette proposition , songeons à qui
Mademoiselle donnera son Régiment de
Cavalerie ; M. le Prince après avoir un peu
pensé , dit , ce sera au Comte de Brancas ,
c'est un homme de qualité , qui a l'honneur
d'être son parent, il doit servir de Lieutenant
Général , & il n'y a que sa brouillerie avec
M. de Beaufort qui l'en empêche , ce sera
son fait , & l'on voit que Mademoiselle tra-
vaille à les racommoder , cela sera sure-
ment. Le même jour que M. le Prince en
parla , Brancas m'étoit venu voir pour me
prier de faire cette proposition à S. A. R.
& de la communiquer devant à M. le Prince ;
il me dit , ils seront trop heureux dans l'em-
baras où ils sont de faire des troupes , d'en
mettre sous votre nom ; vous aurez un beau

DE MONTPENSIER. 157

Régiment qui les servira bien. Comme j'ouvris la bouche pour en parler à M. le Prince, il devina ce que je lui voulois dire , & me dit tout ce qu'il en avoit dit le soir : nous parlâmes à S. A. R. il en parla le premier , afin de l'y disposer , & lui faire connoître comment cela seroit à propos ; je lui en parlai ensuite , il le trouva très-bon , M. de Brancas l'en remercia. L'on fut huit jours à ne parler que de mon Régiment , il n'y avoit personne qui ne voulût y avoir des Compagnies , & il n'y en avoit que douze ; je ne pouvois en refuser , de sorte que Brancas & moi comptions depuis le matin jusques au soir pour trouver moyen de ne fâcher personne. S. A. R. me demanda une Compagnie pour un Capitaine de son Régiment d'Infanterie nommé Alais ; M. le Prince m'en demanda une pour du Bourg , qui avoit été Enseigne Colonel de Conti : j'en donnai aux Chevaliers de Bethune & de Sourdis , les autres , je ne m'en souviens pas. Comme cela fut résolu, le Comte de Holac me demanda une Compagnie de Gendarmes , je la lui accordai , & je le chargeai de proposer au Comte d'Escars celle de Chevaux Legers ; ce qu'il fit , & il

me l'amena le lendemain pour m'en remercier. Comme il fut question d'en parler à S. A. R. il se fâcha, & dit que tous les Officiers le quittoient pour se donner à moi : on lui représenta que Holac ne quitteroit point son Régiment, & que ce seroit un nouvel attachement qu'il prendroit à son service ; que pour le Comte d'Escars qui servoit de Maréchal de Camp, il ne servoit plus dans son Régiment sous son nom pour le lui donner, & qu'il aimeroit autant avoir ma Compagnie : à la fin il y consentit, & je donnai la Sous-Lieutenance de mes Gardes au Comte de Lussart de Languedoc, qui étoit Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de S. A. R. qui se fâcha encore : je donnai l'Enseigne au Marquis de la Noue, & le Guidon au Frere de M. le Marquis d'Humieres, qui étoit un petit garçon de 15 ans, & qui étoit encore à l'Académie. Toutes ces dispositions faites, elles demeurèrent sans être exécutées.

M. de Vallois, mon frere, mourut, ce qui fut une grande affliction pour S. A. R. Jamais je ne fus plus surprise, je me promenois chez Renard, l'on vint me dire, Monsieur votre frere est fort malade ; je m'en allai

au Luxembourg , Madame me dit qu'il s'étoit trouvé un peu mal , & que ce n'étoit rien , qu'il dormoit. Le lendemain je vins de fort bonne heure , & j'allai droit dans sa chambre, on le tenoit sur les bras , il n'avoit que deux ans , les Medecins me dirent qu'il étoit mieux , & qu'il en échaperoit : son mal étoit un dévoiement qu'il avoit depuis six semaines. Je rencontrai le soir M. le Prince à la promenade , je lui dis que mon frere se mouroit , cette nouvelle le surprit fort : j'y envoyai le soir , on me manda qu'il étoit mieux , le matin à mon réveil on me dit sa mort. Je m'en allai en diligence au Luxembourg , où je trouvai Monsieur fort pénétré de douleur , & Madame qui mangeoit un potage , qui me dit , je suis obligée de me conserver , je suis grosse. Je m'en allai dans la chambre de l'Enfant , qui étoit dans son berceau beau comme un Ange , des Prêtres prioient Dieu autour de lui , ou pour mieux dire , le louoient de la grace qu'il lui avoit faite : cela m'attendrit furieusement , je pleurai jusques aux sanglots , & l'on fut obligé de m'en ôter. L'on a grand tort de pleurer les Enfans qui meurent à cet âge , & c'est bien une marque du peu de

connoissance que nous avons du vrai bien & de notre foible naturel , l'on s'en devoit réjouir. Pour le monde cet Enfant ne donnoit nulle espérance : à deux ans il ne parloit ni ne marchoit , & n'avoit point la connoissance que les autres ont à cet âge : il auroit eu une difformité extraordinaire , s'il eût vecu , une jambe toute cambrée sans être boiteux , & les Medecins disoient que cela venoit de ce que Madame s'étoit tenue toute d'un côté pendant sa grossesse. Je reçus beaucoup de complimens sur cette mort ; l'on en prit le plus grand deuil qu'il fut possible ; M. le Prince avoit un manteau qui traînoit à terre ; s'il ne fut affligé dans son ame , il le contrefaisoit bien ; il parut l'être en cette rencontre , & en usa tout-à-fait obligeamment pour Monsieur. L'on mit son corps en dépôt au Calvaire : Monsieur en donna part à la Cour , & au lieu d'en recevoir des lettres de complimens , celles qu'il en eut , fut un refus de l'enterrer à S. Denis : on lui marquoit aussi que cette mort étoit une visible punition de Dieu de l'injuste guerre qu'il faisoit , & quantité de pareils discours. L'on attribua cette lettre à M. Servien ; on disoit qu'elle étoit de son

DE MONTPENSIER. 161

stille , & cela fut assez mal reçu : les reproches ne peuvent être à propos dans le tems d'une affliction.

Comme j'aime fort à me promener , j'étois au désespoir que ma promenade se bornât à aller tous les jours chez Renard , & de n'oser aller plus loin : j'aime fort à aller à cheval ; je demandai permission à S. A. R. d'aller au Bois de Boulogne , & que j'envoyerois chercher de l'escorte ; il me le permit , j'y envoyai un Page au galop , & à dire le vrai , je le suivois de près , & je ne jugeai pas qu'il y eût beaucoup de péril ; de sorte que je me promenai long-tems dans le bois avant qu'elle fût venue , & elle ne me servit que pour le retour , qu'elle m'accompagna jusques au Cours ; ce qui réjouit tous ceux qui se promenoient chez Renard ; il y avoit beaucoup de trompettes qui faisoient un beau concert. J'y allai encore une autre fois , & comme mon Page n'y trouva point d'Officiers Généraux François , parce qu'ils étoient tous allez à Ruel , il alla au quartier des Etrangers qui furent bien aises de me rendre ce service. J'avoue que quand je songeois que pour m'aller promener au Bois de Boulogne , il me fal-

loit une escorte des troupes du Roi d'Espagne , & qu'en tout ce qui étoit avec moi , il n'y avoit pas un François que mes gens , j'étois étonnée , & je ne pus m'empêcher de faire paroître mon étonnement à l'Officier appelé Barlot , qui parloit François : il me dit sur cela un bon mot , qu'il ne falloit pas s'étonner de voir des Espagnols dans le parc de Madrid.

J'eus un petit démêlé avec M. le Prince pour le Comte de Holac , sur ce que Tavannes avoit fait mettre un Officier de son Régiment en arrêt , & comme Holac le fut , il le trouva mauvais , & dit que les Allemands ont toujours eu le privilege d'être les maîtres de leurs gens. Le tort qu'eut Holac fut de ne s'en pas aller plaindre à M. le Prince , & qu'il envoya appeller Tavannes par Luffan à l'Hôtel de Condé. Luffan qui croyoit que l'on n'en sauroit rien , vint chez moi , où Monsieur le trouva , & gronda fort , l'envoya à la Bastille , & dit qu'il en feroit autant de Holac , que j'envoyai avertir de ne pas se montrer , ni même d'être à son logis , mais de venir dans la chambre de Préfontaine ; ce qu'il fit.

Je trouvai chez Renard M. le Prince qui

DE MONTPENSIER. 163

me fit de grandes plaintes de Holac avec beaucoup de colere & d'emportement, disant qu'il le feroit mettre à la Bastille : je lui maintins qu'il n'en feroit rien, & qu'il avoit trop de considération pour moi, je voulus tourner l'affaire en raillerie. Comme je vis qu'il étoit toujours en colere, je m'y mis aussi, & je lui reprochai un peu les obligations qu'il m'avoit, que Holac n'avoit point manqué, que c'étoit un homme que je protégeois, un Etranger que j'avois engagé au service de Monsieur, & que tous les mauvais traitemens qu'on lui feroit je m'en tiendrois offensée, que j'avois assez bien servi le parti pour y être d'une manière à y protéger qui il me plairoit. Nous nous séparâmes dans une grande aigreur : je ne fus pas à mon logis, que M. le Prince courut après moi pour me dire, il faut accommoder Holac & Tavannes, envoyez-les querir tous deux, & puis quand cela sera fait, vous m'enverrez Holac à qui je vous promets que je ferai un bon accueil, comme si de rien n'étoit. Je me récriai, vous êtes bien radouci, quelle fantaisie vous a-t-il pris ? vous avez tort présentement, & tantôt vous disiez merveilles. Il se

mit à rire , & me dit, si l'on manque un moment à ce que l'on vous doit, croyez que vous êtes toujours la maîtresse , & que l'on en est bien fâché. Après j'envoyai querir Holac , qui étoit enragé , & qui attribuoit cela à un mépris que l'on avoit pour lui , & les Allemands sont fort glorieux ; de sorte que j'avois quasi autant de peine avec lui qu'avec M. le Prince : pourtant il étoit fort soumis à toutes mes volontez. Tavannes ne put venir à ce que me manda M. le Prince , parce qu'il étoit tout seul Officier Général au quartier ; de sorte que je fis l'accommodement le lendemain , & j'envoyai ensuite Holac voir M. le Prince , qui le reçut fort bien , & l'on fit sortir Luffan de la Bastille. Je fus fort fâchée de cette rencontre : Tavannes est mon parent & de mes amis , & j'étois obligée d'être contre lui. Cette affaire fit assez de bruit , & l'on connut que je portois avec quelque hauteur les intérêts des gens qui étoient en ma protection. Ils furent encore quelque tems sans se parler , & même Holac , qui étoit Maréchal de Camp , quand il étoit de jour , & que Tavannes étoit au quartier , envoyoit prendre l'ordre par un autre : cette froideur pouvoit

DE MONTPENSIER. 165

préjudicier au service , & ne me sembla pas être bienséante entre deux personnes que j'avois raccommodées , je les ramenai une seconde fois , & depuis ils furent bon amis comme devant.

L'on jugea à propos de faire revenir l'armée de Saint Cloud , près de Paris , on la mit à la Salpêtrière derrière le Faubourg de Saint Victor. Comme ils avoient logé dans ce Faubourg & dans celui de Saint Marcel , sans savoir s'il falloit aller aux mêmes logemens , il y eut quantité de Cavaliers Allemands qui y allèrent : cela fâcha le Bourgeois , l'on en battit quelques-uns ; de sorte que cela fit rumeur , & l'on en vint avertir Monsieur , qui se promenoit chez Renard. M. le Prince y alla aussi-tôt , & trouva la rumeur apaisée. Holac , qui étoit à Paris , & qui s'en alloit au quartier , trouva tout en désordre à la porte Saint Marcel , & battit des Cavaliers , & dit aux Bourgeois , voulez-vous que je les tue , ordonnez , l'on en fera telle justice qu'il vous plaira : de sorte qu'ils furent contents. Comme il s'en alloit , il trouva un bataillon du Régiment de Languedoc , qui marchoit vers la Ville , il le renvoya : jugez quel malheur

ç'eût été , s'ils n'eussent trouvé personne. Tout cela arriva , parce que Vallon qui étoit de jour Lieutenant Général , & qui devoit marcher avec l'armée , étoit demeuré derriere , & venoit en carosse : s'il eût été au logement , cela ne fût point arrivée ; desorte que M. le Prince le gronda fort , & lui commanda expressement de s'en aller coucher au quartier , & qu'il iroit le lendemain au matin. Le lendemain Vallon vint à l'Hôtel de Condé. M. le Prince lui demanda , vous venez de l'armée ? il lui dit que non , & qu'il s'y en alloit. M. le Prince lui dit , allez-y donc promptement , je vous en prie , je m'y en vais. M. le Prince monta à cheval & s'y en alla : comme il arriva , il croyoit trouver les Troupes en bataille , comme il avoit commandé à M. de Vallon de les y faire mettre , il n'y étoit point , il commanda qu'on prît les armes , & comme Vallon fut venu , il lui dit qu'il falloit que tous les Corps donnassent un Soldat pour être passé par les armes , à cause de ce qui étoit arrivé , & que dorénavant tous les Commandans répondroient de leurs Corps. M. le Prince avoit avec lui des Echevins qu'il avoit envoyé querir , afin qu'ils vissent

DE MONTPENSIER. 167

la justice qu'il en feroit faire. Vallon lui répondit qu'il ordonnât ce qu'il voudroit, & qu'il n'iroit point chercher les gens pour les faire pendre, qu'il n'étoit point Bourreau. M. le Prince se fâcha tout de bon, & voulut le tuer; heureusement pour tous deux M. de Beaufort se mit audevant de Vallon, & l'emmena. M. le Prince n'en parla point à S. A. R. ni S. A. R. à M. le Prince; cette affaire pensa causer un grand désordre, Vallon alla dire aux Officiers que M. le Prince les vouloit faire pendre. Après que M. le Prince eut fait faire justice, & qu'il fut parti, tout ce qu'il y avoit d'Officiers d'Infanterie s'en allerent faire leur cour à M. de Vallon, & tout le Régiment de Languedoc & celui de Vallois jetterent les armes & s'en allerent. Si les Ennemis fussent venus attaquer l'armée en ce moment, ils eussent trouvé peu de gens pour les recevoir, parce qu'il ne demeura que les Régimens de M. le Prince pour l'Infanterie, celle des Etrangers étoit alors fort déchue. J'allai au Luxembourg l'après dînée, je parlai de ce qui s'étoit passé à M. le Prince, il m'avoua que M. de Beaufort lui avoit fait un fort grand plaisir de se mettre devant

Vallon, parce qu'avant qu'il eût tiré son épée, sa colere étoit passée, & qu'il eût été fort fâché de tuer Vallon. Nous raisonnâmes sur la faute qu'il avoit faite, & nous admirâmes la bonté de S. A. R. de n'en dire mot. M. le Prince disoit, si c'étoit à un autre que cela fut arrivé, je ferois tout mon possible pour que l'on remédiât aux inconvéniens qui en pourroient arriver, & parce que c'est à moi, je laisserai tout en désordre, puisque S. A. R. le trouve bon ainsi : il me semble que les Officiers doivent quelque respect à leur Général, & que c'est l'intérêt de S. A. R. que l'ordre soit maintenu, & qu'il va en cela de son service ; peut-être que je ne suis pas d'assez bonne maison pour que l'on m'obéisse, ou que S. A. R. doute de ma capacité, & trouve que Vallon en a davantage. Vallon fort sotement s'en alla chez lui, & tous les Officiers de Languedoc qu'il commandoit le suivirent, après avoir jetté leurs armes, beaucoup de l'Altesse & de Vallois en firent de même. M. le Prince n'en disoit rien à Monsieur, c'étoit un désordre épouvantable. J'envoyai querir les principaux Officiers de l'Altesse, je les priai pour l'amour de moi de retourner au quartier,

tier , & d'aller le lendemain chez M. le Prince ; ils étoient outrez , il falloit avoir autant d'autorité que j'en avois sur eux , & eux autant de respect pour moi , pour les y faire retourner ; ils y furent & firent le lendemain leur cour à M. le Prince , qui les traita fort bien , à la réserve de ceux de Languedoc qui n'y allerent point. On laissa passer le premier feu à Vallon , puis M. le Prince me dit , le service souffre de la méfintelligence de Vallon & de moi ; si Monsieur avoit fait ce qui est dû à la place que je tiens de Général d'armée , quand je ne serois pas ce que je suis , tous les Officiers de Languedoc seroient châtiez , & Vallon à la Bastille : ce n'est pas son humeur , on ne le changera pas ; pour ne nuire à rien , il faut passer sur bien des circonstances. Il me dit , je vous prie d'envoyer chercher Vallon , & de nous raccommoder , ce que je fis ; il me vint trouver , je lui dis ce qu'il falloit ; il me répondit , vous m'êtes suspect , entre vous autres Princes , vous vous maintenez les uns les autres. Quand je vis que je ne gagnerois rien à lui parler avec toute la douceur & l'honnêteté imaginable , je changeai de ton , & lui parlai aux termes que je le de-

vois , je le menaçai de le faire mettre à la Bastille , que Monsieur le devoit , que je lui ferois bien faire , qu'il m'en croiroit , que je l'avois assez bien servi pour l'obliger à m'accorder ce que je lui demandois en une occasion si pressante que celle de la perte de son armée , que je ne leur avois pas sauvé la vie pour se révolter , que si le Régiment de Languedoc ne reprenoit les armes le lendemain , & que les Officiers n'allassent pas au camp , sa tête m'en répondroit ; qu'après l'avoir considéré il y avoit long-tems , j'avois pitié de l'étrat où je le voyois , qu'il songeât à ne pas abuser de la bonté de Monsieur & de la mienne. Il s'en alla là-dessus. Le lendemain il vint me demander pardon , & me dire qu'il feroit tout ce que je voudrois. Monsieur le Prince vint à mon logis , je les raccommodai ; je dis raccommoder , parce que Monsieur le Prince l'embrassa , & le traita comme s'il eût été son égal. Monsieur ne m'en parla point, ni à Monsieur le Prince. Cette occasion , aussi-bien que plusieurs autres , feront connoître qu'ils n'étoient pas malheureux de m'avoir , puisque je leur redressois bien des affaires.

Je ne puis m'empêcher de dire que le soir & le lendemain de l'affaire de la porte Saint

Antoine , j'envoyai chez tous les bleffez ſçavoir de leurs nouvelles de la part de Monsieur & de M. le Prince , & de faire des complimens aux parens ; ils ne s'en feroient jamais avifé , & ces fortes de ſoins gagnent les cœurs , conſervent l'affection qu'on a pour les Grands , & leur fait des amis & des ſerviteurs. Le même jour on eut nouvelle de Bordeaux que Me. la Princeſſe ſemouroit : elle avoit la fièvre continue , & étoit groſſe de huit mois ; M. lui en demanda des nouvelles , il lui dit qu'elle étoit dans un état que la première qu'il en recevroit ſeroit celle de ſa mort. M. de Chavigny cauſoit avec Me. de Frontenac , laquelle commençoit à revenir au monde , ſon mari ſe portoit mieux , nous étions tous ſur la terraiſſe de la porte du Luxembourg , je m'en allai à eux , & leur demandai ce qu'ils diſoient. M. de Chavigny me dit , nous parlons de la pauvre Madame la Princeſſe ; je rougis , & m'en allai. Me. de Frontenac me dit enſuite que M. de Chavigny lui contoit que M. le Prince en étoit déjà conſolé , dans l'eſpérance de m'épouſer , qu'ils en avoient parlé enſemble tout le matin , & qu'ils avoient réſolu de faire le Duc

d'Anguien Cardinal. Après cela je me fus promener chez Renard. M. le Prince y étoit, nous fîmes deux tours d'allées, sans nous dire un seul mot, je crus qu'il étoit persuadé que tout le monde le regardoit, & j'avois la même pensée que lui; pour moi j'avois dans l'esprit tout ce que Me. de Frontenac m'avoit dit; ainsi nous étions tous deux fort embarrassés. Un jour ou deux après comme je me promenois chez le même Renard, où j'attendois S. A. R. je vis entrer son Ecuyer qui me dit, S. A. R. ne viendra point ce soir ici, il est chez M. de Chavigny, & vous mande de l'y venir trouver, & de n'amener avec vous que Me. la Comtesse de Fiesque & Me. de Frontenac. La première n'y étoit pas, je l'envoyai chercher; comme on me vit partir promptement, on s'imagina qu'on vouloit m'envoyer en quelque lieu pour quelque grand dessein, pour voir si j'y réussirois aussi-bien que j'avois fait à Orleans, desorte que tout le monde me vouloit suivre; je m'en désfis fort bien, & j'affurai que si j'avois quelque voyage à faire, j'en avertirois. En chemin Me. de Frontenac me dit; je crois que Me. la Princesse est morte, & que l'on vous veut parler de mariage, le résoudre,

DE MONTPENSIER. 173

& le faire promptement avant qu'on le fa-
che à la Cour, qui feroit tout son possible
pour l'empêcher. A cela je ne disois rien,
& ne sçavois que penser. Lorsque je descen-
dis de carosse chez M. de Chavigny, je
trouvai M. de Clinchamp, je lui demandai,
qu'est-ce que l'on me veut ? il répondit,
vous le saurez là dedans ; l'on peut juger si
cela redoubla ma curiosité. S. A. R. & M.
le Prince quitterent le jeu, vinrent à moi, &
me dirent, devinez ce que l'on vous veut ;
je ne le pus comprendre, & ne devinai ja-
mais rien. M. le Prince qui tenoit une
lettre de M. de Lorraine me la montra ; elle
portoit, si vous voulez que j'aïlle vous
trouver, obtenez mon pardon de Mademoi-
selle, qu'elle me le commande & Me. de
Frontenac aussi, sans cela je n'irai jamais.
Saint Etienne, qui avoit apporté la lettre,
me tint le même discours ; desorte qu'on
m'obligea d'écrire une lettre à M. de Lor-
raine, par laquelle je lui pardonnois tout le
mal qu'il nous avoit fait, dans l'espérance
qu'il viendrait pour le réparer, & que j'a-
vois beaucoup d'impatience de le voir. Me.
de Frontenac lui écrivit aussi, & nos dépê-
ches faites, je m'en retournai fort satisfaite
de ma curiosité.

Je demandai permission à Monsieur de m'aller promener le lendemain à Vincennes , j'avois envie de voir mes Compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Legers , qui étoient sur pied : Je ne voulus pas lever un Régiment de Cavalerie , parce qu'il falloit pour cela cent mille livres : je m'attachai plutôt à mes deux Compagnies , parce qu'il ne falloit que vingt mille livres pour les lever ; je ne voulus pas même que l'on sût que j'en donnois l'argent. J'envoyai les Comtes de Holac & d'Escars chez M. le Prince , pour lui dire qu'ils vouloient lever ces deux Compagnies à leurs dépens , & qu'ils le supplioient d'en obtenir la permission de S. A. R. ce qui ne fut pas bien difficile , parce qu'il ne lui en coutoit rien. Ces deux Compagnies vinrent au-devant de moi comme j'allois à Vincennes , & passèrent la riviere : je n'avois pas voulu qu'elles me vinssent prendre à mon logis : l'armée étoit pour lors à la Salpêtrière , mes Compagnies ne me joignirent qu'au faubourg S. Antoine. J'avoue que je les trouvai fort belles , elles vinrent au-devant de moi en escadron , les Officiers à leur tête , l'épée nue à la main , (les François ont pris cette mode des Alle-

mans) puis elles se mirent devant & derriere mon carosse. Il n'y avoit point de Cornette à mes Chevaux-Legers, parce que Me. la Marquise de Bréauté me l'avoit demandée pour un de ses Neveux qui ne vint point : un Capitaine du Régiment de Cavalerie de S. A. R. nommé le Chevalier de la Motte, me la demanda avec beaucoup d'instance, je la lui donnai. Le soir à mon retour de Vincennes, je permis que mes Compagnies me suivissent jusques à mon logis, & cela fut assez beau à voir : j'avoue que je fus un peu enfant pour cela, je sentis beaucoup de joie, & que le son des Trompettes me réjouissoit fort ; jamais troupes n'ont été en si bon ordre que mes deux Compagnies. Le Comte de Holac fut fort fâché d'être obligé de me quitter à la porte Saint Antoine, il y trouva M. le Prince & ses Valets de pied, qui lui dirent que M. le Prince étoit allé à Charenton, pour voir où camperoit l'armée le lendemain, & comme le Comte de Holac étoit de jour, il me demanda la permission d'aller joindre M. le Prince, lequel seroit assurément fort fâché contre lui, s'il avoit quitté le quartier pour autre raison que pour me suivre. Je revins

depuis le Bois de Vincennes jusques à la Ville à cheval , & je fis montrer par d'Escars & par Holac toutes les attaques , & comme tout se passa le jour du combat.

Je ne fus pas plutôt arrivée aux Tuilleries , que S. A. R. m'envoya Saintorin pour me dire qu'il venoit d'avoir des nouvelles de M. de Lorraine , & qu'il étoit à Briecomte-Robert , qu'il avoit trouvé les Maréchaux des Logis de l'armée de la Ferté qui faisoient les logemens , & qu'il s'y étoit mis avec ses Troupes. Cette nouvelle me réjouit fort. Le lendemain on m'éveilla pour me donner une lettre de M. de Lorraine , c'étoit la réponse à celle que je lui avois écrite , elle me fut rendue par un Gentilhomme de M. le Prince , lequel me dit que M. de Lorraine seroit le soir même à Paris. A deux heures de-là Monsieur me manda que M. de Lorraine étoit arrivé , & que j'allasse au Luxembourg sur les quatre heures. Comme j'étois un peu embarrassée de tout ce que j'avois dit de lui , non pas pour lui , il est fort honnête homme qui entend raillerie , c'étoit pour Madame qui avoit peur qu'il ne me picotât , pour cette raison je n'allai point au Luxembourg : l'on m'envoya
querir

DE MONTPENSIER. 177

querir deux fois , je mandai qu'il faisoit trop chaud , & que j'avois peur que cela ne me fit mal de sortir. Sur les sept heures je résolus de sortir , j'espérois de trouver M. de Lorraine parti ; parce que je sçavois que M. le Prince le pressoit de s'en retourner en son quartier , & qu'il n'y avoit pas de sûreté d'aller la nuit sans escorte ; il monta sur le premier cheval qu'il trouva à la porte du Luxembourg pour venir chez moi ; je le rencontrai près de la porte Saint Germain , il mit pied à terre , & se mit à genoux dans la rue , & ne voulut pas se relever que je ne lui eussé pardonné. Je le relevai & l'embrassai. M. le Prince arriva la-dessus , qui le pressoit de s'en aller , je lui dis , montez dans mon carosse , je vous menerai jusques à la Porte Saint Bernard. Notre armée étoit campée pour lors à Limée & aux Villages voisins , celle de M. de Lorraine étoit à Charanton , les Ennemis étoient à Villeneuve-Saint-Georges & lieux circonvoisins. Les armées s'étoient retranchées pour être hors d'insulte. Après que M. de Lorraine y eut été deux jours , il y laissa M. le Prince tout seul , & s'en retourna en cette Ville.

M. le Chevalier de Guise commandoit son armée , il avoit pris cet emploi dès le premier voyage que fit ici M. de Lorraine , & s'en étoit allé avec lui : il y avoit des gens qui trouvoient à redire qu'il eût quitté la France , sa Maison y avoit de si grands établissemens , qu'il n'eût sçu prendre un meilleur parti. A cela on disoit que pour lui il n'avoit aucune charge à la Cour , que les premières années de la Regence il avoit suivi S. A. R. aux Campagnes de Flandres , qu'ensuite il avoit été à Malte servir la Religion , qu'en l'âge où il étoit , il lui étoit bien rude de suivre la personne du Roi sans avoir quelque emploi , & qu'il lui eût été encore plus fâcheux d'en demander un pour servir encore S. A. R. de qui il étoit beau-frere. Desorte que sur la rupture de S. A. R. avec la Cour , il partit de Poitiers , & vint en cette Ville voir ce qu'il pouvoit faire ; il trouva que Son Altesse Royale avoit donné le commandement de son armée. Si tôt que Monsieur de Lorraine fut en cette Ville , il vint me voir ; j'étois au lit , parce que je me trouvois mal , il se mit à genoux devant mon lit , & me dit , jusques à cette heure j'ai raillé avec vous , & je ne

DE MONTPENSIER. 179

vous ai point parlé sérieusement , je sçai ce que vous valez , je veux être votre serviteur , & avoir en vous toute la confiance possible ; c'est pourquoi je me veux justifier de tout ce qui s'est passé à mon dernier voyage , & vous dire comme le tout est. Il m'avoua qu'il étoit venu ici en intention de servir S. A. R. en tout ce qu'il pourroit , & qu'il n'avoit rien promis aux Espagnols ; qu'à l'égard de M. le Prince , il n'avoit eu aucun dessein de secourir Etampes , parce qu'aussi-tôt qu'il avoit été ici , il s'étoit laissé empaumer par des amis du Cardinal de Retz qui l'en avoient dissuadé , & qu'il avoit aussi écouté des propositions de la Cour ; que tout cela ensemble l'avoit tellement embarrassé qu'il s'en étoit allé comme je l'avois vû. La conclusion fut qu'il venoit de bonne foi , qu'il agiroit en tout ce qu'il pourroit pour le parti & pour celui de M. le Prince , parce qu'il étoit de mes amis , & que tous deux feroient leur possible pour porter les affaires à un accommodement avantageux où l'on pût me procurer un établissement tel que je le méritois ; que Madame étoit sa sœur , qu'il me supplioit très-humblement de croire qu'il me considéroit plus que ses

Filles , & que mes intérêts alloient devant les leurs ; qu'il étoit fort fâché que Madame & moi ne fussions pas bien ensemble , que de crainte que l'on pût croire qu'il se partielsât , il ne vouloit point se mêler de nous raccommoder , qu'enfin il étoit mon serviteur. Je répondis à cela comme je le devois : il ajouta qu'il me feroit part de tout ce qui se passeroit , qu'il me prioit de trouver bon qu'il me priât de parler à M. le Prince , parce que , comme il étoit fort prompt & lui aussi , il craignoit d'avoir des démêlez , & que j'étois toute propre à les empêcher.

Alors on eut des nouvelles que Me. la Princesse étoit hors de danger ; de sorte que cela fit cesser les bruits qui avoient couru de mon mariage avec M. le Prince : je ne sçai si cela lui en fit cesser la pensée. Madame la Princesse resta dans un grand abattement , que tout le monde disoit n'être pas bon à une femme grosse de neuf mois.

Monsieur alla à l'armée rendre une visite à M. le Prince & à M. de Lorraine , qui alloit & venoit pour ôter l'embarras de donner l'ordre. Monsieur lui donna l'ordre pour huit jours : ils desirerent que j'allasse à l'armée ,

DE MONTPENSIER. 181

ce que je fis volontiers ; ce ne fut pas sans embarras , Me. de Châtillon voulut y venir avec moi & Me. la Duchesse de Montbazon : je m'en excusai sur ce que j'avois promis toutes les places de mon carosse , Me. la Duchesse de Sully devoit venir avec moi , Me. de Choisy , la Comtesse de Fiesque , Me. de Frontenac , Mlle. de Beaumont , Me. de Bonnelle , Me. de Raré , Gouvernante de mes sœurs , parce que Me. la Comtesse de Fiesque la mere , & Me. de Breauté sa fille étoient affligées de la mort de M. le Comte de Tillers , frere de la premiere , qui étoit arrivée ce jour-là , & M. de Lorraine & moi c'étoient neuf , le carosse eût été bien rempli. Ces Dames eurent quelque envie de s'en fâcher , elles virent bien que mon excuse étoit fondée en raison : j'étois bien aise en mon ame de l'avoir eue : les Etrangers auroient trouvé fort à redire que j'eusse mené ces Dames , & auroient sans doute dit , quoi , Mademoiselle amene avec elle la Maîtresse de M. le Prince , & celle de M. de Beaufort ! Ces Messieurs croyoient tout ce qu'on leur disoit sans examen. Me. de Sully se trouva mal la nuit , elle envoya excuser , Me. de Choisy

en fit autant ; de sorte que nous n'étions que sept dans mon carosse. J'allai prendre M. de Lorraine à l'Hôtel de Chavigny où je lui avois donné rendez-vous , il me fit attendre quelque tems , & s'excusa sur ce qu'il vouloit entendre la Messe. Je portois le deuil de mon frere , j'étois habillée de noir , & je nouai à ma manche un cordon bleu , & toutes les Dames qui étoient avec moi aussi , & au milieu du bleu qui étoit fort touffu , on y mit un petit ruban jaune , à cause que c'étoit la couleur des Lorrains. Je leur dis , il ne faut point faire de façon d'y mettre un ruban de couleur de feu parmi , on l'expliquera comme on le voudra. Nous partîmes de l'Hôtel de Chavigny à onze heures & demie , nous trouvâmes au Pont de Charanton M. le Prince avec les trois Compagnies de M. de Lorraine , qui venoient pour nous escorter. M. le Prince n'avoit pas voulu amener de nos Troupes , & ces trois Compagnies étoient de cent hommes chacune , montées l'une sur des chevaux bais , l'autre sur des noirs , & la troisième sur des blancs , de sorte qu'on les appelloit les compagnies baye , noire & blanche : tous les Cavaliers avoient des Cuirasses , cela étoit

DE MONTPENSIER. 183

beau à voir. Monsieur de Beaufort & beaucoup d'Officiers accompagnerent Monsieur le Prince, il se mit dans mon carosse, il étoit fort ajusté contre son ordinaire, c'est l'homme du monde le plus malpropre; il avoit la barbe faite & les cheveux poudrés, un collet de buffe avec une écharpe bleue, un mouchoir blanc à son cou : sa propreté étonna la Compagnie; il en fit des excuses comme d'un grand crime, sur ce qu'on lui avoit dit que ces nouvelles troupes étrangères qui étoit arrivées, disoient qu'il ne se distinguoit pas des autres & qu'il étoit fait comme un simple cavalier. Monsieur de Lorraine & lui convinrent d'envoyer dire aux ennemis qu'il falloit faire trêve pendant que je serois à l'armée, parce qu'il seroit ridicule que l'on tirât en un lieu où je serois : je ne le voulois point, ils dirent que l'on me devoit ce respect, je me rendis à cette raison, j'aime fort qu'on me respecte. Nous arrivâmes à Gros-Bois où nous dînâmes; Monsieur le Prince y fit grande chere, quoique Monsieur de Lorraine ne lui eût mandé que le matin que j'irois à l'armée. Les Dames qui étoient venues avec moi y dînerent aussi avec Monsieur le Prince, Mon-

seigneur de Lorraine, Monsieur de Beaufort & le Chevalier de Guise, qui étoient venus au-devant de moi à Charenton : ils burent à ma santé à genoux, firent sonner les trompettes, & toutes les simagrées que l'on a accoutumé de faire à l'armée en pareille occasion; même je crois qu'ils firent tirer quelques petites pièces de canon qui étoient dans le Château. Monsieur le Prince reçut la réponse des Maréchaux de Turenne & de la Ferté, qui lui firent mille civilités pour moi, & lui manderent que je pouvois commander, que j'étois maitresse dans leur armée comme dans la nôtre.

Pendant le dîner Monsieur de Lorraine dit à M. le Prince, il y a long-tems que nous n'avons dîné en si bonne compagnie; il lui répondit qu'il seroit assez difficile d'en trouver de meilleure. Je pris la parole, & leur dis, il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût encore meilleure, je voulois amener Mesdames de Montbazon & de Châtillon, je n'ai pû, parce que je croyois que Mesdames de Sully & de Choisy viendroient, elles se sont envoyé excuser comme je montois en carrosse. M. le Prince fit là-dessus une terrible mine, & il me sembla qu'il avoit pris

DE MONTPENSIER. 185

cela plutôt pour une picoterie que pour une civilité : pour Monsieur de Beaufort il prit cela en bonne part. Monsieur de Clinchamp, qui nous voyoit dîner, me dit au sortir de table, je suis ravi que vous ne les ayez pas amenées, nos Allemands sont des gens qui n'entendent pas le François, & ils auroient pris ces Dames pour d'autres qu'elles ne sont.

Aussi-tôt après le dîner je montai à cheval, & je m'en allai voir l'armée; je trouvai celle de M. de Clinchamp, les Espagnols avoient envoyé de nouvelles troupes, le Duc Ulric de Wirtemberg les avoit amenées, & il étoit malade à Paris dans l'Hôtel de Condé où Monsieur le Prince l'avoit logé. Il avoit deux Sergens de bataille, savoir le Comte d'Hennieu fils aîné du Duc de Bournonville & le frere du Comte de Saint Amour : je les avois vus à Paris, où ils m'étoient venus faire la révérence, ils me suivirent toujours. Je parlois aux Officiers que j'avois vus à Etampes, ils étoient très-étonnés que je les connusse & que j'eusse retenu leurs noms. Je pense que les Princesses de la Maison d'Autriche parlent peu en pareille occasion : ils admiroient ma civilité, & je leur donnois

lieu de dire mille biens de moi. Je ne vis point l'Infanterie Françoisé : Monsieur le Prince me dit, vous conoissez tous nos Régimens , bien qu'il y en ait une trentaine , encore est-il bon d'en laisser quelqu'un pour garder le quartier pendant que tout est dehors , c'est pourquoi je n'ai point laissé sortir l'Infanterie , pour la Cavalerie elle étoit dehors avec l'escorte de l'armée. Je vis les Escadrons où étoient mes Gendarmes , ils escadronnoient avec ceux de S. A. R. & de Valois ; cela n'est pas trop honorable à dire que trois Compagnies ne fissent qu'un escadron , la vérité me force à le dire.

Après que les Officiers m'eurent saluée , ils me vinrent dire le déplaisir qu'ils avoient eu de ne point venir au-devant de moi , que M. le Prince leur avoit défendu, pour laisser l'honneur de m'escorter aux troupes Lorraines. Je passai plus avant & même notre garde avancée , j'allai jusques à celle des ennemis ; il vint trois ou quatre Cavaliers à nous ; je crus que c'étoit Monsieur de Turenne , ce n'étoit que Mesolieu premier Capitaine de son Régiment de Cavalerie , qui embrassa bien les jambes de Monsieur le Prince avec les larmes aux yeux. Je conçus

DE MONTPENSIER. 187

de cette action une bonne opinion de lui, qui s'est confirmée depuis que je l'ai connu : c'est un fort honnête homme. Le Comte de Quinçay le fils y étoit aussi, je leur parlai quelque tems, après je pouffai mon cheval, parce que j'avois grande envie d'aller jusques dans le camp des ennemis. Monsieur le Prince courut au-devant, fauta à la bride de mon cheval, le fit tourner pour aller au quartier des Lorrains ; & me dit que je mettrois Monsieur de Turenne au desespoir, si je l'allois voir, ce que je ne pouvois croire : je ne jugeois pas que l'on pût s'embarasser de si peu. J'ai trouvé que Monsieur le Prince avoit eu raison de me parler de lui de cette sorte ; comme je m'étois avancée, il fallut faire assez de chemin pour gagner le quartier des Lorrains : de sorte qu'il étoit clair de Lune avant que j'eusse joint toutes les troupes : je les trouvai fort belles & en fort bon état, je les avois déjà vûes à Villeneuve-Saint-Georges, & elles n'étoient pas rangées si avantageusement, selon ce que j'en ai entendu dire, elles étoient plus belles à voir qu'à combattre, jusques alors elles n'avoient pas fait grandes merveilles. Monsieur le Prince me vint dire, l'ordre que Monsieur

a donné est fini aujourd'hui, donnez-le nous, & pour ne le point donner à l'un ou à l'autre le premier, quand vous parlerez à Monsieur de Lorraine, j'avancerai auprès de vous, & vous nous le donnerez à tous deux en même-tems. Ainsi comme nous étions Monsieur de Lorraine & moi ensemble, M. le Prince fit ce qu'il m'avoit dit, me demanda l'ordre, je fis quelque façon de le donner, ils m'en prièrent tous les deux, je leur dis, *Saint Louis & Paris* : Monsieur le Prince dit, vous me le donnâtes tout pareil le jour que vous arrivâtes à d'Orleans, que j'envoyai un parti à la campagne. Ces Messieurs me le demandèrent pour le lendemain, je leur donnai *Sainte Anne & Orleans*. M. le Prince dit, j'aurois deviné entre tous les Saints & Saintes du Paradis celle que vous nous avez donnée, & entre toutes les Villes de France, Orleans; & si je fais jamais la guerre contre vous, & qu'il n'y ait que deux jours à donner l'ordre, je passerai par tout à coup sûr.

Après avoir tout vû, je m'en revins à Paris escorté par les troupes Lorraines. Je ne voulus pas que Monsieur le Prince vînt à Charenton, je le laissai à l'armée, & M.

de Lorraine revint avec moi : il venoit souvent souper avec moi , & après souper nous jouions à de petits jeux , il y avoit ordinairement Madame la Duchesse d'Epernon. Madame de Choisy qui n'y étoit point venue souper depuis le démêlé dont j'ai parlé, fut bien-aîsé d'être agréable à Monsieur de Lorraine , & de tâcher par-là à se remettre dans le particulier avec moi. Mesdames de Fiesque & de Frontenac & Mademoiselle de Mortemar en étoient aussi. M. de Lorraine nous faisoit des histoires admirables , c'est un fort plaisant homme : entr'autres histoires , il nous en fit une de Monsieur de Bregy qui avoit été envoyé de la Cour vers lui avant qu'il vînt la première fois , il disoit qu'il avoit dressé des articles d'accommodement sur la restitution de ses Etats , de la forme & de la manière que cela se feroit : à chaque article Monsieur de Lorraine disoit , qui me fera caution de l'exécution ? Monsieur de Bregy disoit , ce sera moi , & M. de Lorraine ajoutoit , apostillez donc les articles , en sorte que M. de Bregy mettoit , & le Comte de Bregy répond de l'exécution : ainsi il le lui fit mettre à tous les articles , sans que M. de Bregy s'apperçût qu'il

se moquoit de lui : il nous fit ce conte assez plaisamment. Comme M. de Bregy prit congé de lui, il lui dit, ne revenez plus que les affaires ne soient faites, & même quand vous serez une fois parti d'ici, ne tournez point la tête du côté de deçà, & il ordonna à deux Officiers de ses troupes de l'accompagner, & leur dit, si Monsieur le Comte tourne la tête, donnez-lui un coup de pistolet, il m'a promis de ne point regarder derriere lui.

Monsieur le Prince vint un matin dîner à Paris ; il me vint voir après dîner, je me faisois peindre, il y avoit beaucoup de monde chez moi : il m'envoya prier de lui aller parler à la porte. Comme nous étions ensemble, le Roi d'Angleterre entra chez moi : la Reine sa mere s'étoit raccommodée pour lors avec Monsieur, & j'ose bien dire que j'avois contribué à cet accommodement, parce que j'avois eu l'honneur de la voir devant Monsieur : elle avoit fait un voyage à Saint Germain avec le Roi son fils, je les avois accompagnés jusques à la porte de la Ville. Monsieur le Prince fit des excuses au Roi d'Angleterre de se montre si mal propre, & dit qu'il venoit de l'armée, & s'y en re-

tournoit : le Roi d'Angleterre lui dit qu'il se pouvoit bien montrer devant lui, puisqu'il se montroit bien devant moi. Je suppliai le Roi d'Angleterre de me permettre de dire un mot à M. le Prince à qui j'avois affaire : de sorte qu'il s'en alla avec toute la Compagnie qui étoit dans ma chambre. Monsieur le Prince me dit, Monsieur l'Abbé Fouquet a été ici, Monsieur l'a vû chez Monsieur de Chavigny, & ensuite il a écrit une lettre que je vous enverrai, je n'ai pas le loisir de vous en dire davantage. Ce jour-là Madame de Choisy me donnoit une Comédie & une collation, où je priai le Roi d'Angleterre de venir : je m'en allai au Luxembourg, où je trouvai encore Monsieur le Prince, quoiqu'il fût fort tard ; ce qui me surprit, parce qu'il m'avoit dit qu'il devoit s'en aller : je lui demandai ce qui l'avoit retenu, & s'il ne viendrait pas chez Me de Choisy, il me dit que non, qu'il avoit un grand mal de tête, qu'il se mouroit, & que cela l'empêchoit de retourner à l'armée. J'eus la curiosité d'envoyer voir s'il étoit chez lui, il s'étoit mis au lit. La fête chez Madame de Choisy étoit fort jolie, & tout ce qu'il y avoit d'hommes à Paris y vint ; pour des femmes, il n'y

eut que celles que j'ai nommées, & qui étoient d'ordinaire chez moi les soirs. Monsieur avoit vû Monsieur l'Abbé Fouquet au Luxembourg une fois, à ce que l'on disoit, & M. le Prince prétendoit que c'étoit sans sa participation, & Monsieur de son côté disoit que M. le Prince en avoit fait de même. Monsieur le Prince m'envoya par Gersé la lettre de l'Abbé Fouquet, comme il me l'avoit promis, & m'écrivit un billet pour me prier de la faire copier, parce qu'elle étoit de sa main : je ne sai si M. avoit voulu avoir l'original, quoi qu'il en soit, je la copiai moi-même. Elle fut prise par des Cavaliers du Régiment de Holac qui étoient allés en parti : ils apportèrent cette lettre à Monsieur Ide qui la donna à Monsieur le Prince, qui la fit voir à Son Altesse Royale, lequel en fut peu étonné, & c'est par-la que l'on apprit toutes les circonstances qui avoient été cachées jusqu'alors. En voici le contenu.

Ce matin N*** avoit promis de venir, il a appris que Monsieur de Turenne avoit envoyé deux mille chevaux au fourage, il est allé après. J'ai été au Palais-Royal, où il est venu un grand nombre de bourgeois, qui
pour

pour signal avoient mis du papier à leurs chapeaux ; lorsqu'ils m'ont vû , ils sont venus à moi avec la dernière joie , & m'ont demandé ce qu'ils avoient à faire , & quels ordres il y avoit pour eux. Ils vouloient aller au Palais d'Orleans & exciter des séditions par les rues : je n'ai pas crû que l'affaire se dût embarquer ; j'ai crû qu'il étoit nécessaire que j'envoyasse demander en diligence les hommes de commandement que l'on vouloit mettre à leur tête. Il n'y fallut pas perdre un moment de tems : le Maréchal d'Etampes passa ; ils l'obligerent à prendre du papier , dont il a été assez embarrassé , & sur ce que je lui ai dit qu'il en verroit bien d'autres, il m'a répondu qu'il ne falloit point faire de rodomontade , qu'il falloit faire la paix. J'ai été une heure avec lui , j'ai trouvé seulement qu'il a un peu insisté sur les troupes , & disoit qu'il ne vouloit que sortir honorablement de cette affaire : je lui ai dit que quand même on les accorderoit , elles seroient cassées au premier jour. Il m'a dit que si l'on en réformoit d'autres , il consentoit que celles-là le fussent aussi : il m'a dit de plus qu'il n'étoit point d'avis que l'on mît par un article séparé que Monsieur de Beau-

fort sortiroit de Paris, & qu'il lui feroit faire ce qu'il trouveroit juste aussi-bien que la récompense que l'on propose de donner au fils de Monsieur Broussel pour son Gouvernement. Il m'a dit que pour le Parlement, il seroit bien-aîsé que la réunion se fît, de maniere qu'elle ne blessât point l'autorité du Roi, qu'il seroit bien-aîsé que le Parlement ne fût pas mal satisfait de lui; & par dessus tout M. de Chavigny m'a assuré que quand M. le Prince ne s'accommoderoit pas, Monsieur s'accommoderoit. J'ai vû qu'il vouloit être médiateur entre la Cour & M. le Prince: il vouloit entrer dans le détail des articles. Nous aurons contentement de celui de la Rochelle & de la Cour des Aides, pourvû qu'il ne vienne point de faux jours à travers qui détournent M. le Duc d'Orleans. Tous les amis de M. le Prince approuvent les propositions de la maniere que la Cour souhaite qu'elles se passent; j'espere une trêve dès demain. Il y a une circonstance que M. de Chavigny me propose, c'est que M. le Duc d'Orleans avoit peine à consentir que M. le Cardinal fût nommé dans l'amnistie, qu'il croyoit qu'il étoit bon que l'on cassât tous les Arrêts qui

ont été donnés, que M. le Cardinal fût justifié par une Déclaration particuliere, & la raison de cela est qu'il falloit que Monsieur reçût l'amnistie, & qu'il aimoit mieux solliciter secretement la justification, & que la réunion étoit le premier article. Si cela étoit stipulé, il n'y auroit rien de fait; ainsi que Monsieur le Cardinal auroit sa sûreté toute entiere. Monsieur de Chavigny & Monsieur de Rohan sont allés au camp pour amener ici demain Monsieur le Prince. Autant que je le puis conjecturer les affaires iront bien. Peut-être demandera-t-on quelque argent pour le rétablissement de Taillebourg: pour Gersé, je n'ai point d'ordre de rien accorder, je me tiendrai ferme là-dessus. Monsieur de Broussel s'est démis de la Prevôté des Marchands, dont il s'est repenti deux heures après, & sur ce repenti Monsieur le Duc d'Orleans demanda à Chavigny ce qu'il avoit à faire; il lui répondit, il s'en est démis sans vous en parler, parlez-lui en sans le rétablir. Si les affaires s'échauffent un peu, c'est un homme que je vois bien que l'on pourra accabler. Le Cardinal de Retz fut hier deux heures avec Monsieur de Lorraine, & lui fit esperer de

grands avantages, s'il se vouloit lier avec lui, & dit en même-tems qu'il a fait dire aux têtes de papier (c'est ainsi que l'on nomme la nouvelle union) qu'il gouvernoit tout à la Cour, & qu'ils ne réussiroient jamais s'ils ne le demandoient pour leur Chef, dont la plupart me sont venus demander avis. Je leur ai dit qu'il étoit bon d'avoir des gens de guerre à leur tête, qu'il falloit faire beaucoup de civilités au Cardinal de Retz, & même s'il a des amis, lui demander secours; que pour suivre ses ordres, je ne croyois pas cela nécessaire, qu'il étoit bon que je me raccommodasse avec lui en apparence, si je croyois qu'il voulût servir. Demain à dix heures du matin j'aurai la dernière résolution de toutes les affaires. Monsieur le Prince, si la paix ne se conclut point, ne croit plus de sûreté pour lui dans Paris, il est nécessaire que l'on vous envoie des placards imprimés.

Je me souviens que la veille que cette sédition du papier arriva, Monsieur de Lorraine étoit à mon logis, & nous dit que la Comtesse de Fiesque étoit au lit, & qu'il voyoit force Dames aller chez elle. M. de Lorraine me proposa d'y aller: on revint une

DE MONTPENSIER. 197

seconde fois le demander , ce qui l'obligea de quitter la Comedie qu'on n'acheva point, nous attendîmes son retour. Il nous dit , ce n'est rien , c'est votre Pere à qui on donne des terreurs paniques ; Monsieur de Chavigny est venu sans manchettes ni collet , effrayé au dernier point , pour lui donner avis que demain il se passera quelque affaire considerable & fort terrible , & que l'on a beaucoup à craindre : pour moi je m'en mets l'esprit en repos , & s'il arrive quelque accident , je périrai en bonne Compagnie. Le lendemain à mon réveil , j'appris que l'assemblée dont la lettre parle , s'étoit faite au Palais-Royal , & que l'on prenoit du papier. J'allai au Palais d'Orleans , & je dis à S. A. R. voici une occasion de ma force , je vous supplie de me permettre d'aller au Palais-Royal avec ce qu'il y a de Gens ici, je prendrai les principaux Chefs , & si l'on me croit, on en pendra quelques-uns , & s'il y a des Officiers des troupes on les mettra à la Bastille , S. A. R. ne voulut point me permettre d'y aller. En même-tems Grammont qui est à S. A. R. reçut une lettre d'un de ses neveux qui est Capitaine dans le Régiment de Piémont , lequel lui mandoit, nous som-

mes commandés cent Officiers sous M. de Pradelles, avec ordre de faire main basse sans exception, je souhaite que vous évitiez cette occasion, ou que ce dessein manque; je vous en avertis, afin que vous vous en défendiez. Pradelles vint avec Madame de Fouquerolles sans passeport pour lui, cette Dame en avoit un de S. A. R. que Madame de Saujon lui avoit fait donner: elle favorisoit volontiers les gens mal intentionnés pour le parti. Monsieur se mit fort en colere contre Madame de Fouquerolles, & lui dit qu'elle répondit de Pradelles. On le fit chercher pour l'arrêter, & on ne le trouva pas. Cette affaire alla à rien, & les ennemis purent connoître le peu de crédit qu'ils avoient dans Paris; leur Placards firent horreur, ils disoient que le Roi autorisoit ce nouveau parti pour la destruction du nôtre, & qu'il donneroit grace à tous ceux qui en feroient & qui tueroient qui que ce fût sans exception de personne. M. le Prince étoit dans son lit malade d'une douleur de tête fort grande, force gens crurent qu'il avoit une autre maladie, cela étoit faux, & on lui faisoit tort aussi-bien qu'à la Dame que l'on disoit la lui avoir donnée.

DE MONTPENSIER. 199

L'on établit un Parlement à Pontoise, pour ne plus reconnoître celui de Paris, à qui on avoit donné ordre d'aller à Montargis, à quoi il n'avoit pas obéi. Depuis ce tems-là celui de Pontoise se nommoit le Parlement de Paris transferé en ce lieu par les ordres du Roi: il étoit justement composé de ce qu'il falloit de Juges pour faire un Arrêt, je ne pense pas qu'il y en eût plus de douze, & pour marquer leur petit nombre, Benferade homme d'esprit & qui s'est signalé dans ces tems par ses beaux vers, dit un jour à la Reine qui demandoit d'où il venoit; je viens de la Prairie, Madame, où tout le Parlement étoit dans un carosse coupé.

M. de Lorraine recevoit souvent des lettres de la Cour, Bartet le vint trouver de la part de M. le Cardinal: il me montrait toutes ses lettres, & souvent y faisoit réponse dans mon cabinet: il vouloit même me faire voir celles que la Cour lui envoyoit, je n'osai les voir, j'avois peur que cela ne fâchât Monsieur. Madame de Châtillon mouroit d'envie de donner dans la vûe de M. de Lorraine: elle vint un soir chez moi parée, ajustée, la gorge découverte, & disoit, au moins je ne suis pas bossue, ma ro-

be est-t-elle bien faite, je ne vous le demande pas, Monsieur, les hommes ne se connoissent pas à cela, pour aux pierreries vous vous y connoissez, je vous prie de me dire comme vous trouvez mes perles. Il ne prit quasi pas la peine de lui répondre; il me disoit, ne la retenez pas à souper, je vous en prie, je voudrois qu'elle s'en fût déjà allée : à la fin elle s'en alla. Dès qu'elle fut partie, Monsieur de Lorraine nous dit, voilà la plus sotte femme du monde, elle me déplaît au dernier point : il me conta qu'il avoit été la voir il n'y avoit qu'un jour ou deux, & qu'elle avoit fait trouver chez elle un marchand avec quantité de pierreries, dans l'intention, à ce qu'il croyoit, qu'il lui feroit quelque présent; il l'attrapa bien, il dit au marchand qu'il n'avoit point d'argent; elle lui disoit, on vous fera crédit, si vous avez envie de quelques pierreries : il nous fit cette histoire le plus agréablement du monde & le plus ridiculement pour elle.

Un soir que Monsieur de Lorraine étoit chez moi, un des amis du Maréchal d'Hocquincourt me vint trouver pour me dire qu'il étoit plus que jamais dans le dessein de traiter avec nous. Je lui dis, je ne comprends pas
pourquoi

pourquoi , c'est un homme établi qui n'a que faire de nous , & je n'ai jamais été si surprise lorsque Monsieur m'a commandé de lui écrire , que pour toute réponse , il me mandât qu'il avoit bû à ma santé ; je ne trouvais pas qu'il pût répondre plus à propos que de ne répondre rien. Ce Gentilhomme, nommé le Marquis de Vignacourt, me dit qu'il étoit las d'être inutile , & qu'à quelque prix que ce fût il vouloit traiter avec moi sans traiter avec M. le Prince : j'en parlai à Monsieur de Lorraine, il me dit, voici la meilleure affaire du monde , Peronne est sur le chemin de Flandres, on ira & on reviendra aisément, & il n'y a rien que les Espagnols ne fassent pour cela. Je lui dis que je ne voulois point traiter avec les Espagnols , il me dit, voici un expédient, vous traiterez avec moi & moi avec les Espagnols ; faisons cette affaire sans en parler à S. A. R. ni à Monsieur le Prince , ils seront trop heureux lorsqu'elle se sera faite, de l'apprendre. M. de Lorraine dit à Monsieur de Vignacourt, croyez-vous que le Maréchal d'Hocquincourt remette Ham & Peronne entre les mains de Mademoiselle , c'est-à-dire , s'il souhaite qu'elle en soit maîtresse , pourvu que l'on

lui donne un Corps à commander ? Il n'en fit aucune difficulté , & dit qu'il feroit tout ce qu'on desireroit. A l'instant Monsieur de Lorraine appella Clinchamp , qui étoit dans ma chambre : nous entrâmes ensemble dans mon cabinet pour lui dire ce que nous venions de dire. Nous résolûmes que l'on payeroit les garnisons de Ham & de Peronne à Monsieur d'Hocquincourt , qu'on lui donneroit encore trois Régimens de Cavalerie ; sçavoir le sien , celui d'un de ses fils & un autre , pour un Gentilhomme de ses amis nommé Blainville , qui serviroit de Maréchal de Camp , son Régiment d'Infanterie , un de Dragons , une Compagnie de Gendarmes & de Chevaux-Legers. Je devois mettre sur pied un Régiment d'Infanterie & un de Cavalerie sous mon nom , je n'avois encore destiné personne pour en être Mestre de Camp ; mes deux Compagnies de Gendarmes & Chevaux-Legers eussent aussi servi dans cette armée , ç'auroit été la mienne , Monsieur avoit la sienne , & Monsieur le Prince aussi : de sorte que celle-là on l'eût appelée l'armée de Mademoiselle. Je prétendois que les Comtes d'Escars & de Houlac eussent quitté celle de Monsieur pour

servir dans la mienne, puisqu'il y avoit assez d'Officiers Généraux dans celle de Monsieur. Les Espagnols auroient donné des troupes sans donner des Officiers Généraux pour les commander, & toutes les nécessités pour cela. Notre plan fait avec Monsieur de Lorraine & de Clinchamp, lequel me répondit que le Comte de Fuenfaldaigne seroit ravi d'avoir cette occasion, de me donner des marques de la vénération qu'il avoit pour moi. Nous appellâmes Monsieur de Vignacourt, lequel promit de partir le lendemain, & me demanda quelqu'un à moi pour aller avec lui. Il nous dit qu'il croyoit que lorsque les troupes seroient sur pied, M. le Maréchal d'Hocquincourt seroit bien-aïse que Mademoiselle fît un tour à Peronne pour faire voir que c'étoit entre ses mains qu'il remet la place, & que c'est elle qui le met à la tête de son armée. Je lui dis, quand nous en serons-là, j'irai très-volontiers. Monsieur de Lorraine & Clinchamp écrivirent au Comte de Fuenfaldaigne, le Gentilhomme que j'y voulus envoyer tomba malade & n'y put aller. Peu de tems après Monsieur de Lorraine partit avec l'armée; je pense que cette marche & le retour du Roi à Paris fi-

rent connoître au Maréchal d'Hocquincourt qu'il étoit tard de s'engager avec nous : de sorte que nous n'eumes point de réponse ; ainsi ce beau dessein n'eut aucune suite.

Comme j'étois à Orleans , il se présenta une occasion semblable à celle-ci, en ce que c'étoit un grand dessein , dont la fin fut aussi pareille.

On me vint avertir qu'il y avoit force gens à la porte , & entr'autres un Gentilhomme nommé des Brules qui venoit de la Cour & qui s'en alloit à Paris : je lui demandai des nouvelles de la Cour , il me dit qu'il n'en sçavoit point & qu'il y étoit allé pour faire sortir un frere qu'il avoit prisonnier dans le Château d'Amboise pour quelques affaires qui regardoient Brisac ; il avoit deux ou trois freres dans Brisac. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à s'en aller , il me supplia qu'il pût demeurer ce soir à coucher dans la Ville , j'en fis beaucoup de difficulté , il me demanda permission de me dire un mot en particulier ; je l'écoutai, il me dit, j'ai deux freres dans Brisac qui y ont quelque credit , & je serai bien-aise de vous entretenir là-dessus. Je lui permis de demeurer , & le soir il me conta que dans l'incertitude où étoit

Charleroi du parti qu'il avoit à prendre , ses freres lui avoient proposé de se mettre entre les mains de Son Altesse Royale , qu'il lui en avoit fait la proposition , que Son Altesse Royale lui avoit ordonné d'en parler à Monsieur de Saujon , & qu'il lui avoit dit que Monsieur ne pouvoit pas donner les fonds pour payer ce qui étoit dû à la Garnison , & que l'affaire en étoit demeurée-là : que si les affaires étoient en même état , & que la Cour n'eût rien fait avec Charleroi , il ne doutoit pas que , si j'y voulois entendre , il ne se donnât à moi avec bien plus de joie qu'il n'avoit fait à Son Altesse Royale. Je lui dis d'écrire à ses freres , que je trouverois du jour au lendemain de quoi payer la garnison & récompenser Charleroi , s'il vouloit sortir de la place , que je serois fort aisé d'en être maitresse. Je trouvai la proposition la plus belle du monde & la plus digne de moi , cela m'auroit fait considerer dans notre parti & particulièrement à la Cour , & auroit servi dans un Traité : j'y aurois mieux trouvé mon compte , outre que cela auroit contribué à mon établissement : cela auroit obligé de plus le Roi à me donner satisfaction sur beaucoup de dé-

mêlés que j'ai avec lui, lorsque je lui aurois remis la place, pour raison de la succession de feu Monsieur le Connétable de Bourbon, & mes prétentions sur Sedan à cause du testament de Robert de la Mark en faveur de Monsieur de Montpensier. Comme je prétendois faire l'affaire sans en rien dire à Monsieur qu'elle ne fût achevée, j'avois peur que si je lui en eusse parlé, il ne s'en fût rendu le maître : je m'étois proposé que quand le sieur de Brules auroit réponse de ses freres, j'envoyerois le Comte de Holac qui n'est pas loin de Brisac, lequel demanderoit congé à Son Altesse Royale d'aller en son pays sous prétexte de quelque affaire pressée, que je lui donneroie le gouvernement de Brisac & que j'y mettrois une garnison de Suisses & d'Allemands, & qu'après je verrois si j'y en mettrois d'autres, & qu'il paroîtroit que le Comte de Holac pendant son séjour en son pays auroit trouvé occasion de s'en rendre maître, & me l'auroit ensuite envoyé offrir & que je n'y aurois eu autre part. Voilà comme j'avois projeté l'affaire qui manqua aussi-bien que celle de Monsieur d'Hocquincourt, parce que Charleroi avoit traité avec la Cour :

Ainsi Son Altesse Royale par son bon ménage avoit laissé échaper une entreprise, que je manquai de peu; l'argent ne me tiendra jamais dans toutes mes actions; j'ai la volonté & le pouvoir de le bien employer.

Monsieur le Prince fut quelque tems malade, & on apprit que Madame sa femme étoit accouchée d'un fils. Je lui envoyai faire compliment, il me manda qu'il n'y avoit pas sujet de se réjouir, que l'enfant ne pouvoit vivre deux ou trois jours : après on eut nouvelle que Madame la Princesse étoit à l'extrémité; cela réveilla fort les bruits passés de mon mariage avec M. le Prince. M. de Chavigny eut un grand démêlé avec lui, & le même jour il tomba malade d'une maladie de laquelle il mourut dix ou douze jours après. Beaucoup ont cru que c'étoit de saisissement de ce que Monsieur le Prince l'avoit gourmandé; d'autres disoient que c'étoit de déplaisir de ce que M. le Prince n'avoit plus de confiance en lui : le jour qu'il agonisoit, la Comtesse de Fiesque donna une fête chez elle fort jolie, il y eut un festin fort magnifique, la Comédie & les violons. Madame de Frontenac n'y vint point, parce que Monsieur de Chavigny étoit son proche

parent. Jamais fête ne fut plus ennuyeuse ; Monsieur le Prince étoit de mauvaise humeur , & Monsieur de Lorraine aussi ; Monsieur n'y voulut pas demeurer , Madame de Châtillon y vint étaler tous ses charmes que M. le Prince méprisa fort , il ne la regarda point , & même on disoit que pendant sa maladie , il lui avoit fait refuser sa porte toutes les fois qu'elle étoit venue pour le voir , je n'en sçai pas la vérité. Il étoit ce jour-là négligé au dernier point , il avoit un juste-au-corps de velours , un manteau pardeffus , point poudré ; comme on lui demanda où il vouloit manger , il répondit , je ne prens que des bouillons , je suis encore malade , il se mit derriere moi durant la Comédie , & il me disoit , je servirai de Capitaine des Gardes à Mademoiselle , je ne veux pas me montrer pour mettre mon chapeau ; je suis vieux & malade : jamais on n'a vû une plus jolie fête , & où l'on se soit plus ennuyé. Pendant la maladie de Monsieur le Prince , les ennemis décampèrent , battirent aux champs , & partirent à la vûe de notre armée , sans que l'on se mît en devoir de les charger ; ce qui eût été fort à propos & assez aisé , & assurément fort

DE MONTPENSIER. 209

avantageux. Quand Monsieur le Prince le sçut , il fut dans la dernière colere ; il dit , il faudroit donner des brides à Tavannes & à Vallon , ce sont des ânes. On loua fort M. de Turenne de cette retraite , & cette belle action ne surprit pas le monde ; c'est un fort grand Capitaine , & celui de ce tems-là qui est le plus vanté pour sçavoir bien prendre son parti , & éviter de combattre quand il croit ne le pouvoir faire avantageusement. Il fit marcher son armée près de Melun , & prit Brie-Comte-Robert où nous avions une foible garnison. Dès lors on parla de faire décamper notre armée , parce que la proximité de Paris faisoit fort crier , & quand celle de nos ennemis étoit en présence , on disoit que nous n'étions aux portes de Paris que pour défendre la Ville des mauvais desseins que les ennemis avoient sur elle.

Monsieur de Lorraine continuoit à ne bouger de chez moi , il avoit dans la tête de me marier avec l'Archiduc , & de faire en sorte que le Roi d'Espagne lui donnât les Pais-Bas. Il me disoit , vous serez la plus heureuse personne du monde , il ne se mêlera de rien , il sera tout le jour avec les Jésuites , ou à composer des Vers & les mettre

en musique, & vous gouvernerez : je suis assuré que les Espagnols auront la dernière confiance en vous, & la seule contrainte que vous aurez avec l'Archiduc, c'est qu'il vous fera voir des Comédies en musique qui vous ennuyeron, parce que vous ne les aimez pas, sans cela elles sont assez divertissantes : c'est le meilleur homme du monde, & sérieusement ne le voulez-vous pas bien ? Je lui répondis, je suis de ces gens qui veulent toujours leurs avantages, & la demeure de Flandres me plairoit assez : il me disoit, il fera beau voir ce que nous ferons quand nous serons en Flandres. M. le Prince n'avoit aucune part à ce dessein ; il n'y avoit que Monsieur de Lorraine, Madame de Frontenac & moi. Le jour du départ de M. le Prince & de Monsieur de Lorraine arriva, ils vinrent tous deux le soir me dire adieu : ils témoignèrent être fort satisfaits des assurances que S. A. R. leur avoit données de ne point traiter sans leur participation, & de ne les point abandonner. Le Dimanche au matin jour de leur départ, Monsieur le Prince dit à Préfontaine, qui étoit allé prendre congé de lui ; allez-vous en dire à Mademoiselle que je la supplie de ne point

DE MONTPENSIER. 211

sortir ; Monsieur de Lorraine veut que nous allions recevoir ses commandemens ; ils y vinrent tous deux , je les entretins séparément , puis tous deux ensemble. Ils me dirent , S. A. R. vient de nous donner la dernière assurance qu'il ne traitera point sans notre participation , qu'il ne souffrira point que les Capitaines des quartiers aillent à S. Germain supplier le Roi d'y revenir , & qu'il fera son possible pour les en empêcher ; de sorte que nous nous en allons contents. Tâchez à faire quelque action considérable le reste de ce beau tems , puis quand nous aurons mis les troupes en quartier d'hiver, nous reviendrons aux bals & aux Comedies , & prendre du plaisir après toutes les peines que nous aurons eues.

Rien n'étoit si beau que de voir la grande allée des Thuilleries toute pleine de monde , bien vêtu : tous les habits étoient neufs , parce que ce jour-là on avoit quitté le deuil de Monsieur de Valois , & que c'étoit aussi la saison d'avoir des habits neufs d'hiver. Monsieur le Prince en avoit un fort joli avec une petite oye de couleur de feu ; de l'or & de l'argent & du noir sur du gris , & l'écharpe bleue à l'Allemande sous un juste-

au-corps qui n'étoit point boutonné. J'eus grand regret de les voir partir, j'avoue que je pleurai lorsque je leur dis adieu : Monsieur de Lorraine me divertissoit fort, ils me firent entendre la Messe à deux heures sonnées. Après leur départ on se trouva si étonné de ne voir plus personne, que cela donnoit de l'ennui, & il fut bien augmenté par le bruit qui courut que le Roi venoit, & que nous serions tous chassés. Je recevois tous les jours des nouvelles de Monsieur le Prince & de Monsieur de Lorraine, & je leur en mandois de Paris. Monsieur me manda un jour d'aller me promener avec lui à cheval dans la plaine de Grenelle, je lui dis les mauvais bruits qui couroient, & que l'on disoit que l'on me relégueroit à Dombes, que cela ne me plaisoit guere; il m'assura fort du contraire. Du côté de la Cour on avoit levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher d'être agréablement reçûs : le Cardinal Mazarin étoit retourné en Allemagne. Les Capitaines des quartiers furent mandés par le Roi, & donnerent avis à S. A. R. qu'ils s'en alloient à Saint Germain: je m'en allai au Luxembourg pour lui représenter ce qu'il avoit promis à Monsieur le

Prince & à Monsieur de Lorraine. Je trou-
vai Monsieur de Rohan fort affairé, il me
dit, il faut que Monsieur empêche cela :
comme je lui en parlai, il me dit, je n'a-
rien promis à Monsieur le Prince, il est en
état de traiter quand il voudra, & moi je suis
ici tout seul abandonné : cela ne me plut
guere, je l'écrivis à M. le Prince.

Les Capitaines des quartiers partirent
pour Saint Germain. Monsieur de Rohan
me dit, il faut que Monsieur monte à che-
val, & aille aux portes pour les empêcher
de partir. M. de Rohan envoya ses che-
vaux l'attendre devant les Thuilleries, il se
démena fort, fit grand bruit, & peu de beso-
gne. Le samedi au matin, comme je me
coeffois, Sanguin Maître-d'Hôtel ordinaire
du Roi entra dans ma chambre, & me dit,
voilà une lettre que le Roi m'a commandé
de vous rendre : elle contenoit qu'il s'en al-
loit à Paris, qu'il n'avoit point d'autre lo-
gement à donner à Monsieur son frere que
les Thuilleries, qu'il me prioit d'en déloger
dès demain midi, & que jusques à ce que
j'eusse ttouvé un autre logis, je pouvois al-
ler loger dans la rue de Tournon chez
Damville. Je dis à Sanguin que j'obéirois

aux ordres du Roi , & que je m'en allois en rendre compte à Son Altesse Royale, qu'il revînt l'après-dîner, que je me donneroïis l'honneur de faire réponse à Sa Majesté. Je m'en allai au Luxembourg, je trouvai Son Altesse Royale fort étonnée, je lui demandai ce que j'avois à faire, il me dit d'obéir. J'envoyai chercher le Président Viole & Croissy Conseiller au Parlement, à qui à son départ M. le Prince m'avoit priée de faire donner part de toutes les affaires, comme à ses deux meilleurs amis, & en qui il avoit plus de confiance. Le Président Viole me dit que le bruit couroit que Son Altesse Royale étoit d'accord avec la Cour, & me montra les articles; je lui dis, vous le connoissez, je ne réponds rien de lui: en quoi puis-je servir M. le Prince? c'est ce qu'il faut que nous voyons. Il fut d'avis que je m'en allasse loger à l'Arsenal, & que je ferois dépit à la Cour; Croissy fut du même avis. Je m'en allai le soir au Luxembourg, où je fis cette proposition à Monsieur: il me dit qu'il le trouvoit bon. Comme je revins chez moi, je trouvai Madame d'Epéron & Madame de Châtillon, qui m'attendoient & qui étoient fort affligées

aussi-bien que moi , de ce que je quittois les Thuilleries , parce que c'est le plus agréable logement du monde , & que j'aimois fort , comme un lieu où j'avois demeuré toute ma vie. Ces Dames me demanderent si j'irois chez Damville , je leur dis que non , & que j'irois à l'Arsenal. Madame de Châtillon me dit , je ne sçai pas qui vous a donné ce conseil , rien n'est plus mal-à-propos , ni si inutile à Monsieur le Prince , & si quelqu'un de ses amis vous a donné ce conseil , je ne sçai pas à quoi il a pensé. Je lui dis que c'étoient le Président Viole & Croissy : elle me répliqua , quoi , feriez-vous des barrières en l'état où sont les affaires , & pourriez-vous tenir contre la Cour ? ne vous mettez point cela dans la tête , songez seulement à votre retraite : je vous avertis comme votre servante que Monsieur votre pere a traité , qu'il est d'accord , & qu'il a dit qu'il ne répondoit point de vous , qu'il vous abandonnoit. Je la remerciai de son avis que je trouvois de bonne foi , & j'ordonnai à Présontaine d'aller de grand matin voir le Président Viole & Croissy , & leur dire ce que j'avois appris , & que sur cela il me paroissoit que je devois changer de résolution. Ils en convin-

rent ; il y eut quelques gens qui furent d'avis que j'allasse loger au Palais Mazarin , parce que pour m'en ôter , la Cour me donneroit quelque beau logement. S. A. R. ne fut point de cet avis ni moi non plus. Je voulus aller loger en la maison de feu M. des Noyers , Secrétaire d'Etat , parce qu'elle étoit vuide & commode , qu'il y avoit une porte dans les Thuilleries pour me promener , & que mon écurie où logeoient quasi tous mes gens n'en étoit pas éloignée. Le fils de feu Monsieur des Noyers se trouva à la campagne avec toutes les clefs , je les envoyai querir , & cependant je pris la résolution d'aller coucher chez la Comtesse de Fiesque la jeune. Je fus voir le logis de Monsieur Demery que l'on vouloit louer. Son Altesse Royale me vit dans cet embarras de ne savoir où loger , sans m'offrir une chambre au Luxembourg ; j'étois si peu accoutumée à recevoir de lui des marques d'amitié , que je ne m'appercevois pas qu'il dût m'offrir un logement. Je m'en allai coucher chez la Comtesse de Fiesque , assez étourdie de ce que je voyois. Le lendemain , comme je revenois de la Messe des Feuillans où j'étois allée par les Thuilleries à pied ;
on

on me vint dire que M. avoit eu ordre de s'en aller. J'envoyai au Luxembourg , & je lui écrivis un billet par un Page, auquel il commanda de me dire que je ne sçavois ce que je disois , Madame de Châtillon entra comme je dînois , & que mes violons jouoient , elle me dit : avez-vous le cœur d'entendre ces violons , pendant que l'on assure que que nous serons tous chassés ? Je lui répondis , il faut attendre & se résoudre : je ne laissai pas de me faire coeffer dans l'incertitude où j'étois si je verrois la Reine. Après avoir vû Madame la Princesse la venir voir à Bourg au sortir de Bordeaux , je trouvois qu'il n'y avoit pas de difficulté pour moi. Nous nous en allâmes chez Madame de Choisy, dont le logis a une fenêtre qui donne sur la place du Louvre pour voir passer le Roi. Il y avoit un homme qui vendoit des lanternes pour mettre aux fenêtres , comme l'on fait les jours de réjouissances , & qui crioit , *Lanternes à la Royale* : je lui criai étourdiment , n'en avez-vous point à *la Fronde* ? Madame de Choisy me dit, vous me voulez faire affommer.

Monsieur alla le matin au Palais assurer le Parlement qu'il n'avoit point fait de retraite,

& qu'il ne se sépareroit point des intérêts de la Compagnie , & qu'il périroit avec elle : il parla à ces Messieurs en ces termes , la Compagnie le remercia. C'étoit le Lundi au matin : on nous vint dire que S. A. R. avoit ordre de s'en aller : je m'en allai au plus vite au Luxembourg ; à mon entrée je trouvai Monsieur de Rohan qui étoit accusé & avec assez de raison , d'être bien à la Cour , & d'avoir abandonné les intérêts de M. le Prince , à qui il avoit assez d'obligation ; je lui en dis mon sentiment assez vertement. Puis j'entrai dans le cabinet de Madame , où je trouvai Monsieur à qui je demandai s'il avoit ordre de s'en aller : il me dit qu'il n'avoit point de compte à me rendre : je lui répliquai , quoi vous abandonnez Monsieur le Prince & M. de Lorraine ? Il me tint encore le même discours. Je le suppliai de me dire si je serois chassée ; il me dit qu'il ne se mêloit point de ce qui me regardoit , que je m'étois si mal gouvernée avec la Cour , qu'il déclaroit qu'il ne se mêleroit point de mes intérêts , puisque je n'avois pas crû ses conseils. Je pris la liberté de lui dire , quand j'ai été à Orleans , ç'a été par votre ordre , je ne l'ai pas par écrit ,

parce que vous me le recommandâtes vous-même, mais j'ai plusieurs lettres de V. A. R. plus obligeantes qu'il ne m'appartenoit, par où vous me témoigniez des sentimens de bonté & de tendresse qui ne me faisoient pas croire pour lors que V. A. R. en dût user comme elle fait présentement. Là-dessus il me dit, ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que l'affaire de S. Antoine ne vous ait pas nui à la Cour? Vous avez été bien-aîsé de faire l'héroïne, & que l'on vous ait dit que vous l'étiez de votre pari, que vous l'aviez sauvé deux fois; quoiqu'il vous arrive, vous vous en consolerez, quand vous vous souviendrez des louanges que l'on vous a données: j'avoue que j'étois dans un grand étonnement de le voir de cette humeur; je lui répondis, je ne crois pas vous avoir plus mal servi à la Porte Saint Antoine qu'à Orléans: ces deux actions si reprochables, je les ai faites par votre ordre, si elles étoient à recommencer, je les ferois encore, parce que mon devoir m'y obligerait; je ne pouvois pas me dispenser de vous obéir & de vous servir; si vous êtes malheureux, il est juste que je partage votre disgrâce & votre mauvaise fortune, quand je ne vous

aurois pas servi, je ne laisserois pas d'y participer, ainsi à mon sens il vaut mieux avoir fait ce que j'ai fait que de pâtir pour n'avoir rien fait : je ne sçai ce que c'est que d'être héroïne, je suis d'une naissance à ne jamais rien faire que de grand & d'élevé ; on appellera cela comme on voudra, pour moi j'appelle cela suivre mon inclination & aller mon chemin, je suis née à n'en pas prendre d'autres. Après que cette boutade de S. A. R. fut passée, il revint ; je le suppliai de me permettre de loger au Luxembourg, ne jugeant pas à propos d'être si près du Louvre, puisque je n'y allois plus : il me répondit, je n'ai point de logement : je lui répondit, il n'y a personne ici qui ne me cede le sien, & je pense que personne n'a plus de droit d'y loger que moi : il me répondit, tous ceux qui y sont me sont nécessaires & n'en délogeront point. Puisque Votre Altesse Royale ne le veut pas, lui dis-je, je m'en vais loger à l'Hôtel de Condé, où il n'y a personne : il me dit, je ne le veux pas ; je lui demandai où il vouloit que j'allasse ; il me répondit où vous voudrez, & puis il s'en alla. Je m'en allai aussi chez la Comtesse de Fiesque qui étoit au lit, elle s'étoit blessé

DE MONTPENSIER. 221

fée, il n'y avoit que deux jours : je lui demandai si elle n'avoit vû personne , & si elle n'avoit rien appris depuis que la Cour étoit arrivée : elle me dit que les uns disoient que je serois chassée , les autres que l'on me vouloit arrêter , ni l'un ni l'autre de ces bruits ne me plurent. Sa vieille mere étoit présente , qui me dit , je vois bien que sur cela vous voulez prendre quelque résolution ; je suis vieille & mal saine , je ne veux point me brouiller à la Cour : adieu, je m'en vais à ma chambre , afin que , si on me demande de vos nouvelles , je puisse dire en vérité que je n'en fai point. Il resta avec nous Madame de Frontenac & Préfontaine , lequel me dit qu'il ne voyoit pas quel sujet j'avois de m'inquiéter , que pour m'arrêter c'étoit une terreur panique , que cela ne seroit point sûrement , & que pour me chasser, le Roi étoit le maître , & qu'en quelque lieu que je fusse , on me trouveroit bien pour me donner les ordres du Roi ; que d'être dans Paris cachée , je ménerois une vie assez incommode , & qu'il ne falloit pas que des personnes de ma condition fissent des mysteres de rien & inutilement : je lui répondis , je verrai ce que Monsieur fera , & je ne veux

point coucher ici absolument. La Comtesse de Fiesque me proposa d'aller coucher chez Madame de Bonnelle, qui est son intime amie : je songeai que c'étoit une joueuse, que son mari tient quelquefois table, que c'étoit une maison où il alloit beaucoup de Gens de la Cour, qu'ainsi on y seroit mal aisément cachée. Madame de Frontenac me proposa la maison de Madame de Montmort sa belle-sœur, que c'étoient des gens retirés, qui ne voyoient quasi personne, & que la maison étoit fort grande : je trouvai cela fort à propos. Je m'en allai à ma chambre, je demandai mon souper, & dis, que tout le monde sorte, je veux écrire, qu'il ne demeure que Madame de Frontenac, Préfontaine & Pajot, qui est une de mes femmes-de-chambre : comme la porte fut fermée, je sortis par une autre, & nous montâmes tous quatre dans le carosse de Préfontaine, nous allâmes droit chez Madame de Montmort qui n'y étoit pas, elle étoit allée voir arriver le Roi avec Madame de Beringhen. Nous allâmes chez Choisi, qui étoit tout proche. Préfontaine descendit pour lui parler, & il n'y étoit pas. Le Président Viole, que j'avois envoyé chercher arriva, il se mit dans

mon carosse, & il étoit fort étonné de tout ce qu'il voyoit, & de ne sçavoir ce que deviendrait Monsieur. Je ne puis m'empêcher de décrire une badinerie, qui me fit assez rire, & dont je rirai bien encore lorsque je verrai le Président Viole : on avoit fait une chanson, qui disoit :

*Messieurs de la noire Cour
Rendez grace à la guerre,
Vous êtes Dieux sur la terre
Et dansez au Luxembourg.
Petites Gens de chicanne,
Canne tombera sur vous,
Et l'on verra Madame Anne
Vous faire rouer de coups.*

Il passa un petit garçon qui la chantoit : tout d'un coup le Président me dit, je vous assure que je ne puis m'empêcher de dire que j'en ne trouve pas cette chanson de bon augure, & que je ne suis guere aise de l'entendre. Puis nous reprîmes notre conversation : je lui promis de lui faire savoir le lendemain de mes nouvelles, & je le chargeai de me mander ou de me venir dire ce qu'il apprendroit. Nous retournâmes chez Me. de Montmort, Me. de Frontenac entra la première, je demeurai dans le carosse ;

un moment après on le fit entrer, & Me de Montmort me témoigna bien de la joie de la confiance que j'avois en elle. Dès que j'y fus, je lui demandai de quoi écrire, elle me mena dans un fort joli cabinet, où j'écrivis à M. le Prince & à M. de Lorraine ce qui se passoit, & le déplaisir que j'aurois, s'il falloit que je passasse mon hyver à la campagne. Je regardois cela comme impossible, & je ne comprenois pas que l'on y pût vivre; de sorte que je les priois de faire des actions si extraordinaires qu'ils fussent en état de faire la paix, afin que nous pussions passer tout le carnaval à Paris avec bien de la joie. Je ne rendis pas de bons offices à S. A. R. auprès de ces Messieurs; je leur mandai la vérité, qui ne lui étoit pas avantageuse. Dans le moment que je leur écrivois, j'étois dans le dessein de rester à Paris cachée, & j'espérois qu'il arriveroit quelque moment dans lequel je triompherois, & où je mettrois les affaires en état de faire une paix avantageuse, parce que j'étois fort lasse de la guerre. Préfontaine, à qui je montrois mes lettres, me disoit, je suis au désespoir que Votre Altesse Royale qui a tant d'esprit se repaisse d'idées si chimériques,

mériques , & qu'elle n'ait pas des pensées plus solides dans une conjoncture de laquelle dépend sa bonne ou sa mauvaise fortune. Je lui dis , taisez-vous , vous ne savez ce que vous dites. Je fermai mes lettres , & les envoyai à un Officier de M. le Prince , qui devoit partir le lendemain de grand matin. Me. de Montmort me fit de grandes excuses de ce qu'elle me donneroit mal à souper , que tout le monde avoit soupé chez elle , que si on envoyoit à la Ville , on s'apercevroit qu'il y auroit quelqu'un d'extraordinaire : je la priai de n'y pas envoyer , & l'assurai que je serois fort contente de ce que l'on me donneroit. J'allai souper d'une très-bonne fricassée de viande froide , & de bonnes confitures ; je mangeai fort bien , cela me remit un peu. Quelque belle résolution que je témoignasse dans mes lettres , j'étois au désespoir de ce qui se passoit , & je pense que M. le Prince & M. de Lorraine s'en apperçurent bien lorsqu'ils les lurent : je sai bien que quand je les relus , je pleurai fort. Le Comte de Holac n'avoit pas suivi M. le Prince , à cause d'une grande maladie qui lui survint dans le tems de son départ : je demandai à Monsieur ce qu'il

lui plaisoit qu'il fit, il me dit : qu'il se vienne loger proche de moi, & qu'il se tienne à Paris.

Après avoir soupé chez Me. de Montmort, je me mis à chercher les lieux obscurs où je pourois demeurer, afin que le long séjour que je ferois en chacun ne me pût point faire découvrir. Préfontaine me dit, vous ne songez pas, Mademoiselle, que la vie sédentaire est fort contraire à votre santé, & que de ne bouger d'une chambre où vous ne prenez point l'air, cela vous fera mal ; voici une saison dans laquelle vous êtes quasi toujours attaquée de votre mal de gorge ; si vous venez à tomber malade, il faudra bien vous découvrir ; c'est pourquoi prenez vos mesures là-dessus, vous n'êtes pas maîtresse de votre santé, comme vous l'êtes de votre personne. Je trouvai qu'il avoit raison. Sur cela Me. de Frontenac me dit, si vous voulez aller à Pons, Me. de Bouthillier y est, qui aura la plus grande joie du monde de vous y recevoir ; c'est un bon air, vous y serez fort secrètement, & vous vous promenez tant qu'il vous plaira. Je trouvai sa proposition admirable, je me résolus d'y aller : je don-

nai charge à Préfontaine de m'amener tout
 ce qui étoit nécessaire pour partir le lende-
 main, & d'en faire avertir le Comte de Ho-
 lac, parce que de-là il pouvoit facilement
 aller joindre M. le Prince. Je le chargeai de
 n'aller point aux Tuilleries, & de ne rien
 dire à pas un de mes gens. Le lendemain
 matin il me vint éveiller à huit heures &
 demie, & me dit que Gaulas venoit de
 lui écrire un billet pour lui apprendre que
 S. A. R. étoit partie pour Limous, qu'elle
 lui commandoit de l'aller trouver. Je l'en-
 voyai, il trouva Monsieur près de Berny, il
 descendit du carosse, & lui dit, je vous ai
 envoyé querir, afin que vous disiez à ma
 fille de ma part qu'elle s'en aille au Bois-le-
 Vicomte, & qu'elle ne s'amuse point aux
 apparences que M. de Beaufort, Me. de
 Montbazon & Me. de Bonnelle lui pou-
 roient donner de servir M. le Prince par
 quelque action considérable, il n'y a plus
 rien à faire : vous savez que je suis plus
 aimé & plus considéré qu'elle, néanmoins
 on m'a vu partir sans me rien dire, c'est
 pourquoi elle ne se doit attendre à rien : il
 faut qu'elle s'en aille. Préfontaine lui dit,
 l'intention de Mademoiselle est de suivre

Votre Altesse Royale , & de ne la point quitter, ou de demeurer auprès de Madame ; quand la bienséance n'y seroit pas , Votre Altesse Royale considérera , s'il lui plait , que Bois-le-Vicomte est une maison au milieu de la campagne , & que les armées sont tout autour , qui pillent ce qui passe ; ainsi les pourvoyeurs de Mademoiselle seroient tous les jours pillés , & il n'y a pas plaisir dans la conjoncture présente de dépendre à tout moment de ces Messieurs les Généraux : de plus la bonté de Mademoiselle a fait qu'elle a permis pendant cette guerre à quantité de gens de se retirer dans ce Château , où il y a plusieurs malades , de sorte qu'il faudroit un long tems pour ôter l'infection qui y est. M. lui répondit , je ne veux point qu'elle vienne avec moi, ni qu'elle aille avec Madame, elle est prête d'accoucher , ma fille l'importuneroit ; pour Bois-le-Vicomte , si elle ne veut pas y aller , qu'elle aille en quelque une de ses autres maisons. Préfontaine le pressa de me permettre de l'aller trouver , & lui dit même , quelque deffense que Votre Altesse Royale lui en fasse , je crois qu'elle ne laissera pas d'y aller , elle ne souhaite rien

avec tant de passion que d'être auprès de Votre Altesse Royale. Il se mit en colere , & lui dit , non je ne le veux pas , & si elle y vient , je l'en chasserai. Préfontaine alla à M. de Rohan qui étoit a sa suite , pour le prier de demander cette permission à Monsieur , jamais il ne voulut , ce qui me fâcha fort lorsque Préfontaine me le dit ; aussi il m'étoit bien sensible de me voir abandonner dans une disgrâce , par celui qui en étoit la cause. Le refus du logement au Luxembourg me revint alors dans l'esprit , & je ne le pus oublier depuis.

Holac me vint trouver en grande inquiétude de ce que Monsieur étoit parti sans me dire adieu , il fut fort consolé de me trouver. Je lui donnai rendez-vous à la halle de Saint Antoine , je le chargeai d'envoyer dans tous les logis garnis , où il sauroit que tous les Officiers de M. le Prince avoient accoutumé de loger pour les amener , afin qu'ils sortissent de Paris avec moi : j'avois une honte & une douleur incroyable que S. A. R. les eût laissé exposer , & il me sembloit que les soins que j'en prenois excusoient en quelque maniere sa négligence. Je reçus ce jour-là vingt billers d'écritures

différentes qui s'adreffoient à la Comteſſe de Fieſque , & qu'elle m'envoyoit pour me donner avis que l'on me vouloit arrêter , & que l'on envoyeroit des Compagnies de Gardes inveſtir la maiſon où l'on croyoit que j'étois , de peur que je ne me ſauvaſſe.

J'envoyai avertir le Préſident Viole , du deſſein que j'avois de partir , & de l'heure réſolue pour cela ; il me manda qu'il ne pouvoit venir avec moi. Croiſſy me vint voir , qui trouva la réſolution que j'avois priſe fort bonne. J'avois envoyé Préfontaine à la Ville pour apprendre des nouvelles ; à ſon retour , il me trouva fort allarmée de ces billers que la Comteſſe de Fieſque m'avoit envoyez ; il trouva que tout cela n'avoit aucun fondement , & fit tout ce qu'il put pour me faire changer mon voyage de Pons en celui Bois-le-Vicomte. Il me diſoit qu'il n'y avoit rien à craindre pour ma liberté ; que de m'éloigner ſans ordre , c'étoit donner des marques de mes reſpects qui ſeroient agréables à Leurs Majeſtez ; qu'il n'y avoit que quatre lieues de Paris à Bois-le-Vicomte, que l'on ſe raccoutumeroit à moi, que lors que l'on entendroit parler ſouvent de ma bonne conduite , il y auroit cent

occasions qui me pouroient faire aller & venir à Paris , qu'après y avoir fait quelques voyages sans témoigner d'affection d'y être , à la fin on trouveroit bon que j'y demeurasse. Il me représenta le mieux qu'il put tout ce qu'il croioit être obligé de me dire , comme un bon & fidele serviteur , & c'est quelquefois ceux que l'on croit le moins. Je me fâchai contre lui , & lui dis , que s'il avoit envie de ne pas s'éloigner de Paris , je lui permettois d'y demeurer , & que je me passerois bien de lui : il me dit qu'il se tairoit & me suivroit au bout du monde si j'y allois , & que je le lui voulusse permettre ; il s'en alla ensuite à son logis.

Le lendemain je m'éveillai fort matin avec une grande impatience d'être hors de Paris ; Préfontaine ne vint qu'à neuf heures , je le grondai horriblement : quand je lui eus dit tout ce que j'avois à lui dire , il me dit : encore ne pouvez-vous ni ne devez-vous pas sortir de Paris sans un sou : je viens de chercher de l'argent comme vous me l'aviez ordonné , j'ai donné tous les ordres nécessaires pour faire partir votre maison ; après cela , Mlle. je ne pense pas mé-

ter d'être grondé pour m'être rendu ici un quart d'heure plus tard que vous ne souhaitiez. Je me rendis à toutes ses raisons , je montai dans un carosse sans armes , que Me. de Montmort me prêta avec deux chevaux & un cocher à moi vêtu de gris , & quelques-uns de mes valets de pied habillez de même , un laquais de Préfontaine , & un de Me. de Frontenac , laquelle se mit dans le carosse avec moi , une Demoiselle à elle , deux de mes Femmes de Chambre , & Préfontaine.

A la halle du faubourg Saint Antoine , où étoit le rendez-vous , je trouvai mes quatre chevaux , un Gentilhomme à moi nommé la Guériniere , qui est un de mes Maîtres d'Hôtel , & qui étoit pour lors en quartier , un Ecuyer fort étourdi que je ne voulus pas mener pour cette raison : il y avoit encore un Gentilhomme de M. de Frontenac qui est un fort honnête homme , j'avois voulu qu'il vint avec moi. Nous ne trouvâmes point le Comte de Holac , cela me mit fort en inquiétude : Préfontaine vit un Cavalier avec un justaucorps rouge , il s'imagina qu'il étoit au Comte de Holac , il l'appella en Allemand , & lui demanda où

il étoit. Il lui répondit qu'il l'avoit vû le matin , & qu'il lui avoit dit qu'il seroit-là à neuf heures. On l'envoya à la porte pour voir s'il ne venoit point , il vint dire que non ; nous nous en allâmes au petit pas : comme nous fumes à Picpuce , Préfontaine qui me voyoit en inquiétude , s'en alla le chercher , & monta à cheval ; comme j'étois au Pont de Charanton , il arriva fort fatigué , il n'avoit quasi pas la force de se soutenir , il monta en carosse.

Dès que j'eus passé la riviere de Marne , je ne songeai plus à Paris , je me sentis toute résolue à faire tout ce que le destin voudroit de moi. Nous trouvâmes quantité de Cavaliers de la garnison de Melun , qui ne nous dirent mot. Nous fîmes repaître nos chevaux à Brie-Comte-Robert dans une hôtellerie hors de la Ville ; l'hôte nous dit beaucoup de mal des troupes des Princes ; nous rencherîmes là-dessus. Comme nous allions manger de la viande qui étoit dans le carosse , on nous vint dire que l'on entendoit sonner une cloche , ce qui nous allarma : nous demandâmes ce que c'étoit ; l'hôtesse nous dit que l'on sonnoit cette cloche quand il arrivoit des carosses ou des Cavaliers ; la

peur nous prit , nous nous en allâmes , & achevâmes notre dînée dans le carosse. Nous arrivâmes à une heure de nuit à une maison de Me. Bouthillier qui s'appelle l'Epine , où nous étions en sureté , parce qu'elle est fossoyée : Me. de Frontenac dit au Concierge , c'est une Dame de mes amies qui est avec moi , qu'on lui accommode une chambre. Nous soupâmes fort bien de notre dîner , il en resta pour faire des grillades : comme Me. de Bouthillier a des ménages par toutes ses maisons , nous fîmes des fricassées de poulets & de pigeons , il étoit trop tard pour en faire rotir. Nous devions partir de grand matin , on en rotit toute la nuit pour le lendemain il y avoit des fromages admirables , jamais je n'en ai tant mangé , je fis manger nos Femmes avec moi , le Comte de Holac & mes gens : ils étoient si étonnez de se voir ainsi à table avec moi , que pour peu que ceux qui nous servoient eussent été habiles , ils eussent aisément reconnu que c'étoit une farce. Nous avions pris chacun un nom , nous nous apellions mon frere , ma sœur , mon cousin & ma cousine : cette plaisanterie nous réjouit quelques jours.

J'envoyai de-là la Guériniere trouver M. le Prince & M. de Lorraine , pour leur donner avis de la maniere dont j'étois sortie de Paris , & comme Monsieur en avoit usé pour moi , & que je m'en allois à Pons , où j'attendrois de leurs nouvelles devant que de m'en aller dans des Provinces plus éloignées. Je partis le lendemain de bon matin sans rencontrer personne qu'à Provins : comme j'étois descendue à une montagne, il passa l'Enseigne des Gendarmes de la Reine qui nous salua , comme on fait ordinairement des Dames qui ont l'air de qualité , & après être passé , il se retourna & nous regarda , & ensuite fit quantité de révérences bien basses : je me tins droite pour ne pas faire connoître que ce fut moi. Nous allâmes faire repaître nos chevaux à un Village à deux lieues de-là ; lorsque j'arrivai , je mis pied à terre , & j'entrai dans la cuisine du logis , où il y avoit un Jacobin qui étoit à table , & comme il n'avoit point son manteau noir , & qu'il étoit vêtu de blanc , je ne savois de quel Ordre il étoit : je le lui demandai ; il me dit, vous êtes bien curieuse ; je lui répondis que ma curiosité étoit raisonnable. Sur quoi il me dit , je suis Jacobin.

Je lui demandai d'où il venoit , il me dit , de Nancy ; il voulut savoir aussi d'où je venois , je lui dis , de Paris : je m'informai de lui quelle nouvelle on disoit de Lorraine , & particulièrement de M. de Lorraine , & si on l'aimoit bien ; il me dit que oui , & que c'étoit un brave Prince. Il me demanda ensuite si les nouvelles qu'il avoit apprises à Troyes du retour du Roi à Paris étoient véritables ; je lui dis que oui , & qu'il étoit arrivé depuis deux jours ; & que M. le Duc d'Orleans & Mademoiselle s'en étoient allez. Il me dit j'en suis fâché ; Monsieur est un bon homme , & Mademoiselle une brave Fille , elle porteroit aussi-bien une picque qu'un masque , elle a du courage. Il me demanda , ne la connoissez-vous point ? Je lui répondis que non. Quoi , ne savez-vous pas qu'elle a sauté les murailles d'Orleans pour y entrer , & qu'elle a sauvé la vie à M. le Prince à Saint Antoine ? Je lui dis que j'en avois entendu parler. Il me demanda si je ne l'avois jamais vue , je lui dis que non : il se mit à me dépeindre , & me dit , c'est une grande fille de belle taille , grande comme vous , assez belle , elle a le visage assez long , le nez grand , je ne sai pas si vous lui

ressemblez autant de visage que de taille , si
 vous ôtiez votre masque je le verrois : je lui
 dis que je ne le pouvois pas ôter , que j'a-
 vois eu la petite verole depuis peu , & que
 j'en étois encore rouge. Je lui demandai
 s'il avoit autrefois parlé à elle , il me dit ,
 mille fois ; je la reconnoîtrois entre cent
 personnes , je la voyois aux Feuillans où elle
 entendoit la Messe , & en notre maison de
 Saint Honoré , où elle venoit presque tous
 les premiers Dimanches du mois avec la
 Reine , & je connois son Aumônier. Je lui
 demandai si elle étoit dévote ; il me dit que
 non , qu'il lui prit une fois envie de l'être ,
 mais qu'elle s'en ennuya , & que cela s'étoit
 passé , elle s'y étoit prise trop violemment
 pour que cela put durer. Je lui demandai
 s'il connoissoit sa belle-mere , il me dit que
 oui , qu'elle étoit de ses Saintes qu'on ne
 fête point : c'est une femme , dit-il , qui est
 toujours dans une chaise , qui ne fait pas un
 pas , & qui est une vraie cendreuse ; pour
 Mademoiselle elle a de l'esprit & va vite ,
 il y a bien de la différence entr'elles. Et
 vous , Madame , qui me questionnez tant ,
 qui êtes vous ? Je lui dis que j'étois la veuve
 d'un Gentilhomme de Sologne , que ma

maison avoit été pillée par l'armée , lorsqu'elle avoit passé en ce pays-là , que j'étois retirée pour lors à Orleans , d'où j'avois été assez malheureuse de sortir le jour que Mademoiselle y arriva , & ma belle-sœur qu'il voyoit avec moi. Il me dit , si vous venez jamais à Paris , venez nous voir dans notre Couvent de Saint Honoré : je lui dis que j'étois de la Religion ; il me voulut convertir ; je lui répondis que c'étoit un affaire trop sérieuse pour la traiter à la passade , que j'espérois d'aller l'hiver à Paris, qu'alors nous parlerions de controverse : il me dit son nom , & je l'ai oublié , puis nous nous séparâmes. Comme il partoit , il se plaignit d'être las , je lui demandai si les Jacobins n'alloient point à cheval ou dans des coches ; il me dit que oui , & que lorsqu'il étoit parti de Troyes , il avoit voulu se mettre dans le coche , que le coche avoit été trop cher , qu'il s'étoit dépité , que depuis il l'avoit trouvé par le chemin qui n'avoit personne , qu'il l'avoit prié de s'y mettre pour rien , qu'il ne l'avoit pas voulu , & qu'il avoit du cœur , que l'habit qu'il portoit n'empêchoit pas que l'on ne sentit le bien ou le mal.

DE MONTPENSIER. 239

Cette aventure me réjouit fort , & me fit bien augurer de la suite de mon voyage. Nous arrivâmes de nuit à Pons. Me. Bouthilier eut beaucoup de joye de me voir. J'étois la seule de ses amies qu'elle eût vû depuis la mort de M. de Chavigny son fils qu'elle aimoit tendrement , elle n'avoit jamais eu que lui. Je me trouvai en ce lieu-là en grand repos : c'est une maison , comme j'ai dit , où l'on fait grand chere le plus proprement du monde : personne ne m'y connoissoit , qu'une Demoiselle de Me. Bouthilier & quelques anciens domestiques , le reste me prit pour Me. Dupré. Il y vint une Dame des bonnes amies de Me. de Bouthillier nommée Me. de Marfilly , elle étoit si accoutumée à la maison , que si on la lui eût refusée , elle eût cru qu'il y auroit eu du mystere ; ainsi on la reçut , elle arriva comme j'étois au jardin , on me vint avertir , je n'en revins point qu'il ne fut nuit , & je montai à ma chambre. Me. de Bouthilier dit à cette Dame , depuis quelques jours je me suis trouvée mal , je soupe & je me couche de bonne heure : elle la fit souper à six heures , & coucher à sept ou huit heures , & puis on l'enferma dans sa chambre. Après

L'on mena ses gens loger dans la basse cour, & comme ils s'y promenoient, ils virent par les fenêtres de la cuisine qui regardent dans le fossé, que l'on aprêtoit un autre souper : ils le dirent le matin à leurs Maîtresse, laquelle poussée de curiosité, dit à Me. de Bouthilier, qu'estce qu'il y a eu ici cette nuit : l'on m'a dit que l'on ne s'est point couché à la cuisine, & que l'on a aprêté à manger : est-ce qu'il vous doit venir compagnie ? Me. de Bouthilier dit qu'elle n'en favoit rien, & la fit partir le plutôt qu'il lui fut possible.

J'allai à une foire à deux lieues de-là, où personne ne me connut : on donna la collation à Me. de Frontenac qui étoit fort connue en ce pays-là ; on voulut m'obliger à ôter mon masque, je m'en excusai sur ce que j'avois eu la petite verole depuis peu. Quand M. le Comte de Holac se porta mieux, il partit pour aller trouver M. le Prince ; je le priai quand les troupes de S. A. R. reviendroient de garder son Régiment ; je ne doutois pas qu'il ne demeurât avec ma Compagnie de Gendarmes qu'il commandoit. Je le chargeai aussi de dire au Comte d'Escars de demeurer, quelque or-
dre

âre que je lui pûsse envoyer , aussi-bien qu'au Comte de Holac , de revenir , parce que peut-être m'obligerait-on de le leur ordonner , comme je serois forcée à le faire , qu'ils m'obligeroient en cela de ne point exécuter mes ordres , & de demeurer auprès de M. le Prince , que si je changeois d'avis , je trouverois bien le moyen de le leur faire sçavoir.

On étoit en peine de sçavoir où j'étois à Paris aussi-bien qu'à Blois : j'avois écrit une lettre à S. A. R. à mon départ de Paris , je lui mandois que puisque j'étois assez malheureuse pour qu'il ne me voulut pas souffrir auprès de lui , je m'en allois en un lieu de sûreté chez une personne de condition de mes amies , attendre ce que deviendroient les affaires , & que je croyois qu'après m'avoir refusé sa protection , il ne trouveroit pas mauvais que j'en cherchasse parmi mes proches & mes amis. J'étois bien aise de mettre cela pour lui donner de l'inquiétude & du soupçon ; je croyois bien que par ces mots de proches & d'amies , il seroit persuadé que je voulois parler de M. le Prince , & de M. de Lorraine. Me. la Comtesse de Fiesque , qui se doutoit bien que je

n'irois pas à Bois-le-Vicomte , ne bougea de Paris , & disoit à tout le monde que j'étois allée en Flandres , & sur cela me dauboit comme il falloit , au lieu de m'excuser : on tint beaucoup de discours sur ce prétendu voyage. J'appris un accident qui étoit arrivé , lorsque mon train s'en alla à Bois-le-Vicomte , qui me donna quelques jours de l'inquiétude : quatre ou cinq Soldats vinrent attaquer le carosse de Préfontaine qui suivoit les miens , il sembloit que cela le dût garantir de toute aventure , néanmoins la sottise d'un de mes gens fut cause qu'il fut pillé ; au premier coup que l'on tira tous mes gens prirent la fuite , il n'y eut qu'un Page & un Valet de Chambre qui tâcherent à le secourir ; mais ce fut inutilement. Dans ce carosse étoient toutes les cassettes de Préfontaine avec mes papiers les plus importants ; ce qui m'inquiétoit le plus , c'étoit une certaine vie de Me. de Fouquerolles que j'avois faite , un Royaume de la Lune , des Vers de Me. de Frontenac , & des papiers de cette conséquence. Je voulois envoyer un courier exprès à Messieurs de Turenne & de la Ferté , pour les avoir ; Préfontaine étoit en colere de ce que je ne re-

grettois que cela. Deux jours après nous eûmes nouvelles que par les soins & les diligences des gens de Préfontaine, on lui avoit rendu ses chevaux qui se trouverent encore à l'armée entre les mains des Voleurs : ils avoient laissé tous mes papiers dans les caissettes, & s'étoient contentez de prendre l'argent, le linge & les habits de Préfontaine, dont je ne me souciois gueres dès que j'eus les papiers qui me tenoient au cœur. Pour lui qui aimoit mieux le serieux, il auroit fort plaint son argent, si l'on n'eût recouvré que ceux-là.

L'on vint avertir Me. Bouthilier qu'il avoit touché un Exempt à l'Epine, (c'est une petite maison sur le chemin de Paris) lequel me cherchoit. Cette nouvelle m'effraya, j'avois encore dans la tête que l'on me vouloit arrêter. Me. de Bouthilier qui s'en aperçut me dit, voyez si vous voulez aller à Fourgon, c'est un petit Château fossoyé à une demie lieue de Pons ; si on vous vient chercher, je dirai que je ne sçai où vous êtes : si vous voulez aller plus loin, j'ai deux fermes, où il y a deux chambres logeables dans chacune, si vous voulez passer l'eau, il y aura toujours un bateau pour

aller en Brie. Préfontaine arriva là-dessus ; il ne s'effrayoit pas aisément ; il me dit : vous ne sçauriez courir si vite qu'on ne vous attrape ; si vous vous retirez dans d'autres maisons de Me. Bouthilier , vous la brouillerez avec la Cour ; quand elle dira qu'elle ne sçait pas ou vous êtes , ce seroit abuser de la bonté qu'elle a pour V. A. R. Ainsi je suis d'avis que vous attendiez patiemment pour voir ce que l'on vous dira. Une heure après je reçus des lettres par lesquelles on me mandoit que Dominique me venoit chercher de la part de S. A. R. cela me rassura fort : un moment après je m'en allai me promener au-devant de lui : c'étoit un garçon que j'avois vû à Orleans , & sur qui j'avois autant de pouvoir que son maître. Il me donna une lettre de S. A. R. assez aigre , par laquelle il me mandoit que je devois m'en aller en quelqu'une de mes maisons. Je lui fis réponse , & je lui mandai que c'étoit mon intention , & que j'étois bienheureuse qu'elle fut conforme à ses ordres.

La Guériniere revint , il m'apporta une Lettre de M. le Prince la plus obligeante du monde , par laquelle il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui , & au surplus il remit le

reste à la Gueriniere : il étoit d'avis que je me retirasse dans un Château qui étoit à Me. de Guise nommé Encerville , qui est sur la frontiere à deux ou trois lieues de Stenai , & qu'il m'y viendrait voir souvent avec M. de Lorraine , que si j'avois besoin de trou- pes pour me garder , ils m'en donneroient : que je ne devois faire aucune difficulté d'al- ler en ce lieu-là plutôt qu'en une de mes maisons , parce qu'il n'y avoit aucune sûreté pour moi au milieu de la France , après ce qui s'étoit passé : que ce Château apparte- tenoit à ma grand-mere , & que personne ne pouvoit trouver à redire que j'y allasse : je ne fus pas de cet avis. La Gueriniere me conta comment M. le Prince & M. de Lor- raine l'avoient reçu , avec la plus grande joie du monde d'apprendre de mes nouvel- les ; qu'il étoit arrivé le matin comme ils s'en alloient dîner chez la Comtesse de Fuen- saldaigne , qu'ils lui avoient dit , ne vous informez pas chez qui nous vous menons dîner , suivez-nous seulement : ils burent fort à ma santé. Le Comte de Fuensaldaigne lui dit qu'il le prioit de m'affurer du profond respect qu'il avoit pour moi , & qu'il ne m'o- ffoit rien offrir , qu'il me supplioit de croire

que j'étois la maîtresse en Flandres , & que le Roi son Maître le défavoueroit s'il en uisoit autrement ; qu'il s'en alloit au Conseil avec M. le Prince & M. de Lorraine pour délibérer ce qu'il auroit à faire pour le dépêcher. Comme ils en sortirent , M. le Prince lui dit , je n'écrirai pas par vous , j'enverrai Saint Mars (c'étoit son premier Valet de Chambre) à Mademoiselle.

La Guériniere arriva charmé de la maniere dont il avoit oui parler de moi à tout le monde. Le lendemain Saint Mars arriva , il dit à Me. de Bouthilier que c'étoit un Capitaine du Régiment de mon Pere , afin que si on lui reprochoit qu'elle avoit reçu un des gens de M. le Prince , elle put dire qu'elle n'en avoit point vû ; elle sçut néanmoins ce qu'il étoit , il me donna la lettre que voici.

Pai reçu par la Guerinier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je crois que vous ne doutez point du sensible déplaisir que j'ai de ce qui est arrivé à Paris : la plus grande peine que j'aie , c'est de voir l'état où vous êtes. S'il ne falloit que ma vie

DE MONTPENSIER. 247

pour vous en tirer , je vous l'offre de tout mon cœur : cependant je vous offre mes places & mon armée , M. de Lorraine en fait de même , & M. le Comte de Fuensaldaigne aussi. J'ai chargé Saint Mars de vous dire tous mes sentimens , & de recevoir vos ordres que j'exécuterai fidèlement , y allat-il de la perte de ma vie. Je vous supplie de le croire , & que je suis absolument à vous. Ce 26. d'Octobre 1652 , & de l'autre côté de la lettre , il y avoit de sa main : il est ordonné aux sieurs Comtes de Boutteville , de Meille , & de Chamilly d'obéir aux ordres de Mademoiselle , comme aux miens propres. Signé ,

LOUIS DE BOURBON.

Je fus fort contente de cette lettre , & fort surprise de l'ordre qui y étoit joint : ensuite nous allâmes dîner. Saint Mars étoit le plus étonné du monde de se voir à table avec moi , & à tout moment , au lieu de me parler de Paris d'où il m'avoit dit qu'il venoit , il me parloit de l'armée ; cela étoit assez plaisant , Me. de Bouthillier ne faisoit pas semblant de l'entendre. Après dîner , je m'en allai l'entretenir ; il commença par

me faire mille offres de services de M. le Prince & du Comte de Fuensaldaigne ; du déplaisir qu'il avoit de ce que j'étois sortie ; de la vie & de la conduite que S. A. R. avoit tenue à mon égard & au sien. Ce chapitre étoit assez ample pour une longue conversation ; je lui en contai une que S. A. R. avoit faite , qui me sembloit digne d'elle ; elle avoit demandé un passe-port pour s'en aller à Limours , comme si une personne de qualité ne passoit pas par tout , particulièrement après avoir pris l'amnistie. Ce passe-port étoit datté du Samedi : le Lundi suivant il alla tant faire de belles protestations d'amitié au Parlement de le protéger & assister. Saint Mars disoit qu'il ne comprenoit pas comment S. A. R. avoit quitté Paris , & que la Cour ne l'en auroit pû chasser : je lui dis ce que S. A. R. m'avoit mandé par Préfontaine , & ce que j'avois appris que l'on disoit dans le monde , qu'à l'approche du Roi il avoit envoyé plusieurs personnes , & entr'autres Damville , demander au Roi qui étoit déjà au Cours , permission de demeurer dans sa maison , & qu'on lui avoit refusé , que M. de Turenne avoit dit au Roi & à la Reine , il y va de votre autorité de le
faire

faire sortir de Paris, & s'il ne le veut de bon gré, il faut le lui faire faire de force, quand Votre Majesté devroit elle-même aller au Palais d'Orléans avec son Régiment des Gardes. Cette rigoureuse réponse allarma tellement S. A. R. qu'elle délogea avec beaucoup de diligence. Je lui dis, pendant que je suis sur ce chapitre des manquemens de mes proches, envers M. le Prince, parlons de M. de Guise : il alla au-devant du Roi à Saint Germain, & le lendemain que le Parlement s'assembla au Louvre, il y alla prendre sa place, & fut présent à tout ce qui s'y passa : ces circonstances sont écrites en tant de lieux, qu'il n'est pas à propos de les mettre ici.

M. de Guise étoit prisonnier en Espagne, gardé d'une manière qu'il n'en fut jamais sorti. M. le Prince sans aucune habitude avec lui, par pure générosité, le demanda aux Espagnols au lieu des sommes considérables qu'ils lui devoient : le Roi d'Espagne le lui accorda ; il revint à Paris, & deux jours après qu'il y fut, il en usa comme j'ai dit. Saint Mars, qui sçavoit mieux que personne les obligations qu'il avoit à M. le Prince en étoit aussi plus étonné qu'un au-

tre. Puis nous passâmes à mon sujet, il me dit que M. le Prince étoit d'avis que je m'en allasse à Honfleur, port de mer en Normandie, qui est à moi, & que si je ne trouvois pas la place en bon état, sous prétexte de m'y loger & de faire ajuster la maison, je la ferois fortifier; que M. de Longueville, qui ne s'étoit point encore déclaré, se déclareroit si la Cour trouvoit mauvais que j'y fusse. Je lui dis, voilà un beau dessein, Honfleur est en fort mauvais état, & quelque prétexte que je prenne de m'y loger, il y a bien de la différence entre une cloison de sapin pour faire une alcove & un bastion: si la Cour le trouvoit mauvais, & qu'elle vint attaquer la place, je ne ferois point en état de m'y défendre; si j'en fortifie la garnison, c'est me déclarer, il n'y a que trois ou quatre jours de marche tout au plus de Paris à Honfleur. Ce sera alors, dit-il, que Monsieur de Longueville nous secourra. Et avec quoi, lui répliquai-je, avec les mortes paies de ses Châteaux qui sont à quatre lieues les uns des autres; pour la Noblesse de Normandie, c'est un foible secours, trois jours passez les Normans ne découchent point de chez eux, & M. de Longue-

ville y a si peu d'amis , qu'en pareille occasion il viendrait tout seul : & je ne comprends pas que M. le Prince fasse quelque fondement sur ces hommes-là , lorsque nous avons été les maîtres de tout dans Paris , que S. A. R. étoit dedans , & que nous étions en un état que jamais parti en France n'a été si fort ni si heureux , & sur lequel on ait eu lieu de fonder de plus certaines espérances d'un bel avenir , il n'a pas voulu se déclarer , & lorsque Monsieur est à Blois , M. le Prince en Flandres ou en chemin , il prendrait son parti , il n'est pas si fou. Saint Mars me dit que tout ce que je disois étoit fort bien dit , que M. de Longueville pouvoit enfin agir d'une maniere extraordinaire , que sans lui je pourrais demeurer à Honfleur , que l'on me pourroit donner du secours par Ostende , & que tout au pis , je me pourrais sauver par mer ; que l'on disoit dans le monde que la tyrannie étoit bien établie en France , puisque l'on obligeoit une personne de ma naissance à sortir du Royaume. Je répondis à cela , je crains l'eau à un tel point , que si M. le Prince le savoit , il ne me conseilleroit jamais de m'y hasarder. Après avoir long-tems raisonné avec

Saint Mars , la conclusion fut que je ne devois point m'embarquer à faire aucun acte d'hostilité contre la Cour par toutes sortes de raisons , à moins qu'elle ne me pousât à bout ; que S. A. R. m'avoit ordonné de m'en aller à une de mes maisons , que je m'en irois à Saint Fargeau , que j'en avois observé la situation avec soin , que j'avois reconnu qu'elle étoit proche de tout , qu'elle n'étoit qu'à trois journées de Paris , pour en avoir des nouvelles , & à pareille distance de Blois , & qu'en cela je sauvais les apparences de ce côté-là ; je savois assez dès ce tems-là à quoi m'en tenir , & qu'en quatre jours tout au plus on alloit & venoit de Saint Fargeau à Stenay , qui étoit un lieu où aparemment M. le Prince passeroit l'hyver , qu'ainsi j'étois proche du monde , de mes amis , & de ceux qui devoient l'être , & cependant dans un grand desert , & parce que Saint Fargeau étoit un lieu peu connu , que l'on croiroit que je serois dans une autre maison. Voilà de quoi je le chargeai pour M. le Prince , avec une lettre par laquelle je le remerciois & lui témoignois ma reconnoissance de toutes les offres qu'il me faisoit : je lui en donnai aussi une pour

DE MONTPENSIER. 253

M. de Lorraine , à qui je témoignoïs combien j'étois sensible aux marques d'affection qu'il m'avoit données par la Guerinier & par sa lettre.

J'oubliois de dire que comme la Guerinier partoît d'auprès de M. le Prince , le Comte de Fuensaldaigne lui dit: M. le Prince & M. de Lorraine m'ont dit que je pouvois prendre la liberté de vous charger de dire à Mademoiselle que je lui offrois quelque place qui lui plut en Flandre , si elle est obligée d'y venir , que j'en ôteroïs la garnison , & qu'elle en mettra une telle qu'il lui plaira ; on aura soin de tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance , que si elle ne veut point avoir de commerce avec les Espagnols , nous n'aurons pas l'honneur de la voir , si elle veut bien souffrir nos respects , que nous lui en rendrons avec la dernière joie , que nous avons pour sa personne aussi-bien que pour sa qualité toute la vénération possible. Je chargeai Saint Mars de le remercier de toutes ses offres , & lui dire que je les recevois avec beaucoup de reconnaissance , que j'étois bien-aîsé de connoître la bonne volonté que l'on avoit pour moi , mais que je serois fâchée d'être obligée de l'éprouver.

Je demeurai encore un jour à Pons , puis j'en partis pour Saint Fargeau. A la couchée de Pons , qui est une petite maison à Me. Bouthilier, nommée Micherie , il vint un de mes Valets de pied , que Me. la Comtesse de Fiesque m'envoya , pour me dire qu'elle avoit fait partir quelques-uns de mes gens pour Saint Fargeau , que toute ma maison ne partiroit point de Paris qu'elle ne me fut partie , pour n'aller point à fausses enseignes , comme je les avois fait aller à Bois-le-Vicomte. Cela me fâcha fort , & encore plus de ce que ma maison étoit à Paris ; j'avois ordonné qu'elle n'y passât pas , & même j'avois marqué les journées qu'elle feroit , & le chemin que je voulois qu'elle tint : il me semble que quand on est hors de la Cour , & de la maniere dont j'en étois éloignée , il étoit ridicule que mon train passât & repassât sans cesse par Paris. Ce ne fut pas seulement cela qui me fâcha , ce Valet de pied me dit qu'elle avoit demandé des Gardes du Roi pour escorter mon équipage , & qu'on lui en avoit promis douze. Cette peur , que l'on ne pillât mes Mulets avec mes couvertures , me parut fort bizarre ; il me sembloit que

mes livrées les mettoient à couvert des voleurs & des gens de guerre qu'ils pouroient rencontrer par les chemins : cela me parut aller de la même force que le passe-port que Monsieur avoit demandé ; la différence étoit que je ne l'avois pas demandé , & je crois que l'on jugea bien à la Cour que cela me feroit beaucoup de dépôt , & que Me. la Comtesse de Fiesque seroit désavouée. Elle m'envoya une lettre du Roi , laquelle je crus qu'elle avoit demandé ; je ne comprenois pas autrement comment on se seroit avisé de m'écrire : par cette lettre le Roi me mandoit qu'il avoit appris la résolution que j'avois prise de choisir pour ma demeure ma maison de Saint Fargeau , qu'il avoit été bien-aîsé de me témoigner que ce choix lui étoit fort agréable , & m'assurer en même-tems que j'y pourois demeurer en toute sûreté. J'y fis réponse , & le remerciai de l'honneur qu'il lui avoit plu de me faire par les marques qu'il me donnoit de son souvenir , que j'étois bien-aîsé que mon séjour à Saint Fargeau lui fut agréable , que pour la sûreté de ma personne je n'en avois point douté , que je n'avois rien sur ma conscience qui me put faire craindre le con-

traire , que ma conduite & mes intentions avoient toujours été fideles pour le service de Sa Majesté , que je ne craignois rien , & que j'étois incapable de faire aucune action indigne de la qualité où Dieu m'avoit fait naître , & d'une bonne Françoisé.

Je poursuivis mon chemin vers Saint Fargeau. Comme j'en fus à deux lieues , il vint un de mes Valets de chambre pour me dire qu'il y avoit à Châtillon , qui n'est qu'à huit lieues de Saint Fargeau sur le chemin de Paris , un Exemt des Gardes du Roi avec six Gardes , qu'il les avoit vus lorsqu'il y avoit passé , qu'il disoit n'y séjourner que pour faire reposer leurs chevaux qui étoient boiteux , ce qui n'étoit pas vrai , à ce que disoit l'hôte du logis. Cet Exemt s'étoit enquis de mes gens quand j'arriverois , & si je pouvois prendre un autre chemin : cela m'allarma ; il me dit encore que tous les environs de Saint Fargeau étoient pleins de gens de guerre qui faisoient payer la Taille. Les gens effrayez se font toujours des fantômes pour les combattre : je dis , assurément c'est pour moi que ces Troupes sont-là & non pour les Tailles ; la Comtesse de Fiesque aura donné dans le pan-

neau , lorsqu'elle a demandé l'escorte , & les douze Gardes lorsqu'il auront joint l'Officier & six Gardes qui sont à Châtillon , ils seront ensemble dix-huit. Cela me mettoit en grande inquiétude : Préfontaine , qui a l'esprit ferme & résolu , me rassura , & la Guerinier de même. On dit que j'ai l'esprit assez ferme , j'avoue qu'en cette rencontre j'étois si fort persuadée que l'on me vouloit arrêter , & j'en avois une si grande crainte , que j'en étois hors de moi.

Nous arrivâmes à Saint Fargeau à deux heures de nuit , il fallut mettre pied à terre ; le Pont étoit rompu : j'entrai dans une vieille maison , où il n'y avoit ni porte ni fenêtres , & de l'herbe jusqu'aux genoux dans la cour : cela me donna une grande aversion & une grande horreur de la maison ; l'on me mena dans une vilaine chambre , au milieu de laquelle il y avoit un poteau : la peur & le chagrin me surprirent à tel point que je me mis à pleurer ; je me trouvai bien malheureuse d'être hors de la Cour & de n'avoir pas une belle demeure. Comme cela fut passé , j'appellai Me. de Frontenac , Préfontaine , & la Guerinier : ils avoient été tous deux s'informer s'il n'y avoit pas quel-

que lieu où je pusse aller pour me guérir de la crainte où j'étois , ils me dirent qu'il y avoit un petit Château fossoyé à deux lieues de-là qui appartenoit à un nommé Davaux , qui est un Contrôleur de mes Domaines , où je pouvois aller jusques à ce que je fusse éclaircie. Je chargeai le Gentilhomme de Frontenac , que j'avois avec moi , d'aller le lendemain à Châtillon , pour savoir ce que l'Exemt y faisoit avec ses Gardes.

Après que j'eus soupé , je donnai le bon soir , & dis , je veux demain dormir tout le jour , que l'on ne m'éveille point : ensuite je montai à cheval , Me. de Frontenac & moi , & l'une de mes Femmes de Chambres , Préfontaine , & la Gueriniere. Jugez avec quel plaisir je fis cette traite , je m'étois levée deux heures avant le jour , j'avois fait vingt-deux lieues , & j'étois sur un cheval qui en avoit fait autant. Nous arrivâmes à la maison de Davaux , qui se nomme Dannery , sur les trois heures du matin , je me couchai en grande diligence. Le lendemain la Gueriniere qui étoit allé a Saint Fargeau , revint , & me dit que ma maison étoit bonne & forte , que l'on ne m'y pou-

voit point surprendre , que s'il entroit des gens par une porte , je pouvois me sauver par l'autre , & même que l'on pourroit arrêter ceux qui me voudroient arrêter. Cela me plut fort , & j'attendois des nouvelles de Châtillon : le Gentilhomme que j'y avois envoyé revint , lequel me conta que lorsqu'il arriva à Châtillon en l'hôtellerie où étoit logé l'Exemt , il l'accosta , & lui demanda où étoit la Cour , parce qu'il venoit d'Italie , & qu'il étoit obligé d'aller à la Cour pour quelque affaire. L'Exemt lui répondit qu'elle étoit à Paris , & lui demanda où il avoit couché : le Gentilhomme lui dit à Saint Fargeau : l'Exemt lui demanda si on n'y attendoit point Mademoiselle , l'autre lui répondit , elle y arriva hier au soir ; l'Exemt parut surpris , & dit , je croyois qu'elle ne pouvoit passer que par ici. Le Gentilhomme lui demanda s'il seroit long-tems à Châtillon ; il lui répondit qu'il attendoit quelque ordre de la Cour , après quoi il marcheroit. Mes gens me préférèrent ensuite d'aller à Saint Fargeau , je fus deux jours à m'y résoudre , je ne m'ennuyois point en cette petite maison , j'y trouvois des Livres ; je me promenois , je me couchois de bonne heure , & je me le-

vois tard. Je reçus une nouvelle qui me surprit fort , c'étoit la mort de Mademoiselle de Chevreuse arrivée en trois jours , je la plaignois extrêmement , c'étoit une belle & bonne fille , qui n'avoit pas beaucoup d'esprit. Un matin je m'en allai à Saint Fargeau, on me mena dans un appartement que je n'avois pas vû , je le trouvai plus commode que celui où j'avois logé pour la première fois. M. le Duc de Bellegarde l'avoit fait accommoder , Monsieur lui en avoit donné la jouissance & la permission de demeurer dans cette maison pendant ma minorité , en considération des pertes qu'il avoit faites pour son service. Cet appartement étoit fait d'une partie d'une belle galerie retranchée , qui est sur l'épaisseur d'une muraille. Dès ce même jour-là je vous changeai les cheminées & les portes , y faire une alcove , & m'informai s'il n'y avoit point d'Architecte dans le pays. Je fis commencer à ajuster le dedans de l'appartement où j'étois , & pour cela il fallut le quitter , & m'en aller loger au grenier : avec ce désagrément j'étois mal couchée. Me. la Comtesse de Fiesque fit si bien , que mon lit n'arriva que dix jours après que je fus à Saint Fargeau : mes Gens avoient été assez sots pour lui

obéir ; je les grondai comme ils le méritoient du peu de soin qu'ils avoient eu de me venir trouver , & je les louai de leur bravoure à secourir le carosse de Préfontaine , lorsqu'il avoit été pillé. Par bonheur le Bailli de Saint Fargeau étoit marié depuis peu , ainsi il avoit un lit neuf. Me. la Duchesse de Sully & Me. de Laval me vinrent voir peu après mon arrivée , je fus dans la plus grande honte du monde de n'avoir point de quoi les loger dans ma maison : il falloit qu'elles allassent tous les soirs coucher chez le Bailli où étoit le lit dans lequel j'avois couché avant l'arrivée de mon train : il vint encore d'autres Dames qui logerent toutes dans la Ville : j'envoyai à Bois-le-Vicomte querir des meubles que j'y avois , afin de n'avoir plus cette honte.

Comme j'étois dans la maison de Davaux , j'eus une grande peur ; je me réveillai , & j'entendis ouvrir le rideau de Me. de Frontenac qui étoit couchée dans un lit proche du mien , & à l'instant je l'entendis refermer. Je lui dis , rêvez-vous à l'heure qu'il est d'ouvrir votre rideau ? elle me répondit, c'est le vent. Nous étions logées dans une chambre basse , où il n'y avoit

de fenêtres que d'un côté , & ce jour-là il ne faisoit point de vent : la peur me prit , je lui dis , venez coucher avec moi , elle ne s'en fit pas prier , & comme elle passoit de son lit au mien , j'entendis encore ouvrir le rideau , jusques à ce qu'il fut jour , ni elle ni moi ne parlames point. Comme le jour fut venu , elle m'avoua qu'elle avoit vû ouvrir son rideau , (il y a toujours de la lumière dans ma chambre la nuit) que son premier mouvement avoit été de se jeter dans mon lit , qu'elle avoit conservé du jugement , crainte de me manquer de respect & de me faire peur , qu'elle avoit vû ouvrir & fermer deux fois son rideau. Nous nous entretenmes sur ce que ce pouvoit être sans le trouver. Quelques jours après , j'appris qu'un garçon , qui étoit à moi , & mon frere de lait , lequel s'en étoit allé avec le Comte de Holac , avoit été tué dans ma Compagnie de Gendarmes , je ne doutai pas que ce ne fut lui , qui me venoit dire adieu ; je lui fis dire des Messes.

Après que M. le Prince eut reçu de mes nouvelles de Pons , & qu'il eut sçu que je ne voulois point être ailleurs qu'à Saint Fargeau , il s'en alla prendre Château-

DE MONTPENSIER. 263

Portien , Rethel , & d'autres petits Châteaux. M. de Lorraine prit Bar-le-Duc avec son armée , & quelques Châteaux. Foges , l'un de ses Généraux fut tué : ensuite ils assiégèrent Sainte Menehould. La Cour avoit dessein que S. A. R. fit revenir ses troupes , qui étoient avec M. le Prince : pour cet effet Monsieur envoya Gedouin , Enseigne de ses Gendarmes , les querir ; il arriva à l'armée de M. le Prince devant Sainte Menehould comme les Troupes de S. A. R. faisoient un logement , après lequel on devoit donner l'assaut. M. le Prince consentit que les Troupes partissent le lendemain , les Officiers ne le voulurent pas , après avoir fait leur logement avec toute la bravoure & le bonheur possible , ils dirent à Gedouin , nous voulons donner l'assaut , ce qu'ils firent , & après que la place eut capitulé , au lieu d'entrer dedans , ils prirent congé de M. le Prince avec tous les regrets imaginables de le quitter , & toute la reconnoissance possible des honneurs qu'ils en avoient reçus. Il leur témoigna aussi avoir beaucoup d'estime des Officiers & des Troupes , & un extrême déplaisir de ce qu'ils le quittoient. Holac fit mettre son

Régiment en bataille, & dit aux Officiers & Cavaliers, vous êtes à S. A. R. vous avez l'honneur de porter son nom; allez le trouver, pour moi je demeurerai à la compagnie de M. le Prince: dans l'instant son Régiment, au lieu de marcher avec les autres, rentra dans le Camp, & celui de Baudits le suivit, lequel dit à Gedouin qu'il étoit inutile à S. A. R. & qu'il pouvoit servir M. le Prince, qu'il croyoit qu'il n'en seroit pas fâché. Pour le Comte d'Escars, qui n'avoit de troupes que ma Compagnie de Chevaux-Légers, il demeura aussi avec M. le Prince.

La Cour étoit à Paris, accablée de harangues de tous côtés, elle n'avoit point assez d'oreilles pour écouter tous les gens qui demandoient pardon. Monsieur le Cardinal de Retz salua le Roi & la Reine, & se croyoit le mieux du monde à la Cour, lorsqu'un jour qu'il vouloit la faire, Villequier Capitaine des Gardes du Corps l'arrêta, & le mena par la galerie du Louvre monter en carosse au pavillon, & de-là au Bois de Vincennes: depuis que l'on eut pris ce dessein, on fut quelques jours sans l'exécuter, parce qu'il ne venoit guere au Louvre. Quand on

DE MONTPENSIER. 265

y entre & qu'on a deſſein d'arrêter les gens il eſt difficile de s'échaper, & rien n'eſt ſi véritable qu'un vers de Nicomède qui eſt une Tragédie de Corneille, qui fut miſe au jour auſſitôt après la liberté de M. le Prince en laquelle il y a,

*Quiconque entre au Palais porte ſa tête aux
Rois.*

Quand la Reine envoya querir Villequier pour lui donner l'ordre, il n'y avoit avec elle que le Roi & M. le Tellier, à ce que je lui ai oui dire depuis. Villequier lui dit, Madame, c'eſt un homme qui a toujours quantité de braves avec lui, s'ils ſe mettent en déſenſe que ferai-je ? Le prendrai-je mort ou viſ ? tout le monde ſe regarda, il répliqua que le Roi me donne un mot de ſa main de ce que j'ai à faire. Le Roi écrivit qu'il lui ordonnoit de prendre le Cardinal de Retz de quelque maniere que ce fût ; j'ai appris ceci de la Reine, lors que je cauſois avec elle de ce qui s'étoit paſſé. Elle me diſoit ſouvent que M. le Prince avoit l'ame bonne, qu'on lui avoit conſeillé de s'en défaire au bois de Vincennes, qu'elle ne ſe

repentiroit jamais de ne l'avoir pas fait, qu'elle étoit incapable d'avoir cette pensée, quelque mal qu'il lui eût pû faire, non plus que M. le Cardinal.

A l'arrivée de la Cour à Paris, M. de Beaufort fut exilé, aussibien que Madame de Montbazon & Madame de Bonnelle. Frontenac eut une lettre pour sa femme, elle étoit partie avec moi : la Comtesse de Fiesque eut le même ordre, & parce qu'elle étoit malade, on lui donna des Gardes, & elle ne voyoit personne.

Il se passa à la Cour une affaire moins importante que celle du Cardinal de Retz, qui y fit beaucoup de bruit : ce fut le mariage du Marquis de Richelieu avec Mademoiselle de Beauvais, fille de la premiere femme-de-Chambre de la Reine. Ce garçon étoit bien fait, jeune, plein d'esprit & de courage, & nourri dans l'élévation où sont d'ordinaire les gens de faveur. Son frere aîné n'a point d'enfans & est fort mal sain : ainsi toute la dépouille de cette faveur le regardoit & le regarde encore, mais beaucoup moins à présent que dans ce tems-là, parce que Madame d'Aiguillon qui en possède une bonne partie & qui en est maîtresse, lui

en ôtera tout ce qu'elle pourra. Ce mariage surprit tout le monde, quoique cette fille soit jolie & aimable, elle n'est pas assez belle pour faire passer par-dessus mille considérations qu'il devoit avoir; ainsi dès le lendemain Madame d'Aiguillon l'enleva & l'envoya en Italie, pour voir s'il persévérerait à l'aimer: il revint & l'a toujours fort aimée. Elle disoit dans sa douleur, mes neveux vont toujours de pis en pis, j'espère que le troisième épousera la fille du boureau: il est vrai qu'elle avoit grand sujet de se plaindre, de ce que l'un & l'autre n'avoient pas pris de bonnes & de grandes alliances. Madame de Beauvais ne lui avoit nulle obligation, & n'étoit point obligée de négliger son bien à ses dépens, comme étoit Madame de Pons fille de Madame de Vigan, dont la mere est comme la femme de charge de sa maison. Tout ce qui peut se dire là-dessus, c'est que si le Cardinal de Richelieu pouvoit voir de l'autre monde l'état où est sa maison, je crois que tous ceux qu'il a persécutés en seroient assez vengés.

Madame accoucha d'une quatrième fille que l'on nomma Mademoiselle de Chartres. Monsieur en fut assez fâché; il esperoit tou-

jours d'avoir un garçon, elle fut malade à l'extrémité, j'envoyai avec beaucoup de soin en apprendre des nouvelles à Paris, faire des complimens à Monsieur, & le prier d'avoir agréable que je l'allasse voir; il me manda qu'il n'étoit pas encore tems.

Pendant la maladie de Madame, la Reine l'alla la voir avec beaucoup de bonté: Madame la Comtesse de Fiesque lui fit demander si elle auroit agréable qu'elle la vit; la Reine répondit qu'elle la verroit comme Comtesse de Fiesque & non pas comme ma Gouvernante; elle me renonça pour avoir cet honneur, & quand la Reine lui parla de moi, elle me dauba de toute sa force. Comme Madame se porta mieux, je crus que S. A. R. qui étoit de meilleure humeur, seroit bien aisé de me voir: j'envoyai la Guérinière, & comme je vis qu'il ne venoit point & que je ne pouvois pas croire que S. A. R. refusât de me voir, je partis dans l'espérance de le trouver en chemin; ce qui arriva. Je le rencontrai au Pont de Gien, où j'avois mis pied à terre: il me donna une lettre de Monsieur, par laquelle il me mandoit que je lui envoyasse deux lettres, l'une pour le Comte de Holac & l'autre pour le Com-

te d'Escars , par lesquelles je leur ordonnasse de venir avec mes Compagnies, & que jusques à ce que cela fût fait, il ne me pouvoit voir, parce que la Cour le trouveroit avec lui, qu'ils y sont demeurés. Je poursuivis mon chemin jusques à Sully, où je devois coucher; & dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à S. A. R. je lui mandai que j'étois bien malheureuse qu'il ne me voulût pas voir, que je ne pouvois pas répondre de ce que faisoient Messieurs d'Escars & de Holac, & pour marque que je voulois contribuer à leur retour, j'envoyois à S. A. R. les deux lettres qu'elle me demandoit: ces lettres n'étoient pas de ma main, & contenoient.

Son Altesse Royale a désiré que je vous écrivisse pour vous mander de revenir, je pense que son commandement a assez de pouvoir sans que mes ordres y soient nécessaires, tout ce que je puis faire c'est d'en user comme je fais, &c. Je signai les deux lettres de ma main. Voilà à peu près ce qu'elles contenoient, je ne me souviens pas du reste: je pense qu'il y avoit encore, *si vous ne revenez, j'aurai sujet de me plaindre de vous.* Je dis à Son Altesse Royale que si, après avoir ces deux lettres, la Cour n'étoit pas contente, ce se-

roit avoir une grande tyrannie pour moi de vouloir que je répondisse, pour voir Monsieur, de ce que feroient d'Escars & Holac. Je dépêchai mon Courier par lequel je demandois ses carrosses de relais; il revint le lendemain, & Monsieur me manda qu'il m'avoit envoyé des relais. J'allai au commencement de Décembre de Sully à Blois en un jour: j'avois avec moi Madame de Frontenac & Madame la Comtesse de Fiesque. J'oubliois de dire qu'elle arriva en litière un matin que l'on ne songeoit pas à elle; je lui dis, ah! Madame, comment êtes-vous venue ici, vous qui me croyez en Flandres? Elle me parla avec assez d'humilité, cela me toucha le cœur, je la traitai avec plus de bonté qu'elle ne méritoit.

J'arrivai à Blois que Monsieur avoit soupé: j'avoue que je ne sçavois quelle mine il me feroit, & que j'en étois un peu inquiète, j'augurois cependant que l'on me feroit bon accueil, parce qu'au relais je trouvai des Gardes, & que Saujon ne m'auroit pas fait cela, s'il eût cru que Monsieur l'eût trouvé mauvais. Il vint à la porte de sa chambre au-devant de moi, & me dit; je n'oserois sortir parce que j'ai la bouche

enflée ; il salua les Dames , & d'abord demanda des nouvelles de la maladie de Madame à Madame la Comtesse de Fiesque. J'étois cependant au près du feu : allez souper , me dit-il , bon soir , ne revenez point parce qu'il est tard.

Le lendemain il vint à ma chambre dès que fus éveillée ; je mangeai avec lui , parce que je n'avois point amené d'Officiers ; il contoit mille affaires , & me parloit sans cesse de Monsieur le Prince ; ses gens avoient remarqué qu'il ne l'avoit pas nommé depuis qu'il étoit hors de Paris. Il me traita assez bien ce voyage-là ; il est vrai qu'il dura peu , je ne restai que deux jours à Blois. Le Comte de Bethune y vint , puis il me conduisit jusques à Chambord où nous séjournâmes deux jours ; il remercia Madame de Frontenac d'être demeurée avec moi , témoigna à Madame la Comtesse de Fiesque qu'elle n'avoit pas bien fait de me quitter , & dit à Préfontaine , je suis fort content de vous , lorsque l'on m'a dit que c'étoit vous qui conseillez ma fille de s'en aller , je n'en ai rien cru. A Chambord il dit à Préfontaine , je vous veux mener par tout : il lui montra sa maison avec plaisir ; cela m'en fit un

fort grand , j'aimois fort que l'on considérât les gens qui me servoient bien. Le soir il lui dit , Préfontaine je vous veux mener promener dans mon Parc de grand matin : dans la promenade il lui dit, j'aime bien ma fille , j'ai cependant quelques considérations , qui font que je serai bien-aîsé qu'elle ne demeure guere ici. Préfontaine lui dit : Votre Altesse Royale voit qu'elle n'en a pas usé comme une personne qui y veut demeurer , elle est venue sans équipage : il lui tint plusieurs discours pour lui témoigner qu'il n'avoit songé^é en sa vie à rien avec tant de passion qu'à mon établissement , que j'étois si difficile , que je n'avois pas voulu de M. l'Electeur de Baviere. Cela est vrai , & il me semble que ce n'étoit pas un bon parti : il avoit son pere & sa mere , il n'avoit que quinze ans , & l'on vivoit dans cette maison un peu plus solitairement que dans un Couvent. Toute sa conversation ne tendoît qu'à lui faire connoître la tendresse qu'il avoit pour moi , le desir qu'il avoit eu lorsqu'il étoit en pouvoir de me procurer un établissement , que de mon côté je n'avois pas correspondu à ses bonnes intentions , & qu'en l'état où il étoit , je ne devois pas desirer

desirer de lui plus qu'il ne pouvoit. Préfontaine revint fort persuadé qu'il disoit vrai, que c'étoit un homme de bonne amitié.

Pendant mon voyage on parla de la laideur de ma maison de Saint Fargeau, que j'en devois chercher quelqu'une qui fût plus belle & plus proche de Blois : l'on dit que Châteauneuf sur Loire étoit à vendre, Monsieur me dit, si cela est, il faut que vous l'achetiez ; je lui dis que je la verrois dans mon retour. Je ne croyois être qu'une nuit à Orléans, où Monsieur de Sourdis me donna à souper, & Monsieur l'Evêque à dîner : Madame la Comtesse de Fiesque se trouva mal, ce qui m'obligea à y demeurer ce jour-là. J'allai voir Châteauneuf, que je trouvai une belle maison : ce n'est qu'un corps de logis qui est fort grand, de beaux jardins, & des parterres avec des fontaines, un grand rond-d'eau, un canal & la rivière de Loire au bout du parc, qui en fait un grand que l'on voit de la maison. J'eus beaucoup de plaisir à cette promenade, il faisoit la plus belle journée du monde : Madame de Sully & Madame la Marquise de Laval, qui m'étoit venu trouver à Orléans, y vinrent avec moi : Madame de

Sully avoit beaucoup de passion que je fisse cette acquisition, c'étoit proche de Sully. Nous prîmes ce grand dessein de bâtir des pavillons & d'ajuster les dedans; mais ce qui me déplaisoit fort en ce lieu, c'est qu'il n'y avoit point du tout de couvert, excepté deux petits bois de charmes fort mal venus.

A mon retour, je trouvai Monsieur de Beaufort à Orleans, il ne m'avoit point trouvée à Chambord, il étoit venu après moi à tout hazard: il soupa avec nous & nous fîmes la meilleure chère du monde sans avoir d'Officiers; il y a à Orleans un très-bon traiteur. Je repassai par Sully, où je fus encore un jour, & je m'établis tout-à-fait à Saint Fargeau: je changeai de chambre, lorsque j'y arrivai; il avoit fallu percer des cheminées en celle où j'étois, de sorte que j'en fis une autre qui avoit une belle vue, ce qui n'est pas extraordinaire, parce que c'est un grenier. Je travaillois depuis le matin jusques au soir à mon ouvrage, & je ne sortois de ma chambre que pour aller dîner en bas & à la Messe. Cet hiver-là étoit assez vilain pour ne pouvoir s'aller promener: dès qu'il faisoit un moment de beau

tems , j'allois à cheval , & quand il geloit trop , je mepromenois à pied , & voyois mes ouvriers. Je fis d'abord un mail où il y avoit des arbres entourés de tant de ronces , que l'on n'eût pas jugé possible d'y faire une allée ; à force de couper des brossailles & d'enlever de la terre & d'en porter , l'on forma une belle allée ; je ne la jugeois pas assez longue pour faire un mail , je la fis allonger de cent pas en terrasse ; ce qui fit un fort bel effet. De cette terrasse on voit le Château , un faubourg , des bois , des vignes , une prairie où passe une riviere qui est l'hiver un étang ; ce passage n'est pas défectueux. Saint Fargeau étoit un lieu si sauvage , que l'on ne trouvoit pas des herbes à mettre au pot lorsque j'y arrivai.

Pendant que je travaillois à mon ouvrage , je faisois lire , & ce fut en ce tems que je commençai à aimer la lecture , que j'ai toujours fort aimée depuis. On rangea mes caissettes & mes papiers : je me souvins de la vie de Madame de Fouquerolles que Préfontaine avoit , il me la rendit , & je l'achevai , & comme j'avois fort envie de dire un mot de ce qui s'étoit passé , je trouvai le moyen

d'y en inserer des fragmens , à la fin l'envie me prit de faire imprimer cet ouvrage avec un manifeste pour me justifier des plaintes qu'elle avoit faites de moi , & celui qu'elle avoit fait pour y répondre. Une certaine lettre du Royaume de la Lune de Madame de Frontenac , & une que j'avois faite aussi avec des vers de sa façon , parce que j'en fais très-mal , & si l'on en veut croire beaucoup de gens , tous les vers qui sont dans ce Livre , quoique fort jolis , ne sont pas d'elle , l'on dit que c'étoit un certain Monsieur du Châtelet qui les faisoit.

Je fis imprimer tous ces recueils , j'envoyai querir un Imprimeur à Auxerre , & je me divertissois à le voir imprimer : il avoit une chambre dont il ne sortoit point ; c'étoit un grand secret , il n'y avoit que Madame de Frontenac , Préfontaine, son Commis & moi qui le voyions.

Monsieur le Prince m'écrivoit tous les ordinaires , & me mandoit ce qu'il savoit , & moi de même. Il envoya le Maréchal des Logis de mes Gendarmes pour savoir ce qu'il me plaisoit que Holac & d'Escars fissent , & dans sa lettre il y avoit , je ne puis croire que ce soit tout de bon que vous voulussiez qu'ils me

quittent : si vous le voulez, vous êtes la maîtresse , & je vous obéirai sans en rien dire. Dans la même lettre il me marquoit que les amis du Cardinal de Retz le faisoient rechercher , qu'il me prioit de lui donner mon avis de ce qu'il avoit à faire. Je dis à tout le monde à Saint Fargeau que Saint Germain avoit quitté M. le Prince; après y avoir resté quatre ou cinq jours , il dit qu'il s'en alloit chez lui. J'écrivis à Monsieur le Prince que j'aurois été fâchée qu'il eût renvoyé d'Escars & Holac, qu'il avoit dû juger par la maniere dont je leur écrivois , que je ne desirois pas qu'ils m'obéissent , qu'à l'égard du Cardinal de Retz, il en useroit comme il le jugeroit à propos. Le Garde dit que S. A. R. avoit envoyé porter mes lettres à Holac & à d'Escars, il vint à Saint Fargeau, & me conta qu'il avoit passé à Sedan , où étoit le Cardinal Mazarin qui avoit lû mes lettres , & comme il les avoit rendues à ces Messieurs, ils ne les avoient pas voulu lire , qu'ils les avoient portées à Monsieur le Prince , qu'il s'étoit entretenu avec eux , & qu'il avoit répondu , assurez Monsieur & Mademoiselle de mes très-humbles respects , & que , quoi qu'ils fassent, je crois qu'ils ne me

veulent pas de mal. D'Escars & Holac m'écrivoient de belles lettres : ils me supplioient de croire qu'ils ne manqueroient jamais au respect & à l'attachement qu'ils avoient pour moi , qu'ils m'étoient inutiles, qu'ils croyoient que je ne pouvois trouver mauvais qu'ils continuassent à servir un Prince de si grand merite , & qui m'étoit si proche ; que la bonne opinion que je leur avois fait l'honneur de leur témoigner étoit fondée sur la réputation qu'ils avoient acquise , qu'ils la perdoient s'ils quittoient Monsieur le Prince , & qu'en ce cas ils seroient privés de l'honneur de ma bienveillance , qui étoit pour eux ce qu'il y avoit au monde de plus cher : ils firent la même réponse à Son Altesse Royale & demeurèrent.

Madame la Duchesse de Vitry me vint voir, & quantité d'autres Dames des environs, il y avoit souvent compagnie. Comme la Comtesse de Fiesque se porta mieux , elle m'envoya un certain valet qu'elle avoit qui s'étoit érigé en Gentilhomme , nommé d'Apremont , je mets son nom , parce que ses actions me feront parler de lui plus qu'il ne merite. Elle m'écrivoit qu'elle esperoit

être bien-tôt en état de me venir trouver : je lui mandai qu'elle seroit la bien venue. Elle écrivoit à Madame de Frontenac pour sçavoir si je trouverois bon qu'elle amenât avec elle une certaine Mademoiselle Doutrelais de Normandie qui demouroit depuis quelques années avec elle ; je dis à Madame de Frontenac que non , & qu'elle lui devoit mander qu'elle n'étoit pas de condition à manger toujours avec moi comme les autres Dames , ni à aller dans mon Carosse , qu'elle seroit embarrassée , & qu'elle embarrasseroit les autres. Je dis à Madame de Frontenac & à Préfontaine , nous serions bienheureuses si cette difficulté pouvoit empêcher Madame la Comtesse de Fiesque de venir ici ; elle est vieille & intrigante , ces sortes d'esprits sont dangereux dans les maisons. Elle surmonta cette difficulté , & vint : le jour qu'elle arriva , je dis à Madame de Frontenac , je vous conjure de ne faire aucune liaison avec la Comtesse de Fiesque , de n'entrer dans aucun de ses commerces , parce que j'ai beaucoup d'estime & d'amitié pour vous , & je sens fort bien que je perdrois l'une & l'autre. Je fis la même défense à Préfontaine , & jusques-là

de n'aller point dans sa chambre après la première visite, parce que les gens comme lui qui ont des affaires, pouvoient aisément se dispenser de faire des visites. Comme elle arriva, sa fille Madame de Pienne étoit avec elle, elle dit à Madame de Frontenac, je n'irai point coucher dans ma chambre, je serois trop éloignée, je coucherai avec vous. Madame de Frontenac couchoit dans ma Chambre, & j'en étois bien-aise, parce que je suis peureuse, elle nous conta mille nouvelles; c'est une femme assez agréable en toutes manieres; son procedé est noble & civil, elle faisoit le mieux du monde les honneurs de ma maison; pour Madame de Frontenac, elle ne prenoit pas la peine de parler à personne. Nous menions une vie assez douce & exemte d'ennui, aussi suis-je la personne du monde qui m'ennuie le moins, je m'occupe toujours, & me divertis même à rêver; je ne m'ennuie que quand je suis avec des gens qui ne me plaisent pas ou que je suis crainte.

Quand la vie de Madame de Fouquerolles fut imprimée, je trouvai que cette occupation m'avoit divertie; j'avois lû les Memoires de la Reine Marguerite, tout cela joint

à la proposition que la Comtesse de Fiesque, Madame de Frontenac & son mari me firent d'écrire des Memoires, m'engagea à commencer ceux-ci. Préfontaine me dit aussi que si cela me plaisoit, j'en devois faire : j'écrivis en peu de tems tout le commencement jusques à l'affaire de l'Hôtel-de-Ville, & comme j'écris fort mal, je donnois à Préfontaine à mesure que j'écrivois pour mettre au net.

J'appris que Madame partoit de Paris, je mandai à Monsieur que je l'irois voir à Orleans, Monsieur me manda que je n'y allasse pas, qu'on croiroit à la Cour qu'on s'assembleroit en un lieu où il s'étoit passé des affaires qui ne leur étoient pas agréables, & que quand il feroit beau je viendrois voir Madame à Blois. Je ne me le tins pas pour dit, je partis de Saint Fargeau, & je m'en allai à Orleans: Monsieur & Madame me reçurent fort bien, je n'y restai qu'un jour, j'y trouvai des Comédiens, c'étoit une très-bonne troupe qui avoit été tout l'hiver de devant à Poitiers avec la Cour, & l'avoit suivie à Saumur; elle avoit eu beaucoup d'approbation de toute la Cour, je les fis jouer un soir à mon logis, où Son Altesse

Royale vint. L'on ne parloit en ce tems-là que du retour du Cardinal Mazarin à la Cour, dont Son Altesse Royale n'étoit pas trop contente.

Il vint à Orleans un certain Pere Jesuite qui avoit déjà été à Blois, nommé le Pere Jean-Antoine-François, pour proposer à Monsieur le mariage de M. le Duc de Neubourg avec moi; il y avoit sept ou huit mois que ce bon Pere étoit à Paris, il n'avoit pas trouvé plutôt l'occasion de parler à Son Altesse Royale. Elle m'appella un jour dans son cabinet en présence de Madame, & me fit cette proposition: je lui répondis que je croyois qu'il se moquoit de moi, ou qu'il avoit oublié ce qu'il étoit depuis qu'il n'étoit plus à la Cour, de me vouloir marier à un petit Souverain d'Allemagne. Madame me dit qu'ils avoient eu des filles d'Autriche & de Lorraine; je lui répondis que les autres se marioient comme elles vouloient, que pour moi je n'étois pas résolue de me marier de telle maniere: nous n'en dîmes pas davantage. Monsieur & Madame s'en allerent à Blois, & moi à Saint Fargeau: je passai par Sully, où je fus un jour. A mon arrivée je ne songeai qu'à faire accommoder

DE MONTPENSIER. 283

un théâtre en diligence : il y a à Saint Fargeau une grande salle qui est un lieu fort propre pour cela ; j'écoutois la Comédie avec plus de plaisir que je n'avois jamais fait : ce théâtre étoit bien éclairé & bien décoré , la compagnie à la verité n'étoit pas grande , il y avoit des Dames assez bien-faites. Nous avions les Dames & moi des bonnets fourés avec des plumes ; j'avois pris cette invention sur un que Madame de Sully portoit à la chasse : l'on avoit augmenté ou diminué : de sorte que cela étoit fort joli. Madame de Bellegarde , qui ne demeure qu'à dix ou douze lieues de S. Fargeau , y venoit souvent. Après le plaisir de la Comédie , que le Carême fit finir , le jeu du volan succeda : comme j'aime les jeux d'exercice , j'y jouois deux heures le matin & autant l'après-dînée. Mon mail s'acheva , j'y jouai avec Madame de Frontenac qui me disputoit sans cesse, quoiqu'elle me gagnât toujours , j'avois plus d'adresse , mais la force l'emportoit.

Son Altesse Royale au départ d'Orleans me dit , l'affaire de votre compte de tutelle n'est pas encore terminée , je la veux finir avec vous , ordonnez-le à vos Gens : j'en

écrivis à Paris, puis à Blois.

Il se fit là-dessus quantité d'écritures, qui commençoient de part & d'autre à s'aigrir un peu; comme j'entendois parler de mes affaires plus qu'à Paris où je ne voulois pas les écouter, je m'y donnai tout-à-fait, & y pris plaisir.

Préfontaine me montrait toutes les lettres qu'il recevoit tous les ordinaires, & même les réponses qu'il faisoit. Un jour je lui dis, ce n'est pas assez d'avoir l'œil sur mes procès & de contribuer à l'augmentation de mon revenu, il faut aussi voir la dépense de ma maison; je suis persuadée que l'on me vole, & pour éviter cela, je veux que l'on me rende compte comme l'on fait à un particulier: cela n'est point au-dessous d'une grande Princeesse, moins on la vole, plus elle est en état de faire du bien, quand on le fait avec discernement, l'on en sçait gré. J'ai toujours oui dire que l'Infante Isabelle, Souveraine des Pais-Bas, voyoit toutes les affaires jusques aux plus petites, aussi-bien qu'une grande Duchesse de Toscane de la Maison de Lorraine, toutes deux aussi illustres par leur mérite, leur capacité & leur vertu, que par leur naissance: je serai fort aise de les imiter.

Préfontaine fut fort aise de ma résolution , & me dit que je ferois très-bien , & pour ce sujet il chercha les moyens de découvrir ce que je voulois savoir : nous trouvâmes que j'avois été fort mal servie , & que je pouvois beaucoup retrancher de ma dépense , & paroître davantage. J'envoyai querir mes gens avec leurs comptes , ils m'en apportèrent de faux , je leur montrai les véritables , ils furent confondus & contraints de m'en demander pardon , & de me prier de leur donner ce qu'ils m'avoient dérobé. Il y en eut un qui m'avoua que son Confesseur lui avoit refusé l'absolution jusqu'à ce qu'il eût restitué. Je le leur donnai à condition qu'à l'avenir ils auroient une meilleure conduite. Madame de Frontenac m'avoit donné un Controlleur , le mien étoit mort , il devoit faire merveille , il avoit fait comme les autres.

Après que j'eus écrit & reçu beaucoup de Lettres de Blois, Son Altesse Royale envoya Monsieur Duché pour me persuader de l'aller trouver la Semaine Sainte à Orleans , je m'en excusai , il fut deux jours à S. Fargeau , il m'importuna fort. La Comtesse de Fiesque & Madame de Frontenac commen-

cèrent à se lier ensemble d'amitié , nonobstant ce que j'avois dit à la dernière ; & comme mes affaires me donnoient beaucoup de chagrin , & que je ne savois à qui m'en prendre , je me mettois quelquefois en colère contre Préfontaine , parce qu'il étoit parent de Monsieur de Choisi , que je croyois l'auteur de tout l'embaras où j'étois : je me trompois fort , comme j'ai vû depuis , il ne l'étoit point & Préfontaine ne le voyoit plus depuis que je le lui avois défendu. Un jour que je l'avois grondé & qu'il me voyoit en méchante humeur , il s'en alla coucher chez un Gentilhomme nommé la Salle , qui n'est qu'à deux ou trois lieues de S. Fargeau , lequel en est présentement Gouverneur : pendant son absence ces bonnes Dames qui lui en vouloient sans savoir pourquoi , engagèrent la Tour mon Ecuyer à me venir parler contre lui , afin qu'il ne revînt plus auprès de moi. Comme je suis méfiante , & que je connoissois assez de sujet de l'être , je rembarrai la Tour d'importance , & pour lui faire connoître que je n'étois pas d'humeur à congédier si légèrement des Gens qui me servent bien , j'envoyai un homme au galop le querir , quoiqu'il fût dix heures du

soir, & qu'il plût. Il arriva à minuit fort mouillé; lorsqu'il entra, je lui dis, le meilleur moyen du monde de raccommo-der les gens avec moi, c'est quand on les insulte: je lui contai tout ce que la Tour m'avoit dit, & en même-tems je lui dis aussi, c'est un pauvre homme qui ne fait ce qu'il fait, à qui les Comtesses de Fiesque, la mere & la fille, ont fait faire tout cela, comme le cha-qui tire les marons du feu; je suis pourtant bien-aîsé que vous voyiez quel homme c'est, vous m'importunez sans cesse pour lui faire du bien, & vous voyez la reconnoissance qu'il en a. Pour la Comtesse de Fiesque la jeune, je ne comprenois pas quel intérêt elle avoit à cela, aussi ne croyois-je pas qu'elle y eût part, la suite de sa conduite m'a bien fait connoître le contraire. Pour Madame de Frontenac je ne l'en accusois en façon du monde, je ne la croyois pas liée d'amitié au point où elle étoit avec la Comtesse de Fiesque. Pour la vieille Comtesse, il y avoit long-tems que je voyois bien qu'elle n'aimoit pas Préfontaine, & la raison en étoit qu'il ne l'alloit guere voir, & qu'il ne lui parloit qu'indiferemment, & elle eût voulu qu'il lui eût rendu compte de tout ce

ce que je lui disois & de toutes mes affaires, dont elle auroit voulu être la maîtresse, & faire des micmacs de petits manéges : elle étoit fort intéressée, puisqu'elle avoit connu qu'il n'étoit pas homme à cela. Monsieur l'avoit haï mortellement, sa consolation étoit qu'elle en auroit haï tout autre en sa place qui m'auroit servie de même; c'étoit moi qui ne voulois pas qu'il lui parlât de rien. La Tour ne fit pas long séjour à Saint Fargeau, après cette équipée, il me demanda la permission de s'en aller chez lui, je la lui donnai avec beaucoup de joie.

Un jour que j'entrai dans la chambre de Madame la Comtesse de Fiesque la mere, je trouvai son écritoire ouverte, & il y avoit une lettre qu'elle écrivoit à Me la Duchesse d'Aiguillon qui n'étoit pas fermée : elle lui témoignoit le déplaisir qu'elle avoit de ce que Monsieur le Comte de Fiesque étoit dans les intérêts de Monsieur le Prince, qu'elle, souhaitoit avec toutes les passions imaginables qu'on l'en pût retirer, & que pour cela il falloit proposer à la Cour quelque négociation pour Monsieur le Prince par le Comte de Fiesque, dire que le Comte de Fiesque étoit un bon homme plein d'honneur,

d'honneur, qui étoit aussi aisé à tromper qu'un autre: qu'elle avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, que s'il étoit une fois ici, elle le feroit bien parler & tireroit de lui bien des circonstances si ces commerces étoient une fois établis, & que sous prétexte de servir Monsieur le Prince, pourvu que l'on le sçût bien prendre & lui parler toujours d'honneur & de probité, on le feroit passer par dessus. Je ne fus pas surprise de voir ces bons sentimens, je connoissois la bassesse de son ame & le desir qu'elle avoit de s'intriguer aux dépens de qui que ce pût être. Après le retour de Duché à Blois, l'on m'envoya un valet de pied qui m'apporta une transaction que l'on me mandoit de signer, & que si je voulois je l'envoyasse consulter à Paris: je répondis qu'il ne falloit point de conseil là-dessus, & qu'il ne falloit que savoir lire pour connoître qu'elle m'étoit très-desavantageuse. J'écrivis à Goulas pour supplier son Altesse Royale de vouloir prendre des arbitres: il me manda qu'il prenoit Messieurs de Bous & de Cumont; je lui fis réponse que pour marque que je voulois promptement sortir d'affaire avec Son Altesse Royale, je n'en voulois point d'au-

tres , que je les croyois gens de probité : il me manda ensuite qu'il n'étoit pas de la dignité d'un fils de France de mettre ses affaires en arbitrage , & que j'avois mal expliqué sa lettre.

Tout ce que j'écrivois étoit pris de travers , & si l'on me répondoit une fois à propos & que je convinssé de ce qu'ils proposoient , aussi-tôt ils s'en dédisoient.

Vineuil qui venoit de Flandres , fut pris avec toutes ses lettres ; il en avoit une entr'autres sans dessus où l'on parloit de Monsieur de Lorraine & du Comte de Fiesque. Dès qu'on le fut en Flandres, Monsieur le Prince me manda, ne soyez point en inquiétude des Lettres dont Vineuil étoit chargé : dans celle que je vous écrivois , il n'y avoit rien. L'on jugea à la Cour que cette Lettre s'adressoit à moi ; soit pour faire plaisir à Son Altesse Royale ou plutôt pour se moquer de tous deux , l'on chargea l'Archevêque d'Embrun , qui est un Prélat toujours absent de son Diocèse & fort affamé de mauvaises commissions , comme l'on peut juger par celle-ci , d'aller à Blois porter la copie de cette Lettre, & d'offrir à Son Altesse Royale sur cela de m'ôter la disposition de

mon bien & de la lui remettre sous prétexte que j'envoyois de l'argent à Monsieur le Prince. Son Altesse Royale refusa cette offre, & c'étoit trop de l'avoir écoutée : hors le caractère il devoit faire jetter par les fenêtres tout homme assez mal avisé pour lui faire une telle proposition. L'on me l'écrivit pour m'intimider & pour me faire hâter d'aller à Orleans, je leur mandai que l'on ne me pouvoit ôter mon bien, à moins que d'être déclarée ou folle ou criminelle, que je n'étois ni l'un ni l'autre. Le pauvre Archevêque d'Embrun ; je le nomme ainsi par la pitié que j'ai de sa conduite, m'écrivit pour me dire qu'il avoit eu beaucoup de joie de voir le bon naturel de Son Altesse Royale pour moi, par la maniere dont il avoit reçu la proposition qu'il étoit allé faire contre moi : jamais homme ne s'étoit vanté de pareille action, je ne lui fis aucune réponse. J'avois plus de sujet de me plaindre qu'il eût pris cette commission qu'un autre, il est de la maison de la Feuillade, qui a toujours été attachée à Son Altesse Royale, son pere & trois de ses freres étoient morts à son service, & lui il avoit fait une profession particulière d'être de mes amis, & je le traitois fort bien.

Son Altesse Royale retourna à Blois. Nos affaires allèrent toujours leur train , c'est-à-dire , qu'elles ne s'avançoient point , quoique l'on s'écrivît beaucoup de Lettres. Son Altesse Royale me pressoit fort d'aller à Blois , & disoit que la Cour desiroit que je fusse auprès d'elle , & qu'elle avoit beaucoup d'affaires à me communiquer: elle me manda d'y envoyer Préfontaine , je lui mandai que cela ne serviroit de rien , que je ne me fiois à personne de mes affaires. Du côté de Paris tout le monde m'écrivoit que Madame la Princesse se mouroit , qu'elle ne pouvoit échaper , & que l'on craignoit que que si cela arrivoit , Monsieur le Prince ne me vînt enlever à S. Fargeau : Monsieur avoit promis que quand je serois une fois à Blois , l'on m'y arrêteroit prisonniere , & que je ne partirois plus , cela redoubla l'appréhension que j'avois d'y aller. La Comtesse de Fiesque & Madame de Frontenac me disoient sans cesse que je ne devois point quitter S. Fargeau , que la liberté étoit belle : Préfontaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour m'obliger d'aller à Blois , il me disoit sans cesse qu'il étoit de fort mauvaise grace de n'obéir pas à Son Altesse Royale , que

pour la crainte de la prison, si le Roi vouloit me faire arrêter, il le pouvoit à Saint Fargeau comme à Blois ; je me mettois en colere contre lui , & c'étoit tout ce qui en arrivoit. Quand il venoit quelqu'un de Blois, je faisois la malade , je disois que j'avois la fièvre , & je n'aurois pas eu une plus grande joie que de l'avoir en effet ; au reste je me portois fort bien , je disois sans cesse , voyez que suis jaune , & j'avois le meilleur visage du monde. Le Régiment d'Infanterie de Son Altesse Royale étoit pour lors en garnison en Nivernois , & comme l'on disoit que l'on viendrait m'arrêter à Saint Fargeau , je leur disois , vous me viendrez secourir , sans faire réflexion sur la suite ; desorte qu'ils envoyèrent tous les jours à l'ordre un Officier pour savoir si je n'avois pas besoin d'eux. Je m'amusois à conter tout ce que nous ferions, si nous étions assiegés, les fortifications qu'il faudroit faire , & mille sottises de cette nature , dont l'on rit , quoique le sujet donne assez de chagrin. Préfontaine ne donnoit point dans ces plaisanteries , il étoit au désespoir de ce que je les faisois.

Le Jesuite du Duc de Neubourg vint à Saint Fargeau, alla descendre aux Augu-

ains, & fit savoir sa venue à Madame la Comtesse de Fietque, qui vint le matin avec une mine fine & gaie me dire, le Pere Jesuite est ici, Son Altesse Royale lui a promis d'y venir, je vous assure que quoique vous en riez, le Duc de Neubourg est un fort bon parti, c'est un Prince de la maison de Baviere qui n'a que trente ans, bien fait, de l'esprit, du merite, & de beaux Etats. Dusseldorf sa Ville capitale est fort belle, & bien située, son Palais fort beau & guere éloigné d'ici: c'est un Prince qui peut bien être Empereur. En l'état où vous êtes à la Cour, peu de gens vous recherchent, & lui il vous veut avec tous les empressements imaginables; quand il n'y auroit que cette circonstance, elle est assez obligeante; si vous ne l'acceptez pas, Son Altesse Royale croira que vous avez des engagements avec M. le Prince. Lorsque vous fûtes voir Monsieur à Orleans, il me dit, je suis assuré que, si Madame la Princesse meurt, ce qui arrivera, elle a une maladie de poulmon dont personne n'est jamais réchappé; ma fille l'épousera, & je crois qu'ils se le sont promis, & même qu'ils sont d'accord de rompre le mariage de ma fille de Valois & de faire le

Duc d'Enguien Cardinal. Je l'écoutai fort patiemment, & je lui demandai, avez-vous tout dit ? Elle me dit, non ; je veux vous dire que vous croyez bien que j'aimerois cent fois mieux que vous épousassiez Monsieur le Prince, vous ne bougeriez de France, & d'ailleurs l'attachement que mon fils y a me le feroit desirer, & si vous avez sérieusement cela dans la tête, & autant que tout le monde le croit, je vous conjure de me le dire, vous pouvez par toutes sortes de raisons prendre confiance en moi, & je vous assure qu'il n'y a rien que je ne fasse auprès de Son Altesse Royale pour vous y servir. Je pris la parole, & je lui dis, je ne trouve point le Duc de Neubourg un parti sortable en façon du monde pour moi ; il n'y a jamais eu de fille de France mariée à de petits Souverains : c'est pourquoi je n'en veux point absolument. Pour Monsieur le Prince, je n'y songe point du tout ; je vous ferois tous les sermens imaginables qu'il ne m'a jamais parlé de l'affaire dont Monsieur veut que nous soyons d'accord, les gens qui ont le sens commun ne prennent guere de mesures de cette nature, sur la mort d'une

personne qui est aussi jeune que moi. Madame la Princesse est de mon âge, si elle mouroit, qu'il fût rentré dans les bonnes graces du Roi, que Sa Majesté le voulût & Son Altesse Royale, & que pour le bien de la Maison Royale on me le proposât, je crois que je l'épouserois ; il n'y a rien en sa personne que de grand, d'héroïque & de digne du nom qu'il porte. De croire que je me marie comme les Demoiselles des Romans, & qu'il vienne un Amadis me querir sur un palefroi, & qu'il pourfende tout ce qu'il trouvera en son chemin, que de mon côté je monte sur un autre palfroi comme Orianne, je vous assure que je ne suis pas d'humeur à en user ainsi, & que je m'estime fort offensée des gens qui ont une telle pensée de moi. La bonne femme s'en alla entretenir son Pere Jesuite, qui lui donna une lettre que le Duc de Neubourg m'avoit écrite, qui étoit un peu de vieille datte. Comme la bonne femme me la voulut donner, je lui dis que je pensois qu'elle se mocquoit de me donner une telle lettre : elle me dit lisez-la, puis je la

lui

lui rendrai , & lui dirai que c'est moi qui
l'ai ouverte : de cette maniere je la voulus
bien lire , & en voici la copie.

MADemoiselle ;

*Puisque les rares vertus & perfections que
le Ciel a jointes à la grandeur de Votre Al-
tesse Royale , ont fait étaler ses louanges par
tout , j'espere qu'elle me pardonnera si je me
trouve au nombre de ceux qui cherchent
l'honneur de la servir. Ce seroit le vértia-
ble bonheur qu'avec passion je souhaite , si
dès cette heure il m'étoit permis de rendre
à Votre Altesse Royale les respects & les
obéissances que je désirerois de lui vouer.
Comme l'injure des tems , & les conjonctu-
res présentes , ne me permettent pas pour
cette heure l'accomplissement de ce desir , je
suplie très-humblement Votre Altesse Royale
de vouloir permettre au Réverend Pere Jean-
Antoine Jesuite de lui en donner les assurances
de ma part , & de croire qu'entre tous ceux
qui font profession de la servir , je ne cederai
à qui que ce soit en fidélité & en zèle. Pour
en donner des preuves véritables , je ne puis
aspirer à une plus grande gloire que d'avoir la*

*permission de dire que je suis & serai toute
ma vie très-véritablement ,*

M A D E M O I S E L L E ,

D E V O T R E A L T E S S E R O Y A L E ,

Le très-humble , très-obéïssant
& très-fidele serviteur &
Cousin ,

P H I L I P P E - G U I L L A U M E ,
Comte Palatin.

Après que j'eus lû & copié cette missive ,
Me. la Comtesse de Fiesque me dit , n'a-
t-il pas bien de l'esprit ? n'écrit-il pas ga-
lamment ? Je lui dis que je connoissois peu
les poulets , que j'étois la personne du mon-
de la moins propre à juger de cette matiere.
Le lendemain matin elle envoya querir Pré-
fontaine , lui parla fortement de cette affai-
re , & voulut l'obliger à me la conseiller : il
lui répondit que quand je lui demandois son
avis, il me le donnoit en homme de bien
& d'honneur , que quand je ne lui deman-
dois pas , il ne s'ingeroit pas de m'en don-

ner , & que j'étois en âge de favoir ce que j'avois à faire , & qu'il n'appartenoit pas à mes Gens de me donner des avis , & de faire les capables. Elle lui dit , je crois que Mademoiselle voudroit bien voir le Pere , & même je crois qu'elle le doit , comme j'ai pris medecine , menez-le lui. Il trouva cela fort à propos , & dit qu'il feroit ce qu'elle lui ordonnoit : il me vint rendre compte de cette négociation , comme je m'en allois à la Messe ; de sorte qu'au retour j'allai voir la Comtesse de Fiesque ; elle me tint le même discours qu'à Préfontaine sur la visite. Lorsqu'elle ajouta, si nous pouvions trouver moyen que personne ne le vît, je crus me moquer , & je lui dis , lorsque j'arrivai ici je m'allai promener par toute la maison , l'on peut aller dans les galetas & par tout , les portes en sont fort petites , il n'y passe jamais que des couvreurs de maisons , ou telles autres gens , & si je ne me trompe , on peut rompre des portes murées & venir dans mon cabinet. Elle trouva cette proposition admirable ; de sorte que l'après dînée le Révérend Pere vint dans sa chambre : Préfontaine le mena par les galetas , où il se pensa rompre le

cou , & comme il eut mis le personnage à la porte , il vint m'en avertir , & j'entrai dans mon cabinet , & Préfontaine lui ouvrit la porte. J'avois caché Me. de Frontenac sous la table. Son entrée fut assez plaisante , un Jesuite botté & en habit de campagne , & d'une grottesque figure ; il tenoit son manteau des deux mains , d'une contenance à faire rire ; & comme il fut proche de moi , il claignoit un œil pour me mieux regarder ; je mourois d'envie de rire , Préfontaine n'en pouvoit plus , il sortit par respect , je lui avois cependant dit d'écouter à la porte tout ce qui se diroit. Le Révérend Pere commença par les complimens de M. le Duc de Neubourg ; ensuite il me dit , je crois que S. A. R. vous a dit les propositions que je lui ai faites , qu'il a très-bien reçues , & m'a témoigné qu'il seroit bien aise que j'eusse l'honneur de vous voir , & de vous les faire moi-même. Je lui répondis que M. le Duc de Neubourg me faisoit beaucoup d'honneur , & que les pensées qu'il avoit pour moi étoient une marque de son estime , que je lui en serois toujours obligée : qu'en l'état où nous étions , il n'y avoit guere d'apparence de me marier , que toute ma

famille étoit divisée , que S. A. R. étoit
 mal à la Cour , que M. le Prince étoit hors
 de France , & que je ne voulois pas me ma-
 rier qu'ils ne fussent tous à mes nôces , afin
 qu'elles se pussent faire avec l'éclat & la di-
 gnité qui me convenoit. Il me tira un por-
 trait de M. de Neubourg de sa poche en pe-
 tit , puis un autre en image , & me dit , c'est
 le meilleur homme du monde , vous serez
 trop heureuse avec lui , sa Femme , qui étoit
 sœur du Roi de Pologne , mourut de joie de
 le voir à son retour d'un voyage. Je lui ré-
 pondis , vous me faites peur , je craindrois
 de le trop aimer & de mourir : c'est pour-
 quoi je ne l'épouserai pas. Il fut une heure
 à me conter goguette , après il me dit , croi-
 riez-vous être trop jeune pour vous marier ?
 Je lui dis que non , & que je l'étois assez pour
 ne me point hâter. Comme il vit que tout
 ce qu'il me disoit ne me persuadoit point ,
 il prit congé de moi , & j'appellai Préfontai-
 ne pour le ramener , il fut encore un jour ou
 deux à S. Fargeau à venir voir Me. la Com-
 tesse de Fiesque , pour moi je ne le vis plus.
 Je n'ai jamais compris d'où venoit à la Com-
 tesse cette grande amitié pour le Duc de
 Neubourg , si ce n'est qu'on lui avoit pro-

mis de l'argent , & comme elle l'aimoit fort , il étoit capable de lui faire faire tout ce qui se pouvoit imaginer. Me. la Duchesse de Sully me vint voir , elle amena avec elle M. d'Herbault & M. de Frontenac. Lorsque Préfontaine avoit passé à Saint Fargeau , il n'y avoit été que huit jours , pendant lesquels il avoit eu la fièvre , & avoit vécu comme un convalescent qui revient des portes de la mort. A ce voyage-ci il venoit dans une fort grande santé , l'on ne savoit point qu'il viendrait : comme il arriva , sa femme fut fort surprise , & son étonnement parut à tout le monde , & même il ne fut pas suivi de gayeté ; au lieu d'aller entretenir son mari , elle s'en alla se cacher , elle pleuroit & crioit les hauts cris , parce qu'il avoit dit qu'il vouloit qu'elle allât le soir avec lui. Je fus fort étonnée de voir qu'elle déclarât si haut son aversion , de laquelle je ne m'étois jamais apperçue. La Comtesse de Fiesque la mere lui vint faire des remontrances , lui dit qu'elle étoit obligée en conscience d'aller voir son mari , tout cela ne faisoit que redoubler ses larmes : elle lui apporta des livres pour lui faire voir la vérité de ce qu'elle disoit , cela

fut poussé si loin , que je vis l'heure que l'on alloit querir M. le Curé avec l'eau benite pour l'exorciser. Pour moi j'étois fort étonnée de voir cela , j'avois toujours eu grande aversion pour l'amour , même pour celui qui alloit au légitime , tant cette passion me paroissoit indigne d'une ame bien faite , je m'y confirmai encore davantage , & je compris bien que la raison ne fuit guere ce qui est fait par passion , que la passion cesse bien-tôt , elle n'est jamais de longue durée. Le pauvre M. de Frontenac ne savoit point ce qui se passoit : le soir , lorsque je me retirai , il s'en alla gaillard à sa chambre dans l'espérance d'avoir sa femme : il l'attendit quelque tems , à la fin elle y alla. Le lendemain matin comme je m'éveillais , je fus toute étonnée que je la vis entrer toute habillée dans ma chambre , il étoit d'assez bonne heure.

Frontenac , dont la maison n'est pas éloignée de Blois , y avoit été rendre ses devoirs à S. A. R. il voulut entrer en matiere sur mes affaires , & sur ce que Monsieur lui avoit dit , il ne devoit pas en être trop glorieux , S. A. R. ne voyoit personne à qui il n'en parlât. Je l'écoutai prôner , il en parla

aussi à Préfontaine. M. le Marquis du Châtelet , qui est Mestre de Camp du Régiment de Cavalerie de S. A. R. vint à Saint Fargeau : je lui demandai si on ne lui avoit rien dit pour me dire ; il me répondit , je ne suis pas si sot que de me faire de fête pour être chargé de dire à S. A. R. ce qui lui déplairoit. Je le dis à Préfontaine , je me promenois avec Me. de Sully , Préfontaine étoit avec Me. la Comtesse de Fiesque , à qui il conta ce que le Marquis du Châtelet m'avoit dit , & le loua & dit , c'est en bien user pour Mademoiselle & pour lui , de ne se pas vouloir mêler d'affaires dont il ne se croit pas capable. Après la promenade je m'en revins au logis , nous allâmes danser dans la grande salle ; comme nous dansions , je vis Préfontaine qui se promenoit à l'autre bout avec Frontenac qui parloit d'action ; je m'apperçus que cela duroit , Me. de Sully & sa Femme le remarquerent , elles me parurent en être inquietes , & je l'étois de mon côté. Je dis , n'avons-nous pas assez dansé ? Me. de Sully dit que oui , nous nous en allâmes ; j'appellai Préfontaine , je lui demandai , qu'est-ce que vous disoit Frontenac ? Il me répondit , il me querelloit , je

n'ai jamais vû un si impertinent homme. J'entrai dans mon cabinet , Me. de Sully m'y suivit , & la Comtesse de Fiesque : Me. de Sully dit , j'étois dans la plus grande peine du monde de vous voir parler d'action avec Frontenac , il est venu ici en si mauvaise humeur , que j'avois peur qu'il ne vous querellât , hier il nous pensa manger dans le carrosse. La Comtesse de Fiesque dit , ce matin il a été voir ma belle-mere , il l'a querellée. Préfontaine répliqua, il m'a voulu étrangler ; puis se tournant vers la Comtesse de Fiesque , c'est , Madame , dit-il , pour ce que je vous contoïs dans le jardin de M. du Châtelet : je disois que je trouvois qu'il avoit bien fait , sans dire que M. de Frontenac eût tort , je n'ai jamais vû un homme si ridicule. Nous nous mîmes tous quatre à plaindre la pauvre Me. de Frontenac d'avoir un mari si extravagant , & à trouver qu'elle avoit raison de ne pas aller avec lui : je la fis appeller , & lui contaï ce démêlé ; elle pleura fort , puis j'envoyai querir M. d'Herbault , oncle de Frontenac , qui fit force excuses à Préfontaine. Frontenac fut 24 heures dans sa chambre , où personne ne le vit que sa femme & son oncle qui le gardoient ,

jusqu'à ce que son accès fut passé. Quand il fut un peu revenu , il se plaignit de ce que Préfontaine lui avoit rendu de mauvais offices auprès de moi , & que lorsque d'Herbigny n'avoit plus été mon Intendant , il m'avoit offert le service de M. de Neuville son beau-pere , pour l'être en sa place , & qu'il sçavoit bien qu'il m'avoit empêchée de l'agréer. Jamais vision ne fut si fausse & si mal fondée , il dit à Préfontaine , j'ai dessein de proposer à Mademoiselle mon beau-pere. Préfontaine lui répondit que je ne pouvois pas mieux faire , que c'étoit un fort honnête homme , que depuis que d'Herbigny n'étoit plus à moi , il m'avoit souvent entendu dire que de quelque tems je ne remplirois sa place. A l'instant qu'il eut quitté Préfontaine , il me vint trouver , & me dit , l'attachement que ma femme & moi avons eu au service de Votre Altesse Royale , m'a fait croire que je devois vous offrir le service de M. de Neuville. Je lui dis que je l'estimois , & que j'en faisois cas aussi-bien que de Me. de Frontenac & de lui , que j'avois des raisons pour ne prendre personne en la place de d'Herbigny , & que Me. de Frontenac sçavoit bien que j'a-

vois pris cette résolution , lorsque je l'avois congedié. Quand elle fut que son mari m'avoit fait cette harangue , elle en fut au désespoir , & encore plus lorsqu'il s'en ressouvent pour faire une plainte sans fondement contre Préfontaine. Me. la Comtesse d'Alet , dont j'ai ci-devant parlé sous le nom de Mlle. d'Estein , qui étoit souvent avec moi pendant que j'étois petite , & depuis que j'ai été grande aussi , vint à Saint Fargeau , lorsque j'étois allée à Orleans voir ma belle-mere ; elle dit à une de mes Femmes , je m'en vais à Paris jusqu'au retour de Mademoiselle , je viens en ce pays par ordre de la Cour. Ce discours me donna assez de curiosité , dont je fus assez-tôt éclaircie , elle ne fit pas un long séjour à Paris , & revint à Saint Fargeau , elle me conta comme la Reine lui avoit demandé de mes nouvelles à un homme qui avoit été à son pere , & si je l'aimois encore : qu'il lui avoit répondu que je lui écrivois assez souvent , & que sur cela la Reine lui avoit dit , je serois bien aise qu'elle vînt ici ; & que sur cette pensée-là de me pouvoir servir , elle avoit entrepris ce voyage. Qu'un Ministre , qu'elle ne me voulut ja-

mais nommer , qui me parut être M. Servien , de la maniere dont elle m'en parla , lui avoit dit , si Mademoiselle vouloit écrire à M. le Prince , & lui persuader , comme elle a beaucoup de pouvoir sur son esprit , de revenir à Paris , elle feroit un grand coup , dont on lui seroit fort obligé à la Cour , & ce seroit le moyen d'y revenir. Je lui répondis , si la Reine me fait l'honneur de m'écrire & de me le commander , & de m'envoyer une lettre , comme il lui plaît , que soit la mienne , je la copierai , & m'estimerai fort heureuse de lui obéir , & de servir en même-tems M. le Prince , autrement je ne lui écris point , & je n'ai nul commerce avec lui. Elle me dit , je suis assurée que vous lui ferez plaisir. A quoi je lui dis , les affaires de ce monde ne se meuvent point ainsi , les gens comme moi ne s'arrêtent pas aux paroles ; à moins que de voir en vertu de quoi vous agissez , je croirai aisément que l'on a abusé de votre bonne foi & de l'amitié que l'on fait que vous avez pour moi. Elle étoit fort étonnée de ce que je n'étois pas d'une légère croyance comme elle. Elle resta trois ou quatre jours à Saint Fargeau , pendant lequel tems elle

me dit qu'il lui étoit venu un courier , à qui elle alla parler à la Ville , pour sçavoir ce que je lui dirois , auquel je pense qu'elle répondit ce que je lui avois dit : je n'ai pas oui parler de cette négociation depuis. Me. de Bonnelle , dont l'exil n'avoit guere duré , (elle ne fut que trois mois en sa maison) écrivit à Me. la Comtesse de Fiesque , Me. d'Alet a été ici ; on l'a voulu charger de parler à Mademoiselle , elle en a fort bien usé.

Le Comte de Fiesque qui étoit mon correspondant auprès de M. le Prince , m'écrivait fort souvent , les premiers mois que je fus à Saint Fargeau , que je n'y étois point en sûreté , que M. le Prince étoit d'avis que j'allasse à Stenay ou à Bellegarde ; ce que je ne jugeai pas à propos : il m'écrivait très-soigneusement , & c'étoit lui qui chiffroit toutes les lettres de M. le Prince. J'en reçus une , qui étoit la dernière avant qu'il partît pour aller en Espagne , assez longue , & je trouvois que Préfontaine étoit fort longtemps à la déchiffrer ; à la fin il me l'apporta , & nous la lûmes en présence de Mesdames de Fiesque & de Frontenac. Il y avoit à la fin que M. le Prince me prioit de me défier

de Préfontaine , parce qu'il étoit assuré qu'il n'étoit pas de ses amis , & qu'il étoit au Cardinal Mazarin : je trouvai cela fort mauvais , je le témoignai à la Comtesse de Fiesque , que j'accusai d'abord d'avoir fait cette piece. Je dépêchai à M. le Prince en grande diligence , & je lui mandai que Préfontaine étoit un garçon fidele , qui n'avoit d'attachement au monde qu'à mon service , qu'au surplus il avoit une grande vénération pour lui. M. le Prince me fit réponse qu'il ne savoit pas où M. le Comte de Fiesque avoit pris cela , & que dans le billet qu'il lui avoit donné à mettre en chiffre , il n'y avoit pas un mot de Préfontaine , qu'il l'estimoit , qu'il le croyoit de ses amis , & qu'il me prioit , si cela avoit fait quelque impression sur son esprit , de l'en détromper. Je lui mandai que je ne trouvois pas bon qu'il donnât à chiffrer à tout le monde les lettres qu'il m'écrivoit , & que celle-là n'étoit ni de la main du Comte de Fiesque , ni de celle de Caillet son Secrétaire. Quelque perquisition que l'on en put faire , l'on ne fut trouver d'où elle venoit , & dans trois ou quatre lettres tout de suite M. le Prince y parla obligeamment de Préfontaine , ce

DE MONTPENSIER. 311

qui , je crois , ne donnoit pas trop de joie à la Comtesse de Fiesque.

Plus on me pressoit d'aller à Blois , plus j'en étois éloigné , je trouvai une invention admirable , je fis mettre tous mes chevaux au verd , afin de ne pouvoir m'en servir ; comme je donnai cette excuse , l'on m'en envoya que je gardai deux mois. L'on me mandoit de Paris , que si j'allois à Blois , l'on m'ôteroit les Comtesses , (c'est ainsi que l'on appelloit ces deux Dames) & Préfontaine ; ce bruit me mettoit au désespoir , & Préfontaine qui faisoit tout ce qui lui étoit possible pour m'ôter ces craintes , & pour me les faire surmonter par de bonnes raisons , me disoit les mêmes que lorsque je craignois que l'on m'arrêtât à Paris : si S. A. R. veut éloigner ces Dames d'auprès de vous , & moi , elle le peut de Blois , comme si vous y étiez , c'est pourquoi il faut que votre seule conduite vous mette au-dessus de toutes ces craintes.

M. le Maréchal d'Etampes vint à Saint Fargeau , pour me presser d'aller à Blois. Comme tout ce qui est dans le monde prend fin , il fallut me résoudre d'en donner une à ce voyage , & de l'exécuter ; je me réso-

lus, on le manda à Blois, ce ne fut pas sans pleurer horriblement, & à tel point que la nuit dont je partis le matin, il me prit un mal de gorge fort grand, mon Medecin jugea cependant que je pouvois partir. J'allai coucher à Sully; dès que j'y fus arrivée, mon mal de gorge augmenta, & il me prit une fièvre fort violente, ce qui m'obligea à dépêcher à Blois pour m'excuser, si je n'arrivois pas à point nommé le jour que j'avois mandé. L'on me seigna du pied, & cette seignée dissipa mon mal. Je partis dès le lendemain, je ne faisois que pleurer dans le carosse. Comme j'arrivai à Blois, (c'étoit le soir assez tard) je ne voulus point aller à la chambre de S. A. R. je pris ma course au sortir du carosse, & m'en allai à la mienne: comme j'y fus, je m'assis, & je disois à tout le monde, & même à ceux qui m'avoient vu courir sans que j'y fisse réflexion tant j'étois hors de moi, je suis si foible que je ne me puis pas tenir debout. Monsieur désira de me voir, l'on m'envoya la chaise de Madame, dans laquelle l'on me porta jusqu'à la porte de la chambre de Monsieur.

Le lendemain Monsieur me vint voir, &
comme

DE MONTPENSIER. 313

comme je demeurai au lit, Madame, qui ne fait pas beaucoup de chemin, me vint voir : elle me fit mille amitez & Monsieur aussi. Il me témoigna que j'avois grand tort d'avoir fait difficulté de le venir trouver, dans l'appréhension qu'il ne me contraignît dans les affaires que j'avois avec lui, que jamais il ne s'étoit servi de son autorité pour faire violence envers qui que ce soit, qu'il ne commenceroit pas par moi. Il me dit merveille, il témoigna les sentimens les plus tendres du monde à Préfontaine pour moi, & les plus obligeans pour lui ; de sorte que j'étois fort contente : je lui voulus parler un jour de mes affaires, il s'enfuit, & ne me voulut donner aucune attention. Je lui demandai permission de faire signifier au Duc de Richelieu que je voulois retirer Champigny, il me le permit, & me dit, j'ai toujours bien cru que vous le retireriez, & ce que j'en ai fait a été par force.

Après avoir été quinze jours à Blois, je m'en allai me promener en Touraine. Me. la Comtesse de Fiesque la mere s'en alla à une maison qu'elle avoit en Berri, & Me. de Raré, Gouvernante de mes sœurs, vint avec moi, & Me. de Valencei, de sorte que

cela joint avec ce qui étoit avec moi d'ordinaire , embellissoit ma cour. J'allai de Blois à Amboise , où le Marquis de Sourdis qui en étoit Gouverneur , me traita magnifiquement , & me reçut au bruit du canon, jamais je n'en ai oui un si grand. Je disois que c'étoit pour réparer le peu de crédit qu'il témoigna avoir lorsque j'étois à Orléans. J'allai le lendemain à Chenonceaux , où M. de Beaufort me traita aussi magnifiquement qu'il avoit fait l'autre fois que j'y avois été. Les Comédiens que j'avois eus tout l'hyver à Saint Fargeau , se rencontrèrent à Tours ; de sorte qu'à mon arrivée j'allai à la Comédie. J'y séjournai dix ou douze jours sans y avoir aucune affaire , j'étois fort bien logée dans l'Archevêché , où M. l'Archevêque n'étoit pas ; j'étois fort visitée , j'allois tous les jours à la Comédie & me promener aux environs de cette Ville. J'allai à Couziers visiter Me. la Duchesse de Montbazon , qui venoit tous les jours à Tours me voir , M. de Beaufort y venoit souvent aussi. J'allai à Villandry me promener , où je fus fort bien reçue : je tâchois de me procurer des divertissemens , & je n'avois point d'autre étude. Je trouvai-là

le petit-fils de Louison , qui étoit fort cru depuis le voyage de Bordeaux , il me parut qu'il étoit assez joli , & que c'étoit dommage qu'il perdît son tems , c'est-à-dire , celui qui lui restoit de l'étude : il alloit aux Jésuites , & sûrement parmi les Bourgeois de Tours il ne se fût pas formé : je le pris avec moi , je songeai que peut-être si j'en demandois la permission à Monsieur , il me la refuseroit. Que s'il n'avoit pas agréable que cet enfant fût avec moi , il me diroit fort librement de le renvoyer ; que si son bonheur vouloit qu'il ne dît rien , on tâcheroit d'en faire un honnête homme. On ne l'avoit nommé jusqu'alors que le mignon, il étoit trop grand pour l'appeller ainsi , je fus empêchée extraordinairement à lui donner un nom , je n'avois que de grandes terres & considérables , dont beaucoup de Princes du Sang ont porté les noms ; je sçavois bien que cela ne déplairoit pas à S. A. R. & de mon côté je ne trouvai pas qu'il fût digne de les porter. Après y avoir bien pensé , je me souvins que j'avois une terre près de Saint Fargeau , qui s'appelloit Charny , c'est un beau nom , je le fis appeller le Chevalier de Charny.

Comme je n'avois entrepris ce voyage de Touraine que pour me promener & passer à Champigny que je voulois voir, je ne jugeai pas à propos d'aller tout à droit; je rodai aux environs, j'allai à Bourgueil où j'avois été autrefois un jour ou deux, & de là à Saumur, à Notre-Dame des Ardilliers, l'on tira le canon du Château à mon arrivée, l'on ne me traita pas comme une Demoiselle exilée.

J'allai à Fontevraut, où ma tante me reçut avec beaucoup de joie; elle me pressa fort de prier Monsieur & Madame de lui donner une de mes sœurs. Ensuite j'allai à Chavigny, qui est une fort belle maison à quatre lieues de Richelieu, où j'allai me promener, parce que Me. la Comtesse de Fiesque & Me. de Raré ne l'avoient jamais vue. Je passai tout au travers de Champigny où je dinai; quand j'allai à Châtelleraut, j'entendis la Messe à la Sainte Chapelle, où je sentis je ne sçai quoi de fort tendre pour les gens qui y sont enterrés, & il me sembloit qu'ils m'inspiroient ce que j'avois à faire, & de me fortifier dans le dessein que j'avois de retirer leur maison des mains de gens qui les avoient indignement

traitez. Je séjournai un jour à Châtelleraur , je ne voulus pas loger en la maison qui s'appelle le Château , parce que l'on m'avoit donné avis à Blois que S. A. R. pourroit bien me proposer d'y venir demeurer , afin d'être plus proche d'elle , & qu'ainsi elle pourroit mieux répondre de moi à la Cour. Je n'avois nulle envie de changer de demeure ; je commençois à m'établir à Saint Fargeau , j'avois dessein d'y faire bâtir , j'étois plus proche de Paris , & pas plus éloignée de Blois , & je suis de ces gens , qui quand ils sont accoutumez en un lieu , n'en voudroient jamais bouger ; de sorte que je n'allai pas seulement voir ma maison , je disois tout y tombe , il n'y a pas une poutre qui n'y soit en danger d'y tomber.

Le matin que j'en partis , Gourville , dont j'ai déjà parlé , me fit éveiller , pour me dire que la paix de Bordeaux étoit faite , & que M. le Prince de Conti s'en alloit en Languedoc en une de ses maisons , & que Me. de Longueville attendoit des nouvelles de son mari. Que pour Me. la Princesse elle s'en iroit en Flandres , que l'on lui donneroit un passe-port , & que M. le Duc d'Enghien s'en iroit par mer , que toutes les trou-

pes de M. le Prince passeroient au milieu de la France , avec un Commissaire qui les conduiroit , & feroit loger par ordre du Roi. Cette nouvelle ne me réjouit point du tout , je sçavois bien qu'elle toucheroit fort M. Le Prince de Conti se sépara en cette occasion des intérêts de M. le Prince , & il s'en est excusé depuis sur ce qu'il disoit que Marcin & Lainé , en qui M. le Prince avoit une entiere confiance , le traitoient de petit garçon , & que cela l'avoit obligé de faire ce qu'il avoit fait. Je ne m'amuserai pas d'écrire en détail ce que je n'ai point vû ; dire ce qu'on entend dire , ce ne seroit pas toujours la vérité , c'est pourquoi je supprime ce que d'autres écriront. M. le Prince de Conti sortit de Bordeaux avec autant de joie que s'il avoit fait la plus belle action du monde : pour Me. de Longueville elle étoit au dernier désespoir , elle étoit mal avec M. de Longueville , gueres mieux avec M. le Prince , & mal aussi avec M. le Prince de Conti ; de sorte qu'elle ne sçavoit où donner de la tête. La Cour & M. de Longueville trouverent bon qu'elle se retirât en une de ses Terres qui est auprès de Saumur , qui se nomme Montreuil : j'envoyai un

Gentilhomme lui faire des complimens , & lui offrir tout ce que je pourrois. Me. la Princesse ne voulut point quitter M. son Fils ; quoiqu'on lui eût dit qu'elle mourroit en chemin, elle s'embarqua après avoir communiqué comme une personne qui croit mourir.

Le même jour que je reçus la bonne nouvelle de la paix de Bordeaux , la fille de Madamede Raré se cassa le bras lorsqu'elle sortit de Chatelleraut , où par malheur mon Chirurgien n'étoit plus , & celui qui la pensa d'abor lui remit si mal le bras , qu'il fallut le soir lorsque l'on arriva à Pressigny , qu'on le lui rompit de nouveau. C'est une fort belle & agréable maison , qui est au Marquis de Sillery , où je restai un jour ; quand un lieu me plaît , j'y séjourne volontiers. J'allai de-là à Lisle , où est la maison de Frontenac , qui est assez jolie pour un homme comme lui ; elle est proprement meublée , il m'y fit fort bonne chere , il me montra tous les desseins qu'il avoit d'embellir sa maison , & d'y faire des jardins , des fontaines , & des canaux. Il faudroit être Sur-Intendant pour les exécuter , & à moins que de l'être , je ne comprends pas que l'on les puisse concevoir. Je continuai mon chemin vers Valencey , j'y

arrivai aux flambeaux , je crus entrer dans une maison enchantée , il y a un corps de logis le plus beau & le plus magnifique du monde , le degré y est très-beau , & l'on y arrive par une galerie à arcades qui a du magnifique ; cela étoit parfaitement éclairé : il y avoit beaucoup de monde avec Madame & Valencey , & quelques Dames du pays , parmi lesquelles étoient de belles filles , cela faisoit le plus agréable effet du monde : l'appartement correspondoit bien à la beauté du degré par les embellissemens & par les meubles. Il plut tout le jour que j'y séjournai , & il semble que ce remis-là étoit fait exprès , parce que les promenoirs n'étoient que commencez. J'allai de-là à Selles , qui est une belle maison , & dont j'ai déjà parlé. M. le Comte de Bethune & sa femme me firent fort bien les honneurs de leur maison avec une chere fort magnifique , aussi bien qu'à Valencey , je trouvai du divertissement à Selles. M. le Comte de Bethune a quantité de très-beaux tableaux , comme je ne m'y connois pas beaucoup , ce ne furent pas les plus beaux qui m'occupèrent , les portraits des hommes illustres de l'Europe , & particulièrement ceux de la Cour , du
Roi

Roi mon grand-pere , du feu Roi mon oncle , & de celui-ci , avec des écriteaux qui disent ce qu'ils ont fait de plus remarquable en leur vie , attirerent principalement mon attention : il a la curiosité des manuscrits , de sorte qu'il y en a un nombre infini de volumes : je pris grand plaisir à lire des lettres du Roi mon grand-pere , & toutes les histoires de ce tems-là ; je ne me ferois jamais ennuyée en ce lieu , où je demeurai un jour.

Je m'en retournai à Blois , où S. A. R. ne demeura que deux jours ; elle alla passer la fête de la mi-Août à Orleans , où je l'accompagnai, & comme elle retourna à Blois , je m'en allai à Saint Fargeau. S. A. R. sçachant que j'avois pris auprès de moi le Chevalier de Charny , elle dit : cette amitié ne durera gueres , ma fille le renvoyera bien-tôt à ses parens : elle me manda comme j'étois à Selles , de ne le point mener à Blois ni à Orleans , je l'envoyai m'attendre sur le chemin de Saint Fargeau. Au retour de ce voyage de Touraine , Monsieur s'enquit de tout ce que j'avois fait , & me parla de tous les parens de la mere de Louison ; il ne me dit rien d'elle ni de son fils : je

m'acquittai aussi de la commission que Me.
de Fontevraut m'avoit donnée de presser
S. A. R. de lui donner une de mes sœurs ;
il me répondit , parlez-en à Madame ; pour
ma fille d'Orleans , vous croyez bien que
l'on ne l'y mettra pas , ma fille de Valois
c'est mon divertissement , & c'est pourquoi
je vous l'ai refusée. Je l'avois demandée
lorsque j'allai à Saint Fargeau , pour être
auprès de moi , où j'ose dire qu'elle eût été
heureuse , & j'eus beaucoup de regret lors-
que l'on me la refusa. Monsieur me dit , il
n'y a que ma fille d'Alençon , Madame l'a
mise à Charonne avec la Mere Madelaine ,
elle ne l'en voudra jamais ôter , faites ce que
vous pourrez pour l'y disposer , j'en serois
fort aise. J'en parlai à Madame , elle me dit
qu'elle en seroit fort aise , & que Monsieur
étoit de ces gens qui ne prennent point de
résolution ; qu'il y falloit mettre la petite
de Valois ; je m'offris de l'y mener , elle me
répondit que rien ne la pressoit. Je pris la
liberté de lui dire que quand elles seroient
grandes , il seroit difficile de les y mettre
ou de les marier , qu'il ne se trouvoit pas
tous les jours des partis fortables , que leur
condition seroit bien différente de la mienne,

quoique nous fussions sœurs, que pour moi j'étois dans un état où j'attendois patiemment un établissement, & que même je ne savois si je voudrois changer de condition : que pour elles, si Monsieur venoit à mourir, leur état seroit bien pitoyable, que Madame seroit bien embarrassée d'avoir quatre filles sur les bras, & qu'il étoit bien aisé de les tirer d'un Couvent pour les marier, & fort difficile de les y mettre grandes. Après m'avoir bien écoutée, elle me dit, j'ai tant de sujet de me fier à la Providence, que je ne doute pas qu'elle n'agisse sur mes filles comme sur moi ; ainsi je ne m'en mettrai en nulle inquiétude. Je pensai lui dire qu'elle avoit raison, & qu'elle avoit agi d'une manière si extraordinaire pour elle, que la Maison de Bourbon n'étoit pas si heureuse que celle de Lorraine.

A mon arrivée à Saint Fargeau, j'eus une de ces joies que l'on a à la campagne, je trouvai l'appartement que j'avois fait accommoder achevé, je le fis meubler, & y logeai. Il y avoit une antichambre où j'avois toujours mangé, une galerie devant ma chambre, où je fis mettre des portraits de mes plus proches, du feu Roi mon grand-

pere , de la Reine ma grand-mere , du Roi & de la Reine d'Espagne , du Roi d'Angleterre & de la Reine sa femme , du Roi , de la Reine , de leurs Alteſſes Royales ma mere & ma belle-mere , du Roi & de Monsieur , du Duc d'Yorck , de M. le Prince & de Me. la Princeſſe , & de M. de Montpenſier , qui étoit à la plus belle place ; quoiqu'il ne fût pas ſi grand Seigneur , c'étoit le maître du logis , & j'ai éprouvé que ſ'il ne m'avoit pas laiffé du bien , je n'en aurois point. M. & Me. de Guiſe y ſont avec leurs enfans. M. le Prince de Joinville , le Duc de Joyeuſe , le Chevalier de Guiſe , Mlle. de Guiſe. Me. de Savoye m'envoya le ſien , & celui de ſon mari , de ſon fils , & de ſes trois filles , dont l'ainée à épouſé le Prince Maurice ſon oncle , l'autre le Duc de Baviere , & Me. la Princeſſe Marguerite. Il y a encore des places , & j'ai aſſez de couſins germains pour les remplir. Dans cette galerie je fis mettre un jeu de billard , j'aime les jeux d'exercice , ma chambre eſt aſſez jolie , avec un cabinet au bout , & une garderobe , & un petit cabinet , où il n'y a place que pour moi. Après avoir été logée huit mois dans un grenier , je me trouvai logée comme dans un palais enchanté : j'ajuſtai

le cabinet avec quantité de tableaux & miroirs , & je croyois avoir fait le plus beau chef-d'œuvre du monde. Je montrois mon appartement à tous ceux qui me venoient voir , avec autant de complaisance pour mon œuvre , qu'auroit pû faire la Reine ma grand-mere lorsqu'elle montrait le Luxembourg.

Au mois de Septembre j'appris une nouvelle qui me fâcha fort , ce fut la mort de mon oncle le Chevalier de Guise , que j'aimois extrêmement. Je lui écrivois l'inquiétude où j'étois des bruits que l'on faisoit courir à Paris , qu'il étoit mal avec M. le Prince ; dans ce moment l'ordinaire de Paris arriva , & dans la premiere lettre que j'ouvris , j'appris cette malheureuse nouvelle , dont je fus extrêmement touchée , je l'aimois beaucoup , il s'étoit fait très-honnête homme , & plus il auroit vécu , plus il le seroit devenu dans le train de vie qu'il menoit. Il fut regretté au dernier point de M. de Lorraine & de M. le Prince , il étoit fort aimé & estimé en Flandres & dans toutes les troupes Lorraines qu'il commandoit. M. le Prince entra en France , & ses Coureurs vinrent jusques sur la riviere d'Oise , il

donna autant d'allarmes à Paris que l'armée de Corbie : les deux armées furent long-tems postées l'une devant l'autre au mont Saint Quentin , tout le monde croyoit qu'il donneroit bataille , M. le Prince en mouroit d'envie , & s'étoit posté si avantageusement, qu'il eût contraint M. de Turenne à se battre , ce qui n'est pourtant pas aisé ; comme il connoissoit M. le Prince, il l'a toujours redouté : le Comte de Fuenfaldaigne voulut absolument que l'on se retirât , dont M. le Prince eut tout le déplaisir du monde , il me le témoigna par une lettre qu'il m'écrivit.

La Cour alla en Champagne , M. de Turenne décampa du mont Saint Quentin aussi-bien que M. le Prince qui marcha à Rocroi , & M. de Turenne à Sainte Menehould. La fièvre quarte prit à M. le Prince pendant ce Siège , ce qui l'empêcha de faire toute la diligence qu'il eût désiré , pour aller secourir cette place ; sa fièvre étoit fort violente , & il étoit dans un chagrin effroyable. Madame sa femme arriva en meilleure santé que l'on ne croyoit, personne n'auroit cru qu'elle eût pû réchapper , & lui manda d'aller à Valenciennes. Ses troupes

de Guienne l'avoient joint un peu avant le Siège de Rocroi , & je pense même qu'elles n'y servirent pas , & qu'il les avoit mises dans des quartiers pour les rafraîchir ; elles en avoient bien besoin , elles s'étoient bien fatiguées & diminuées par les chemins , aussi avoient-elles fait une longue marche. M. le Prince se fit amener M. le Duc d'Enguien à Rocroi , & l'envoya aux Jesuites à Namur. M. de Lorraine un matin pendant le Siège de Rocroi , fit battre aux champs à la pointe du jour , & s'en alla ; son quartier demeura vuide , cela ne fit aucun tort au Siège , personne ne s'y opposa. Les troupes de M. de Turenne étoient occupées à Sainte Menehould , qui se deffendit fort bien : le Gouverneur , qui se nomme Montal , & que M. le Prince a depuis mis dans Rocroi , est le plus brave homme qui se puisse ; tout le vieux Condé Infanterie y étoit , qui est un des meilleurs Régimens du monde , les Officiers y firent merveilles , entre autres Salles qui y perdit son frere. M. le Prince croyoit toujours être en état de secourir Sainte Menehould , le malheur voulut que le feu se prit au magasin des poudres ; ainsi ils furent contraints de se rendre, & M. de Turenne

se mit en marche pour aller secourir Rocroi : il sçut qu'il avoit capitulé , & qu'il n'étoit plus tems. La fievre dura long-tems à M. le Prince , qui étoit dans une mélancolie extraordinaire ; il m'écrivoit & faisoit de grandes lamentations sur son malheur & sur l'état où il étoit : il me mandoit , je me sens incapable de tout , hors de vous servir , & s'il s'en présentoit occasion , je croi que cela me rendroit mes forces ordinaires. L'on parla en ce tems-là de marier Mlle. de Pienne , fille de la Comtesse de Fiesque , avec le Marquis de Guerchy , qui n'étoit qu'à huit lieues de Saint Fargeau. Me. de Bouthillier me pria , fort d'aller aux Vendanges à Pons , j'y allai sur la fin de Septembre ; Me. la Comtesse de Fiesque ne vint point à ce voyage , à cause du mariage de Mlle. de Pienne , à quoi elle travailloit. Je fus cinq ou six jours à Pons , & je revins par Fontainebleau , que Madame de Frontenac n'avoit jamais vû ; j'y demeurai deux jours , je ne voulus pas demeurer au Château , je ne trouvois pas qu'il fût respectueux de loger dans la maison du Roi pendant l'exil. Je trouvai à Fontainebleau des chevaux Anglois que j'avois fait venir , dont je fus fort

aise , il y avoit long-tems que j'avois envie d'en avoir un nombre ; c'est un divertissement de campagne que d'aimer les chevaux , les voir , les faire promener , les monter , & faire monter à ceux qui viennent en visite ; ceux-là se trouverent beaux & bons , sur quatre il s'en trouva deux qui n'étoient pas propres. Je n'avois jamais aimé les chiens , je commençai à les aimer ; la Comtesse de Fiesque avoit une grande & belle levrette noire qui fit des chiens , elle m'en donna une qui fut fort belle , que j'ai encore , & que j'aime beaucoup. L'on reçut nouvelle à Fontainebleau que Me. la Comtesse de Fiesque avoit eu la fièvre. Mon Medecin mandoit qu'elle avoit beaucoup mangé la veille , & qu'elle étoit allée à Champinelle voir M. de Langlée Gentilhomme de mon voisinage , & que cela pouvoit avoir causé cette fièvre : je ne voulus pas qu'on en parlât à Me. de Bréauté , cela l'auroit mise en grande inquiétude , je lui dis seulement à Châtillon , votre mere s'est un peu trouvée mal , & ce n'est rien. Je montai à cheval , & m'en allai au galop à Saint Fargeau : si-tôt que j'y fus arrivée , je montai droit à la chambre de la Comtesse de Fies-

que , que je trouvai fort abbatue , j'y demurai peu , parce qu'il y sentoît fort mauvais , & cette raison m'empêcha d'y entrer le lendemain. Le soir à dix heures , comme je jouois , l'on vint me dire ; la Comtesse se meurt , elle a perdu connoissance ; sa belle fille qui jouoit avec moi , quitta son jeu , & y courut , j'y allai aussi , & comme je suis peureuse , j'hésitai quelque tems à entrer dans sa chambre. Je surmontai cette frayeur , je lui vis donner l'Extrême-Onction ; elle étoit dans un état pitoyable , dont je ne me sentis gueres attendrie : on lui donna l'émerique , elle revint , & fut en état que l'on lui pût donner le Viatique. Comme on le lui proposa , elle demanda , suis-je assez malade pour cela ? On lui dit qu'elle avoit reçu l'Extrême-Onction la nuit , & qu'elle avoit pensé mourir , elle fut fort effrayée ; j'allai querir le Viatique à l'Eglise , & l'accompagnai dans sa chambre. Sa belle-fille & moi avions bien peur qu'elle ne nous fit de longs sermons ; la peur de la mort l'en empêcha , elle étoit effrayée à un point qu'elle ne dit pas un mot , elle ne demanda pardon à personne , quoiqu'il soit assez ordinaire quand on meurt de le deman-

der aux personnes avec qui on a vécu. Tout ce jour-là elle demeura en repos ; le Mardi qui étoit le jour de son accès , dès qu'il lui prit , elle tomba dans le même délire où elle avoit été le Dimanche & n'en revint point , & mourut le Mercredi à onze heures du matin. J'avois beaucoup pleuré le jour qu'elle reçut le Viatique , & l'on me faisoit la guerre que c'étoit de la voir en meilleur état : c'étoit la réflexion que je faisois sur l'état où l'on se trouve , quand on est en péril , & je pensois à moi.

Dès qu'elle fut morte , après avoir été voir Madame de Bréauté à sa chambre , je m'en allai à Ratilly qui est une maison qui n'est qu'à quatre lieues de S. Fargeau , qui étoit à Menon Gouverneur de mon Duché de S. Fargeau. Comme elle est petite , j'y menai peu de monde , & même je n'y gardai point de carosse : j'allois tous les matins à pied à la Paroisse , qui est à un quart de lieue de-là ; je chassai le lièvre avec des lévriers de quelques Gentilshommes des environs , ce qui me donna envie d'avoir des chiens ; j'envoyai dès-lors querir une meute en Angleterre. Je fus cinq ou six jours dans ce desert pour donner le tems

d'ouvrir le corps & l'emporter , à donner de l'air à la chambre , je crains la senteur des morts dans une maison , & j'ai grande peine à y coucher quand il y-en a. J'envoyai à Blois donner part de cet accident à Son Altesse Royale , & la supplier de trouver bon que je prisse Madame la Marquise de Bréauté pour ma Dame d'honneur , je n'étois plus en âge d'avoir des Gouvernantes. J'étois fort assurée que Madame de Bréauté n'accepteroit point l'offre que je lui faisois , parce que c'est une femme retirée qui fuit le monde , & qui avoit toutes les peines du monde à me suivre , & par-là elle montrait bien la complaisance qu'elle avoit pour sa mere : sans cette certitude je n'aurois pas demandé à Monsieur son agrément pour elle. Quoiqu'elle ne fût pas vieille , son humeur l'étoit fort , elle est assez critique , & auroit été toute propre à faire la Gouvernante plutôt que la Dame d'honneur , & moi fort peu propre à le souffrir ; & comme j'étois sûre de mon fait , je donnois cela au public , & il étoit de bonne grace , qu'après que la mere étoit morte auprès de moi , je rémoignasse desirer de prendre sa fille. Son Altesse Royale me répondit qu'elle étoit

très-contente du choix que j'avois fait , que pour garder le decorum de la Maison-Royale , je manderois à Damville d'en demander l'agrément à la Reine , qui le donna. Madame de Bréauté refusa avec beaucoup de respect pour moi la proposition , dont je fus bien-aïse.

J'allai à la Touffaints à Orleans où étoient Leurs Alteſſes Royales , Monsieur alla à la chasse le jour de S. Hubert & m'y mena : Madame de Choisy étoit alors à Orleans , comme j'étois fort déchaînée contre son mari , elle ne se présenta pas devant moi , & & je témoignai que je ne serois pas bien aise de la voir. Un jour comme je sortois de table , elle entra dans ma chambre , & me dit , ne faut-il pas être brave comme un César , pour s'exposer ainsi à la furie d'une Ennemie aussi qualifiée & aussi emportée que vous ? Je suis innocente , je vous connois si généreuse que j'ai crû que c'étoit le seul moyen de me raccommoder avec vous , d'en user ainsi. Je lui répondis que je lui faisois bon quartier, elle me salua, je me mis à rire , nous entrâmes ensuite en conversation , & nous fûmes bonnes amies ; je la menai chez Madame où tout le monde la féli-

citoit de la voir avec moi.

Un mois après mon retour d'Orleans. où je m'étois fort bien séparée de Son Altesse Royale (elle ne m'avoit parlé de nos affaires en aucune façon) on me manda de Paris qu'il en étoit parti un Sergent qui me portoit un exploit de sa part. Il arriva à Saint Fargeau un matin que je n'étois pas éveillée, il se promenoit dans la galerie ; Préfontaine qui le savoit arrivé, l'accosta, & lui dit, que demandez-vous ? Le pauvre Sergent lui répondit avec tremblement ; Préfontaine lui dit, il faut faire éveiller Mademoiselle. Il fit appeller une de mes femmes pour m'éveiller, ce qu'il fit, il amena le Sergent qui me signifia l'exploit, je le reçus avec beaucoup de respect, & j'y répondis de même ; il est vrai que j'écrivis à Blois où je me plaignois un peu des gens de Monsieur de se porter à une telle extrémité contre moi. Cela n'empêcha pas que je ne fisse venir les Comédiens à S. Fargeau qui y demeurèrent deux mois. J'avois trouvé à mon retour d'Orleans la Compagnie de la Province augmentée de Monsieur de Mathas, de sa femme & de Mademoiselle de Bourdeille sa sœur : comme il avoit été dans les intérêts de Mon-

fleur le Prince, il fut bien-aise de s'éloigner de la Guyenne, où avoit été tout le desordre, il vint demeurer en une terre en Nivernois nommée S. Amand, qui n'est qu'à trois lieues de S. Fargeau. C'est un homme qui a de l'esprit, fort plaisant en conversation, & qui joue; sa sœur est aussi très-bonne fille, ils ne bougeoient de S. Fargeau. J'y avois aussi trouvé une de mes anciennes connoissances, Madame de Courtenai-Chevillon, je l'avois vûe chez Mademoiselle de Saify; comme elle étoit proche parente de feue Madame de Saint Georges, elle venoit souvent chez moi: c'est une femme qui a de l'esprit, elle a été nourrie Fille d'honneur de Madame la Duchesse de Savoye, & même a été sa favorite, elle fait la Cour, le monde, & est d'agréable conversation. Dans le commencement elle venoit peu à Saint Fargeau, parce-qu'elle ne se portoit pas trop bien; quand sa santé fut meilleure, elle y étoit un mois de suite, & j'étois fort aise de la voir.

Ensuite de l'avanture du Sergent, j'écrivis à Blois, on me répondit; tout cela ne conclut rien. S. A. R. m'envoya le Comte de Bury, par lequel elle m'écrivoit qu'elle ne

vouloit pas s'amuser aux formalités de justice, & que si je ne lui donnois de bonne volonté tout ce qu'elle me demandoit, elle se mettroit en possession de tout mon bien, & ne me donneroit que ce qu'il lui plairoit. Je fis à cela une réponse qui ne decidoit rien. Je pense qu'il n'est pas besoin de dire ici que, dans les tems que tels Messagers arrivoient, je m'enfermois dans mon cabinet pour ôter au public la joie d'entendre tout ce que le ressentiment d'une personne fort maltraitée, & qui ne le mérite pas, fait dire, je pleurois, je m'affligeois, je pâtissois beaucoup de l'humeur dont je suis, & je me souvenois assez de ce que j'avois fait pour S. A. R. & de ce qu'elle avoit fait pour moi. Préfontaine me dit, il faut jetter les yeux sur quelque personne de condition qui puisse parler à Monsieur de vos intérêts, il me semble que Monsieur le Comte de Bethune y seroit bien propre, c'est un homme de mérite, ami commun & porté à procurer la paix. Je lui écrivis, & j'ai toujours continué depuis comme il se verra. Après l'envoi du Comte de Bury, Monsieur fut quelque tems sans m'écrire, & j'apprenois qu'il s'aigrissoit fort contre moi. Pré-

fontaine

fontaine me dit, si vous proposiez à S. A. R. que Madame de Guise s'entremît de vous accommoder, cela ne seroit-il pas bien avantageux pour vous ? elle a l'honneur d'être votre grand - mere , apparemment elle ménagera vos intérêts . cela seroit approuvé de tout le monde , & vous seriez louée de ce choix. Je lui dis , cela est tout comme vous le dites , quoique Madame de Guise n'ait jamais eu d'amitié pour moi , cependant en l'état où sont mes affaires, je ne saurois prendre un autre parti. J'écrivis à Monsieur que je voulois bien que Madame de Guise se mêlât de nos intérêts , que je serois au desespoir d'être obligée à plaider contre lui , que si cela arrivoit , ce ne seroit qu'après qu'il me l'auroit commandé , que je lui obéirois avec beaucoup de regret, que j'espérois qu'il auroit la bonté d'accepter le parti que je lui proposois ; & que pour lui faire voir que ce que je faisois étoit par un mouvement que j'avois eu dans le moment que je lui écrivois sans en consulter personne, j'envoiois en même-tems une procuration à Madame de Guise. Monsieur me manda qu'il avoit cela fort agréable. L'affaire parut bien-tôt être en accommodement ,

& s'il y eut des longueurs, elles ne vinrent point de ma part : cela réjouit tous ceux qui nous avoient vûs sur le point de plaider, en effet ma requête étoit toute prête, il n'y avoit qu'à la signifier.

Cependant la meute que j'avois envoyé querir en Angleterre arriva avec des chevaux, je me mis à chasser trois fois la semaine, j'y prenois un grand divertissement. Le pais de S. Fargeau est fort beau pour la chasse, & fort commode pour les chiens Anglois, qui pour l'ordinaire vont trop vite pour des femmes, & comme le pais est couvert, cela faisoit que je les suivois par tout.

Depuis que la Comtesse de Fiesque fut morte, j'avois souvent parlé à Préfontaine des personnes que je prendrois pour Dames d'honneur : je n'en voulus prendre aucune, qui en usât aussi mal avec moi qu'avoit fait la défunte, & je louois Dieu tous les jours d'en être défaite : je souhaitois tant de qualités en la personne que je voulois choisir, que je trouvois que toutes celles qui me venoient dans l'esprit ne les avoient point. Un jour il me vint en pensée de prendre Madame de Frontenac, elle étoit fort jeune, elle

s'étoit attachée à moi pendant ma disgrâce , je la trouvois bonne femme , & qu'elle avoit de l'amitié & de la complaisance pour moi , je disois , je l'aime & je l'estime , & pour être jeune cela n'importe , j'y suis accoutumée ; en même-tems je songeois que son mari n'étoit pas un si grand Seigneur , à cela je disois , il est dans le monde comme mille gens qui le portent fort haut , tout bien considéré je n'y trouvois à redire que la qualité. Je ne favois pas encore la liaison que Madame de Frontenac avoit avec Madame la Comtesse de Fiesque , ainsi je croyois qu'elle s'attacheroit fort fidèlement à mon service. Comme je suis un peu glorieuse , la qualité de feu Madame de Saint Georges , & celle de la Comtesse de Fiesque , me paroissoient fort au-dessus de la sienne ; Préfontaine entroit dans mon sens , & me disoit , ce que vous dites est à considérer , vous aimez Madame de Frontenac , les personnes de votre qualité élèvent leurs gens qui leur plaisent , & on ne peut trouver à redire que vous fassiez du bien à Madame de Frontenac. Nous parlions souvent de cela sans prendre de résolution , & même quand je fus déterminée à prendre pour ma Dame d'honneur la

Comtesse de Frontenac, je ne lui en parlai point, parce que je ne voulois pas encore en venir à l'exécution, je crus qu'il étoit bon de n'en point parler, persuadée que je pouvois changer.

A mon voyage d'Orleans, Monsieur ne me parla point de Dame d'honneur, aussi il n'y avoit que trois semaines que Madame de Fiesque étoit morte. Madame de Choisi, qui est une femme qui entre en matiere à tort & à travers, me demanda qui je prendrois pour Dame d'honneur, que je ne pouvois mieux faire que de prendre Madame de Frontenac : si vous ne le faites, son mari qui est un bourru ne vous la laissera pas, il est résolu de l'emmener ce voyage, elle ne l'aime point, témoin la priere que vous sçavez qu'elle vous a faite de dire à Monsieur l'Evêque d'Orleans de ne lui point donner ma chambre dans sa maison, de peur d'aller avec lui; si vous l'aimez, voici une occasion de le lui témoigner. Je ne lui voulus rien dire, sinon que Frontenac n'avoit aucun dessein d'emmener sa femme, qu'il étoit bien vrai que l'on m'en donnoit l'alarme afin de me faire expliquer. Je partis d'Orleans sans le faire; à mon malheur je m'avisai un jour au lieu de

DE MONTPENSIER. 341

demeurer dans la résolution que j'avois prise de ne me point déclarer , d'avoir envie de le lui dire. J'en parlai à Préfontaine qui ne m'en détourna pas , & qui ne connoissoit pas la Dame aussi-bien que moi , & comme nous l'avons connue depuis à nos dépens : de sorte que j'ordonnai à Préfontaine de lui dire de ma part. Vous pouvez juger si ce discours plut à la Comtesse de Frontenac, elle m'en remercia les larmes aux yeux, & avec des démonstrations de joye & de reconnoissance non pareilles : je lui ordonnai de n'en parler à personne, non pas même à la Comtesse de Fiesque : je pense que l'inquiétude lui prit qu'un si grand bonheur qu'elle recevoit fût sçu de tout le monde. Madame de Choisy , qui de concert avec elle m'en avoit parlé à Orleans , m'écrivit que l'on disoit que la Reine me vouloit donner une Dame d'honneur , qui auroit pour le moins septante ans , & que l'on n'en sçavoit pas encore le nom : cela m'allarma au dernier point , & me fit déterminer d'écrire à Monsieur pour avoir son agrément. Je dis à Madame de Frontenac qu'il en falloit faire quelque civilité à la Comtesse de Fiesque , lorsqu'elle me dit n'y avoir prétendu. Ma-



dame de Bouthillier qui étoit pour lors à S^r Fargeau , fut transportée de joie pour l'honneur que je faisois à Madame de Frontenac : j'écrivis à Son Altesse Royale , & j'envoyai la lettre par Monsieur le Comte de Bethune pour la lui présenter & pour appuyer l'affaire , ce qui ne fut pas fort difficile. Cependant (pauvre sotte que j'étois !) je donnai dans ce panneau le plus lourdement du monde ; j'ai sçu depuis que la Comtesse de Frontenac disoit , Mademoiselle croit m'avoir choisie , & que je suis à elle de sa main, si elle ne l'eût fait , S. A. R. l'auroit obligée à me prendre , & je dépens de lui & non d'elle. Comme la réponse de Blois fut arrivée , qui étoit la même que pour Madame de Breauté , Monsieur de la Grange m'envoya l'agrément de la Reine , qu'elle eut bien de la peine à donner. J'ai sçu qu'elle avoit dit , ma nièce prend une Dame d'honneur , qui n'est ni de qualité ni de mérite à l'être. La Tour qui revint dans ce tems-là de chez lui , d'où il n'avoit bougé depuis l'équipée qu'il avoit faite , me le dit , & cela ne me déplut point, parce que je n'aime pas que l'on blâme ce que je fais , encore moins ce que je sens que l'on ne peut blâmer

quand on le peut excuser, je voudrois que l'on prît toujours ce parti-là. J'avois mandé à Monsieur le Prince le dessein que j'avois de prendre Madame de Frontenac, par Beauvais, qui avoit été a Saint Fargeau & que je n'avois pas été trop aise de voir, parce que c'étoit une personne en qui je n'avois aucune confiance, & que je n'étois pas bien-aise qu'on sçût à la Cour quand il venoit des gens de Monsieur le Prince. Comme il n'avoit ordre que de me voir dans son passage & de sçavoir de mes nouvelles, cela est si peu remarquable que je ne l'aurois pas mis ici, si ce n'est que lorsqu'il passa par Paris, il fut assez imprudent pour le dire; on le sçut à la Cour, & cela fit un grand vacarme contre moi, j'allai à Blois & m'en revins.

Au mois de Fevrier mil six cens cinquante quatre, les Espagnols firent arrêter Monsieur le Duc de Lorraine; Monsieur le Prince étoit alors à Namur, le Comte de Fuersaldaigne le lui manda; il apprit cette nouvelle lorsqu'il entra dans Bruxelles. Les Espagnols disoient qu'ils l'avoient fait arrêter, parce qu'il traitoit avec la France, & qu'au mont S. Quentin il n'avoit osé combattre.

parce qu'il avoit promis en cette occasion de se trouver contre l'Espagne, qu'ils lui imputoient encore pour crime d'être parti des lignes de Rocroy sans dire adieu, pour donner occasion de le secourir. Monsieur le Prince eut peur que l'on ne l'accusât d'y avoir quelque part, ce que tout le monde ne manqua pas de faire; il m'envoya un Gentilhomme nommé Saler, qui est un brave & honnête garçon que je connois il y a long-tems, il arriva un soir fort tard à Saint Fargeau, & alla droit chez Préfontaine qui le cacha dans un cabinet, où il ne fut vû que de peu de gens. Dès qu'il fut arrivé, on me le vint dire, je le fis venir comme tous mes gens soupoient: il me dit que Monsieur le Prince sçavoit combien Monsieur de Lorraine étoit de mes amis, qu'il seroit fâché que je crusse qu'il eût part à sa prison, qu'il me supplioit de croire que s'il pouvoit contribuer à sa liberté, il le feroit avec la plus grande joye du monde: c'est de quoi Saler étoit chargé, & ce que portoit sa lettre, qu'il me rendit de la part de M. le Prince.

Dans le tems qu'il étoit à S. Fargeau, j'en reçus une d'un Conseiller du Parlement de Paris,

Paris , nommé Chenailles , lequel me mandoit que Madame de Longueville l'avoit chargé de me supplier d'écrire à M. le Prince pour la raccommoder avec lui , que je lui envoyasse ma lettre , qu'il la feroit tenir & qu'il m'en feroit voir la réponse , que j'avois assez de confiance en lui pour en user ainsi , que je savois le zele qu'il avoit pour le service de Monsiennr le Prince & pour le mien. Je ne compris point ce que cela vouloit dire : il y avoit encore dans cette lettre , Madame de Longueville qui n'a point de commerce avec nous , m'a chargé de cette commission. Moi , qui savois que j'avois souvent de ses nouvelles , & qu'on ne m'avoit jamais rien dit qui approchât de cela , je fus fort étonnée ; je montrai la lettre à Saller , aux Comtesses & à Préfontaine , nous conclûmes que c'étoit un homme qui me vouloit tirer les vers du nés , & que c'étoit peut-être Madame de Châtillon , dont il étoit parent & ami , qui lui faisoit faire cela. Je lui fis réponse & lui mandai que j'avois toute confiance en lui , que je ne doutois point de son zele pour mon service ni de son affection pour celui de Monsieur le Prince , que j'en avois aussi beau-

coup, que je ne pouvois le servir en rien ; que je n'avois nul commerce avec lui, & que tout ce qu'on pouvoit faire présentement, au moins les personnes comme moi, c'étoit de prier Dieu de lui faire la grace de rentrer dans les bonnes graces du Roi ; que pour Me. de Longueville je ne sçavois point qu'elle fût mal avec lui, qu'une lettre ne raccommodoit gueres les Grands, & qu'elle étoit assez raisonnable pour comprendre que j'avois de fortes raisons de lui en refuser une.

J'eus le plus beau scrupule du monde, Saler se trouva à Saint Fargeau le jour de la Notre-Dame de Mars, il n'entendit point la Messe, parce qu'on n'osoit le montrer. Monsieur le Prince l'avoit chargé aussi de voir S. A. R. sur le même sujet de la prison de Monsieur de Lorraine, & me prioit de le lui présenter ; comme je devois aller la Semaine-Sainte à Orleans, il séjourna huit jours à Saint Fargeau ou aux environs. Un des jours que j'avois accoutumé d'aller à la chasse, je fis venir mes chiens & mes chevaux devant la porte du logis, afin de les lui faire voir par la fenêtre : à dire le vrai, je revins de la chasse de meilleure heure que

Je n'avois accoutumé. Je lui demandai des nouvelles de Madame la Princeſſe , il me dit que le jour qu'il étoit parti de Namur , le Médecin de Monſieur le Prince en étoit revenu , qu'il lui avoit dit qu'elle paroifſoit mieux , qu'en effet elle étoit fort mal , & que pour lui il croyoit qu'il étoit difficile qu'elle en réchapât. Monſieur le Prince n'avoit point écrit, lorsque Saler partit d'auprès de lui , à Son Alteſſe Royale ; je penſe qu'il s'en avifa depuis , il m'envoya une lettre par l'ordinaire, je dis à Saler qu'il falloit qu'il la rendît , que j'arrivois le Mercredi à Orléans , & qu'il y arriveroit le Jeudi au ſoir. Madame de Frontenac fut obligée d'aller faire un tour à Paris ſur la nouvelle de l'extrémité de ſon pere , qu'elle trouva quaſi mort , il mourut peu de jours après ſon arrivée.

Avant que de partir pour Orléans , il m'arriva une fort plaifante circonſtance. J'étois dans mon cabinet avec Saler , il n'y avoit que la Comteſſe de Fieſque, j'avois fort mal à la tête , il me prit un étourdiſſement , je penſai m'évanouir , & elle tout de même. Saler étoit fort empêché , il n'oſoit appeller du ſecours , la penſée de cet em-

barras nous donna une telle envie de rire à tous deux, que cela nous guerit. Lorsque j'arrivai à Orleans, je reçus une Lettre de Madame de Frontenac, par laquelle elle me mandoit, que Monsieur le Tellier lui venoit de dire que Madame la Princeſſe avoit la petite vérole, & qu'elle ſe mouroit; cela me donna beaucoup d'inquiétude, juſqu'à ce que je ſçuſſe qu'elle étoit hors de danger. Saler arriva à point nommé, comme je lui avois dit; je lui dis que je croyois que Son Alteſſe Royale ſeroit bien préparée à recevoir des complimens, parce que je lui avois parlé de la priſon de Monsieur de Lorraine, & que je lui avois dit que je ne croyois pas que Monsieur le Prince y eût aucune part, & qu'il m'avoit fort témoigné être de mon ſentiment. Le Vendredi-Saint après la Meſſe, je dis à Son Alteſſe Royale que j'avois à lui parler, il me mena dans un coin, je lui dis, Votre Alteſſe Royale ſera auſſi ſurpriſe de ce que j'ai à lui dire, que je le fus hier au ſoir; comme je m'allois coucher une de mes femmes me dit, voilà un Gentilhomme à cette porte qui demande à vous parler, je lui répondis, dites-lui qu'à l'heure qu'il eſt, je ne voi perſonne;

il lui répliqua que c'étoit pour une affaire pressée, je le fis entrer, je pensai crier d'étonnement de voir un homme de Monsieur le Prince, je lui dis, que faites-vous ici ? Il me répondit, Monsieur le Prince m'envoie vers Son Altesse Royale sur la prison de M. de Lorraine, il m'a dit que, si vous étiez ici, je m'adressasse à vous : je lui dis, je parlerai à Son Altesse Royale : Monsieur fut fort effrayé, & me dit, je ne le veux point voir, qu'il s'en aille le plutôt qu'il pourra. Je le pressai extrêmement de le voir, tout ce que je pus dire ne dissipa point sa crainte, il me chargea de faire beaucoup de complimens pour Monsieur le Prince, & de l'assurer qu'il recevoit bien les civilités qu'il lui faisoit sur la prison de Monsieur de Lorraine. Tout le jour Son Altesse Royale m'entretint, & me fit mille questions sur ce que Saler m'avoit dit ; cela le mit en la meilleure humeur du monde : il étoit ravi que Monsieur le Prince eût songé à lui, il se méfia du cas que l'on fait de lui, je dis le soir à Saler, comme je l'avois trouvé, nous résolûmes de lui donner la lettre.

Damville arriva à Orleans le Samedi de Pâques, je le trouvai chez Monsieur lorsque

j'y allai, il me fit mille amitiés, c'est un fort bon garçon, qui est bien intentionné pour moi. Après l'avoir entretenu, je dis à Son Altesse Royale que je serois bien-aïse de lui dire un mot. Elle entra dans un cabinet, je lui dis, comme Saler a vû que Votre Altesse Royale ne le vouloit pas voir, il m'a donné la lettre qu'il avoit à lui rendre de Monsieur le Prince. Je la tirai de ma poche, Monsieur la prit, & me demanda, est-il parti? dans combien de jours sera-t-il hors de France? & se mit à me faire quantité de questions, & ne lisoit point la lettre: je tirai de ma poche des ciseaux, je les lui présentai, & je lui dis, je pense que vous oubliez à lire la lettre que je vous ai donnée, il l'ouvrit & la lut. Je le suppliai de la brûler, il ne le voulut pas, je l'en pressai fort, & lui dis, si vous la montrez, tout tombera sur moi en un lieu où je serai, on ne croira jamais que ce soit un autre que moi qui vous donne des Lettres de Monsieur le Prince, il ne faut plus que cela pour m'achever à la Cour, il me promit fort de n'en point parler.

Le lendemain Damville me dit que S. A. R. lui avoit conté tout ce qui s'étoit

passé, & lui avoit dit, j'ai marchandé à ouvrir la lettre, j'ai pensé l'envoyer toute fermée à la Cour dans le dessein de vous en faire le porteur. Qu'il lui avoit répondu qu'il ne se chargeroit jamais d'une commission qui seroit pièce à deux personnes qu'il honore, comme Mademoiselle & Monsieur le Prince; l'une est votre fille & l'autre son cousin germain, brûlez votre lettre, & qu'il n'en soit plus parlé. Je dis à Damville qu'il étoit un bon garçon d'en avoir ainsi usé, & lui fis comprendre que je ne pouvois me défendre de rendre cette lettre à Son Altesse Royale, que Saler avoit demandé à me parler sans se renommer de personne, & qu'il avoit bien fallu que je l'écoutasse. Damville prit l'affaire à la tourner avantageusement pour moi à la Cour, s'il en entendoit parler. J'eus terriblement sur le cœur ce que Monsieur avoit dit, autant en auroit-il été, si Damville eût entré dans ses sentimens, & qu'il en eût donné avis à la Cour, le pauvre Saler eût été pris. Un jour ou deux après, nous fûmes à la chasse, nous nous mîmes à parler de la Cour; Damville y étoit, je dis à Son Altesse Royale, je m'attends que dans un mois on sçaura que

Saler a été ici & qu'on me fera quelque peine, comme on a accoutumé, & vous y donnerez, comme si vous ne sçaviez pas de quelle maniere l'affaire s'est passée. Son Altesse Royale me dit, je dirai la verité, j'ai conté cela à Damville de façon qu'on ne le pût trouver mauvais à la Cour. Je m'écriai, quoi, Monsieur, vous lui avez parlé de cela? ha, quel tort vous me faites! je suis assurée que dans six semaines j'en aurai une affaire. Je pris congé de Son Altesse Royale, je m'en allai à Bellegarde, c'est-à-dire à Choisy, que l'on appelle présentement ainsi, où Chenailles vint; je lui demandai si Madame de Longueville lui avoit dit de m'écrire ce qu'il m'avoit écrit: il fut assez embarrassé, & cela me confirma dans la pensée que j'avois eue de lui sur ce sujet. Je séjournai deux jours à Montargis, pour me promener dans la forêt que j'avois trouvée belle, lorsque je revins de Fontainebleau l'Automne.

Je retournai à mon Saint-Fargeau, où je fis bâtir tout de bon, je fis venir de Paris un Architecte nommé le Veau: ce bâtiment a duré jusqu'à ce que j'en sois partie, & je le laissai en état d'y loger, il n'y a plus

DE MONTPENSIER. 353

que la peinture. Assurément je n'ai pas perdu mon tems à cela ; ce bâtiment m'a donné beaucoup de divertissement ; & ceux qui le verront le trouveront assez magnifique & digne de moi , je n'y ai pû faire davantage , je n'ai fait que raccommoder une vieille maison , qui avoit cependant du grand , quoiqu'elle eût été bâtie par un particulier. C'étoit toutefois un Sur-Intendant des Finances sous Charles VII. En ce tems-là ces Messieurs n'étoient pas si magnifiques qu'ils le sont à présent ; j'aurois souhaité qu'ils l'eussent été autant que ceux qui sont maintenant en charge , & que ma maison fût aussi belle que les leurs , je n'aurois pas été obligée d'y faire la dépense que j'y ai faite de 200000 livres , qui est beaucoup pour moi , & peu pour ces Messieurs. Il est bon de dire comme elle m'est venue , parce que de Jacques de Cœur à moi il y a quelque distance. Comme il fut disgracié , on décréta son bien ; Antoine de Chabannes Grand-Maître de France l'acheta. Depuis sous le regne de Louis XIII. où il fut disgracié , on voulut lui imputer de s'être prévalu de sa faveur ; & de la disgrâce de Jacques de Cœur , pour avoir son bien à bon marché ; il l'acheta une

seconde fois , il ne vouloit pas qu'il lui fût reproché d'avoir pour rien le bien d'un homme disgracié. Je suis bien informée de ce que je dis , parce que j'en ai trouvé les contrats dans le trésor de Saint Fargeau ; ce qui m'a bien réjouie , j'aurois été en fort grand scrupule d'avoir du bien d'autrui , & même il me déplairoit fort s'il y en avoit parmi le mien qui vînt de confiscation. Dieu merci je n'ai pas ce déplaisir , tout celui que je possède , est venu par de bonnes voies , & j'en aurois encore davantage si l'on me rendoit celui que l'on a à moi. Ce Grand-Maitre de Chabannes eut de Marie de Nanteuil un fils nommé Jean de Chabannes Comte de Dammartin, qui épousa Susanne de Bourbon Comtesse de Roussillon , & Antoinette de Chabannes leur fille épousa René d'Anjou , Marquis de Mezieres; leur fils s'appella Nicolas d'Anjou, qui eut de Gabrielle de Mareuil Renée d'Anjou , femme de François de Bourbon , dit Montpensier , pere & mere de mon grand-pere. Voilà à quoi le séjour de Saint Fargeau m'a servi , il m'a appris ma généalogie. J'eus la curiosité de sçavoir les armes de Chabannes ; & pourquoi elles étoient par toute la maison ; & comme je

les ai fait effacer & abattre lorsque j'ai rebâti la maison, il m'a semblé que puisque j'avois beaucoup de bien de ceux qui les portoient, je devrois les faire remettre: ainsi j'ai fait peindre exprès une chambre des alliances de cette maison qui est très-bonne & très-illustre, & j'ai beaucoup de joye d'en être descendue; ces généalogies m'ont fort divertie. Je fis venir une fois à S. Fargeau le fleur d'Hozier, pour me dresser des quartiers que je voulois faire mettre dans la sale de S. Fargeau, & pendant le séjour qu'il y fit, après qu'il m'eut fait connoître que j'étois de la plus illustre Maison du monde, ce qui est assez agréable à savoir à une personne de mon humeur, il me fit voir les alliances de quantité de grandes maisons du Royaume. Il seroit assez nécessaire que les personnes relevées en qualité au-dessus des autres, eussent ces connoissances pour y mettre la différence qu'il doit y avoir, & qui n'y est pas par l'ignorance que l'on en a.

Le Maréchal de Grammont qui s'en alloit en Berri, passa par Blois & visita Son Altesse Royale, & lui fit des plaintes du voyage de Saler & de ce qu'il avoit été à S. Fargeau. On me dépêcha un Exprès de

Blois, S. A. R. m'écrivit une Lettre assez succincte : Goulas me manda que le Maréchal de Grammont avoit proposé à S. A. R. de m'envoyer à Frontenac, que c'étoit l'intention du Roi, laquelle ne changeroit point, & pour la mieux exprimer, (au moins ces termes étoient exprès dans la lettre de Goulas) quand des gens comme le Roi ont une fois mis les chevaux au carosse, & qu'ils sont en chemin, ils ne reculent plus. Sur cela S. A. R. m'ordonnoit de l'aller trouver, je la suppliai très-humblement de m'en dispenser sur ce que je m'étois fait saigner & purger pour me baigner & que je m'en allois à Pons pour cet effet, l'eau de la rivière de Seine étant meilleure qu'une autre. J'écrivis une belle & longue lettre pour me défendre, la Tour en fut le porteur; je lui défendis de voir Goulas; & j'ai sù depuis qu'il alla descendre chez lui, & qu'il y avoit toujours mangé pendant son séjour à Blois. Le Comte de Bethune qui étoit pour lors à Blois, me manda que tout ce que le Maréchal de Grammont avoit dit n'étoit que raillerie, & que je ne m'en devois pas mettre en peine. La Tour me rapporta que Son Altesse Royale ne jugeoit pas à propos que j'allasse

DE MONTPENSIER. 357

à Pons , parce que la Cour étoit à Fontainebleau , & que c'étoit m'en approcher. Je renvoyai un valet de pied par lequel j'écrivis les raisons pressantes de ma santé & je ne laissai pas de partir ; il arriva comme je montais en carrosse , & m'apporta des ordres exprès pour ne bouger de S. Fargeau: je m'excusai d'être partie , sur ce que je m'étois trouvé mal , & de ne pas retourner , parce que j'étois trop avancée. Madame de Bouthillier n'étoit point à Pons , j'y fus près de six semaines sans me pouvoir baigner ; il fit des pluies si grandes que la riviere déborda , & comme elle vint dans les prés , cela la rendit si verte & si boueuse , qu'il fallut du tems pour la purifier ; ce que le grand soleil fit quand le tems s'échauffa , ensuite je me baignai. Beaucoup de personnes me vinrent voir , Madame de Bouthillier maria une de ses filles , elle me donna une colation dans un bois avec des lumieres & des violons ; ce fut une jolie fête à voir , & encore plus à mander , pour montrer qu'on ne s'ennuyoit point hors de Paris. Je m'en approchai à dix lieues , j'allai à une maison nommée Boisseaux , qui est à mon Tresorier , où je fis mon Conseil , pour donner ordre à mes

affaires. Je n'en retournai à Pons , & je passai à Montgli , où le Maître & la Maîtresse du logis me reçurent avec joie & magnificence ; il y a une patte d'oye dans le Parc qui est fort belle , & au bout de chaque allée il y avoit un amphithéâtre tout plein de lumieres ; ce qui faisoit le plus bel effet du monde dans le verd des arbres. J'allai aussi au Marais , on me reçut parfaitement bien.

Le Comte d'Escars , à qui j'avois mandé par Saler de revenir , sur ce que Monsieur m'en avoit fait de nouvelles instances , arriva comme j'étois à Pons. Après qu'il m'eut fait les complimens de M. le Prince , il me dit qu'Apremont avoit été souvent en Flandres , & qu'il lui avoit écrit un billet pour le prier de ne m'en point parler , que cette précaution lui avoit fait croire qu'il y avoit quelque affaire en tout cela qui regardoit mon service , & qu'ainsi il m'en donnoit avis. Cela me surprit fort , je n'en avois aucune connoissance ; je lui dis que je n'en savois rien , que la précaution que d'Apremont prenoit ne valoit rien pour Me. de Fiesque , après la lettre que

j'avois reçue depuis de M. le Prince. Je
 contai à d'Escars comme elle m'avoit donné
 une lettre en chiffre, qu'après que Préfon-
 taine l'eut déchiffrée, je la lus en présence
 des Comteſſes de Fieſque & de Frontenac :
 que M. le Prince me mandoit qu'il étoit
 fort étonné de la propoſition que Beauvais
 lui avoit faite de ma part, & de celle de
 Me. de Longueville de s'accommoder avec
 la Cour, que jamais conjoncture ne lui fut
 moins favorable, qu'il avoit une armée
 forte & conſidérable, & prête à mettre en
 campagne, qu'il étoit ſur le point de faire
 un traité avec les Anglois, & que je ju-
 geaſſe par-là ce qui lui étoit le plus avanta-
 geux ; qu'il ſe ſoumettroit toujours à mes
 volontez en tout, & que je ſerois la maî-
 treſſe de ſon accommodement, que je ſça-
 vois qu'il m'en avoit toujours écrit de cette
 forte, & qu'il m'en aſſuroit encore ; qu'il
 oſoit me repréſenter que pour aller à Paris
 ſix mois plutôt ou plus tard, cela ne va-
 loit pas la peine de tout abandonner, que
 j'avois ſi bien commencé à ſoutenir avec
 force, vigueur & réſolution ma diſgrace,
 qu'il ſe promettoit que j'irois juſqu'au bout.

En ce tems-là je croyois que Monsieur ne s'accommoderoit point , S. A. R. en parloit ainsi ; & affuroit qu'il ne le feroit point , que M. le Prince ne s'accommodât aussi. Pour Me. de Longueville , M. le Prince me mandoit dans sa Lettre , quant à ma sœur , je lui apprendrai à se mêler de ce qu'elle n'a que faire. Après cette lecture je pensai tomber de mon haut , il étoit certain que je n'avois point vû Beauvais, je regardai la Comtesse de Fiesque , elle se mit à rire , & me dit , je vous dirai ce que c'est : Beauvais vint il y a environ deux mois à S. Fargeau , & comme il ne vous déplut pas , & qu'il n'avoit rien à vous dire de la part de M. le Prince, l'orsqu'il me fit avertir qu'il étoit venu , je lui mandai qu'il me vînt attendre dans le petit bois , & que j'irois parler à lui. Il n'y a point de parc à Saint Fargeau , & les promenades ne sont point encore fermées de murailles ; de sorte qu'il est aisé d'y aller de dehors sans qu'on le voie. La Comtesse ajouta que Beauvais l'étoit venu voir , qu'elle avoit causé avec lui , & lui avoit dit , il faudroit que M. le Prince fît sa paix , & que ce fussent Mlle. & Me. de Longueville qui s'en entremissent ,

entremisſent , qu'elles en euſſent l'honneur , & que Me. de Longueville agît auſſi pour cela : il faut que Beauvais ait dit cela à M. le Prince , il aura pris ſérieuſement ce que je ne contoïs que comme une bagatelle. Pendant ce récit elle ſe pâmoit de rire ; pour moi je n'en ris point , je lui diſ affez ſechement , ſans me mettre en colere , que je la priois dorénavant de ne plus me nommer ſur des affaires de cette nature. Elle vit bien que cela ne m'avoit pas plu. J'écrivis dès le ſoir à M. le Prince , pour lui dire que je m'étonnois qu'il eût pû croire que ſi j'avois eu une affaire ſérieuſe & importante à lui mander , je l'euffe confiée à Beauvais & à la Comteſſe de Fieſque , qu'il ſavoit bien que je lui avois mandé par Saler qu'il ne m'envoyât jamais Beauvais , que je ne me fiois point à lui : qu'il pouvoit envoyer Saler , lorsqu'il auroit quelque affaire d'importance à me mander. Pour la Comteſſe , que c'étoit une créature que je connoiſſois pour une folle , en qui je ne prendrois jamais aucune confiance , que je la croyois imprudente & peu affectionnée pour moi : que je me réjouifſois de ce qu'il avoit donné dans leurs panneaux , que je ſou-

haiterois fort qu'il fût une paix lorsqu'il y trouveroit son avantage, que je ne me mêlerois point de lui donner des conseils, dans la crainte que l'événement ne fût pas tel que je pourrois désirer; que l'envie d'aller à Paris ne me feroit jamais conseiller à mes amis d'agir contre leurs avantages, que je serois fort fâchée qu'on pût me reprocher que par la considération de mes intérêts, je me voulusse prévaloir du crédit que j'ai sur eux pour hazarder les leurs.

A quelque tems de-là M. le Prince m'écrivit, & me manda qu'il me demandoit mille pardons de m'avoir écrit tant de faussetez, que Beauvais étoit arrivé le soir comme il s'alloit coucher, qu'il l'avoit entretenu jusqu'à ce qu'il fut endormi: il me parla, ajoutoit-il, de ma sœur, & de plusieurs autres affaires, je rêvai toute la nuit, & songeai tout ce que je vous écrivis le lendemain matin, ce qui n'étoit qu'un songe; quoique je fusse persuadé alors que c'étoit le discours de Beauvais, je l'ai entretenu depuis, & il m'a détrompé, & j'ai cru être obligé de vous détromper aussi, pour que vous ne le croiyez pas capable de dire de votre part ce que vous ne lui auriez pas

commandé. Comme la Comtesse de Fiesque m'avoit avoué ce qu'elle avoit dit à Beauvais, lorsqu'il la vint voir à Saint Fargeau, je vis bien qu'elle avoit écrit à M. le Prince, & qu'imprudente comme elle est, elle ne lui avoit pas mandé positivement ce qu'il me falloit écrire, & que lui par bonté m'avoit trop écrit. Je lui mandai, au lieu de raccommo-der les affaires, vous les gâtez, vous en dites trop, je vous ai déjà écrit mes sentimens pour la Comtesse de Fiesque, je n'en changerai jamais; c'est une Dame qui fait fort bien les assemblées, chez qui il y a plaisir d'en aller voir, qui pare un cercle, mais avec qui il n'y a pas plaisir de demeurer: je vous assure que je ne l'aurois pas retenue chez moi, ou du moins je ne l'aurois pas gardée si long-tems, sans la considération de son mari que j'aime & estime, parce qu'il a du mérite, & qu'il est mon parent, & attaché à votre service.

Pendant ce tems-là Mlle. de Vertus, que j'avois vue lorsque j'avois passé à Montargis, & qui me parla fort de Me. de Longueville pour qui elle a beaucoup d'attachement, & qu'elle servoit en tout ce qu'elle pouvoit en ses affaires pour son raecommo-

dement avec son mari , avoit eu ordre d'aller demeurer dans le Château de Nevers ; où elle fut fort peu. Elle prit un meilleur parti , & s'enferma dans les Filles de Sainte Marie de Moulins avec Me. la Duchesse de Montmorenci la tante , personne d'une extrême vertu & d'un rare mérite. Mlle. de Vertus m'écrivit , vous avez une belle amitié pour Me. de Longueville , au lieu de tâcher à la raccommoder avec son mari , & de lui conseiller tout ce qui est nécessaire pour cela , comme vous me fîtes l'honneur de me dire , lorsque je passai à Montargis que c'étoit votre sentiment , vous l'embarassez dans de nouvelles affaires ; quand j'aurai l'honneur de vous voir , je vous en dirai davantage , & je prendrai la liberté de vous gronder. Je lui répondis que je ne savois ce qu'elle me vouloit dire. J'avois écrit à Me. de Longueville une Lettre fort aigre , je croyois qu'elle se servoit de mon nom pour faire les propositions qu'elle n'osoit faire ; comme elle ne savoit ce que je voulois dire , elle m'écrivit avec beaucoup de douceur.

Quand je fus arrivée à Saint Fargeau , Mlle. de Vertus y vint , elle s'en alloit à

DE MONTPENSIER. 365

Moulins voir Me. de Longueville. Elle me conta que M. le Cardinal Mazarin avoit envoyé querir la Croizette , c'est un Gentilhomme à M. de Longueville , qui est une maniere de favori , lequel avoit été mal avec Me. de Longueville pendant la prison de Messieurs ses freres & de Monsieur son mari ; elle prétendoit qu'il les avoit très-mal servis & elle aussi , depuis il a bien réparé cela , il se raccommoda avec elle par le moyen de Mlle. de Vertus , qui est son amie intime , & il a agi pour faire consentir la Cour , que Me. de Longueville retournât avec son mari. Comme il travailloit à cela , & qu'il répondoit qu'elle n'avoit point de commerce avec M. le Prince , M. le Cardinal Mazarin l'envoya un jour querir , & lui montra une lettre de M. le Prince , & lui dit , vous voyez comme ils n'ont point de commerce. Par cette lettre il la gourmandoit fort des propositions qu'elle lui avoit fait faire par Beauvais , & il y avoit aussi dedans que sur ce que je lui avois écrit sur les mêmes propositions , il m'avoit fait réponse avec beaucoup de respect , & me supplioit de ne lui en plus faire de cette nature , qu'il voyoit bien que c'étoit ce qui

m'avoit obligé de donner cet ordre à Beauvais. M. le Cardinal Mazarin dit à la Croizette, elle ne se contente pas d'avoir des commerces, elle veut que les autres en aient : la Croizette ne fut que répondre à cela, il connoissoit l'écriture de M. le Prince. Je fus fort étonnée, & quoique Mlle. de Vertus me put dire, je crois que Me. de Longueville en eut quelque connoissance. Je lui contai tout ce qui s'étoit passé à mon égard ; Me. de Longueville m'écrivit une grande lettre sur tout cela, quand Mlle. de Vertus l'eut entretenue, elle me manda que pour se mieux justifier, elle me prioit de considérer qu'elle connoissoit la Comtesse de Fiesque, qu'ainsi elle ne pouvoit ~~ni~~ ne devoit par aucune raison se fier à elle : je lui fis une réponse encore très-seche.

Comme j'étois à Pons, la Cour partit de Paris, après être de retour de Fontainebleau, pour s'en aller à Rheims faire sacrer le Roi. Si j'avois été fort curieuse, j'aurois pu y aller inconnue pour voir une aussi belle cérémonie que celle-là, Me. de Bouthillier m'y voulut mener, quantité de gens m'en prefferent ; il m'a toujours semblé que les

gens comme moi jouent un mauvais personnage quand au lieu où elles sont nées , & où leur rang est aussi considérable que le mien est à la Cour , elles sont en masque , cela n'est bon qu'au carnaval , & la curiosité n'est point permise , lorsque pour se satisfaire il faut agir d'une manière basse. J'avoue que je suis fort éloignée des pensées qui le sont : la cérémonie du Sacre est fort belle à ce que je crois , mais quand on en a vû d'autres en sa vie , que l'on fait comme la Cour est faite , & tous les gens qui la composent , ou que l'on en a lû les circonstances dans un Livre , c'est tout de même que si l'on l'avoit vû. Ce qui fut remarquable à ce Sacre, c'est que de tous ceux qui devoient y être , personne n'y a été. M. l'Archevêque de Rheims , qui étoit pour lors de la Maison de Savoye de la branche de Nemours , n'étoit pas Prêtre , ce fut M. de Soissons , un de ses suffragans , qui fit la cérémonie ; tous les autres prirent ainsi la place l'un de l'autre , & personne ne joua son véritable rôle , chacun y faisoit celui d'autrui. Pour les Pairs , hors Monsieur , frere du Roi , tous les autres étoient si peu propres à être dans les places où sont

d'ordinaires des Princes du Sang, que personne ne s'en est souvenu. On le manda à Monsieur, & en même tems on lui laissa la liberté de n'y pas venir, ce qu'il fit avec joie, il n'étoit pas encore accommodé avec la Cour, il y auroit eu lieu de s'étonner s'il y eût été.

De Rheims, la Cour s'en alla à Sedan, on fit le Siège de Stenay. M. Fabert, qui est à présent Maréchal de France & Gouverneur de Sedan, fit ce siège. M. de Turenne étoit sur la frontiere de Picardie, les ennemis assiégèrent Arras, & comme cette place étoit beaucoup plus forte que Stenay, il fut pris en peu de tems, & la Cour eut le loisir de revenir à Peronne. Le Maréchal de la Ferté joignit avec son Corps M. de Turenne : on en fit un autre des troupes de la Maison du Roi, & on le donna à commander au Maréchal d'Hocquincourt. Ils se joignirent tous, & allerent attaquer les lignes d'Arras, ils y eurent le succès du monde le plus favorable & le plus surprenant. Rien n'est si aisé à des gens retranchez de se bien deffendre, les Espagnols ne firent aucune résistance, ils se retirerent promptement, du côté

de

de M. le Prince ; on y combattit fort vigou-
reusement , & bien qu'abandonné de la plu-
part des troupes , il fit la plus belle retraite
qui se soit jamais faite. M. le Duc François
de Lorraine étoit avec l'Archiduc , les Es-
pagnols l'avoient envoyé querir en Alle-
magne après la prise de Monsieur son frere ,
que l'on transféra en Espagne , & lui il de-
meura au service des Espagnols avec ses
troupes. Cette victoire d'Arras donna une
joie extraordinaire à la Cour : j'en appris la
nouvelle par un Gentilhomme que j'avois
envoyé à la Reine , pour lui faire compli-
ment sur la mort du Roi des Romains son
neveu. J'avoue qu'en l'état où j'étois , tou-
tes les prosperitez de la Cour ne me don-
noient aucune joie : & comme il me sem-
bloit que les disgraces qui arrivoient à M.
le Prince l'éloignoient de s'accommoder ,
ce n'étoit pas le moyen que j'en eusse. A
dire le vrai , je n'ai point souhaité que les
Espagnols remportassent des avantages sur
les François , je souhaitois fort ceux de M.
le Prince , & je ne pouvois me persuader
que cela fût contre le service du Roi. Je
passai cet Eté-là à Saint Fargeau à chasser

les jours qu'il ne faisoit pas soleil , & les autres , je ne me promenois que le soir après qu'il étoit couché.

M. de Joieuse fut blessé en une occasion , deux jours avant l'attaque des lignes d'Arras , au bras , qu'il eut cassé , il servoit dans sa charge de Colonel-Général de la Cavalerie qu'il avoit eue par la mort de M. le Duc d'Angoulême son beau-frere. On l'apporta à Paris , où il fut long-tems malade , & mourut sur la fin de Septembre 1654. J'en appris la nouvelle à Chambord , je demeurai tout le mois d'Octobre à Blois ; il y avoit des Comédiens , dont Monsieur & Madame n'avoient point le divertissement , il n'y avoit que moi & mes sœurs qui y allassent , mes sœurs en étoient ravies , parce qu'elles n'avoient aucun divertissement. Leurs Alteſſes Royales vinrent passer la Touffaints à Orleans à leur ordinaire , & chasserent à la Saint Hubert : je les y accompagnai , puis je m'en retournai à S. Fargeau. Nos affaires alloient toujours du même train entre les mains de Me. de Guise , qui de tems à autre me demandoit des procurations nouvelles. J'eus les Comédiens à mon ordinaire , il ne se passa rien de nouveau à Saint Fargeau.

que le mariage de Mlle. de Pienne avec le Marquis de Guerchi, je lui donnai de beaux pendans d'oreilles de diamans. Il s'en fit un à la Cour bien plus considérable de Mlle. de Martinozi, nièce du Cardinal Mazarin, avec M. le Prince de Conti au mois de Février 1654, de quoi M. le Prince n'eut pas beaucoup de joie. Cette nouvelle & la campagne d'Arras lui furent fort désagréables, il m'en témoigna son ressentiment par ses lettres. Après l'affaire d'Arras, il me mandoit qu'il n'osât plus m'écrire, & qu'un homme aussi inutile & aussi malheureux que lui, devoit souhaiter qu'on l'oubliât, que sa plus grande douleur étoit de ne pouvoir me rendre tous les services qu'il auroit souhaité & qu'il auroit voulu me rendre. Il m'envoya un autre chiffre, le sien étoit dans sa cassette qui avoit été prise, il m'avertit qu'il avoit brûlé toutes mes lettres, & que je ne serois point brouillée à la Cour par sa négligence.

Le premier jour de Janvier 1655, il arriva à Saint Fargeau un accident qui me déplut : M. & Me. de Mathas s'en alloient à Paris, pour l'amour d'eux j'avois fait jouer la Comédie, aussi-tôt après mon dîner,

parce qu'ils devoient aller coucher à Bléneau à deux lieues de Saint Fargeau. Comme la Comédie fut finie , ils prirent congé de moi ; je m'en allai dans mon cabinet écrire un jour d'ordinaire : un moment après il vint un petit Page effrayé , qui me dit , M. de la Boulenerie vient de se rompre le cou ; c'étoit un vieux Gentilhomme voisin de Mathas & de Saint Fargeau. Je sortis de mon cabinet , je trouvai M. de Mathas qui rentroit dans ma chambre les larmes aux yeux ; il me conta qu'après que Me. de Mathas étoit montée en carosse , ils avoient trouvé qu'il étoit trop nuit pour s'en aller , qu'ils étoient rentrez ; la Boulenerie menoit Me. de Mathas , ils rencontrèrent le Chevalier de Charny , qui la prit par la main , ce pauvre Gentilhomme demeura derriere , & comme on ne voyoit goutte , au lieu d'entrer sur le pont levis , il se jetta dans le fossé & se cassa le cou. Cet accident donna beaucoup de peine & de chagrin à tout le monde : la mort , de quelque maniere qu'elle arrive , donne beaucoup d'effroi , & particulièrement quand elle vient assaillir des personnes d'une maniere si surprenante ; pour moi qui la crains beaucoup , je suis fort tendre

pour les gens qu'elle attaque. Le lendemain j'allai à la chasse ; comme je rentrois dans Saint Fargeau , le même petit Page me vint dire qu'un de mes Officiers , que j'avois vû lorsque j'étois partie pour la chasse , venoit de mourir d'apoplexie. Je me tournai vers Préfontaine qui étoit derriere moi , & lui dis , je crains sérieusement cette année , & j'ai beaucoup de peur qu'elle ne me soit pas favorable , à voir la maniere dont elle commence : il me dit , ces appréhensions sont des vapeurs de rate , qu'un sujet mélancolique émeut , & dont vous devez vous éloigner autant qu'il vous sera possible.

Madame de Guise m'écrivit si je voulois qu'elle prît pour nos arbitres & examinateurs de nos affaires des Maréchaux de France & des Evêques ; je lui fis réponse que je n'avois point de querelle avec S. A. R. qu'ainsi les Maréchaux de France n'étoient pas nécessaires , non plus que les Evêques pour me donner l'absolution , puisque je n'avois point manqué. Elle demanda ensuite si je ne voulois pas bien des Conseillers du Grand-Conseil , ou de ceux de la Cour des Aydes , ou des Maîtres des Comptes : je lui répondis qu'au Grand-Conseil

ils favoient les affaires bénéficiales parfaitement bien ; que la Cour des Aydes avoit une connoissance particuliere des tailles , que les comptes de tutelles n'étoient point leur métier , que c'étoit plutôt les Maîtres des Comptes , parce qu'il y a des calculs ; que néanmoins je ne croyois pas qu'il fût nécessaire d'en prendre. Que si elle vouloit prendre des Conseillers du Parlement, elle pouvoit en prendre de celui de Rouen & de Dijon , que je n'avois du bien que dans ces ressorts ; que pour le bien que j'avois dans le pays de la coutume du droit écrit , il n'étoit pas juste que l'on prît un Conseiller du Parlement de Dombes , parce que ce Parlement dépendoit de moi ; que la même coutume s'observoit dans le Lionnois , que l'on pouvoit en prendre du Présidial de Lion. Il me semble que tout ce que je mandai sur ce sujet étoit juste , néanmoins elle ne me répondit point sur cela.

La Comtesse de Fiesque me paroissoit agir avec moi comme une personne qui croyoit que je ne me défiois pas d'elle, & elle n'avoit pas tort ; je voyois ses intrigues du côté de Flandres , où je l'aurois mise au pis ; je connoissois les sentimens que M. le Prince avoit

pour moi , & que personne ne le changeroit , parce qu'ils étoient fondez sur la persuasion qu'il avoit , de m'avoir obligation de sa vie à la Porte Saint Antoine , & cela ne s'oublie jamais. Ses intrigues s'étendoient à Blois , & je m'appercevois qu'elle témoignoît plus d'affection pour les gens de Monsieur que pour moi. Quand j'en parlai à Me. de Frontenac , & que je lui deffendois d'avoir commerce avec elle , elle me répondit , je ne sçai ce qu'elle fait ni ce qu'elle écrit , je ne lui demande point , & elle ne m'en parle point. Au voyage que je fis à Chambord , je me promenois dans le Parc avec S. A. R. Il me dit , je ne sçai si vous sçavez qu'Apremont va & vient de Bruxelles à Saint Fargeau , comme l'on fait d'Orleans à Paris. Je lui dis que c'étoit sans ma participation , & que pour marque de cela , il m'étoit venu faire des complimens de M. le Prince , que j'avois fait reproche à la Comtesse de Fiesque de ce qu'elle l'envoyoit ainsi sans me le dire ; qu'elle m'avoit répondu , je ne savois pas qu'il y fût allé , il a été pour ses affaires particulieres. Je contai aussi à S. A. R. ce qu'elle avoit mandé par Beauvais , & toute cette histoire ; il me témoigna être bien.

aîsè que je ne me confiasse point en elle ; qu'il la connoissoit pour une créature imprudente , & dont la conduite ne lui plaisoit pas , que je serois bien-heureuse si j'en étois défaite. Je le suppliai de trouver le moyen de m'en débarasser ; je lui dis qu'il le pouvoit , qu'il n'avoit qu'à me le faire commander par la Cour , sous prétexte que de la qualité dont j'étois , je ne devois pas avoir auprès de moi la femme d'un homme qui étoit à Madrid Ambassadeur de Monsieur le Prince , lequel étoit en Flandres , que cela me disculperoit envers son mari pour qui j'avois des égards , & que je n'en avois aucunement pour elle. Il me répondit , il faut voir.

Le Carême venu & la Semaine Sainte qui étoit le tems que j'avois coutume d'aller à Orleans , je me mis en chemin avec aussi peu de joie qu'à l'ordinaire , ces voyages me causoient toujours beaucoup de chagrin. J'écrivis à Me. de Guise pour la supplier de hâter nos affaires , & que j'espérois bien-tôt d'avoir l'honneur de la voir. Je ne trouvai point S. A. R. à Orleans , j'appris qu'elle avoit mal à un doigt , je m'en allai à Blois , dont le séjour me déplait fort , & où l'aig

DE MONTPENSIER. 377

m'est absolument contraire ; je n'y suis jamais quinze jours que je n'y sente de très-grandes douleurs de tête , & que je n'y aie de grands rhumes, bien que je sois fort saine par tout ailleurs. Le mal que S. A. R. avoit n'étoit qu'au doigt, il étoit cependant incommode & douloureux , je le trouvai fort changé ; ma sœur avoit aussi mal au doigt. S. A. R. me reçut avec beaucoup d'amitié, il n'est pas chiche d'en donner des marques extérieures. J'y trouvai le Comte de Bethune, qui me dit qu'il se plaignoit des longueurs que j'apportoïs à la conclusion de nos affaires : je lui dis qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour les hâter, & que je le priois de le dire à S. A. R., ce qu'il fit ; & S. A. R. le chargea d'écrire à Me. de Guise de sa part & de la mienne pour hâter les affaires autant qu'il se pourroit.

Le Mercredi de la Semaine Sainte j'arrivai à Blois. Le Samedi M. le Comte de Bethune me dit, S. A. R. veut vous parler aujourd'hui ; le jour se passa néanmoins sans qu'il se mît en devoir de cela : le soir il alla à confesse, ce qui me fit croire que je ne le verrois plus de ce jour-là. Le Comte de Bethune m'assura pourtant qu'il viendrait

à mon appartement , je l'attendis avec beaucoup de dévotion ; je me persuadois que celle où il étoit à cause de la bonne fête l'obligeroit à me traiter plus favorablement qu'il n'avoit fait jusques à présent. Comme je m'entretenois avec Préfontaine, il me vint une pensée ; si Monsieur vouloit envoyer querir quelques gens du Parlement , on ne travaille point ces fêtes , ils viendroient avec joie , & en sa présence & en la mienne on accommoderoit nos affaires en un moment , Me. de Guise viendrait aussi. Préfontaine , qui a un esprit de pacification , & qui souhaitoit sur tout de me voir avec Monsieur , trouva ce que je lui disois admirable. Dans ce moment Monsieur entra , il me mena dans la ruelle de mon lit , & me dit qu'il souhaitoit fort voir les affaires que nous avions ensemble terminées , à cause de l'affection qu'il avoit pour moi : je lui répondis avec autant de tendresse qu'il m'en faisoit paroître , & je lui fis la proposition que je venois de dire à Préfontaine , à quoi j'ajoutai ce que je ne lui avois pas dit , que je trouvois Messieurs de Nemond , le Bouc & Bignon Avocat Général , fort propre , pour cela. Il me répondit fort aigrement , cela

est bon à vous , Mademoiselle , qui êtes fort habile de faire décider nos affaires devant vous ; pour moi qui ne le fais point , & qui ne suis point préparé à ce que vous me dites , je ne le veux point. Je lui dis , Monsieur , ne refusez point cela , au moins nous aurons le plaisir , vous & moi , de voir si nos gens nous ont trompez , si leur intérêt particulier a prévalu sur les nôtres , & s'ils ont eu par leur longueur , intention de nous brouiller , ils seroient bien attrapez. Il me répondit d'une même façon , on ne me surprend pas ainsi. Je lui dis les larmes aux yeux , je suis bien malheureuse que tout ce que je vous propose avec la plus sincere intention qu'il se puisse , vous le tourniez en mal , & que l'on vous a mis dans une telle disposition pour moi. Il me répondit , il est tard , & demain une bonne fête , n'en parlons plus : il s'en alla.

Monsieur de Bethune , qui causoit dans un coin de la chambre avec Préfontaine , étoit dans une grande inquiétude d'entendre hauffer la voix de Monsieur ; ils l'allerent accompagner jusqu'en sa chambre , & au retour ils vinrent en la mienne. Le Comte de Bethune me dit qu'il lui avoit dit en che-

min , ma fille m'a fait une proposition fort captieuse , je vois bien qu'elle l'avoit concertée , & qu'elle me veut surprendre ; & il lui conta ce qui s'étoit passé. Le Comte de Bethune lui dit , vous prenez cette affaire d'une maniere étrange , & lui parla ouvertement pour lui faire comprendre l'injustice qu'il me faisoit. Ni ce discours , ni la bonne fête ne lui firent point changer de pensée : l'agrément que l'on a de demeurer avec une personne de cette humeur , n'est pas fort grand. Je m'allois promener avec S. A. R. pendant le séjour que je fis à Blois ; quand il étoit de bonne humeur , il me parloit de ce qui s'étoit passé pendant notre guerre , & s'étonnoit de ce que je savois beaucoup de circonstances qu'il croyoit que j'ignorasse. Il me parloit de M. le Prince avec beaucoup d'amitié , & me témoigna être persuadé qu'il en avoit beaucoup pour lui : il disoit , je suis la personne du monde en qui Monsieur le Prince a plus de créance , & comme il n'est pas grand politique , & que je passe pour l'être plus que lui , s'il étoit ici il ne feroit rien sans mon conseil & sans me le demander ; je le plains beaucoup d'être malheureux dans son domestique ,

d'avoir une femme faite comme il en a une ,
 aussi peu spirituelle , rien n'est si fâcheux.
 Il me demandoit ensuite , si elle meurt ,
 croyez-vous qu'il se remarie ? Je lui dis que
 je n'en sçavois rien. A la fin , il me fit tant
 de questions là-dessus , & me dit tant de fois
 que la femme d'un homme qui avoit fait
 tant de belles actions , devoit être bien heu-
 reuse , & autres discours de cette nature , que
 je compris qu'il me vouloit faire parler ,
 & qu'il avoit envie de se moquer de moi.
 Je sçavois qu'il avoit dit au Comte de
 Bethune quelque tems auparavant , cela
 seroit bien ridicule que ma fille voulût de
 M. le Prince : je me mis à lui en dire mille
 biens , on ne sçauroit gueres en dire au-
 delà de la vérité , je convins avec lui de
 tout ce qu'il disoit. Puis je lui dis , si vous
 me promettez de ne jamais parler de ce que
 je vous dirai , je vous apprendrai une parti-
 cularité ; sçavoir , que si Me. la Princesse
 meurt , le Roi d'Espagne lui donnera sa
 fille. Il demeura fort surpris , & me deman-
 da , le sçavez-vous d'original ? Je lui répon-
 dis , je n'en puis douter. Un jour comme
 S. A. R. vint me dans ma chambre , je re-

çus des lettres de Paris ; à l'ouverture de mon paquet je trouvai une lettre qui s'adressoit à S. A. R. & une pour moi de M. le Prince , je donnai à S. A. R. la sienne , & l'autre je la mis adroitement dans ma poche. S. A. R. ouvrit sa lettre , il trouva qu'elle étoit de Marigny : cette lettre a été trouvée fort jolie , & a été imprimée , elle parloit d'une médaille qu'une Comtesse de Flandres lui envoyoit : cette médaille étoit dans la lettre de M. le Prince ; de sorte que le soir il la donna à S. A. R. & lui dit qu'elle étoit dans le papier du paquet que l'on avoit ramassé , je pense qu'il se douta bien de la vérité , quoi qu'il n'en fit pas le semblant. Toutes les fois que j'avois des nouvelles de Flandres , je lui en disois , & il me répondoit , ce sont des gens de Paris , qui ont commerce en ce pays-là , qui vous en mandent : je lui disois : oui , Monsieur , vous croyez bien que pour moi je n'y en voudrois pas avoir. Il pestoit souvent contre tout ce qui se faisoit à la Cour , il avoit une grande peur que le Roi n'épousât Mlle. de Mancini ; il en étoit fort amoureux , à ce que portoient toutes les nouvelles qui venoient de la Cour ; comme je n'y étois pas pour lors , je n'en ai rien

vii. Il disoit à tout moment qu'il n'y retourneroit jamais , que si on lui ôtoit ses prétentions , & que l'on crût le prendre par la famine , il se camperoit à Chambord avec tout son train , qu'il y avoit assez de gibier pour le nourrir long-tems , & qu'il mangeroit jusqu'au dernier cerf avant que d'aller à la Cour. Comme je le connoissois , j'avois peine à croire qu'il demeurât long-tems dans cette résolution. Il contoit un jour qu'il croyoit que la Monarchie alloit finir , qu'en l'état où étoit le Royaume , il ne pouvoir subsister , que dans toutes celles qui avoient fini , leur décadence avoit commencé par des mouvemens pareils à ceux qu'il voyoit : il se mit à faire une longue dissertation de comparaisons pour prouver son dire par les exemples passez. Après qu'il eut tout dit , je lui dis , si c'étoit un valet de pied qui est à cette portiere , je ne m'étonnerois pas de l'entendre parler tranquillement des malheurs dont vous dites que la France est menacée ; pour vous , Monsieur , de la qualité dont vous êtes , cela me paroît terrible , & quand vous seriez dévot , il n'y a point de détachement du monde qui vous pût donner ces vues sans beaucoup de douleur :

pour moi j'en suis transie. Il ne me tenoit jamais que des discours capables de me mettre au désespoir.

L'air de Blois me donna un rhume épouvantable , qui me dura trois semaines ; je ne sortois , ne dormois , ni ne mangeois ; je m'amusai à jouer , parce que cela m'ennuyoit moins que d'entretenir les Gens que je voyois. La Comtesse de Fiesque commença en ce voyage à se déchaîner contre moi ; je ne l'ai sçu que depuis pour le certain , je ne laissois pas de voir qu'elle alloit souvent chez Me. de Raré , Gouvernante de mes sœurs , & comme sa chambre étoit dans la même galerie que la mienne , j'y allois aussi. Je m'apperçus qu'il y avoit toujours un laquais à la porte , qui alloit avertir quand j'arrivois , & quand j'entrois brusquement , elles étoient déconcertées , & S. A. R. toute la premiere. Me. de Frontenac ne venoit point à la Messe avec moi , pour entretenir Monsieur pendant ce tems-là ; j'avois de grands soupçons de tout cela , je disois à Préfontaine , il seroit à souhaiter pour moi que mes affaires avec S. A. R. ne fussent jamais finies , je suis assurée que dès qu'elles le seront , ils se déchaîneront contre moi , & qu'il

qu'il ajoutera encore de nouvelles persécutions à celles qu'il me cause, & que je souffre à son sujet. Préfontaine ne pouvoit croire ce que je disois ; il me répondoit , Monsieur a un fonds de bonté non pareil , & je suis fort persuadé qu'il a beaucoup d'amitié pour vous. Je lui répondis , je le connois mieux que vous , & je vous verrai un jour détrompé de lui : Dieu veuille que ce ne soit point à vos dépens & aux miens. Toutes ces circonstances & mon rhume m'avoient mise dans une telle mélancolie , que je pleurois souvent , & cette envie me prenoit dès que je voyois Monsieur. Un jour il trouva que je pleurois chez Me. de Raré , je me jettai sur le lit , il s'approcha de moi , & me dit , je demande à tout le monde ce que vous avez à pleurer sans cesse , & ce qui vous cause une si grande mélancolie ; on m'a dit que vous croyez mourir , parce qu'il y a sept ou huit jours que vous ne dormez point , & que vous n'avez point d'appétit : on ne meurt pas si promptement & d'une si légère maladie , vous êtes folle d'avoir aussi des terreurs paniques. Je ne lui répondois rien , & pleurois encore davantage ; il me pressoit de lui répondre , il me pressa tant que

je lui dis , l'état où vous êtes & celui où vous me mettez ne doivent pas faire faire des réflexions fort gaies , ni sur ma vie présente ni sur l'avenir , & sur tout le peu d'amitié que vous avez pour moi. Il me dit quelque douceur , & plus on dit quand on est persuadé du contraire , plus cela fâche.

Madame de Puisieux étoit à Blois dans les Filles Sainte Marie : c'est une femme d'un esprit assez bizarre , & qui a des boutades plaisantes & agréables ; je la voyois souvent , elle étoit aimée de Goulas , & j'apprenois toujours quelques nouvelles d'elle. Vineuil revint de Flandres avec permission du Roi de demeurer dans la maison de son frere , qui n'est qu'à deux lieues de Blois. Je feignis un jour de me trouver mal , & je dis que je voulois aller prendre l'air à Beauregard : Monsieur vint dans ma Chambre , & ne me demanda point où j'allois , je ne lui dis point aussi. Par malheur comme je disnois il vint un vent & un orage qui rendirent le tems fort froid & fort vilain , & toutes les personnes qui étoient dans ma chambre disoient , vous vous enrhumerez de sortir par ce tems-là : je leur disois , j'ai la tête étourdie , il me faut de l'air. Après le dîner

DE MONTPENSIER. 387

je m'en allai à Beauregard ; lorsque j'y arrivai , j'y trouvai Vineuil dans la cour , je m'écriai , qui vous croyoit trouver ici ! Je l'entretins long-tems dans le jardin , le beau tems revint ; j'avois envie de sçavoir des nouvelles de M. le Prince , & comme tout se passoit en Flandres. Le soir je dis à Monsieur que j'avois vû Vineuil ; il me dit , je sçavois bien que vous le verriez , lorsque vous êtes partie : je lui dis , je ne vous en avois point demandé la permission , parce que cela vous eût peut-être embarrassé , vous n'auriez osé me l'accorder , & vous êtes bien-aise que j'y aye été. Pendant mon séjour à Blois il se passa mille affaires désagréables pour moi , dont je ne me souviens que par le chagrin que cela me donna , & non en détail.

Je me souviens d'une pensée que j'avois eue en ce voyage , quelques mois avant mon retour d'Orleans à Paris , dont Préfontaine avoit eu connoissance par Me. de Frontenac , il m'en détourna. Comme j'allois quelquefois aux Carmelites voir Mlle. d'Epernon ; en ce tems-là je redoublai mes visites , j'en fis cinq ou six tout de suite. J'allai un jour voir un appartement que feue Me. la Prin-

ceffe y avoit fait faire, & où elle n'avoit point logé : je le trouvai fort joli , & je m'informai de ce qui étoit dehors ; je regardois & disois , si on faisoit-là un parloir , cela seroit bien commode ; je dispofois de la place du lit, de la table , & de tout , sans songer que ceux qui étoient avec moi reconnoîtroient que je ne disois pas cela sans dessein. Il se rencontra que toutes les fois que j'allois aux Carmelites , j'en revenois toujours fort mélancolique. Me. de Frontenac y avoit remarqué tout ce que j'y avois dit, & en fit le recit à Préfontaine. Il parloit avec moi un jour que j'y avois été, il me demanda comment étoit fait le logement de feue Me. la Princeffe ; je le lui contai avec plaisir , il me dit que j'en prenois beaucoup depuis quelque tems à y aller , & qu'il me trouvoit toute mélancolique depuis ce tems-là. Je me mis à pleurer , & lui dis que le peu d'amitié que Monsieur lui témoignoit ne me donnoit pas lieu d'esperer un grand établissement , que la considération où il étoit , n'étoit pas encore un fondement de grande espérance ; que je considérois qu'au premier jour il feroit un accommodement bizarre , qu'il s'en iroit à

DE MONTPENSIER. 389

Blois , que de l'y-suivre ce me feroit le dernier ennui , & que j'en aurois beaucoup à aler demeurer en quelqu'une de mes maisons à la campagne. De sorte qu'il m'étoit venu dans l'esprit de me retirer aux Carmelites , que ce n'étoit pas pour me faire Religieuse , que Dieu ne m'avoit pas fait la grace de m'en donner l'envie ; que je voulois me retirer du monde pour quelques années , que je casserois mon train , que je garderois fort peu de monde , que j'amasserois beaucoup d'argent , qu'à l'arrivée de la Cour , elle ne songeroit pas à m'exiler , si elle me trouvoit au Couvent , qu'elle s'accoutumeroit peu à peu à moi ; qu'alors je pourrois quitter ma solitude , & retourner à la Cour avec la dignité dans laquelle je suis née. Que pendant ma retraite je verrois à la grille deux fois la semaine le monde , que les autres jours je les employerois à mes affaires & à voir mes amis particuliers , que j'irois aux Offices , que je travaillerois & lirois. Pour ce dernier divertissement je ne l'avois pas encore goûté , je faisois un projet tout propre à ne me pas ennuyer ; quand je songeois aux motifs de mon dessein & à la clôture , je redoublois

mes larmes, je fus deux ou trois jours à penser à cela.

Préfontaine, comme j'ai déjà dit, fit tout son possible pour m'en détourner. Je voyois bien que cette vie me précipiteroit dans un tel chagrin que ma santé en seroit en péril : s'il eût prévu & moi aussi tous ceux que j'ai eus depuis, j'aurois bien pris celui-là, & il eût été sûrement bien moindre : on ne prévoit pas tout ce qui doit arriver, & sur-tout les événemens extraordinaires. Je lui ai reproché souvent depuis ce qui est arrivé, & je lui disois, si j'étois dans les Carmélites je serois bienheureuse ; il me répondoit, je ne me repentirai jamais de vous en avoir détournée, j'ai cru le devoir faire pour la considération de votre santé. Madame de Frontenac m'en dissuada aussi : Préfontaine ne se trouvoit pas assez fort tout seul pour obtenir de moi par ses supplications de changer ma résolution, il s'unit à ce dessein avec Madame de Frontenac, il sçavoit que l'aimois fort en ce tems-là, parce que j'étois persuadée qu'elle m'aimoit.

Madame de Guise dépêcha un Courier & écrivit à S. A. R. & à moi ; elle nous

supplioit de lui donner pouvoir de prendre telles gens qu'il lui plairoit pour examiner notre affaire , fans que nous fussions leurs noms , & d'ordonner à nos gens de lui remettre entre les mains nos papiers , & de signer comme les Procureurs tout ce qu'elle voudroit sans le savoir. Il y avoit une circonstance dans ma lettre qui n'étoit point dans celle de Monsieur , elle me disoit qu'elle me promettoit après nos affaires terminées de me rendre compte de ce qu'elle auroit fait , & pourquoi elle l'auroit fait. La proposition de signer sans voir me parut captieuse , & comme j'étois déjà persuadée de la bonne foi avec laquelle on en usoit avec moi , cela me donna quelque chagrin ; j'étois néanmoins si fort assurée que , s'il y avoit des Juges qui s'en mêlassent , ils ne trahiroient ni leur honneur ni leur conscience pour faire leur cour aux gens de Son Altesse Royale , que cela me rassuroit. J'envoyai demander à voir la lettre que Son Altesse Royale avoit écrite à Madame de Guise & à M. de Choisy son Chancelier , pour en écrire une toute pareille à Madame de Guise & à mon Intendant : au lieu de m'envoyer les lettres mê-

mes on m'envoya les copies dans une même maison d'une Chambre à l'autre; ce procédé me parut fort bisarre; j'en dis mon sentiment avec assez de chaleur; ce qui m'étoit ordinaire, je suis prompt & sensible plus que personne du monde. Je ne laissai pas que de montrer mes lettres à Monsieur avant de les envoyer à Paris.

A cinq ou six jours de-là, Nau me manda que Madame de Guise avoit choisi Messieurs du Cumont, de Saveuse & Regnard, tous trois Conseillers du Parlement de Paris. Le premier me plut fort, parce que c'étoit un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, fort éclairé dans sa profession, & serviteur particulier de Monsieur le Prince; ainsi s'il y eût eu quelqu'un à favoriser, ç'auroit été plutôt moi que mon pere. Monsieur de Saveuse a du mérite aussi, & ne passe pas pour être si habile; il est d'Eglise & dévot, cela me faisoit apprehender qu'il ne se laissât prévenir par des Moines, avec lesquels je n'ai point d'habitude, & ma belle-mere y en a beaucoup. Pour Monsieur Regnard, je ne le connoissois point, je le croyois capable, & quand il ne l'auroit pas été, il étoit tout propre à suivre les senti-
mens

mens de Monsieur de Cumont qu'il connoissoit fort, ils étoient de la même Chambre. Je fus à point nommé quand ils avoient conféré avec Madame de Guise, & ce qui avoit été résolu; ce que j'apprenois ne m'étoit point defavantageux, l'on me faisoit justice, l'on obligeoit S. A. R. à toutes les dettes de la maison, parce qu'il avoit joui de mon bien pendant ma minorité, & outre cela il étoit obligé à me donner des sommes considérables, & néanmoins on le déchargeoit de beaucoup d'autres qu'il me devoit. On me mandoit, il y a encore bien des articles à juger: Madame de Guise a eu mal à la tête, elle a mis la séance à un autre jour. Peu de jours après elle écrivit à Monsieur & à moi que toutes les affaires étoient résolues, & qu'elle viendrait à Orléans lorsque nous irions. Nous partîmes pour ce voyage sur la fin de Mai; elle arriva à Orléans le lendemain du jour que nous y arrivâmes; j'allai au-devant d'elle avec tous les respects & toutes les amitiés imaginables, elle m'en fit de même, je lui donnai à dîner.

Le lendemain qui étoit le jour de la Fête-Dieu, après Vêpres, comme elle étoit chez

Madame, Monsieur lui manda qu'il étoit chez elle; elle alla le trouver: on m'envoya chercher, je témoignai qu'il étoit à propos que Madame y vînt aussi, ce qu'elle fit. Il y avoit Monsieur & Madame, Messieurs de Bethune & de Beaufort, auxquels Madame de Guise n'avoit donné aucune part de ce qui s'étoit passé, quoique Son Altesse Royale & moi leur eussions témoigné que nous en aurions été bien-aisé, Monsieur l'Evêque d'Orleans, le Maréchal d'Etampes & les deux Notaires. Je demandai pourquoi Goulas n'y étoit pas, que c'étoit un Acteur nécessaire à cette scène, qu'il avoit assez bien joué son personnage pendant toute l'affaire; je poussai cela un peu trop loin & trop vigoureusement. Madame de Guise prit la transaction, & dit, voici ce que Votre Altesse Royale & Mademoiselle m'ont fait l'honneur de me confier, & je viens leur rendre compte, s'il leur plaît, de l'avoir agréable. Je dis, il n'est pas nécessaire; quand on a donné pouvoir à ses Agens de signer sans voir, tout est fait, il faut que la ratification se fasse de même; desorte que les Notaires écrivirent que nous avions oui la lecture, & que nous avions

approuvé & ratifié la transaction. Monsieur signa & moi aussi. Comme je signois, je lui dis, Dieu veuille que cela me donne du repos & l'honneur de vos bonnes grâces : j'ai bien peur cependant de n'avoir ni l'un ni l'autre : il m'embrassa & me dit, je vous demande mon repos, & assurez-vous de mon amitié. Je lui repliquai que je ne manquerois jamais au respect que je lui devois, & que je ne songeois plus à tout ce qui s'étoit passé & qui m'avoit bien donné du chagrin ; qu'au reste je ne pardonnerois jamais à ceux qui m'avoient brouillée avec lui si injustement, que je lui en demandois justice, & que s'il ne me la faisoit, je me la ferois moi-même. J'achevai le reste de mon discours sur cette matière devant toute l'assemblée. On me dit que Monsieur étoit un peu scandalisé de ce que j'avois dit, & qu'il falloit que je lui en fisse excuse, ce que je fis très-volontiers, je ne voulois manquer en rien envers lui à me mettre à tout ce qu'il desireroit de moi. Je lui dis que l'amitié que j'avois pour lui étoit capable de me faire emporter sur des chapitres, sur lesquels je voyois que la sienne avoit été altérée pour moi, & que ma faute partoît de ce

principe , & que j'espérois qu'il me la par
donneroit : nous voilà raccommodés.

J'avois envie de lire la transaction , j'en-
voyai le lendemain Préfontaine la deman-
der à Madame de Guise , elle m'en envoya
une copie comme elle avoit fait à Monsieur.
J'étois chez Madame , je m'en allai à mon
logis pour l'enfermer dans ma cassette jus-
qu'au soir , je ne voulois pas que Préfontai-
ne la vît devant moi. Le soir comme je fus
de retour à mon logis , je la lus , & je trou-
vai qu'elle étoit conçue en d'autres termes
que ce qui avoit été résolu ; elle me faisoit
payer la moitié des dettes que S. A. R. de-
voit payer. Selon elle il ne me devoit que
800000 livres , & il avoit 40000 liv. de rente
à prendre sur mon bien par les Coutumes du
Pays où étoient mes terres , afin que pour
n'avoir rien à lui payer , je lui remette les
800000 livres. Je fus fort étonnée qu'elle
n'eût pas suivi l'avis des Conseillers qu'elle
avoit choisis pour regler cette affaire , & tous
les articles qui avoient été discutés ; pour la
Coutume , en conséquence de laquelle elle
prétendoit que Monsieur devoit jouir de mon
bien , elle l'avoit jugé elle-même. Je ne
veux entrer ici dans le détail de cette transa-

tion que le moins qu'il me sera possible ; rien n'est si fâcheux que les affaires des autres , & sur-tout les affaires de chicanne , il faudroit avoir avec soi un Coutumier , pour expliquer ce qui est dit , & la lecture n'en est pas agréable. La transaction portoit que tout ce qu'elle avoit fait étoit par l'avis de Messieurs de Cumont, Regnard & de Saveuse : je dis à Préfontaine , personne n'est maître des premiers mouvemens , & sur-tout à l'égard des gens que l'on accuse d'avoir manqué en une affaire de l'importance dont étoit celle-ci : c'est pourquoi il faut envoyer à Paris. A l'instant j'écrivis à ces Messieurs , & me plaignis de la manière dont ils m'avoient traité. J'oubliois à dire que , pour qu'il parût que Monsieur ne devoit que 800000 livres , il avoit fallu cacher mille articles , où l'on avoit si lourdement manqué au calcul , qu'il y avoit une erreur si visible, qu'il ne falloit que sçavoir lire pour la voir , & je m'en étois apperçûe. J'écrivis à Nau ce qui m'avoit semblé de la transaction , & l'intention avec laquelle j'écrivois à ces Messieurs , & lui ordonnois de prendre garde à leur mine lorsqu'ils liroient mes lettres. Dès qu'ils eurent lû mes lettres , ils s'é-

crierent tous trois qu'ils n'avoient point vû la tranſaction , & que Madame de Guife ne pouvoit diminuer les ſommes qui m'étoient dues ſans que j'en fuſſe d'accord. M. de Cumont dit à Nau , j'ai fort preſſé Madame de Guife de me montrer la tranſaction , & je lui diſ que j'avois peur qu'il n'y eût quelque erreur de calcul , parce que ſ'il y en avoit , la tranſaction ne vaudroit rien , & que dans cent ans d'ici les héritiers de Mademoiſelle pourroient inquiéter les enfans de Monſieur. Il ajouta qu'il étoit tout prêt à ſ'en aller à Orleans rendre compte à Monſieur & à Mademoiſelle de ce qu'il avoit fait. Les deux autres dirent que ſi on avoit beſoin d'eux , ils ſe tranſporteroient volontiers à Orleans. J'eus ces nouvelles le lendemain dont je fus fort aïſé. Je fus trois jours ſans rien dire ; quand quelqu'un me diſoit , quoi , aimerez-vous que Monſieur ait du bien à prendre parmi le vôtre ? Je répondois , j'aurai grand ſoin que mes Fermiers le payent bien , & j'en aurai auſſi beaucoup de l'être bien de lui.

Comme ce n'étoit pas mon intention que l'affaire en demeurât-là , quelqu'un me dit que Monſieur ſe plaignoit de ce que je ne

voulois pas faire une compensation de ses jouissances avec mes 800000 livres. J'envoyai Préfontaine chez Madame de Guise pour la supplier de me faire voir l'arrêté de ces Messieurs les Conseillers, en vertu duquel elle avoit fait dresser la transaction, ainsi qu'elle m'avoit fait l'honneur de me le promettre par la lettre, par laquelle elle avoit mandé que l'on signât sans voir. Elle dit à Préfontaine que l'on n'avoit pas accoutumé de rendre compte de telles affaires; je l'allai voir l'après dînée. Monsieur de Beaufort y étoit, le Comte de Bethune, l'Evêque d'Orleans, Mademoiselle de Guise, Préfontaine & moi. Je lui fis la même prière que Préfontaine lui avoit faite de ma part; elle me répondit que l'on ne demandoit gueres compte de pareilles affaires. Je lui répondis que, si elle ne me l'avoit offert, je ne lui en parlerois pas, que comme elle me l'avoit promis, je ne croyois pas que cela lui dût déplaire. Elle me dit que, quand elle seroit à Paris, elle verroit si elle trouveroit encore ces papiers.

Je lui dis ensuite, je suis bien-aise, Madame, de vous dire devant tous ces Messieurs qu'il y a une erreur de calcul dans la

tranfaction , ce qui la rendra nulle toutes & quantes fois qu'il me plaira , & comme je veux agir de bonne foi avec Monsieur ; j'en avertis afin que l'on y remédie , & pour cela il me semble qu'il seroit à propos de faire venir les trois Conseillers de qui vous avez pris avis. Aparemment cette faute n'a pas été faite de leur connoissance , ils sont trop habiles gens , & verront bien que ce seroit une faute qui ne se pourroit couvrir ; cela vient absolument de celui qui a fait le calcul ; si ces Messieurs étoient ici , ils régleroient en un moment tout ce qu'il y auroit à faire , & au moins on termineroit cette affaire pour jamais. J'ai toujours fort souhaité que Monsieur connût ce qu'il me doit & ce que je lui remettrois ; ce n'est pas pour qu'il m'en ait obligation , comme il a été mal servi & que j'ai un juste sujet de me plaindre de ses Gens , il connoîtroit que leurs intérêts particuliers les ont toujours fait agir , & les ont obligés à me rendre auprès de lui tous les mauvais offices qu'ils m'ont rendus , & ce seroit un vrai moyen d'ôter à tous ceux qui m'en voudroient rendre à l'avenir la faculté de le faire. Madame de Guise dit que le calcul étoit fort bien fait , qu'elle répon-

DE MONTPENSIER. 401

doit de celui qu'elle en avoit chargé, & qu'elle ne vouloit point que l'on regardât à une affaire qu'elle avoit faite. Tout ce qui étoit là entra assez dans mon sens, pour la prier de faire ce qui étoit nécessaire, afin de terminer l'affaire sans retour; jamais elle ne le voulut. Mademoiselle de Guise prenant la parole dit, Mademoiselle, qui est votre petite fille, vous demande l'explication d'une affaire que vous avez réglée avec tout l'examen & les considérations imaginables, rien n'est plus offensant. On trouva Mademoiselle de Guise un peu emportée de dire cela; Madame de Guise parut fort fâchée de ce que l'on connoissoit les finesse qu'elle avoit pratiquées pour m'ôter mon bien, elle qui me l'auroit dû conserver. Je pense que sur cela je lui dis qu'il paroïssoit bien qu'elle considéroit la Maison de Lorraine plus que celle de Bourbon, qu'elle avoit raison de chercher à donner du bien à mes sœurs, parce qu'elles en auroient peu du côté de Monsieur, & que cela me faisoit voir que j'étois une grande Dame d'avoir de quoi me passer des autres, & que la fortune de ma famille s'établissoit sur ce que l'on pouvoit attraper de moi; que j'étois assez

au-dessus d'elles pour qu'elles puissent recevoir des bienfaits de moi , ainsi qu'il valoit mieux les tenir de ma liberalité , que de me les excroquer , que cela étoit mieux selon Dieu & selon le monde.

Nous fûmes trois heures enfermées sans rien conclure ; Madame de Guise ne répondoit rien à tout ce qu'on lui disoit , & Mademoiselle de Guise avoit une telle peur qu'elle ne se rendit à la raison , qu'elle parloit pour elle , & lui disoit ce qu'il falloit qu'elle répondît. Sur la fin chacun s'aigrit & la conférence finit par des propos mal gracieux. Le soir on me vint dire que Monsieur vouloit absolument que je passasse un acte pour compenser les jouissances avec mes 800000 livres ; il esperoit que cela rectifieroit la transaction & l'erreur de calcul , puisque je l'avois vue , & que je m'en étois plainte , que cet acte l'approuveroit. Je fis réponse que je passerois tout ce que Son Altesse Royale voudroit , & que je mettrois dans l'acte que je signerois (sauf erreur de calcul) que je ne voulois point être dupée , que je donnerois à Monsieur ce qu'il desiroit de moi de bonne volonté & non point par force. Monsieur résolut sur ma réponse

de partir: sa maison & celle de Madame partirent : il ne me vouloit point voir , ce fut une grande rumeur ; enfin on le fit résoudre à demeurer encore un jour à Orleans. Il ne voulut pas rester chez lui , l'après-dîner il alla se promener ; pour moi je m'en allai chez Madame , où je fis porter mon dîner. Elle n'avoit plus d'Officiers , & étoit fort fâchée de voir tout ce desordre ; comme elle n'entend pas les affaires , elle ne savoit que dire. Tout le monde étoit fort étonné que Madame de Guise voulût rompre une telle affaire par opiniâtreté. On consulta tous les Docteurs de Droit qui sont en grand nombre à Orleans , savoir si je pouvois passer cet acte que Madame de Guise proposoit , sans y mettre sauf erreur de calcul , ils dirent tous que non. Tout le monde voyoit que j'avois raison , & personne n'osoit le dire de peur de blâmer Madame de Guise. Je ne sai si on en parla à Monsieur ; le matin qu'il partit il vouloit bien me voir. J'allai dire à dieu à Madame de Guise ; cela se passa assez froidement ; j'allai chez Monsieur, il n'y avoit que le Comte de Bethune , Monsieur de Beaufort , Beloy & moi. Je lui dis, Monsieur , tout ce que je fais c'est pour vo-

tre avantage, si j'avois deſſein de vous tromper, je ne vous aurois pas fait remarquer l'erreur de calcul, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt d'être perſuadé que j'agis de bonne foi, que je ſerai bien-aïſe de faire du bien à vos enfans, quoique vous ne m'ayez pas obligée, cela ſera d'autant plus glorieux pour moi. Il me dit, vous ſçavez bien que je ſuis en un état que je ne faurois rien faire pour vous, & qu'il ne me reſte que la bonne volonté. Je lui répondis un peu rudement, je l'avoue, & lui dis, quand vous en aviez le pouvoir, vous n'en aviez pas la bonne volonté, c'eſt pourquoi je ne vous en ſuis pas obligée préſentement. Il me dit, il faut que vous vous ôtiez de la tête d'aimer à plaider, & de ne pas croire vos gens là-deſſus; ils vous font un procès pour un banc d'Egliſe. Je lui dis, je n'aime point les procès, & mes gens ne m'en font point faire mal à propos; ſi les vôtres avoient eu autant ſoin de mes affaires, je n'en aurois avec perſonne: ils ont laïſſé uſurper mon bien de tous côtés, deſorte que pour le retirer, il faut bien plaider: d'ordinaire on ne rend pas volontiers ce que l'on a pris: après cela vos gens vous font accroire que c'eſt

pour des bancs d'Eglise. Je suis bien-aïse de vous dire, Monsieur, que la transaction ne me deffend pas de poursuivre l'affaire de Champigny, & que je m'en vais la faire pousser fort vigoureusement, ne le trouvez-vous pas bon? Il me dit qu'oui, je le lui fis dire deux fois, & ensuite je dis à ces Messieurs qui étoient présens, vous entendez comme Monsieur le permet & y consent, parce que si dans la suite de l'affaire, il se rencontre quelque difficulté qui lui pût préjudicier par la faute de ses gens, au moins ce ne tomberoit pas sur moi. Monsieur me promit fort que non, & m'embrassa: nous nous séparâmes en assez bonne amitié, & à pouvoir croire que nos affaires ne l'obligeroient pas à faire tout ce qu'il a fait depuis. Madame me fit des amitiés non-pareilles.

Je partis pour Saint Fargeau en même-tems que S. A. R. pour Blois. Comme il faisoit fort chaud, je m'en allai en quatre jours, le dernier il faisoit un tems couvert & assez frais, il n'y avoit que six à sept lieues de la Bussière où j'avois couché. A moitié chemin je montai à cheval, & j'envoyai mon carrosse devant: comme je galopais dans un chemin fort sec, où il avoit passé des be-

stiaux pendant qu'il étoit mouillé , cela l'avoit rendu raboteux , & cela fit broncher mon cheval : j'eus peur , je rêvois , cela me surprit & m'empêcha de lui tenir la bride , je me jettai de l'autre côté , je tombai sur le bras droit où je sentis une extrême douleur , je crus l'avoir cassé. On me releva & on me coucha sur le bord d'un fossé , je pensai m'évanouir de douleur : par bonheur le carosse de Madame de Frontenac qui étoit demeuré derrière passa : mon Chirurgien étoit dedans , il regarda mon bras , & me dit qu'il n'y avoit rien de rompu ni de démis , que par les grandes douleurs que je sentoie , il falloit craindre que l'os ne fût fêlé , que l'on n'y pouvoit rien faire qu'à Saint Fargeau. Je me couchai dans le carosse ; quoiqu'il n'allât qu'au petit pas , je ne laissai pas de sentir des douleurs horribles , je craignois fort que que l'on ne me fît des incisions & d'être estropiée , tous les accidens fâcheux qui pouvoient arriver me vinrent dans l'esprit , cela & le chagrin où j'étois déjà depuis mon voyage de Blois , ne contribuerent pas peu à me donner beaucoup d'inquiétude. Dès que je fus arrivée à Saint Fargeau , je me mis au lit pour me faire saigner , le grand

faïssissement que j'avois eu fut causé qu'il ne vint point de sang : après m'être reposée , ma douleur se passa un peu par les drogues que l'on mit sur mon mal, le bras & la main s'enflerent considérablement , je fus quitte de la douleur en deux fois vingt-quatre heures & pour deux jours sans m'aider de mon bras. J'appris que Leurs Majestés alloient à la Fêre, où elles étoient , qu'elles passerent sur un Pont où il n'y'avoit point de garde-fous ; que les chevaux s'étoient jettés dans l'eau , & que si l'on n'eût été bien diligent à couper les rênes, Leurs Majestés auroient couru risque de se noyer. Cela arriva dans le même tems , & je crois le même jour que je me pensai casser le bras: la Maison-Royale étoit bien menacée d'accidens, dont Dieu merci, elle se sauva heureusement: j'envoyai en faire mes complimens à Leurs Majestés.

Le premier jour de Juillet il vint un Sergent à Saint Fargeau , pour signifier à Préfontaine de ne rien expédier pour Dombes ni pour mes terres de Normandie, que de concert avec les gens de S. A. R. lequel envoya à tous les Fermiers dire que l'on ne me payât pas qu'il n'eût été payé. Je laissai faire tout cela le plus paisiblement du

monde ; je pressois toujours Madame de Guise de me montrer ce qu'elle m'avoit promis , elle temporisoit : un jour que Nau étoit allé voir Monsieur de Cumont , pendant qu'il étoit allé parler à quelque partie, il trouva l'extract de ce que ces Messieurs avoient arrêté avec Madame de Guise , & le copia en grande diligence , & cela lui donna lieu de disputer avec elle plus fortement qu'il n'avoit fait. Monsieur envoya à Paris à ces Messieurs pour sçavoir leur sentiment ; ils lui manderent tout franc ce qu'ils avoient fait , & que la transaction avoit été dressée sans leur participation. Cela déconcerta toutes les mesures , & donna lieu à Goulas & à tous les gens mal intentionnés pour moi de dresser de nouvelles batteries , ce qui leur réussit , comme l'on verra.

J'étois dans mon Château à S. Fargeau , où après avoir donné ordre à mes affaires , ce que je faisois deux fois la semaine , je ne songeois qu'à me divertir. Madame la Comtesse de Maure & Mademoiselle de Vandy me vinrent voir comme elles revenoient de Bourbon ; ce me fut une visite très-agréable : elles étoient des personnes d'esprit & de mérite , & que j'estime fort. Mesdames de Monglas ,

Monglas , Lavardin , & de Sevigny , y vinrent exprès de Paris; la premiere y étoit déjà venue deux fois : Madame de Sully y vint pendant qu'elles y étoient , & Monsieur & Madame de Bethune qui s'en alloient aux eaux : tout cela faisoit une cour fort agréable. Monsieur de Mathas y étoit aussi , il commençoit d'être amoureux de Me. de Frontenac; son mari, Saujon & d'autres s'y trouverent. Nous allions nous promener dans les plus jolies maisons des environs de Saint Fargeau, où l'on me donnoit de fort belles collations; j'en donnois aussi dans de beaux endroits des bois avec mes violons , on tâchoit de se divertir. Le Comte de Bethune me témoigna que Monsieur étoit fort étonné de tout ce qu'il voyoit , & qu'il avoit grande passion de finir son affaire avec moi; qu'il lui avoit dit , il y a des gens qui m'ont conseillé d'user de violence avec ma fille , de la mettre dans le Château d'Amboise, & que là je lui ferois faire tout ce que je voudrois & à ma mode ; pour moi qui n'ai pas l'esprit violent , je n'en veux pas user ainsi. Le Comte de Bethune me dit qu'il l'avoit fort loué de n'avoir pas écouté de si mauvais conseils , & dans la crainte qu'il eut que l'on :

ne lui en donnât de pareils pendant qu'il seroit aux eaux, il lui dit, puisque Votre Altesse Royale me fait paroître tant de desir de sortir d'affaire avec Mademoiselle à l'amiable, je m'en vais la trouver, & je suis assuré que je la trouverai dans la même disposition, & que je rapporterai à Votre Altesse Royale toute sorte de satisfaction: je la supplie aussi que pendant mon absence il ne se passe rien, & que Votre Altesse Royale ne se laisse aller à aucuns mauvais conseils qu'on lui pourroit donner. Son Altesse Royale donna sa parole au Comte de Bethune; que même il ne m'écriroit qu'après son retour. Le Comte de Bethune lui écrivit de Saint Fargeau, & lui manda; j'ai parlé à Mademoiselle de ce que Votre Altesse Royale m'avoit ordonné, je l'ai trouvée dans toutes les dispositions possibles de lui plaire en tout, & de tâcher d'avoir ses bonnes graces, & en dessein de favoriser Mesdemoiselles ses sœurs; & comme le détail qu'elle m'a dit sur les affaires que vous avez ensemble se peut mieux dire qu'écrire, j'en rendrai compte à Votre Altesse Royale; je la puis encore assurer qu'elle aura toute satisfaction de Mademoiselle;

DE MONTPENSIER. 411

jusqu'à ce que j'aye l'honneur de voir Votre Altesse Royale, je la supplie très-humblement de se souvenir de la parole qu'elle m'a donnée de ne se point laisser prévenir par des gens qui ne veulent que la discorde dans sa famille, & qui sont fort mal intentionnés pour l'un & pour l'autre.

Comme le Comte de Bethune eut écrit cette lettre, j'eus l'esprit en repos; après les paroles que Son Altesse Royale lui avoit données, & celles que le Comte de Bethune lui donnoit de ma part. Pendant qu'il étoit à Saint Fargeau, je reçûs des nouvelles de Paris que j'avois gagné mon procès contre Monsieur de Richelieu. Il étoit dit que je rentrerois dans la terre de Champigny, que je lui rendrois Bois-le-Vicomte & la Vernaliere; que Monsieur de Richelieu me payeroit les démolitions de ma maison, & qu'il auroit son recours contre Monsieur qui s'étoit engagé à la garantie en son propre & privé nom; que dans quinze jours le Duc de Richelieu opteroit s'il feroit rebâtir ma maison, ou s'il me donneroit de l'argent pour cela. Que le Rapporteur qui étoit Monsieur de la Madelaine iroit sur

M m ij

les lieux, & prendroit des Experts pour estimer les bâtimens & les lieux dégradés, qu'il iroit aussi au Bois-le-Vicomte pour les réparations qui y étoient à faire & qui me regardoient; que je ne répondrois point de celles dont la cause venoit des mauvais fondemens & de la mauvaise situation du lieu. Cet arrêt me donna une joye infinie, le recours de Monsieur de Richelieu me déplut fort, je jugeois bien que ce seroit une semence de division nouvelle. Pour Chaunant, qui étoit un Fief que Madame de Guise avoit vendu au Cardinal de Richelieu pendant la minorité de ma mere, & pendant qu'on parloit de son mariage avec Monsieur, (il auroit été bien difficile dans cette conjoncture de ne le pas donner) comme il fut incorporé au Duché de Richelieu qui est tout de pièces & de morceaux, & qu'il y a un côté de la basse-cour bâti dans ce fief, on me le devoit aussi payer, eu égard à l'incommodité que j'en recevois, laquelle, à dire le vrai, n'est pas grande, Chaunant étoit à une lieue de Champigny.

On apprit en ce tems-là ce que l'on n'at-

voit point sçu , que Goulas avoit excédé son pouvoir , & avoit fait Monsieur garant en son propre & privé nom : c'est ce qui fit que les Juges donnerent à M. de Richelieu la garantie contre S. A. R. On dit en ce tems-là que son affaire avoit été mal deffendue , & que M. de Choisi ne l'avoit point sollicitée pour faire déplaisir à Goulas : la vérité est que Goulas ne s'étoit point vanté de ce qu'il avoit fait , & que s'il l'eût dit , on y auroit pû remédier , il tenoit cela caché. La rage qu'il eut de cette affaire , fit que pour couvrir sa faute il la jetta sur Présontaine & sur Nau , & dit à Monsieur que c'étoient eux qui avoient embarqué l'affaire , & qui étoient cause que je l'avois remuée. Monsieur étoit prévenu fausement que c'étoient eux qui me mettoient dans la tête le compte de tutelle ; Me. de Guite se joignit à Goulas , & ils lui firent prendre la résolution de les ôter de mon service.

Le 9 de Septembre l'on me vint éveiller pour me dire que de Saint Frique étoit arrivé de la part de S. A. R. Je le fis entrer , il me donna une lettre qui étoit assez aigre pour moi , par laquelle S. A. R. me commandoit d'ôter Nau de mon service , & de

lui obéir. Dans l'instant je me levai , & je m'en allai dans la chambre de Me. de Frontenac où étoient son mari & la Comtesse de de Fiesque : j'envoyai chercher Préfontaine, je leur lus la lettre , & je pleurois. Je leur dis , elle est bien différente de celle qu'il m'écrivit à Orleans , il avoit besoin de moi en ce tems-là , & à cette heure je suis très-inutile : je fus fort touché de ce mauvais traitement , & assurément il est inoui qu'à une personne qui a vingt-cinq ans passez on lui chasse ses domestiques , & qu'il ne lui soit pas permis de se servir de qui il lui plaît. Nau est un homme qui ne sçait ce que c'est que le monde & la Cour , il n'a jamais fréquenté que le Palais ; aussi je ne l'avois pas pris pour un homme d'intrigue , c'étoit seulement pour débrouiller les procès , qu'il avoit plu aux gens de Monsieur de me laisser. On l'accusoit le plus faussement du monde de m'avoir portée à pousser mes affaires contre S. A. R. & M. de Richelieu : l'affaire fut commencée par l'ordre de Monsieur, & toutes les semaines, Nau me mandoit ce qui avoit été résolu sur cela en mon Conseil ; je lui écrivois moi-même ce que je voulois que l'on fît, & il arrivoit souvent

que ce que je lui mandois étoit opposé à son avis. Je lui disois dans mes lettres , vous êtes plus habile que moi , cependant ce sont mes affaires , c'est mon bien , je veux que l'on agisse à ma mode. Il me semble après cela qu'il est bien injuste de se prendre à mes domestiques de ce qu'ils font pour le service de leurs Maîtres , quand les Maîtres font tout eux-mêmes , & que l'on ne suit que leurs ordres : c'est pourquoi le mauvais traitement qu'il recevoit à cause de moi , je le pris comme fait à moi-même.

Je voulus faire réponse à S. A. R. & Saint Frique me dit , j'ai ordre de ne point recevoir de réponse que je ne l'aie vue , parce que Monsieur n'en veut point , si vous ne lui mandez pas que vous lui obéirez sans y rien ajouter. Je lui voulus envoyer une lettre pour Madame , il crut qu'il y en avoit une pour Monsieur ; il la refusa. J'envoyai à Blois un Gentilhomme nommé l'Epinay : Monsieur ne le voulut pas voir : je dis ce jour-là à Préfontaine , je crains fort que cela ne vienne jusqu'à vous pour me réduire dans la dernière nécessité ; S. A. R. & ses gens voudront que je n'aye plus personne à me servir dans mes affaires. Préfontaine , qui

est sage & qui me voyoit fenfiblement touché de la perte de Nau, voulut me détourner de l'appréhension où j'étois pour lui, il voyoit bien que j'en ferois fort fâchée : il me disoit, Mademoiselle, ne voyez-vous pas que Monsieur me fait l'honneur de me parler lorsque vous allez à Blois, comme il me traite bien ? Il s'est toujours plaint de M. Nau, il lui faut obéir, dans peu les affaires changeront, vous serez bien avec lui, & vous obtiendrez son retour. Je fçai bien qu'il ne se plaint point de vous, il dira cependant que vous êtes ami de Nau, & que c'est vous qui l'avez mis à mon service, que vous avez toujours agi de concert ensemble, que vous êtes persuadé qu'il est habile, & que par cette raison l'on prendra toujours ses conseils tant que vous serez à moi : ne fçavez-vous pas comme on en use, quand on veut faire des querelles d'Allemand aux gens ? Je connois Monsieur, il est pour moi d'une maniere qu'il n'y a mauvais traitement que je n'en doive attendre. Je fus depuis le Jeudi jusqu'au Dimanche à pleurer.

Lorsque les lettres de Paris arriverent, j'ouvris un paquet de M. le Roi, frere de Préfontaine, à qui il envoyoit une lettre qu'il

qu'il avoit reçue de Monsieur. Avant que de l'ouvrir, je lui dis, voici votre congé; nous fûmes quelque tems lui & moi sans la pouvoir lire: enfin je la lus, & vis que S. A. R. mandoit à M. le Roi que la considération qu'il avoit pour lui & pour son frere, faisoit qu'il ne vouloit pas le traiter de même maniere que Nau, qu'il le prioit de faire que son frere se retirât de mon service: il y avoit ensuite des discours obligeans pour M. le Roi; & rien de rude ni de désobligeant pour Préfontaine. Je redoublai mes pleurs, j'avois double sujet d'en verser, & cela avec une telle véhémence, que les Comtesses de Fiesque & de Frontenac vinrent dans mon cabinet: elles sçavoient bien ce que c'étoit, & n'en faisoient pas semblant, elles se mirent à pleurer avec moi. Je dis à Préfontaine, c'en est trop, il ne faut point que vous me quittiez, ni Nau non plus; voilà le procédé le plus étrange du monde. Il me vint en pensée d'écrire à la Reine, & même à M. le Cardinal Mazarin, pour leur demander leur protection, & d'envoyer le Comte d'Escars à la Cour, & de Frontenac à Blois, & mander que dans la crainte que l'on ne continuât à porter Monsieur à en

user aussi violemment jusqu'à ma personne ; j'allois me mettre au Val - de - Grace jusqu'à ce que mes affaires avec lui fussent finies , puisqu'elles étoient la cause de ma persécution. Ces Dames trouverent mon dessein fort bon , & dirent que je ne pouvois mieux faire. Préfontaine ne fut point de cet avis , & dit que les personnes de mon âge & de ma qualité ne devoient point en user comme tous les particuliers ; que de se mettre dans un Couvent , cela tire à de grandes conséquences ; que si j'y étois une fois , on seroit peut-être bien-aîsé de m'y laisser , lorsque j'en voudrois sortir ; que cela fâcheroit davantage Monsieur , qu'il n'y avoit point de parti à prendre pour moi , que celui de l'obéissance en tout , & de tâcher d'obtenir par-là de S. A. R. l'honneur de ses bonnes grâces. Je trouvai qu'il avoit raison , & je fus de son avis.

Je dépêchai à l'instant au Comte de Bethune , & lui mandois ce qui étoit arrivé , pour le prier de me venir trouver , ce qu'il fit deux jours après. Il fut fort étonné de ce que Monsieur avoit fait après les paroles qu'il lui avoit données : il me parut être fort scandalisé de ce qu'on lui avoit man-

qué de parole. Préfontaine demeura dix jours à Saint Fargeau , après avoir reçu son ordre , parce qu'il en avoit beaucoup à donner pour moi , & pour laisser tous mes papiers en état que je m'en pusse servir , puis il s'en alla à l'Abbaye de Grammont en Limoufin chez l'Abbé qui étoit de ses amis.

Il cherchoit le desert le plus éloigné qu'il put , pour montrer qu'il ne se vouloit point mêler des affaires du monde. On peut croire avec quel déplaisir il me quitta , & celui que je ressentis de le voir partir : tout ce qui étoit à Saint Fargeau en fut fort fâché , hors les Comtesses de Fiesque & de Frontenac , & quelques-uns de mes gens qui étoient de leur cabale. Le Comte de Bethune demeura encore huit jours à Saint Fargeau & sa femme aussi , pendant lesquels je fus malade , j'eus une fluxion horrible à la gorge avec la fièvre : il eût été assez difficile que je n'eusse pas eu quelque mal , je m'étois fâchée , & c'étoit la saison de l'Automne où j'avois toujours mal à la gorge depuis quelques années.

Quand le Comte de Bethune fut parti , je ne parlois plus qu'au Comte d'Escars : j'étois persuadée , & avec raison , que les

Dames qui étoient avec moi n'étoient pas fâchées de tout ce qui m'étoit arrivé ; ainsi je n'avois pas grand commerce avec elles.

Depuis la fin de Septembre jusqu'à Noel que d'Escars s'en alla à Paris , je fus sans parler qu'à lui , à moins qu'il ne vînt du monde de dehors. Le matin dès que j'étois éveillée , & pendant que je m'habillois , on lisoit jusqu'à la Messe ; après dîner je travaillois à mon ouvrage , on lisoit encore jusqu'à ce qu'on ne vît plus goutte : j'allois me promener aux flambeaux dans la galerie , puis je venois travailler jusqu'à souper , après lequel je me promenois encore avec le Comte d'Escars. Je parlois au Commis de Préfontaine , que j'avois voulu qu'il me laissât , pour compter toutes les semaines avec mes ouvriers , & pour écrire dans mes terres , & expédier ce qu'il falloit ; de sorte que tous les jours il me rendoit compte de ce qu'il faisoit. Comme on écrivoit à Paris deux fois la semaine , ces jours-là je ne travaillois point , j'allois m'enfermer pour écrire. Nous avons souvent remarqué d'Escars & moi , que pendant que je dînois ou soupois , j'avois quelquefois envie de pleurer , les larmes me venoient aux yeux ;

les Comteſſes me regardoient, & me rioient au nez. Comme M. le Comte de Bethune fut arrivé chez lui, S. A. R. lui manda d'aller à Blois, il y alla, & le trouva fort emporté contre moi : il étoit en colere dès qu'on lui nommoit mon nom, & revenoit toujours à dire, elle n'aime point ſes ſœurs, elle dit que ce ſont des gueuſes, qu'après ma mort elle leur verra donner l'aumône ſans leur en donner. Il ajoutoit encore d'autres diſcours que la colere lui faiſoit dire, qui ne ſignifioient rien, qui faiſoient cependant connoître ſon principe. Il ſe plaignoit auſſi d'une particularité qu'il prétendoit que j'avois dite, & que je trouvois fort plaifante, que Madame n'avoit eu en mariage que des piques & des mouſquets pour armer deux Régimens ; enſuite il diſoit, cela eſt vrai, mais elle n'a pas bonne grace de le dire & de ſe moquer, parce qu'en ce tems-là je faiſois la guerre, & cela m'étoit fort conſidérable alors. Monſieur le Comte de Bethune m'envoya une grande relation de tout ce qu'il avoit dit : les diſcours d'un homme en colere ne ſont pas pour l'ordinaire fort agréables à redire, ils étoient ſi peu avantageux pour

lui & pour moi , qu'il vaut mieux les passer sous silence. Il témoigna au Comte de Bethune trouver mauvais que le Commis de Préfontaine fût demeuré près de moi : dès que je le sçus , je le renvoyai , & demeurai sans qui que ce soit qui me pût servir en maniere de Secretaire. Je recevois toutes les lettres des Officiers de mes Terres & de mes Fermiers , & j'y faisois réponse ; je faisois faire les expéditions par le premier qui se trouvoit , je les dressois , & on les copioit ; j'écrivois à Paris à mes Avocats pour toutes mes affaires ; il n'a pas tenu aux gens de S. A. R. que je n'aye été habile , ils m'ont mis en état de la devenir. Je connus bien en ce tems-là que Préfontaine avoit eu raison de vouloir que je sçusse mes affaires , & de me persécuter de les voir , lorsque je n'en avois point d'envie ; parce que , si je les eusse ignorées , elles auroient bien plus déperî qu'elles n'ont fait : on est bien heureux de quelque qualité que l'on soit d'avoir des serviteurs fidèles ; outre qu'ils sont utiles dans le tems que l'on les a , on s'aperçoit toujours qu'on les a eus. Qui m'auroit dit du tems que j'étois à la Cour , que je sçaurois combien vaut la brique , la chaux

DE MONTPENSIER. 423

& le sable , le plâtre , les voitures , les journées d'ouvriers , & tout le détail d'un bâtiment , & que tous les Samedis j'arrêteroïs leur compte , cela m'auroit bien surpris : néanmoins j'ai fait ce métier-là un an & plus , parce que je n'avois personne à qui je m'en voulusse confier.

Lorsque Préfontaine vint à mon service , ce fut la première année que Monsieur me donna la jouissance de mon bien ; je fus si aisé de l'avoir , que je dépensois au-delà de plus de trois cens mille livres de mon revenu , je ne diminuai point pour cela ma dépense ordinaire les années suivantes ni même pendant mon exil : je l'augmentai , j'avois des chiens & des chevaux plus qu'à l'ordinaire ; il venoit beaucoup de compagnies me voir , je bâtissois , & cependant pour tout cela , mon Trésorier n'étoit point ou peu en avance , lorsque Préfontaine a quitté mon service. On peut attribuer cela à sa bonne conduite. Monsieur d'Erbigny , Conseiller au Parlement , n'a été que deux ans mon Intendant , & agissoit peu : pour Nau , il n'agissoit que par les ordres de Préfontaine , & pour ces sortes d'affaires domestiques il s'en mêloit peu , il entendoit

mieux celles du Palais dont Préfontaine ne se mêloit guères , il n'en avoit pas de connoissance, & n'étoit pas d'humeur d'agir dans des affaires dont il ne se croyoit pas tout-à-fait capable. Voilà donc où Préfontaine & Nau laissèrent mes affaires quand ils s'en allerent ; j'étois prête de conclure avec M. le Duc de Mantoue l'acquisition du Duché de Nevers ; je lui en offris huit cens mille écus , & je pense que je l'aurois eu pour ce prix : Me. de Guise me pressoit d'acheter le Comté d'Eu que j'aurois aussi acheté la même somme : il faut être en bon état pour faire de telles acquisitions. Voici de quoi je les prétendois payer : premierement de beaucoup de bois que j'ai , de l'argent de l'affaire de Champigny que M. de Richelieu me devoit donner , & comme Me. de Guise avoit soixante-dix ans , je regardois sa succession comme un bien assuré ; & quand on se veut régler le revenu de ces deux grandes terres , payer tous les ans de grands intérêts , & en racheter aussi , je trouvois que cela se pouvoit faire sans m'incommoder.

Le départ de mes gens renversa tous mes desseins , & me réduisit à conserver ce qui me restoit , le mieux qu'il me fut possible ,

& avec beaucoup de peine , sans songer à en acquérir davantage. On signifia l'Arrêt de Champigny à Me. d'Aiguillon , aussitôt après qu'il fut donné , & ce fut deux ou trois jours après , que Monsieur eut donné ordre à Nau de se retirer de mon service. S. A. R. envoya à Paris lui en faire le commandement avec beaucoup de rudesse. Me. d'Aiguillon répondit au Sergent , les gens de Mademoiselle songent encore à cette affaire , comme si elle ne les avoit pas fait chasser pour cela ? Ce qui me parut bien imprudent à elle , & un grand manque de respect envers une personne comme moi. J'appris aussi qu'elle avoit dit à quelques personnes de mes amis , qui lui avoient été faire des complimens sur la perte de son procès , je ne m'en mets pas en peine , les gens de Mademoiselle qui ont agi dans cette affaire en pâtiront , & comme elle ne les aura plus , elle sera bien embarrassée dans la suite ; j'ai assez d'amis auprès de S. A. R. pour y maintenir mes intérêts , je pense que lui & Mademoiselle ne se raccommoieront jamais ensemble , que je n'y trouve mon compte. Ce discours est encore moins prudent que le premier , & part d'un esprit élevé dans

une fortune insolente, & né dans une grande bassesse. J'apprenois de tous ceux qui avoient vû S. A. R. qu'il ne se plaignoit de Préfontaine que parce qu'il n'avoit pas voulu se séparer des intérêts de Nau; & Préfontaine me dit, devant que de sortir de mon service, que pendant mon séjour à Blois, Me. de Puisieux lui avoit dit de la part de S. A. R. qu'elle se plaignoit de ce qu'il étoit des amis de Nau, & qu'il le maintenoit auprès de moi; que S. A. R. desiroit qu'il s'en séparât, parce qu'il avoit de l'estime & de l'amitié pour lui, que c'étoit la seule circonstance qu'elle trouvoit à redire en lui. Préfontaine lui dit, il est vrai que c'est moi qui ai donné M. Nau à Mademoiselle, parce que j'ai cru qu'il étoit capable de la bien servir, & je le crois encore: du moment que je verrai le contraire, je serai le premier à dire à Mademoiselle qu'il faut qu'elle le chasse, je ne vois rien en lui contre son devoir, je le servirai comme mon ami: tout le deffaut qu'il a, c'est de déplaire à M. Goulas, il est bien malheureux que cela lui ait attiré la haine de S. A. R. Je ne sçai pas ce qu'elle veut que je fasse sur son sujet; pour moi je ne conseillerai jamais à

Mademoiselle de chasser un homme qui la sert bien pour faire ma cour auprès de Monsieur : vous connoissez assez Mademoiselle pour ne prendre conseil de personne, & si elle en demande, c'est pour avoir le plaisir de ne le pas suivre ; & personne du monde ne lui peut faire faire ce qu'elle n'a pas dans la tête. Je m'étonne que Monsieur qui la connoît telle qu'elle est, s'en prenne à quelqu'un de ce qu'elle fait. Je grondai Préfontaine de ne m'avoir pas dit cela plutôt : il me dit, cela n'auroit servi qu'à vous faire déchaîner de nouveau contre Goulas, & tenir des discours qui auroient aigri Monsieur, & qui n'auroient servi de rien : j'ai toujours cru qu'à faire mon devoir Monsieur connoîtroit tôt ou tard que j'étois un homme de bien qui va son chemin & ne se mêle de rien. Cette plainte de S. A. R. sur Préfontaine étoit assez extraordinaire ; quand il m'en auroit dit du mal, je ne l'aurois pas cru, je ne suis point comme les autres personnes de ma condition auprès de qui les mauvais offices font effet contre les gens de bien ; quand je suis prévenue de bonne opinion pour quelqu'un par la connoissance que j'en ai, je ne change point, à moins

qu'il ne se comporte de maniere à me donner occasion de le faire.

Au mois de Février de cette année , j'allai à Lizigni à six lieues de Paris ; cette maison étoit à vendre , & j'avois envie d'en acheter une : j'allai la voir à ce dessein , & je ne la trouvai pas à ma fantaisie. Il y vint du monde de Paris me voir , j'eus néanmoins plus de complimens que de visites : j'avois fait tout le monde malade , tous ceux qui n'osoient me mander qu'ils craignoient de se brouiller avec la Cour , feignirent d'être malades , & qu'il leur étoit arrivé quelque accident. J'envoyai faire un compliment à Leurs Majestez , & j'avois chargé celui que j'y avois envoyé , de dire , sans qu'on lui demandât , que je m'en retournois dans deux jours. Tout le séjour que je fis à Lizigni ne fut que de trois ou quatre jours : j'envoyai querir Mrs. Guenau & Baier Medecins célèbres de la Faculté de Paris , pour les consulter sur mes maux de gorge & de tête ; ils s'étonnerent à voir mon visage , & lorsqu'ils aprirent que je dormois & mangeois bien , que je pusse être malade. Ils me dirent que ces maux me feroient vivre cent ans , & que c'étoit tout

le mal qui m'en arriveroit ; qu'ils me conseilloyent de prendre des eaux de S. Mion cinq ou six jours , & ensuite de celles de Forges. Lorsque je fus de retour de ce malheureux voyage de Blois , je me purgeai pour me mettre en état de prendre des eaux ; j'en envoyai querir : je commençai par celles de Saint Mion , je les trouvai si acres , que je n'en bus qu'un verre.

Il arriva à Paris une aventure assez nouvelle. Bartet, Secretaire du Cabinet du Roi, qui étoit tant célèbre par ses voyages pendant que le Cardinal Mazarin étoit en Allemagne , dit un jour dans les Thuilleries , comme on parloit de M. de Candale & de sa bonne mine , je le voudrois voir sans canons & sans moustaches , je crois qu'il ne seroit parmi eux qu'un autre. M. de Candale sçut cela, & s'en tint offensé ; des ennemis de Bartet furent bien-aisés de le pousser par M. de Candale , ils ne l'osoient faire eux-mêmes , prévenus qu'il devoit faire un éclat. Un jour dans la rue Saint Thomas du Louvre , quatre ou cinq hommes à M. de Candale , sans masques & fort connoissables , firent arrêter le carrosse de Bartet , dans lequel il étoit , lui couperent les cheveux ,

lui déchirerent ses canons , & lui dirent que c'étoit pour lui apprendre à parler d'une personne de la qualité de Monsieur de Candale. Cette affaire fit beaucoup de bruit , les uns l'aprouvoient , les autres la blâmoient ; ainsi tout ce qui arrive dans le monde , il y a des partisans pour & contre. Bartet n'étoit pas aimé , on étoit bien-aïse qu'il lui fût arrivé quelque insulte ; on s'étonnoit aussi que M. de Candale eût fait un tel éclat pour si peu. Cela eut son tems , il partit peu après pour Catalogne , il passa par Saint Fargeau , & me conta qu'à chaque pas qu'il faisoit , il rencontroit des gens qui lui disoient , prenez garde à vous , Bartet vous attend. On lui donna un pareil avis à Saint Fargeau , il envoya un Gentilhomme qui lui rapporta qu'on avoit vû des Cavaliers qui avoient demandé s'il y avoit passé ; de sorte qu'à son départ de Saint Fargeau , Messieurs de Mathas , d'Escars , Saujon , & force Gentilshommes , tant à moi que du pays , l'allerent accompagner , & ils ne rencontrèrent personne.

Je reviens à mes affaires. J'en étois accablée du chagrin qu'elles me causoient : dès que je fus tout à fait brouillée avec S. A. R.

je l'écrivis à M. le Prince , qui m'en témoigna beaucoup de déplaisir & de ressentiment contre les gens de Monsieur , qui agissoient contre moi , & m'offroit de se porter contre eux à toutes les extrémités sans nul égard pour S. A. R. si je jugeois que cela me fût utile , & qu'il n'en auroit jamais pour personne où il iroit de mes intérêts après les obligations qu'il m'avoit. Je lui fis réponse que ce que l'on feroit à présent ne me seroit point utile , que j'étois bien-aîsé de connoître sa bonne volonté , qu'en l'état où j'étois , brouillée avec la Cour & avec mon Pere , il me sembloit que si on me vouloit persécuter , on prendroit occasion sur le commerce que j'avois avec lui , que je le priois de ne me plus écrire ; que si je le pouvois servir , je ne lui ferois pas cette prière , qu'il savoit bien que tant que j'avois pû , j'avois tenu bon , que maintenant il falloit se rendre , & que si je pouvois avec honneur & sans faire de bassesse , prendre des mesures avec le Cardinal Mazarin , je le ferois pour me tirer des persécutions de S. A. R. Que je croyois qu'il trouveroit cela à propos , & que je le souhaitois , parce que je voyois que la nécessité m'obligeoit à le faire.

Peu après le Comte de Bethune passa à Saint Fargeau comme il revenoit de Blois , il s'en alloit à Paris. Je lui dis, vous croiyez que l'exil de mes gens ne dureroit que deux mois , il y en a trois de passez sans qu'il y ait espérance de retour. Il me répondit , il faut patienter , le tems amene tout. Je lui fis de grandes plaintes de la mauvaise conduite de la Comtesse de Fiesque & de Me. de Frontenac ; cette derniere l'alla trouver les larmes aux yeux , & lui témoigna le déplaisir qu'elle avoit que je ne la traitasse plus comme à l'ordinaire. Il se laissa si bien duper par ce qu'elle lui dit , & moi aussi , qu'il nous raccommoda ; elle pleura encore beaucoup , & me fit paroître une grande tendresse pour ma personne ; blâma la conduite de Me. de Fiesque , & me dit qu'elle renonçoit à tout commerce avec elle , hors celui à quoi la bienséance l'obligeoit. Le Comte de Bethune s'en alla à Paris , & m'écrivit que M. le Cardinal lui avoit parlé de moi avec des témoignages d'estime , & qu'il étoit bien fâché de ne me pouvoir pas servir , de crainte que S. A. R. ne voulût engager la Cour à me persécuter sur le commerce que j'avois avec M. le Prince, qu'il fal-

loit

loit que je fisse cesser. Le Comte de Bethune lui donna sa parole qu'il finiroit, & m'en écrivit. Je lui fis réponse d'une manière à montrer à M. le Cardinal que je ne désavouois point mon commerce passé, & je promettois positivement de n'en plus avoir à l'avenir, & même je disois que je l'avois mandé à M. le Prince.

On jugea à propos que Préfontaine allât à Paris. Nau, pour témoigner à S. A. R. qu'il n'avoit aucune pensée de revenir à mon service, voulut acheter une charge de Conseiller au Parlement de Metz. Je voulois que Préfontaine en eût une de Maître des Comptes, parce qu'il n'avoit pas étudié, & qu'il n'en pouvoit avoir une de Conseiller au Parlement de Paris. Cette occasion se présentoit de leur faire du bien : j'envoyai à Préfontaine un blanc signé pour emprunter de l'argent pour avoir cette charge : mon intention étoit de lui donner vingt mille écus pour cela, & dix mille à Nau. Préfontaine me renvoya mon blanc signé déchiré, & me supplia très-humblement de n'en donner de ma vie de cette manière, parce que l'on en pouvoit abuser : aussi n'en donnerai je jamais. Il ne voulut point de mon

argent, & me manda qu'il ne m'avoit pas assez bien servi ni assez long-tems pour mériter une telle récompense, & qu'en l'état où étoient mes affaires, il savoit bien que j'avois besoin d'argent, qu'il m'étoit autant obligé que si je lui avois donné cet argent : c'est un garçon sans intérêt & fort reconnoissant. Pour Nau, il accepta mes dix mille écus, & acheta la charge de Conseiller au Parlement de Metz : Son Altesse Royale y fit opposition au Sceau, ce qui le mit au désespoir. Préfontaine ne songea plus à être Maître des Comptes, c'est-à-dire, il n'en avoit nulle envie, à ce que j'ai pu connoître, ses amis l'avoient pour lui.

Il courut alors un bruit que Monsieur de Lorraine étoit en liberté ; j'écrivis à Monsieur & à Madame pour m'en réjouir, ils ne voulurent recevoir ni mon Gentilhomme qui en étoit le porteur, ni mes lettres. Dans tout ce tems-là je m'informois peu de ce qui se passoit à la Cour, à peine lisois-je les gazettes & les relations que l'on m'envoyoit; elle se divertissoit à l'ordinaire à des bals, Comedies & balets; le Roi qui danse fort bien, les aime extrêmement. Tout cela ne me touchoit point, je songeois que j'en ver-

DE MONTPENSIER. 435

rois encore assez à mon retour. Les Comtesses de Fiesque & de Frontenac n'en étoient pas de même, rien n'égalait leur chagrin de n'être pas à toutes ces fêtes, elles en faisoient sans cesse des lamentations sur un ton fort desobligeant pour moi, & qui m'étoit assez rude à souffrir.

Monsieur se raccommoda à la Cour; Madame de Guise & Monsieur de Montresor firent cette négociation. Quand j'en appris la nouvelle, j'en fus fort fâchée, je l'avoue: les Comtesses de Fiesque & de Frontenac en témoignèrent des transports de joie inouïe; elles me disoient, vous voyez en quel état vous êtes d'être mal avec Son Altesse Royale, vous ne retournerez jamais à Paris, & mille douceurs de cette sorte. Elles louoient Goulas d'avoir travaillé à cet accommodement, & que c'étoit un bon & fidèle serviteur. Je leur disois, je ne viendrai point de tout ce que vous dites; tous les accommodemens dont Goulas s'est mêlé jusqu'à présent, ont été si desavantageux à Monsieur, qu'il faut voir la suite de celui-ci pour en bien juger; je crains bien qu'il ne soit de la force des autres. Je leur

appris qu'une fois après un traité que Cou-
las avoit fait, dont Monsieur n'étoit pas
content, il le traita de traître & de perfide,
& le vouloit faire jetter par les fenêtres;
ce que je leur disois, étoit un fait pu-
blic, aussi ne sçavoient-elles que me ré-
pondre. On peut en cela remarquer leur au-
dacieux procédé avec moi, d'oser me dis-
puter & me tenir tête en faveur d'un homme,
qu'elles favoient m'être odieux avec beau-
coup de raison. Les gens de Monsieur cru-
rent que son accommodement me feroit
trembler, & que je leur envoyerois faire des
offres admirables; néanmoins je ne fis au-
cune démarche. Le Comte de Bethune, qui
étoit à Paris, en qui Son Altesse Royale
avoit témoigné beaucoup de confiance,
n'en eut aucune connoissance, dont il fut un
peu scandalisé, & il s'en consola sur la ma-
niere dont étoit fait son traité.

Son Altesse Royale n'alla pas d'abord à
la Cour, elle abandonna Monsieur le Duc
de Beaufort, Madame de Montbason, & les
Conseillers exilés pour l'amour de lui: il
ne s'est jamais fait un si pauvre accommo-
dement. On lui avoit promis une récom-
pense pour Louviers, fils de Monsieur

Broussel, qui avoit le Gouvernement de la Bastille dès la premiere guerre, & qui en étoit pourvû du Roi : il n'en est pas encore payé présentement, & si Son Altesse Royale a fait plusieurs voyages à la Cour.

L'accablement où mes affaires me mettoient m'obligea à me résoudre à prendre un Secrétaire. Je jettai les yeux sur un garçon nommé Guilloire, qui avoit été long-tems employé pour les affaires du Roi en Allemagne, de quoi il s'étoit acquitté avec beaucoup d'honneur & de fidélité : il me fut proposé par des personnes en qui j'avois beaucoup de confiance, & qui m'en répondoient comme d'eux-mêmes. Je fus assez sotte pour dire devant les Comtesses de Fiesque & de Frontenac que j'avois ce dessein ; elles ne manquerent pas de le mander à Blois : Madame de Guise avoit écrit à Son Altesse Royale pour avoir son agrément pour Guilloire à la priere de Monsieur de Turenne qui l'avoit connu en Allemagne, & avec qui il avoit servi ; je n'osois proposer personne à Monsieur, & je n'avois pas de commerce avec lui. Son Altesse Royale répondit qu'il étoit ami de Préfontaine, & par-là il eut l'exclusion ; après

quoi je me résolus à ne prendre personne ; ce qui me donnoit beaucoup de fatigue & de peine. Sur la fin du Carnaval , il vint une méchante troupe de Comédiens à Saint Fargeau ; quoique j'eusse assez de chagrin pour que rien ne me pût réjouir , je crus que quand je témoignerois ne me soucier de rien, cela feroit dépit à ceux qui étoient bien-aisés de m'inquiéter ; je les fis jouer peu de tems , parce qu'on me manda que Madame de Guise étoit malade , & que deux jours après elle avoit reçu l'Extrême-Onction , ce qui me fit résoudre d'aller à Paris. J'envoyai à l'instant des relais & un gentilhomme en poste pour en avoir des nouvelles sur le chemin : je partis le matin dès la pointe du jour , je fis ce jour-là vingt-deux lieues , c'est une assez grande diligence au mois de Février. Le jour d'après je serois arrivée de bonne heure à Paris , si je n'avois trouvé le gentilhomme que j'avois envoyé , qui me dit près de Fontainebleau qu'il avoit trouvé Madame de Guise sans connoissance , & que sûrement elle étoit morte. Je m'en allai jusqu'à Fontainebleau, où je m'arrêtais : mon dessein étoit , si j'eusse été à Paris , de m'y séjourner que jusqu'à la mort de Mada-

me de Guise, ou jusqu'à ce qu'elle fût hors de danger, & de n'y voir qui que ce soit, de crainte que la Cour ne crût que j'eusse envie d'y demeurer, pour ne lui pas donner le plaisir de m'en chasser.

Monsieur & Mademoiselle de Guise m'envoyèrent faire un compliment après la mort de Madame de Guise; Mademoiselle de Guise s'excusa fort de ce qu'elle ne m'avoit rien mandé de sa maladie sur son affliction: je crois que la plus véritable raison qu'elle avoit, étoit la crainte qu'elle eut qu'en cet état elle ne se fût repentie de tout ce qu'elle avoit fait pour nous brouiller Monsieur & moi, & même des dispositions de son testament qui n'étoient pas fort justes. Le lendemain de la mort de Madame de Guise, Mademoiselle sa fille envoya querir tout ce qu'elle avoit de parens à Paris, pour être à l'ouverture de son testament, & pourvoir à faire élire un tuteur au petit de Joyeuse: elle manda quelques-uns de mes gens que j'avois à Paris pour y assister. Un Pere Capucin apporta le testament de la part de la Mere Supérieure des Capucines, à qui elle l'avoit donné à garder; on lut le testament, ensuite on me l'envoya: il étoit

écrit de sa main , & derriere il y avoit une évaluation de ses biens , pour montrer la justice & l'équité avec lesquelles elle en avoit fait le partage à ses enfans, Je me trouvai deshéritée , ce qui me surprit fort ; je ne croyois qu'après m'avoir ôté tant d'effets dans mes affaires avec S. A. R. elle fût d'humeur à faire des libéralités à mes dépens à ses autres héritiers. Je résolus bien de chercher les moyens de n'en demeurer pas à une disposition si peu favorable pour moi. La conjoncture de la mort de Madame de Guise me fit croire que j'avois besoin d'un Intendant , j'écrivis à Monsieur le Bon Conseiller au Parlement de Paris , pour le prier de s'attacher à mon service ; c'est un homme d'esprit, de capacité, & de beaucoup de réputation; c'étoit ce qui m'avoit donné envie de le prendre , je ne le connoissois point. Il me fit réponse qu'il recevroit avec beaucoup de respect l'honneur que je lui faisois , & qu'il en écriroit à S. A. R. pour avoir son agrément.

Après avoir été quatre jours à Fontainebleau , je m'en retournai à S. Fargeau , où je reçûs des lettres & des Envoyez de tout le monde , hors de Leurs Alteſſes Royales ;

cela

cela me fut une grande fatigue d'avoir à répondre à tant de lettres & de tant mentir. Il falloit parler de mon affliction, & j'en avois fort peu ; la conduite de Madame de Guise ne m'y avoit pas obligée, j'en pris néanmoins le deuil tout aussi régulier, que si je l'avois eu dans le cœur : en ce monde il faut toujours sauver les apparences autant que l'on peut. Deux jours après mon arrivée à Saint Fargeau, Monsieur le Bon y vint pour me remercier de la confiance que j'avois témoigné avoir en lui, de le vouloir prendre à mon service, & en même-temps pour me dire la réponse qu'il avoit eu de Monsieur au sujet de son agrément. Elle étoit, qu'il étoit ami de Nau, & que c'étoit par sa participation que je le prenois, & que cela empêchoit qu'il n'y donnât son consentement. Monsieur le Bon fut scandalisé de cette réponse : il entra en matière avec moi sur mes affaires, & nous eumes sur cela une longue conversation, dans laquelle je connus que j'avois lieu de me réjouir que S. A. R. ne l'eût pas agréé, & que ce n'étoit pas mon fait. Il me dit, vous savez trop vos affaires, ce n'est pas le métier des Dames de s'en mêler, il faut que les personnes

de votre qualité jouent , se divertissent , & n'entendent jamais parler de leurs affaires ; pour moi , si j'avois l'honneur de me mêler des vôtres , je ne vous en parlerois jamais , & si vous m'en demandiez des nouvelles , je changerois de discours. Cela ne me plut pas du tout , & je conclus ce que j'ai dit , qu'il n'étoit point mon fait : j'aime à commander aux gens qui dépendent de moi , & je veux que l'on me rende compte de tout. Après que M. le Bon m'eut fait sa cour un jour ou deux , il s'en retourna fort satisfait de moi.

Lorsque le Chevalier de Charny eut achevé ses études , je lui dis ; vous êtes en âge de choisir la profession qui peut vous convenir , je ne veux point vous contraindre , j'espère que vous réussirez mieux en celle qu'il vous plaira & où panche votre inclination. Si vous voulez être d'Eglise , il faut étudier en Théologie , je vous enverrai en Sorbonne : si vous voulez demeurer dans le monde , il est tems d'aller à l'Académie : si la fortune vous est favorable , vous pouvez être heureux en toute condition , choisissez celle que vous aimerez le mieux. Il me témoigna qu'il n'avoit point d'inclination pour l'Eglise , qu'il espiroit de se faire honnête-

homme , qu'il feroit de belles actions dans la guerre , que cela obligeroit S. A. R. à l'avancer. Je mandai à son oncle , frere de sa mere , de venir à S. Fargeau , d'où il le mena à l'Académie , de peur que , si je l'y envoyois par quelqu'un de mes gens , S. A. R. ne le trouvât mauvais. Il eut beaucoup de déplaisir de me quitter , il s'en consola aisément , considérant qu'il alloit en un lieu tâcher d'apprendre à se rendre digne de me servir.

Madame la Princeesse Royale , veuve du Prince d'Orange , vint à Paris voir la Reine d'Angleterre sa mere , elle arriva avec un équipage magnifique. Elle parut fort sur sa personne tant qu'elle fut à la Cour , elle avoit quantité de belles pierreries ; tout le monde disoit qu'elle venoit dans le dessein de donner dans la vue du Roi , & l'on croyoit que la Reine n'en seroit pas fâchée , & que si elle leur plaisoit , elle seroit bientôt Catholique. On disoit que c'étoit une grande Princeesse , on trouvoit à redire qu'elle étoit veuve d'un Gentilhomme : la Principauté de la Maison de Nassau n'est pas fort ancienne , quoique la Maison soit fort illustre. La conjoncture n'étoit pas trop favo-

table pour elle; dans ce même tems la France fit alliance avec le Protecteur d'Angleterre; il envoya un Ambassadeur à la Cour: on témoigna au Roi d'Angleterre qu'il feroit plaisir de s'en aller; ce qu'il fit sans retarder: on peut aussi aisément juger qu'il ne pouvoit demeurer pour voir tous les jours un Ambassadeur de Cromwel. La Reine donna des assemblées à la Princesse Royale, & même de particulieres, parce qu'elle ne vouloit pas se trouver aux publiques, parce qu'elle étoit veuve; on la régala fort, & il n'y eut que du Roi dont elle ne fut pas contente, je pense même qu'il ne lui parla point. On me manda tout cela à S. Fargeau où je menois ma vie ordinaire. J'envoyai à Blois faire des tentatives pour sçavoir si Monsieur auroit agréable que je lui rendisse mes respects; il me refusoit toujours. Je fis un tour à Auxerre, qui est une Ville à neuf lieues de S. Fargeau, pour entendre un bon Prédicateur à la Notre-Dame de Mars: en même-tems je pris occasion de faire reconnoître par un Notaire les protestations que j'avois faites & écrites de main, pour tout ce que l'on me pourroit obliger de faire par force au préjudice de

mes intérêts. Assurément une personne sous l'autorité d'un Pair de France qui s'est accommodé à la Cour, doit tout craindre, & on est bien-aise au moins, quand on fait des affaires de cette manière, que ceux qui vous les font faire n'en profitent pas à l'avenir eux ou leurs descendants. Je pense néanmoins que je fis en cela une faute, l'état où j'étois, la manière dont Monsieur me traitoit, étoient des circonstances assez publiques pour que toute la France me fût témoin : l'affaire de soi-même étoit une protestation perpétuelle, & celle que je fis par écrit ne servoit qu'à aigrir Son Altesse Royale, qui le sut tout aussitôt; il avoit gagné des personnes à qui je m'étois fiée sur cette affaire.

Quelques jours avant qu'il me fût venu dans l'esprit d'aller à Auxerre, j'avois envoyé l'Epinay (qui étoit celui que j'avois quasi toujours à Blois, & qui avoit ma confiance, aussi ne m'a-t-il jamais manqué) chez Monsieur le Duc de Beaufort, pour le prier de le mener à Blois, & d'obtenir de Monsieur la permission que je l'allasse trouver, & que nous verrions ce qui se pourroit faire pour accommoder nos affaires. Monsieur de

Beaufort l'y mena , Monsieur le vit dans sa chambre , c'étoit beaucoup qu'il le souffrit , il commanda à Monsieur de Beaufort de m'écrire la lettre suivante.

Lettre de Monsieur DE BEAUFORT à
M A D E M O I S E L L E .

Le 25. de Mars 1656.

Aussi-tôt que Monsieur de l'Epinay a été arrivé à Vendôme , & que je reçus par lui les ordres de Votre Altesse Royale , je suis parti sur l'heure. Je me rendis le soir même ici : je me suis acquitté le plus ponctuellement qu'il m'a été possible de ce que vous me commandiez auprès de S. A. R. qui m'a commandé de vous écrire qu'il recevrait avec joie & tendresse vos soumissions ; qu'il desire (pour n'avoir qu'à vous embrasser paternellement quand elle vous verra) qu'auparavant vos gens d'affaires & les siens regardent ensemble d'ajuster & faire un projet d'une compensation , afin de conclure une fois pour tout les differens entre S. A. R. & la vôtre : que cela arrêté entr'eux & paraphé , vous viendrez recevoir de S. A. R. les amitiés & caresses d'un bon pere ; puis vous vous en retournerez quand il vous plaira pour

DE MONTPENSIER. 447

signer ledit arrêté. Voilà en substance ce que je dois avoir l'honneur de répondre à V. A. R. je remets avec votre permission au porteur le reste, ce qui me fait finir avec soumission & respect, & me dire de même,

M A D E M O I S E L L E,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble, très-
obéissant, & très-
fidèle serviteur,

Le DUC DE BEAUFORT.

Il chargea l'Epinaï d'une Lettre que Monsieur ne vit point, & en écrivit une au Comte de Bethune par ordre de Son Altesse Royale, laquelle il m'envoya ensuite.

Lettre de M. le Duc DE BEAUFORT
à M A D E M O I S E L L E.

M A D E M O I S E L L E,

Ce fidèle porteur rendra compte à V. A. R. d'un ordre exprès dont je n'ai pu m'empêcher de promettre de donner part à V. A. R. c'est que

Monseigneur veut & très-absolument que vous lui donniez une indemnité, en cas que Monseigneur le Duc de Richelieu ait son recours sur lui des démolitions de Champigny. J'ai fait de grandes instances tant sur cela que sur le reste où il y a eu de votre service, où j'ai pu manquer de capacité, non de zèle & de fidélité. Cela est très-connu de M. de l'Epinay, qui est instruit de tout ceci; il ne manquera pas d'avoir l'honneur de vous en entretenir ponctuellement. Il a laissé le tout en état que vous en êtes la Maîtresse, & moi je demeurerai en celui d'attendre vos ordres aussi ponctuellement,
Je suis,

M A D E M O I S E L L E,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble, très-
obéissant, & très-
fidèle serviteur

LE DUC DE BEAUFORT.

Et à côté, si vous m'envoyez, je tiens nécessaire que ce soit le porteur qui est déjà instruit.

CMC

FINIS SECVLVM

BRITANNICVM